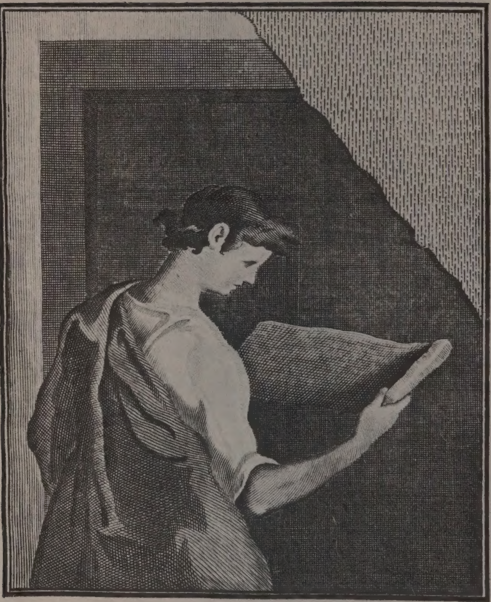

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

Octobre 1747.

/4

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Octobre 1747.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	11.	v.
1724.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Octobre 1747.

ARTICLE CIII.

HISTOIRE DU THÉATRE François, tome neuviéme. A Paris chez P. G. le Mercier, Imp. Lib. rue S. Jacques, au Livre d'or, & chez Saillant, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége. 1746.

LES Ouvrages de *Corneille* sembloient avoir fixé les bornes de l'esprit humain pour le genre Tragique. On n'imaginoit rien au-delà : les

vœux les plus ambitieux n'alloient qu'à souhaiter que notre Théâtre se maintînt dans cet état de splendeur. On osoit à peine l'espérer. Corneille vieillissoit, & l'on ne voyoit pas encore son successeur. Le triomphe de la France étoit imparfait, si son Sophocle n'eût été remplacé par un Euripide. *Racine* parut, & insensiblement l'on pardonna le tort que la vieillesse faisoit à Corneille. Le nouvel Astre répandit sur notre Théâtre une lumiere moins vive & moins éclatante que le premier : mais ce fut une lumiere plus pure, plus vraye, & plus égale.

Nous assurons nos Lecteurs que ce neuviéme volume remplira toute leur attente ; c'est l'Histoire du plus beau jour du Théâtre François. On y trouve l'orient de *Racine*, le midi de *Molière*, & l'occident de *Corneille.* Quel Jour brillant ! & quel Théâtre peut nous en opposer un pareil ? Ce volume

rend compte de plusieurs piéces de Madame de *Ville - Dieu*, de M. *Corneille de Lisle*, de *M. Quinault*, & de quelques autres Auteurs. Il renferme de plus beaucoup d'anecdotes curieuses. Mrs P. P. déclarent qu'ils marqueront exactement les endroits que nos Auteurs François auront tiré, ou imité des Auteurs Grecs, Latins, Italiens, ou Espagnols. Ils ajoutent : *Nous nous croyons dispensés de parler du pillage maussade, que les Compositeurs du Théâtre Anglois ont fait de nos Tragédies & de nos Comédies.* Cette critique est trop générale, & ne convient qu'aux Auteurs médiocres du Théâtre Anglois. Partout les hommes d'esprit & de génie ont un instinct sage & judicieux, qu'on peut appeller un instinct de la raison, qui les sauve du ridicule & du mauvais goût de leur Nation. Les Philipps, les Dryden, les Adissons, ont imité nos piéces sans les défigurer.

La Mere affligée, Tragédie de M. Philipps, (c'eſt l'Andromaque de Racine) a fait verſer à Londres bien des larmes, ſous le nom de *The Diſtreſſed Mother.* M. Adiſſon dans ſa belle Tragédie de *Caton*, n'a peint *Marcus* & *Porcius*, freres, amis, & rivaux, que d'après *Seleucus* & *Antiochus*, de la Rodogune de Corneille. Il n'eſt point néceſſaire de rabaiſſer les Auteurs Anglois, pour aſſurer à notre Théâtre une grande ſupériorité ſur le leur; une pareille reſſource diminueroit nos avantages réels, & feroit un aveu ſecret que nous nous défions de nos forces. Nous avons cru devoir cette explication à la plus exacte impartialité: revenons à l'ouvrage de *Mrs Parfait.*

L'année 1661. fut fertile en Acteurs; Paris ne vit jamais un auſſi grand nombre de Théâtres ouverts. Il y en avoit cinq: l'Hôtel de Bourgogne, les Comédiens du

Marais, la Troupe de *Monsieur* frere du Roi, la Troupe de *Mademoiselle* fille de Gaston, & les Comédiens Espagnols. Chaque Troupe avoit ses Compositeurs, & ses partisans.

Nous ne nous asservirons pas à suivre scrupuleusement l'ordre des dates. Nous mettrons de suite les piéces du même Auteur; par-là, nous éviterons & les redites & la confusion. Nous commençons par la Troupe de Mademoiselle; ce Théâtre ne subsista pas long tems: il ne nous en reste que les Comédies de Dorimont, qui lui-même étoit Acteur dans cette Troupe. *L'Amant de sa femme*, Comédie en vers & en un Acte, est la meilleure piéce de cet Auteur. L'intrigue simple & naturelle est ingénieuse, & dans le noble. *Léandre* mari de *Climene*, devient amoureux d'une Dame masquée qu'il a trouvée dans la maison de *Caliste*, jeune Coquette. La passion de

Léandre est si vive, si impétueuse, que dès le premier abord il jure à son inconnue un amour éternel, & promet de lui apporter la bague de sa femme: cette bague valoit 400 pistoles; *Climene* (c'est elle-même qui s'étoit déguisée pour éprouver son mari) n'a pas plutôt reçu le bijou, qu'elle se démasque. Léandre interdit se jette aux pieds de son épouse: il lui demande pardon: bientôt il va jusqu'à vouloir se faire un mérite de sa faute: il l'attribue à une sympathie invincible, qui le porte à l'aimer même sans la connoître; Climéne qui voit bien qu'elle ne gagneroit rien à se fâcher, consent à se payer de cette excuse. *M. de Boissy* dans sa Comédie de la *Rivale d'elle-même*, à quelques petits changemens près, n'a fait que mettre en Prose la Comédie de *l'Amant de sa femme*. La reconnoissance des deux Epoux a pû donner à M. *de la Chaussée* l'idée de la scéne en *Do-*

mino, dans ſon *Préjugé à la mode.* La ſituation eſt preſque la même. Les autres piéces de *Dorimont* ſont dans le bas Comique : elles manquent d'intérêt, d'art & de décence.

Le Grand Corneille, reconcilié avec le Théâtre, fit repréſenter ſa Tragédie de la *Toiſon d'or :* il l'avoit compoſée pour la fête magnifique que M. le Marquis de *Sourdéac* donna à l'occaſion du mariage de Louis XIV. M. de Sourdéac n'épargna rien pour rendre la fête digne d'un évenement auſſi heureux. Il fut lui-même l'inventeur des machines. La *Toiſon d'or*, dit M. de Fontenelle, eſt la plus belle piéce en machines que nous ayons au Théâtre : cela eſt vrai, mais il faut auſſi convenir que le Poëte a trop négligé les ornemens qui dépendoient de ſon art, pour mettre le Machiniſte en état de développer ſes talens. Cette Tragédie paroît rarement au Théâtre, parce

qu'elle entraine trop de dépenses.
La Tragédie de *Sertorius* suivit de près la Toison d'or, il sembla que Corneille

. . . . rallumant son audace,
Fut encore le Corneille & du Cid & d'Horace,

Ou peut-être même se surpassa-t-il dans la belle scéne de l'entre-vue de *Sertorius* & de *Pompée.* Il falloit être Corneille pour entreprendre de traiter un sujet aussi difficile, & pour l'exécuter avec tant de succès. Cette Tragédie ne se soutient point par les agrémens qui sont en possession de donner de la vogue aux ouvrages de Théâtre; l'amour n'y paroît que timidement; l'ambition, la politique sont l'ame de cette Tragédie: c'est le plus beau tableau de la grandeur & de la fierté Romaine. Il semble, dit ingénieusement M. de Fontenelle, *que Corneille ait eu des Mémoires particuliers sur les Ro-*

mains. M. de *Turenne* s'étant trouvé à une repréſentation de Sertorius, s'écria deux ou trois fois : *où donc Corneille a-t-il appris l'art de la Guerre ?* Deſpréaux ne convenoit pas que la ſcéne de *Sertorius* avec Pompée méritât d'être applaudie. Il prétendoit qu'elle n'étoit point dans la nature. *Il n'y avoit pas*, dit-il, *de comparaiſon à faire entre Sertorius, vieux Capitaine, & Pompée qui avoit à peine de la barbe au menton.* Cette Critique eſt plus maligne que vraye. Seroit-ce donc violer les loix de la vrai-ſemblance, que d'introduire dans la ſuite ſur le Théâtre le Grand Condé, s'entretenant la veille de la Journée de *Rocroy* avec le Comte de *Fontaine*, dans le goût de la ſcéne de Sertorius & de Pompée. *Condé* étoit pour l'âge, par rapport au Comte de Fontaine, ce que Pompée pouvoit être vis-à-vis de Sertorius. Le Général Eſpagnol avoit vieilli dans le mé-

tier de la guerre, & paſſoit pour un des plus habiles Généraux de l'Europe : cependant, malgré ſon expérience, il fut vaincu par un *jeune Héros*, qui, pour me ſervir de l'expreſſion de Boileau, *avoit à peine de la barbe au menton.*

L'Abbé d'Aubignac critiqua *Sertorius ;* eſcorté de ſa *Pratique du Théâtre*, cet Abbé s'érigeoit en Sur Intendant de la ſcéne Françoiſe. Les Auteurs n'obtenoient ſon ſuffrage, qu'en reconnoiſſant l'autorité de ſon tribunal. Corneille étoit trop au-deſſus des loix, & avoit l'ame trop fiere pour ſe ſoumettre aux déciſions d'un Commentateur d'Ariſtote. C'eſt ce qui fit naître la jalouſie qui anima l'Abbé d'Aubignac contre Corneille, malheureuſement Corneille donna priſe à ſon ennemi. *Sophonisbe* ſuivit *Sertorius*. Ces deux piéces ne ſont rapprochées l'une de l'autre que par les dates. La bonté, & le mérite mettent entr'elles une

distance presqu'infinie : des scénes décousues, des personnages inutiles, des vers durs & foibles, la vieille réputation dont jouissoit la Sophonisbe de *Mairet*, quoiqu'inférieure à celle de Corneille, tout concourut à faire tomber cette piéce. En vain M. de Saint Evremont, retiré en Angleterre, entreprit-il de la relever. Le Public l'avoit condamnée, & M. de Saint-Evremont, pour la justifier, n'apportoit que des raisonnemens : les raisonnemens ne tiennent pas contre le goût ; c'est lui qui doit juger de la bonté d'une Tragédie, & à son tribunal, on sent plus qu'on ne prouve.

Othon n'éprouva pas un Public plus favorable. Cette piéce manque d'intérêt : elle est sans action : tout se passe en récit, on peut appliquer à cette Tragédie ces Vers de Boileau.

Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir

Un Spectateur toujours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique,
Juſtement fatigué, s'endort & vous critique.

Corneille penſoit que cette piéce valoit mieux que toutes ſes autres Tragédies, parce qu'elle lui avoit le plus coûté ; c'étoit mal conclure : au reſte elle a de grandes beautés, & ſi elle n'eut pas un meilleur ſuccès, Corneille ne devoit s'en prendre qu'à lui : il avoit accoutumé le Public à des chef-d'œuvres, on ne lui pardonnoit pas de ne faire que bien. Ce n'étoit pas aſſez pour lui qu'il fût au-deſſus des autres : on vouloit qu'il ne fût jamais au-deſſous de lui-même.

Il eſt juſte que dans cet Extrait les deux Freres ſe ſuivent, puiſqu'il a plu aux Libraires qu'on ne puiſſe plus acheter l'un ſans l'autre.

Camma, Tragédie de M. Cor-

neille de Lisle, est une piéce bien conduite. Les caractéres en sont soutenus : la surprise croît par dégrés, le dénoument suspendu avec art, est un des plus heureux que nous ayons au Théâtre : & cependant malgré tous ces avantages, à peine en peut-on soutenir la lecture. Cette piéce est écrite d'un style foible & languissant : on n'y sent pas cette chaleur, cette ame qui ravit & qui passionne. Ce seul exemple prouve contre ceux qui prétendent que le style ne fait rien, ou presque rien dans une Tragédie, puisque les seuls défauts du style font échouer une piéce, qui d'ailleurs a presque toutes les autres qualités d'une bonne Tragédie.

La Tragédie de *Pyrrhus*, Roi d'Epire, n'a rien qui puisse la retirer du rang médiocre où elle fut confinée dès sa naissance : le même sujet a été traité depuis par M. *Crebillon* : mais avec quelle supério-

rité ! M. Corneille de Lisle avoit une fécondité étonnante : il enfantoit deux & quelquefois trois Tragédies dans un an. Quand on travail avec tant de rapidité, il est impossible de donner à ses ouvrages le point de perfection qu'ils doivent avoir, & que mérite le Public. *Maximien* ne vaut pas mieux que *Pyrrhus*. Selon l'*Abbé d'Aubignac*, la Tragédie de *Persée & Démétrius* n'eut pas de succès ; *Loret* assure cependant qu'elle en eut beaucoup. Ces deux Auteurs sont contemporains : il faudroit le témoignage d'un troisiéme, pour décider le différend. On peut du-moins dire hardiment sur la simple lecture de la piéce, que si elle réussit, elle n'en fut redevable qu'à la bonté des Acteurs, ou à l'indulgence du Public. Le sujet n'est point intéressant. Le caractére de Persée est bas & odieux... Démétrius est un Amant transi, qui est assez simple que de se tuer pour

une Maitreſſe dont il eſt aimé, mais qui, ſur un ſoupçon de jalouſie, le chaſſe de ſa préſence, & ne veut pas lui donner le tems de ſe juſtifier. Un pareil caractére n'eſt propre qu'à figurer dans un Roman Eſpagnol. *Philippe*, Roi de Macédoine, pere de Perſée & de Démétrius, ne ſçait trop ce qu'il veut: il n'agit ni par ambition, ni par tendreſſe.

Juſqu'ici on avoit vû des Dames ſe diſtinguer par de jolis Vers, & par des Romans ingénieux. Ces ouvrages ne demandent que de l'eſprit, de la tendreſſe, un certain uſage du monde, & ſurtout beaucoup de loiſir : communément les Dames ne manquent d'aucun de ces avantages : mais on n'avoit point crû qu'elles euſſent une *tête tragique*. Ce genre d'ouvrage emporte trop d'étude & de combinaiſons. *Mlle Desjardins*, connuë dans le monde ſous le nom de Madame de *Ville-Dieu*, entreprit

de venger ſon ſexe contre ce ſoupçon. Elle donna au Théâtre *Manlius Torquatus*, Tragi-Comédie. L'Abbé d'Aubignac en avoit tracé le plan. Nous dirons en paſſant, que ce même Abbé avoit régalé le public d'une Tragédie intitulée *Erixene* : il l'avoit fait paroître ſous le nom d'un jeune homme. Elle eut ſi peu de ſuccès qu'elle n'eſt pas même imprimée. Ce n'eſt pas que l'Abbé d'Aubignac n'eut employé aſſez de tems à la compoſer : l'ordonnance & l'œconomie lui avoient couté trois ans : c'eſt-à-dire, qu'à la repréſentation de ſes piéces on avoit la conſolation de s'ennuyer dans les régles ; car ſi l'on en excepte la premiére, qui eſt de toucher & de plaire, & à laquelle il a toujours manqué, il étoit exact à les obſerver. On ſçait le bon mot du *Grand Condé*, par rapport aux piéces de l'Abbé d'Aubignac : tant il eſt vrai que .....

Le jeu d'Echecs ressemble au jeu des Vers.

Sçavoir la marche est chose très - unie :
Jouer le jeu c'est le fruit du génie.

Revenons à la Tragédie de *Manlius.* Le nom de Mlle Desjardins procura à cette piéce un succès qu'elle ne méritoit pas. Les principaux personnages agissent sans aucun motif. *Camille* aussi inutile que l'Infante dans le *Cid*, a de plus le défaut d'occuper toujours la scéne. Le Spectateur qui ignore l'intérêt qu'elle peut prendre au dénouement, s'ennuie de la voir & de l'entendre. *Torquatus* n'a rien de Romain. Toujours irrésolu, il parle sans cesse, & ne conclut rien ; malgré la notoriété d'une action aussi unique, & contre le témoignage de tous les Historiens, l'Abbé d'Aubignac qui avoit l'ame bonne, & qui par état avoit horreur du sang répandu, sauve la vie au jeune Manlius.

Le mauvais ſuccès de la Tragédie de *Nitétis*, dirigée encore par l'Abbé d'Aubignac, dégoûta du Théâtre Mlle Desjardins : elle ne s'occupa plus que de ſes petits Romans. Sa conduite ſe reſſentoit un peu de ſon goût pour ces ſortes d'ouvrages ; ſa vie feroit elle-même un Roman ſingulier, par les avantures qui en ont diverſifié le cours. La paſſion qu'elle avoit pour le bel eſprit, n'alloit pas juſqu'à la rendre inſenſible à l'amour. Il ſembloit qu'il fût de ſa deſtinée de n'épouſer que des hommes qui avoient été déja mariés : elle en eut deux de ſuite, M. de *Ville-Dieu* & M. le *Marquis de la Chatte.* Elle auroit dû porter le nom de Marquiſe de la Chatte, qui étoit celui de ſon dernier mari ; elle reprit celui de *Ville-Dieu*, ſoit que ce dernier nom lui plût davantage, ſoit qu'elle l'aimât plus que l'autre, parce qu'il lui rappelloit ſes premieres inclinations, qui

ſont toujours les plus fortes. Madame de Ville-Dieu mourut en 1683, âgée de 47. ans. Elle abrégea ſes jours par l'excès d'eau-de-vie qu'elle buvoit même à ſes repas.

Le commencement de 1661 fut auſſi peu brillant pour *Thalie*, que pour *Melpoméne*. *Don Garcie de Navarre*, ou *le Prince Jaloux*, fut preſque l'écueil de la réputation de *Moliére*, ſes ennemis en triomphérent. Les jugemens du Public avoient été juſque-là trop favorables à Moliére pour qu'il appellât de ſa Sentence contre le *Prince Jaloux*. Il crut aiſément que ſa piéce étoit mauvaiſe, & ne ſongea plus qu'à en faire une meilleure, pour impoſer ſilence à ſes envieux. L'*Ecole des Maris* fit oublier qu'il fut l'Auteur du *Prince de Navarre*. Cette Comédie eſt l'époque du régne de *Moliére*; ſur la ſcéne Comique. C'eſt une piéce de caractére & d'intrigue. Les

caractéres en sont beaux & bien soutenus. L'intrigue est fine, ingénieuse, & intéressante. Chaque scéne prépare un nouvel incident, & ces incidens ménagés, développés avec art, aménent un des plus heureux dénouemens qui soient au Théâtre. Moliére a traité ce sujet en homme qui avoit une connoissance profonde des ressorts & des replis du cœur humain. Il a profité avec avantage d'une piéce de *Lopés de Véga*, intitulée *la Discreta en-amorada*, l'*Amante Industrieuse*. Ce qui, dans *Véga*, n'est, pour ainsi dire, qu'une ombre de coup de Théâtre, devient dans Moliére une situation merveilleuse. Cette Comédie est trop connuë pour qu'il soit nécessaire que nous entrions dans un plus grand détail.

Les Fâcheux, Comédie-Ballet, en trois Actes & en Vers, fut faite, apprise & représentée dans quinze jours; Moliére la composa

pour

pour la fête ſuperbe que M. *Fouquet* donna au Roi dans ſa belle maiſon de *Vaux*, appellée aujourd'hui *Villars*. Cette Comédie eſt preſque ſans nœud & ſans intrigue : les ſcénes n'ont point entr'elles de liaiſon néceſſaire : on peut en changer l'ordre, en ſupprimer quelques-unes, en ſubſtituer d'autres, ſans faire tort à l'Ouvrage. Le point eſſentiel étoit de ſoutenir l'attention, & c'eſt ce que Moliére a fait admirablement par la variété des caractéres, par la fineſſe des détails, par la vérité des portraits, & par l'élégance du ſtyle. Le Roi donna l'idée de la ſcéne du Chaſſeur. Au ſortir de la premiére repréſentation, Sa Majeſté dit à Moliére, en lui montrant le Comte de *Soyecourt* : *voilà un grand original que tu n'as pas encore copié.* Cette ſcéne parut le lendemain. Quelques - uns ont prétendu que, pour ſçavoir le jargon de la chaſſe qu'il ignoroit,

Moliére s'adressa au Comte de *Soyecourt* lui-même.

L'Ecole des Femmes seroit un chef-d'œuvre si la Morale en étoit meilleure, c'est-à-dire plus sûre & plus sérieuse. Mais tel est presque partout le défaut de Moliere; & l'on doit bien supposer ici qu'en rendant compte de son Théâtre, nous condamnons fort l'usage qu'il a fait de son génie. Dans l'*Ecole des Femmes*, le grand art de l'Auteur a été de sçavoir intéresser pendant cinq Actes, par la seule confidence d'*Horace* au Vieillard. Moliére ne doit qu'à lui cette piéce, tout paroît en récit, & tout est en action. Chaque récit par sa proximité, avec l'incident qui y a donné lieu, le retrace si vivement que le Spectateur croit en être le témoin. Il eût manqué quelque chose à la réputation de cette Comédie, si elle n'eût point été critiquée. L'Abbé d'*Aubignac* reproche au grand Corneille d'avoir fait une cabale pour empêcher le succès

de l'*Ecole des Femmes.* Moliére, pour se mocquer de ses Censeurs, fit lui-même la critique de sa Piéce.

Le Mariage Forcé est semé de traits plaisans. Le dénouement est heureux. On veut qu'une avanture du fameux *Comte de Grammont* ait servi de modéle au *Mariage Forcé.* Ce Seigneur étant en Angleterre avoit fort aimé Mlle *Hamilton.* Leurs intrigues avoient éclaté, & il repassoit en France sans avoir rien conclu avec elle; les deux freres de la Demoiselle le joignirent à Douvre, dans le dessein de faire avec lui le coup de pistolet. Du plus loin qu'ils l'apperçurent, ils lui criérent : *Comte de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres?* Le Comte qui devinoit leur intention répondit : *j'ai oublié d'épouser votre sœur, & j'y retourne avec vous pour terminer cette affaire.*

L'*Amour Médecin* est un ouvrage précipité : on ne doit pas le

juger à la rigueur. Moliére ne conseille *de lire cette Comédie qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture* tout le jeu du *Théâtre*. Il l'avoit composée par ordre du Roi; c'eſt la premiére piéce dans laquelle Moliére ait joué les Médecins. Ils étoient fort différens de ceux d'aujourd'hui. Ils alloient preſque toujours en robe, & en rabat, & ne conſultoient qu'en Latin. Moliére a beaucoup contribué à leur ôter ce ton de charlatanerie & de pédantiſme.

Si *Quinault* n'eût point fait ſes *Opéra*, on ne le connoîtroit peut-être aujourd'hui que ſur la foi des hémiſtiches de Boileau, & ſon ombre indignée ſur le rivage ſombre, inſulteroit aux manes de ſon Critique. Il faut dire pour l'honneur de Boileau, que quand il décria Quinault, ce Poëte n'avoit point encore créé le Théâtre lirique. Ses Tragédies ébauchérent ſa réputation.

Agrippa, Roi d'Albe, ou le

Faux Tibérinus, eut beaucoup de ſuccès : il y régne un grand intérêt. Chaque Acte fournit des ſituations merveilleuſes, & peut-être trop. La piéce ne touche que par ſurpriſe, & la raiſon déſavoue bientôt les applaudiſſemens qu'un merveilleux trop outré lui avoit arrachés.

L'*Aſtrate* parut en 1664, c'eſt le chef-d'œuvre des Tragédies de Quinault. Bien des gens ne la connoiſſent que par ces Vers de Boileau :

. . . . avez-vous vû l'Aſtrate ?
C'eſt-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Surtout l'Anneau royal me ſemble bien trouvé.
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere ;
Et chaque Acte en ſa piéce eſt une piéce entiére.

L'ironie eſt piquante, mais Boileau ne fait que ridiculiſer la piéce ſans la critiquer : & ſi, comme il

l'aſſure, le ſujet de l'*Aſtrate* n'eſt fondé que ſur ce qu'un Auteur a dit, *Aſtrate a vécu ;* c'eſt un mérite de plus dans Quinault, d'avoir, ſur ſi peu de choſe, imaginé un plan qui intéreſſe le cœur & l'eſprit. Il faut avouer que la ſcéne où l'on remet à Aſtrate l'Anneau Royal eſt puérile : mais la ſcéne ſuivante eſt de main de maître. Dans toute la Tragédie, il régne un combat entre la nature & l'amour: on y trouve cette délicateſſe de ſentimens, ſi propre de Quinault. Les Vers en ſont beaux : & les incidens, quelque ſurprenants qu'ils ſoient, ſe démêlent ſans peine & ſans violence. Enfin elle s'eſt ſoutenue au Théâtre, & y reparoît avec ſuccès.

La Comédie de la *Mere Coquette*, ou des *Amans Brouillés*, eſt miſe par les connoiſſeurs au rang des meilleures qui ſe ſoient conſervées au Théâtre. Le ſujet, la conduite, la verſification, tout s'y rencontre. On jugera de la beauté

des Vers de cette Comédie par ceux que nous citons.

Son désordre charmoit : un long & doux
 sommeil
Avoit rendu son tein plus vif & plus ver-
 meil,
Rallumé ses regards, & jetté sur sa bou-
 che
Du plus vif incarnat une nouvelle couche;
Sans art, sans ornement, sans attraits
 empruntés,
Elle étoit belle enfin de ses propres beau-
 tés.

Ces deux derniers vers ressemblent beaucoup à ces deux Vers de *Racine* dans *Britannicus*.

Belle sans ornement, dans le simple ap-
 pareil,
D'une beauté qu'on vient d'arracher au
 sommeil.

Ne reconnoit-on pas dans ces Vers de Quinault le germe de cette versification douce, coulante, & harmonieuse, qui caractérise ses

Opera? Enfin pour achever l'hiſtoire de cette Comédie, Moliére dit qu'il n'auroit pas rougi de l'avoir faite. *Les Amans Brouillés*, dit Loret, *brouillérent deux Auteurs. De Viſé* prétendit que *Quinault* lui avoit volé ce ſujet. La conduite eſt la même : mais quelle différence dans l'exécution ! La Comédie de Quinault eſt l'ouvrage d'un Maître: la Comédie de De Viſé n'eſt que d'un Ecolier. Quinault eſt le premier qui ait introduit des *Marquis* ſur la ſcéne Comique.

Nous terminerons cet Extrait par l'examen des deux premiéres Tragédies de *Racine* ; on dit que Moliére lui donna le ſujet de la *Thébaïde* ; ſi ce fait eſt vrai, ce ſera apparemment la ſeule fois que Thalie aura dirigé Melpomene. Racine demande un peu d'indulgence pour cette piéce : il étoit bien jeune quand il l'entreprit: elle n'a que des beautés de détail, il y a des ſcénes pleines

de délicateſſe & de Sentimens. Le dénouement eſt un peu trop ſanglant, mais pour juſtifier ce défaut, *on doit penſer*, dit l'Auteur, *que c'eſt la Thébaïde, c'eſt-à-dire, le ſujet le plus tragique de toute l'antiquité. Polinice* donne un cartel à *Etéocle* en préſence de *Jocaſte.* Ce cartel eſt un peu cavalier : il eſt donné & reçu devant une mere : Jocaſte eſt un peu Précieuſe : dans le cinquiéme Acte le monologue d'*Antigone* eſt trop étudié : elle exhale ſa douleur en antithéſes : ce n'eſt point-là le langage de la douleur. *Créon* ſe tue ſans trop ſçavoir pourquoi : il étoit aſſez ambitieux pour ſe conſoler, par l'acquiſition d'un Trône, de la perte d'une Maitreſſe. La haine implacable des deux freres eſt bien peinte & bien développée.

Quoique l'*Alexandre* ne ſoit pas une des plus belles Tragédies de *Racine*; le paſſage de la Thébaïde à l'Alexandre eſt pourtant preſ-

qu'immenſe. On entre-vit, ſi nous pouvons parler ainſi, ces beautés de *l'enſemble*, qui forment le caractére diſtinctif des piéces de Racine : il y a des contraſtes de caractére, des traits ſublimes, des ſituations frappantes. Partout elle intéreſſe : on y découvre ce goût de la plus belle & de la plus riche Verſification que nous ayons. Comme il eſt preſque eſſentiel que les productions de l'eſprit humain ayent leur bon & leur mauvais côté, cette Tragédie n'eſt pas ſans défauts. *Porus* eſt trop grand pour *Alexandre*, ou *Alexandre* ne l'eſt pas aſſez pour *Porus*. Le Héros de la Gréce n'eſt Héros que dans les récits qu'en fait *Epheſtion* ; dès qu'il paroît, il eſt au-deſſous de lui-même : c'eſt un fade doucereux: il eſt vrai qu'il fait une belle action dans le cinquiéme Acte : mais à peine lui en ſçait-on gré ; on ſe ſouvient que pour venir dire des douceurs à *Cléophile*, il a abandon-

né ſon armée, tandis que la victoire n'étoit pas encore bien décidée en ſa faveur : ce ſont des fautes que les Héros ne font pas. Racine a dégradé les ſiens en les aſſerviſſant aux foibleſſes de l'amour. Ils ne vont au combat que comme des Paladins, ou des Héros de Romans. Porus dit à Axiane :

> . . . . je connois mieux, Madame,
> Le beau feu que la gloire allume dans mon ame,
> C'eſt vous, je m'en ſouviens, dont les puiſſans appas
> Excitoient tous nos Rois, les trainoient aux combats.

& Alexandre parle ainſi à Cléophile,

> Encore une victoire & je reviens, Madame,
> Borner toute ma gloire à régner ſur votre ame.

Ainſi *Dom Quichotte* n'entreprenoit rien ſans avoir auparavant imploré le ſecours de *la Dame de ſes penſées.*

M. de Saint-Evremont, dans ſa diſſertation critique ſur l'*Alexandre*, dit: » depuis que j'ai vû » l'*Alexandre*, la vieilleſſe de Cor» neille me donne bien moins d'al» larmes: je ne crains plus de voir » finir avec lui la Tragédie. »

Nous remarquerons avec nos Auteurs une Anecdote qui eſt unique à cette Tragédie. Elle fut repréſentée en même-tems ſur deux Théâtres. Racine l'avoit d'abord donnée à Moliére, mais comme cette Troupe n'étoit accoutumée qu'au comique, la Tragédie n'eut point de ſuccès; Racine la retira & la livra aux Comédiens de la Troupe de Bourgogne: ce qui piqua Moliére.

M. l'Abbé d'Olivet, dans ſon Hiſtoire de l'Académie, dit que Racine montra cette Tragédie à Corneille;

que Corneille la lut, en fit l'éloge, mais en même-tems lui conseilla de ne point s'appliquer au genre Dramatique, parce qu'il n'y étoit pas propre. Quelle perte pour la Poësie Dramatique, si Racine se fût rendu au conseil de Corneille !

ARTICLE CIV.

RECUEIL DE FABLES nouvelles, précédées d'un diſcours ſur ce genre de Poëſie. Par M. d'Ardéne, Aſſocié à l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille. A Paris chez Lottin & Bultard, rue S. Jacques, in-12. pp. 177.

LE titre de ce Livre en explique tout le fond, & tout l'arrangement. Ce ſont cinquante Fables verſifiées dans notre langue ; c'eſt, par forme de Préface, un diſcours aſſez étendu ſur la Fable. Nous ne pouvons faire ici que deux choſes, premiérement rendre compte du diſcours, & en ſecond lieu citer quelques Fables, pour expoſer aux yeux du Public la maniere de l'Auteur. Il ſemble que ce nouveau Fabuliſte a le double mérite de ſçavoir la théorie de ſon art, & de la bien mettre en œuvre.

Discours préliminaire sur la Fable.

Après un court préambule, l'Auteur nous donne *une idée générale de l'excellence de la Fable, & du plaisir qui en résulte.* C'est le premier des articles qui partagent son discours ; les autres suivent naturellement celui-ci, & se tiennent mutuellement. M. d'Ardéne a disposé sa matiere de telle sorte, qu'une réflexion méne insensiblement à l'autre. L'ordre, la liaison, les transitions mêmes, tout est ménagé.

Pour donner une idée de l'excellence de la Fable, il compare le Fabuliste *à un Artiste habile, & complaisant, qui dépouilleroit nos remédes, non seulement de ce qu'ils ont de rebutant, mais qui les rendroit encore conformes au goût de chaque malade, faciles, agréables, délicieux à prendre.*

Cette comparaiſon que Lucréce avoit apliquée aux Poëtes en général, convient particuliérement au Poëte Fabuliſte : c'eſt le Médecin du cœur & de l'eſprit, il ne ſe propoſe rien de moins que de détruire les vices de l'un, & de corriger les travers de l'autre : mais M. d'Ardéne reléve encore davantage l'excellence de la Fable : il ne la regarde plus ſimplement comme un reméde également doux & efficace : il ne craint point de la comparer aux paraboles Evangéliques. *Que ſont ces paraboles*, dit-il, *ſinon autant de vérités d'abord cachées, enſuite lumineuſes, qui à l'aide du ſimbole, & de l'allégorie, éclairent l'eſprit, échauffent le cœur, & le diſpoſent inſenſiblement à l'accompliſſement du précepte ?*

Ceci éléve aſſurément la Fable au plus haut dégré d'eſtime : il faut prendre judicieuſement, & ſans mauvaiſe humeur, la penſée de M. d'Ardéne. Il veut dire que l'Apo-

logue ſe trouve même dans les Livres Sts, l'eſprit de Dieu n'ayant pas dédaigné d'employer, pour l'inſtruction des hommes, ce moyen ſi doux, ſi inſinuant, ſi proportionné à nos inclinations.

L'Auteur cherche enſuite, & dans le même article, la cauſe de ce plaiſir que procure la lecture d'une bonne Fable.

Tout ouvrage de bon goût, quel qu'il ſoit, intéreſſe agréablement ſon Lecteur, & ce plaiſir prend ſa ſource dans l'amour du vrai qui naît avec l'homme, & fait une partie de lui même. Si le faux éclat d'une penſée brillante nous en impoſe quelquefois, & nous flatte auſſi ſenſiblement que la réalité même; c'eſt une illuſion, un déſordre.

Outre ce plaiſir raiſonnable & réfléchi, que font naître également tous les ouvrages de goût, il en eſt un autre plus direct, & moins recherché, qui appartient ſpéciale-

ment à la Fable, & c'eſt de cette ſorte de plaiſir, ou de cette eſpéce d'émotion que M. d'Ardéne veut découvrir la cauſe.

Une des raiſons qu'il apporte de ce charme intérieur eſt priſe de l'amour du nouveau, du ſingulier, du merveilleux, qui nous eſt comme naturel. » La Fable *perſonifie* » tout : les êtres inanimés prennent » à ſon gré la vie & le ſentiment : » ceux qui ſont privés de l'uſage de » la raiſon deviennent raiſonna» bles. Un nouvel Univers paroît » ſortir des mains du Fabuliſte, » j'ai preſque dit, de l'Enchanteur. » L'eſprit eſt frapé de la richeſſe & » de la ſingularité du ſpectacle. De» là naiſſent tour à tour la ſurpriſe, » l'admiration, & le plaiſir qui en » eſt inſéparable.

M. d'Ardéne donne encore une autre raiſon de ce phénoméne Poëtique : c'eſt la ſuſpenſion douce & agréable où l'Apologue met notre eſprit.

» Le Lecteur eſt comme en ſuſ-
» pens tant que la Fable dure : il
» s'applique tout entier à en pré-
» venir le dénouement. Son atten-
» tion qui eſt flattée par les agré-
» mens qu'elle rencontre chemin
» faiſant, ne ſe laſſe point. Si de
» lui-même il touche au but, ſa
» pénétration lui fournit un plaiſir
» délicat, ou, s'il faut que la mora-
» lité de la Fable le lui ménage,
» il eſt toujours content du Fabu-
» liſte qui le force agréablement
» de ſouſcrire à une vérité qui l'in-
» téreſſe.

Pour mieux faire concevoir la nature de ce plaiſir, M. d'Ardéne compare la Fable à une énigme. *On ſçait*, dit-il, *que le plaiſir que ces ſortes de petits ouvrages procurent, ne vient que de l'attention qui tient l'eſprit du Lecteur comme collé à ſon objet, & de la ſatisfaction qu'il a enſuite de ſe rencontrer avec l'Auteur ; mais comme cette application a ſouvent beſoin d'être*

forte & continue, le plaisir s'émousse, & il est beaucoup au-dessous de celui que cause la Fable.

Ne pourroit-on pas aussi comparer la Fable à une Comédie ? La comparaison seroit plus noble ; en seroit-elle moins juste ? L'intrigue bien liée occupe agréablement l'esprit : les Episodes le distraient & le divertissent : un dénouement heureux le surprend & l'instruit. Il en est de même à proportion de l'Apologue : le Conte & la fiction en font l'intrigue : la moralité en est le dénouement : des réflexions répandues ça & là tiennent lieu d'épisodes.

On ajoute une troisiéme cause du Plaisir que la Fable nous procure, & l'on demande s'il ne vient point, du moins en partie, de ce que nous y sommes instruits sans être humiliés : l'Auteur ne fait qu'indiquer cette derniére raison ; elle est cependant Philosophique, & fondée sur la nature même de

notre être, fort amateur des connoiſſances, & très-ennemi de l'humiliation.

§. II.

La Fable doit être priſe dans la nature.

On ne ſaiſit pas d'abord tout le ſens de ce titre. On s'imagineroit peut-être que l'Auteur va parler du ſtyle ſimple & naturel que le Fabuliſte doit employer : mais ce doit être la matiere d'un des articles ſuivants, Il n'en eſt point ici queſtion. Voyons donc comment M. d'Ardéne explique lui-même ſa penſée, & quel eſt le point de vûe ſous lequel il enviſage la nature. Un *Fabuliſte*, dit-il, *ne ſçauroit trop étudier la nature. Je n'entends point borner cette étude à la ſimple connoiſſance de la plupart des merveilles que nous préſente l'Univers : il eſt tout à l'uſage, & pour ainſi dire, ſous la main du*

Fabuliste : à la rigueur, il devroit être en état de rendre raison de tout ce qui s'y apperçoit : il faudroit pouvoir dire de l'art de la Fable ce que Cicéron dit de l'Eloquence, qu'elle n'ignore rien, parce qu'elle doit parler de tout.

N'est-ce point en demander trop, & trouveroit-on quelqu'un qui voulût acheter à ce prix la qualité de Fabuliste ? D'ailleurs ne seroit-on pas surpris, de voir un homme qui s'apliqueroit à pénétrer les secrets de la nature, non à titre de Philosophe, & pour ordonner un systême, mais en qualité de Poëte, & pour apprendre à rimer des Fables ?

Notre Auteur modifie bientôt sa décision. Il renferme la science du Fabuliste dans des bornes plus étroites. » Ce qu'il ne lui est point » permis d'ignorer, ajoûte-t-il, ce » sont les propriétés différentes, » l'instinct particulier de tous les » animaux,

Qui pourroit disputer ces connoissances au Fabuliste ? Qui ne seroit même porté à lui accorder celle du cœur humain ? *Ce labyrinte*, continue M. d'Ardéne, *ne doit avoir aucun détour qui lui soit inconnu. La nature en tient le fil : il n'a qu'à la suivre pas à pas ; actions, mouvemens, foiblesses, vices, vertus, voila le vaste champ qu'il a à parcourir : voila d'un côté ce qu'il faut qu'il détruise, de l'autre ce qu'il convient qu'il établisse.*

Encore un mot sur le troisiéme Paragraphe.

§. III.

La Fable doit être mise en action, & non en raisonnement.

Une Fable raisonnée ne parle qu'à l'esprit : c'est moins une Fable qu'une Epigramme. Une Fable animée par l'action remue, échauffe l'imagination ; & c'est le but que tout Fabuliste doit se proposer. Ajoûtons que la Fable mise

en action est bien plus intéressante que la Fable mise en raisonnement : ce qui se passe sous nos yeux nous affecte tout autrement, que ce qui nous est raconté : il faut que le Fabuliste qui veut se concilier notre attention, répande dans ses fictions la chaleur & la vie : il faut qu'il nous peigne l'action qui fonde l'Apologue, comme si elle se passoit dans le moment présent ; que nous croyions voir les Acteurs ; que nous croyions les entendre ; que nous partagions leurs craintes, leurs périls, leurs espérances, leurs succès ; que nous entrions dans leurs petites supercheries.

On demande si toutes les Fables peuvent être tournées en action ; c'est une objection que M. d'Ardéne se fait lui-même ; il répond qu'il en est peu que l'art du Fabuliste ne puisse y ramener, s'il a l'attention de ne choisir que des sujets susceptibles de ce genre de beauté.

Nous ne disons rien des articles suivans :

ſuivans : nous nous contenterons d'en indiquer les ſujets. On y traite ſucceſſivement des images néceſſaires dans la Fable, du ſtyle qui lui eſt propre, de ſa longueur, de ſa moralité. Le dernier article prévient contre le découragement qu'inſpirent les chef-d'œuvres Littéraires, & en particulier les Fables de la Fontaine.

Tout ce diſcours eſt bien ordonné, & écrit poliment : on le lit volontiers : on ne peut conſeiller un meilleur guide à ceux qui auroient quelque attrait pour ce genre de Poëſie. Nos Fabuliſtes François avoient déja traité le même ſujet dans leurs Préfaces : aucun d'eux n'étoit entré dans un auſſi grand détail. M. d'Ardéne non content de ces premiéres découvertes, a fait par lui-même de nouvelles recherches. Le ſuccès a répondu à ſes ſoins, & il a raſſemblé pluſieurs réflexions qui avoient échappé à ſes devanciers : tant il eſt vrai que

ce ne sont pas les matiéres, mais plutôt les Auteurs qui s'épuisent.

Donnons présentement les exemples que nous promettions au commencement de cet extrait. Nous choisissons la premiére & la cinquiéme Fable de ce Recueil.

PREMIÉRE.

Le Jet-d'eau, & le Ruisseau.

Du milieu d'un riant parterre
S'élançoit un Jet-d'eau fougueux,
Qui sortant brusquement de terre
Sembloit vouloir atteindre aux Cieux.
Du haut des airs que rafraichit son onde,
Ce Jet-d'eau vit un tranquille Ruisseau,
Qui sans bruit promenant son eau,
Rendoit une prairie agréable & féconde.
Un mouvement d'envie & de dépit
De notre Jet-d'eau se saisit,
Et lui fit tout à coup proférer ces paroles :
Chétif Ruisseau, qui dans ton lit
Sans cesse emprisonné n'arrose que des saules,

N'humecte qu'un simple gazon,
Ou tout au plus quelques fleurs sans
renom,
Regarde-moi, moi qui de la Nature,
Sans contredit suis l'admiration.
Mesure, si tu peux, mon élévation:
Vois mes flots argentés que cent perles
couronnent:
Vois tous ces curieux qui de près m'environnent.
Eh! bien oui, je vois tout cela,
Mais, Monsieur le Jet-d'eau, qu'inférez-vous de là?
Que sur moi vous avez un droit de préséance?
Hélas! si nous discutions bien
Et votre mérite & le mien,
Je ne sçais qui des deux auroit la préférence:
Je fais le bien, & le fais sans effort.
Je suis, en le faisant, ma pente naturelle;
Toi, sans cesse il te faut une force
nouvelle
Qui te soutienne, & tu mollis d'abord;

D'abord que l'art cesse de te contraindre,
Qui de nous deux a plus à craindre?

CINQUIÉME.

L'Enseigne & le Cabarétier.

Une Enseigne de Cabaret,
Assez bien peinte, encore mieux dorée,
Du logis décorant l'entrée,
Sembloit dire au passant : ici, bon vin clairet,
Morceaux friands, & lit mollet.
Déterminés par l'apparence
L'étranger & le citadin,
En foule couroient chez Martin;
Mais peu dura cette affluence :
Car ne trouvant dans ce logis
Rien de ce qu'ils s'étoient promis,
Nul n'y rentroit. Le calme, le silence
Régna bientôt dans ce logis trompeur.
Sire Martin de fort mauvaise humeur,
Voyant déserter la cohuë,
S'en prit à tout. L'Enseigne eut son paquet :

Eſt-ce donc pour orner la ruë ,
Ou ſervir au vent de jouet
Que ce fer te tient ſuſpenduë ,
Maudite Enſeigne ? C'eſt à tort ,
Répondit-elle , qu'on me gronde ;
Eh ! n'eſt-ce pas moi qui d'abord
Seule attirai tout ce grand monde ?
Si tu ne peux le retenir ,
C'eſt toi ſeul qu'il en faut punir.
Mais moi ! qu'ai - je donc fait ? Dis - le donc ſi tu l'oſes ;
Voici , mon cher Martin , un merveilleux avis.
Ne point promettre tant de choſes,
Ou tenir ce qu'on a promis.

ARTICLE CV.

TRAITE' DU NAVIRE, de sa construction & de ses mouvemens, par M. Bouguer, de l'Académie Royale des Sciences, ci-devant Hydrographe du Roi au Port du Croisic, & au Havre de Grace. A Paris, Quay des Augustins, chez Jombert; 1746. Suite de l'Article LXXXIII. au mois d'Août.

NOus voudrions pouvoir donner un Extrait de chacun des deux Livres second & troisiéme, comme nous en avons donné un du seul premier Livre de ce sçavant Ouvrage, d'autant plus que ces deux Livres sont les plus sçavans en effet. Mais cela même nous donne de plus grandes bornes, n'étant pas possible de contenter, en ce point, toutes sortes de Lecteurs, dont la plupart ne veulent pas que des Ex-

traits soient des Traités sçavans & profonds.

Le *second Livre* de M. Bouguer traite *du Vaisseau considéré à flot, mais lorsqu'il ne single pas.* La premiere Section examine la pesanteur du Vaisseau, & la force de l'eau pour le soutenir. Le *Chapitre premier* s'attache à cette force de l'eau, pour pousser le Vaisseau en haut, selon une direction exactement verticale. Cette force est précisément égale à la pesanteur du Vaisseau ou à sa tendance en enbas, & lui est pour la même raison directement contraire en enhaut; en quoi la réaction est bien précisément égale & contraire à l'action, selon l'axiome moderne, que l'Auteur rend sensible par le détail des efforts & contr'efforts absolus & relatifs des colonnes & contre-colonnes d'eau, qui réagissent pour supporter le Vaisseau, en le repoussant à contre-sens de sa pesanteur.

Chap. II. Trouver la force avec laquelle l'eau pouſſe le Navire en enhaut. Pour y réuſſir, l'Auteur donne d'abord une méthode de meſurer la ſolidité de la carene, en la conſidérant comme un Ellipſoïde, figure que M. Bouguer croit la plus approchante de la figure ordinaire des Vaiſſeaux: ce qu'il ne croit cependant, qu'avec de grands correctifs, vû l'eſpece de haſard qui préſide à leur conſtruction; car ces mots ſont de ce ſçavant Auteur, *la carene des Navires qui eſt le plus ſouvent comme formée au hazard:* choſe trop vraye pour la diſſimuler.

Auſſi M. Bouguer donne-t-il une ſeconde méthode plus pratique de meſurer la carene, en la diviſant en pluſieurs priſmes, & une troiſiéme en partageant la caréne ſimplement par tranches; ce qui peut conduire à faire une échelle des ſolidités ou des peſanteurs des diverſes parties de la ca-

réne, ſelon l'idée qu'on en trouve ici.

Chap. III. Du changement que reçoit l'enfoncement de la caréne, lorſqu'on ajoute au Navire quelque partie, ou qu'on la retranche, &c. M. Bouguer a raiſon de dire qu'on ſera étonné qu'on faſſe à un Vaiſſeau d'auſſi grands changemens que ceux d'y ajouter ou d'en retrancher un pont, de les *ſoufler*, renfler, & rendre plus gros, &c. ſans avoir prévû *l'effet précis qui en doit réſulter*. Le plus ſurprenant eſt qu'on ait fait le Vaiſſeau tout entier, ſans prévoir de ſi grands changemens, & une eſpéce de refonte quelquefois générale. Cela prouve au moins deux choſes, la premiére qu'on n'a pas des principes, des régles & des pratiques bien ſures pour la conſtruction des Vaiſſeaux. La ſeconde que les Conſtructeurs ſont bien heureux d'avoir la liberté de faire en grand de grandes expériences, & bien

mal-habiles, si cette liberté ne les rend pas de parfaits Constructeurs. M. Bouguer apporte à cette matiere toute la sagacité que la Géométrie peut donner pour connoître l'effet des divers changemens qu'on peut faire à un Vaisseau.

Chap. IV. Du jaugeage des Vaisseaux, & premierement de celui qui se fait en tonneaux d'arimage ou de volume.

Chap. V. Du jaugeage en tonneaux de poids. Chap. VI. Suite du Chapitre précédent: méthode de trouver la pesanteur de la charge, en mesurant la partie de la caréne qu'elle fait plonger dans la mer. En 1721. l'Académie ayant été chargée de cette matiére du jaugeage des Vaisseaux, plusieurs de ses Membres s'y signalérent, entr'autres M. de Mairan, & M. Varignon. Celui-ci supposa ellipsoïde la tranche de la caréne en question. M. Bouguer perfectionna cet ellipsoïde, en le formant sur

des dimensions moins spéculatives qui lui donnérent cette formule, $A \times \overline{f^2 - fe - e^2} + B \times \overline{f^2 - fe - 2e^2}$, où *A* & *B* désignent l'étendue des deux coupes horisontales actuellement mesurées, faites à fleur d'eau, l'une le Vaisseau étant vuide, l'autre étant chargé, & où *e* & *f* marquent les quantités verticales dont ces mêmes coupes se trouvent au-dessous de l'endroit le plus gros de la caréne.

Seconde Section de la distribution de la pesanteur du Vaisseau, & de la position qu'on doit donner au centre dans lequel se réunit cette pesanteur. *Le premier chapitre* donne la méthode de trouver le centre de gravité de la caréne, dans lequel se réunit la poussée verticale de l'eau. Une premiére méthode pratique est de former en petit en bois une caréne le plus semblable qu'il se peut à celle qu'on veut mesurer; de la suspendre, &c.

L'Auteur vient aux méthodes Géométriques, infinitéſimales même. La formule pour trouver le centre de gravité d'une ſurface, eſt $\frac{\int . yxdx}{\int . ydx}$ qui exprime la ſomme des momens, diviſée par la ſomme des poids en vûe de trouver la diſtance du centre de gravité au point fixe. M. Bouguer en fait l'application pratique à une ſurface partagée en un nombre déterminé de ſurfaces d'égale largeur qu'on a meſurées à part. La formule du centre de gravité des ſolides n'eſt que compoſée d'une dimenſion de plus, & ſon application pratique ne demande qu'un peu plus de calcul.

Chap. ſecond, de la plus grande hauteur où l'on peut mettre le centre de gravité d'un Vaiſſeau. Ce centre ſe place naturellement dans la verticale du centre de la caréne. Mais il eſt eſſentiel de ne point placer celui-là trop haut. Le

Vaisseau inclineroit trop facilement, il inclineroit trop & avec trop de danger. M. Bouguer appelle *métacentre*, le point le plus élevé où l'on puisse constituer le centre de gravité d'un Vaisseau sans trop de danger; point, passé lequel le Vaisseau ne peut physiquement se soutenir dans sa position horisontale, non plus qu'une aiguille le peut sur la pointe, point par conséquent dont on doit s'éloigner le plus qu'il est possible en dessous.

C'est dans le *chap. III.* que le Sçavant Auteur donne la méthode de déterminer ce *métacentre* d'une maniére fort Géométrique, mais qu'il applique avec facilité à la pratique. Car parlant ici pour ceux qui entendent & sont en état de suppléer des dénominations de lignes analogiques à celles qu'ils connoissent $-\frac{e}{2b}$ f. $y^2\,dx$, est la forme du petit solide qui sort de l'eau par l'inclinaison fluxionaire, dif-

férentielle ou momentanée du Navire, & $\frac{4\int . y^3 dx}{3\int . y^2 dx}$ eſt la formule de la diſtance des centres de gravité, &c.

Le quatriéme chapitre applique ces formules à quelques figures, & prémierement au Navire formé en parallélepipéde rectangle, enſuite à celui dont les coupes en largeur ſont triangulaires, & enfin ellipſoïdes. Le *cinquiéme chapitre* entre dans des recherches plus étendues ſur le *métacentre*, & ſur la ligne courbe que forment ces points dans l'inclinaiſon du Navire. Pour obvier aux inconvéniens d'une trop forte inclinaiſon, auſquels l'Auteur ſe rend ſagement fort attentif, il voudroit, & nous le voudrions comme lui, que le gros du Navire fût fort au-deſſus de la ligne de flotaiſon. La Géométrie l'exige, la raiſon le commande de concert. *La Géométrie*, dit-on ici, *eſt une Science impé-*

rieuse, & c'est à nous de trouver beau tout ce qu'elle nous prescrit.

Chap. VI. Reconnoître si dans les Vaisseaux à construire le centre de gravité sera effectivement au-dessous du métacentre. Rien n'est plus parlant & mieux instructif que les maximes que l'Auteur donne pour cette reconnoissance. Il la fait sous nos yeux. C'est une Fregate du Roi nommée *la Gazelle*, qu'il a vû construire au Havre, & dont il suppute le poids de toutes les parties. Il y a là bien du curieux pour les Amateurs des Arts, sur tout de Marine. Longueur de la quille 80 pieds, grosseur 12 pouces d'un sens, 13 $\frac{1}{2}$ de l'autre; de solidité 90. pieds cubiques: contre-quille de 29 à 30 pieds: étambot & contre-étambot 27 & 11: courbe de liaison 9: lisse de hourdy 26 ou 7: dix montans d'écusson 110: estains 57: l'etrave 25: contre-etrave presque 12: allon-

ges d'écubier *99* : 58 couples ; comprenant varangues, genoux & allonges, 1508 pieds cubes. Total 2005 pieds *de bois net*, & par conséquent 3015 de *bois brut*, sauf les malversations des Ouvriers sur les copeaux.

Le bois de chêne pése (poids moyen) *66* livres le pied cube : & les 2005 pésent donc 132330 livres. *Item* 2029 livres de fer. Ce qui porte le total au poids de 67 ou 8 tonneaux. Ces mesures ou poids croissent plus qu'à proportion dans les gros Vaisseaux. Restent à mesurer & peser les baux, bordages, &c. & ladite Fregate peut peser plus de 100 tonneaux avant que d'être lancée à l'eau, & plus de 158 lorsqu'elle est totalement construite, & prête à mâter, & les agrêts avec les ancres pourroint aller à 25 ou 30 tonneaux ; la Fregate en question pouvoit, avec sa mâture & ses agrêts, péser totalement 170

tonneaux, & peut-être 380 ou 400 avec son lest, & avec sa charge : ce qui peut donner de 7 à 8 pieds d'élévation au centre de gravité général, au-dessus du fond, & par conséquent 4 ou 5 pieds au-dessous du métacentre, ce qui doit donner à ce bâtiment une stabilité suffisante contre la submersion & la trop grande inclinaison.

Les Vaisseaux du premier rang peuvent peser, avec leur artillerie & leurs agrès ou apparaux, mais sans lest, 2300 ou 400 tonneaux, dont il y en a 44 pour la Mâture, autant pour les cables & anchres, 28 ou 30 pour les manœuvres, & environ 300 pour l'artillerie, (de 110 ou 120 canons) ce qui donne 30 ou 31 pieds de hauteur au centre de gravité, que le lest pesant 1200 tonneaux, ne peut faire descendre que de 6 à 7 pieds, & par conséquent de 2 pieds au-dessous du métacentre ; ce qui est bien peu.

Le *chapitre septiéme* propose des changemens faits dans la disposition du métacentre par ceux qu'on peut faire à la caréne. Par ses formules M. Bouguer trouve d'abord qu'on peut donner une infinité de formes à la caréne sans que le métacentre change, pourvû que la solidité de la caréne, & sa coupe horisontale à fleur d'eau soient les mêmes. Mais dès qu'on change les largeurs des Navires sans changer les longueurs, la hauteur du métacentre varie, & plus un Vaisseau est large, plus son métacentre est élevé: chose qui arrive aux vaisseaux souflés, & par conséquent rélargis. Diminuer la profondeur ou la longueur d'un Navire, va au même que d'augmenter sa largeur, par rapport à l'augmentation de hauteur du métacentre.

Chap. VIII. Changement dans la force du Navire pour rester de niveau, lorsqu'on change les di-

menſions de la caréne, & ſuivant ſa longueur. Cette longueur aide à la ſtabilité d'un Navire : & l'Auteur donne pour général ce Théorême, que dans *les Navires qui ne différent que par leurs longueurs, les ſtabilités ſont en même raiſon que ces longueurs*, non que dans ce cas, choſe qu'il faut remarquer, le centre de gravité change, ni le moment relatif des parties, mais uniquement le moment ou plutôt le poids abſolu, la charge.

Au lieu que les profondeurs changeant, ſans même toucher aux largeurs, & le poids abſolu & le relatif changent, parce que le métacentre monte ou deſcend, par rapport au centre de gravité de la caréne. Le moment cependant ne change pas à cauſe de la compenſation des deux poids abſolus & relatifs, laquelle eſt exacte malgré tous les changemens de la caréne, pourvû que la tranche horizontale à fleur d'eau ne change pas.

Mais la ſtabilité change lorſqu'on change les largeurs, la hauteur du métacentre croiſſant ou décroiſſant comme le quarré des largeurs, lorſque tout le reſte eſt le même : & ce changement de ſtabilité ſe fait en raiſon triplée de la raiſon des largeurs, parce que le poids total doublant par exemple, & le métacentre montant 4 fois plus haut, le Navire acquiert 8 fois plus de force pour maintenir ſon état contre la violence des vens & des flots. La formule ſeule $\frac{2}{3}$ ſ. $y^3\,dx$ démontre tout, & juſtifie les grandes largeurs qu'on a toujours données en France, & qu'on donne encore plus aujourd'hui aux Vaiſſeaux.

On peut auſſi augmenter la ſtabilité du Vaiſſeau par un ſimple leſt d'une peſanteur ſpécifique plus grande, & d'un volume moindre par conſéquent, ce qui ſeul fait deſcendre le centre de gravité

particulier & général, outre le double avantage d'avoir plus d'air & plus d'eſpace, & par conſéquent de légéreté & de facilité de charger davantage.

Chap. IX. Examen plus particulier du changement que reçoit la ſtabilité du Navire, lorſqu'on ajoute à la caréne, ou qu'on en retranche quelque partie par en-bas. Le ſeul énoncé de ce chapitre, & de bien d'autres, fait voir l'eſprit ſoigneux & ſolide de l'Auteur, qui s'affectionne aux objets que ſon ſujet lui préſente, à meſure qu'ils ſont plus importans. *Le chap.* 10. confirme cette idée; il y trouve par une expérience très-ſimple dans les Vaiſſeaux déja conſtruits, ſi le centre de gravité a la ſituation qu'on ſe propoſoit de lui donner. C'eſt pouſſer le ſoin & l'exactitude auſſi loin qu'elles peuvent aller, après avoir pris toutes les meſures pour bien faire, d'en prendre encore de nouvelles pour s'aſſurer ſi

on a bien fait. Selon l'Auteur, l'expérience en question est dûë, dans sa premiére idée, au P. Hoste. Elle consiste à faire incliner le Vaisseau dans le port même, artificiellement par un poids mis endéhors au bout d'un levier placé à côté du Vaisseau.

Troisiéme Section ; de la distribution de la pesanteur du Vaisseau par rapport au mouvement du roulis. *Chapitre premier*, du point autour duquel le Vaisseau fait les mouvemens de roulis, & de la part qu'a la pesanteur dans ces balancemens. Deux forces s'opposent à l'inclinaison du Vaisseau, & tendent à le relever s'il est incliné, son poids en en-bas, & le contrepoids de l'eau en enhaut. Le mouvement qui en résulte se fait-il autour du centre moyen des deux centres de ces efforts, ou contr'efforts, dont l'un est le centre de gravité du Navire, l'autre celui de la caréne ou partie submergée? On le croiroit. Borelly & d'autres

s'y ſont trompés, les uns d'une façon, les autres d'une autre.

M. Bouguer établit le centre de converſion dans le centre même de gravité du Navire. S'il étoit poſſible que le Vaiſſeau ſe balançât autour de quelqu'autre point, au-deſſus, le mouvement que recevroient les parties inférieures ſeroit plus grand que celui des parties ſupérieures, & s'il ſe balançoit autour d'un point inférieur, le contraire arriveroit, &c. dans ces deux cas le centre de converſion changeroit, ce que l'exacte Géométrie ne permet pas de penſer.

Chap. II. Connoiſſant la figure d'un Vaiſſeau, & la diſtribution de ſes parties, trouver la durée de ſes oſcillations ou balancemens dans le roulis. M. Bouguer prend pour exprimer ces balancemens un pendule ſimple, dont les vibrations ſont ſinchrones, ou de même durée. On ſçait le tems des vibrations des pendules de toutes ſortes de longueurs, parce que ces tems ſont

comme les racines quarrées de ces longueurs. Sur cela l'Auteur trouve la formule.

$$Z = \frac{T \times D^2 - t \times d^2 + , \&c.}{PK}$$

Les lettres sont parlantes, au moins pour un Géométre qui en sçait jusques-là. Pour lui aider, il suffit de lui indiquer que la régle qui en résulte pour trouver la longueur Z du pendule synchrone, est de multiplier la pesanteur de toutes les parties du Navire par le quarré de leur distance particuliere au centre, &c.

Chap. III. Trouver le changement que doit apporter aux balancemens du roulis la transposition de quelques parties dans le Vaisseau, avec quelques remarques sur le Tangage. L'Auteur démontre que le Vaisseau ou tout autre corps venant à tourner sur un point différent de son centre de gravité, le moment du mouvement des parties

se

se trouve toujours plus grand, & qu'il l'est du produit de la masse du corps par le quarré de la distance du centre de rotation au centre de gravité, en un mot dans le rapport de S à $S + P \times \overline{Gg^2}$.

Le tangage a peu de rapport au roulis, celui-ci une fois causé se perpétuant quelque temps, au lieu que l'autre a besoin d'être sans cesse renouvellé. M. Bouguer ne croit pas, comme bien d'autres Marins, qu'il y ait du recul dans le tangage. Il est d'avis qu'on grossisse un peu la proue & la poupe, surtout la proue, afin qu'elles retrouvent plutôt dans le tangage le soutien dont elles ont besoin, & entr'autres choses de ne pas porter trop haut les façons, surtout du devant.

Il croit bon aussi *d'accumuler le lest vers le milieu de la caréne, & d'en débarrasser totalement les extrémités, qu'on s'attachera en même-tems à rendre les plus légeres*

qu'il ſera poſſible. Cet avis-là nous paroît bon à bien des égards. Rien n'eſt mieux que celui qu'il donne contre la crédulité de la plupart des Marins, qui prétendent que la différence d'un Vaiſſeau qui va bien, à un ou au même qui va mal, dépend ſouvent d'une bagatelle, d'un cordage tendu ou lâche, d'un ou deux coins mis ici ou là, d'un poids médiocre placé ou déplacé, de deux ou trois hommes qui ſe proménent ſur le tillac. Il ſe mocque auſſi avec raiſon de ceux qui ſcient leur Vaiſſeau, & en délient les piéces (par en-haut, s'entend au vibord) pour le faire mieux aller. On eſt bien obligé à l'Auteur d'avoir oſé s'inſcrire en faux contre cette maxime, qui eſt de preſque tous les Marins, quelque folle qu'elle paroiſſe à ceux qui ne le ſont pas. *C'eſt à peu près,* dit M. Bouguer, *comme ſi quelqu'un s'imaginoit aller plus vite dans une chaiſe de Poſte mal ſuſ-*

pendue, parce qu'il se sent plus cahoté: C'est le même cas : un Vaisseau ainsi scié par les hauts, rend son mouvement sensible par le trémoussement & le heurt de toutes ces piéces déliées, & paroît aller plus vite par là à ceux qui n'en jugent que par les yeux & par le bruit. Or il peut se démontrer que tous ces mouvemens particuliers de piéces & de morceaux, sont autant de dérobé au mouvement général, au sillage utile d'un Vaisseau.

Livre III. Du Vaisseau considéré en mouvement. Dans la *premiére Section* on examine les loix que les fluides observent dans leur choc, le vent en frappant les voiles, & l'eau en rencontrant la partie antérieure de la caréne. *Le chap. premier* traite de la maniére dont l'impulsion du vent sur la voile, & le choc de l'eau sur la proue, contribuent au sillage du Navire.

Dans son repos le Vaisseau a

deux forces ou efforts contraires ; sa pesanteur en en-bas, & la réaction de l'eau sur lui en en-haut. Dès qu'il marche, à ces deux forces s'en joignent deux autres, antagonistes aussi entr'elles, & dont la seconde est la réaction de la première : celle-ci est l'impulsion du vent contre l'eau, & celle-là est la résistance de l'eau qui réagit contre la prouë.

Un Navire, comme tout autre corps, un carosse, une cloche, un homme même qui court, qui marche, n'acquiert son mouvement que par dégrés. A mesure que le Navire va plus vite, le vent lui communique moins de mouvement, & l'eau lui en ôte davantage. Peu à peu l'eau & le vent mettent le Vaisseau dans une espéce d'équilibre de mouvement, comme s'il alloit de lui-même, sans rien perdre ni acquérir, sauf les variations qu'un état Physique comporte toujours.

Chap. II. De la mesure des chocs absolus de l'eau & du vent. Lorsque ces chocs sont obliques, leur force diminue en raison de leur obliquité, ou du sinus de l'angle de leur incidence, & diminue doublement, ou plutôt en raison doublée ; sçavoir, en qualité & en quantité ; la quantité des parties choquantes, & leur force étant d'autant moindre que l'obliquité est plus grande, cette raison devient même comme triplée & quadruplée, la force des parties choquantes, croissant ou décroissant en raison doublée de leur vitesse. De sorte que la force du choc est en raison composée du quarré du sinus d'incidence, du quarré des vitesses, & enfin, cela s'entend, de la grandeur de la surface choquée, ce qui fait une raison sextuplée. La force de l'eau, par rapport à celle de l'air, est mille fois plus grande ou à peu près, à cause de sa densité & de son poids.

M. Bouguer donne un instrument pour mesurer la force du vent ; ce qui s'appelle un anemométre.

Chap. III. De l'impulsion des fluides, sur différentes figures, & 1°. sur une prouë formée de deux lignes droites ; 2°. sur une prouë en demi-cercle. 3°. Sur une parabole : tout cela est régulierement Géométrique.

Chap. IV. Méthode générale de trouver les impulsions des fluides sur les lignes courbes, avec quelques remarques sur ces impulsions. C'est ici que l'Auteur s'éléve à ce que la Géométrie, & le calcul de l'infini ont de plus transcendant. Aussi sa résolution est-elle générale pour toutes sortes de courbes. Les *dx* & les *dy* y montent au troisiéme dégré différentiel dans les numérateurs, & au second dans les dénominateurs, les deux étant complexes, & inintégrables, par un calcul immédiat, que l'Au-

teur ne laisse pas de suppléer à peu près en bien des cas, pour arriver, pratiquement au moins & à peu près, à l'intégration.

Chap. V. De l'impulsion des fluides sur les surfaces courbes. C'est là que la difficulté monte à son plus haut point, à cause de la double courbure qui est l'objet de cette considération, & le sujet d'un si sçavant calcul.

Chap. VI. Méthode de trouver l'impulsion que souffrent les surfaces courbes, en les partageant en plusieurs parties sensiblement planes. On sent bien qu'après s'être élevé si haut dans les chapitres précédents, l'Auteur s'humanise dans celui-ci, mais toujours en Savant, qui se met sçavament, & par une science à lui réservée, à la portée du vulgaire, au moins dans les résultats.

Chap. VII. Remarques sur les changemens que reçoivent les impulsions que souffrent les surfaces

courbes, lorſque le fluide change de direction. Il y a bien de la ſcience Géométrique encore ici, mais pour aboutir toujours à de pareils réſultats.

Chap. VIII. Suite du précédent, où on examine les changemens particuliers que ſouffre l'impulſion latérale, lorſque le fluide change de direction. L'Auteur ne laiſſe, comme on voit, rien en arriére, & c'eſt toujours même érudition Géométrique d'exécution, & même but d'utilité populaire & uſuelle.

Seconde Section. Où l'on tente la ſolution générale des principaux Problêmes de Manœuvre. *Chap. premier*, de la viteſſe que prend le Vaiſſeau par rapport à celle du vent. Il eſt aſſez nouveau de traiter régulierement cette queſtion. On a preſque toujours ſuppoſé juſqu'ici, parmi les Sçavans même, que la viteſſe que prenoit le Vaiſſeau étoit comme infiniment peti-

te, par rapport à celle du vent; ſuppoſition infiniment fauſſe, puiſque M. Bouguer trouve la viteſſe du vent de 3 à 4 fois ſeulement plus grande que celle des Vaiſſeaux qui ſillent le mieux.

Chap. II. Du changement que le mouvement des ſurfaces produit au choc qu'elles reçoivent. Le chapitre troiſiéme eſt une ſuite du ſecond, & traite des changemens que le mouvement du Vaiſſeau apporte dans la force & dans la direction apparente du vent. C'eſt dans le ſecond que l'Auteur dit des choſes utiles ſur les aîles des moulins à vent, ſans ſortir de ſon ſujet, & en l'éclairciſſant de plus en plus.

Le quatriéme Chapitre traite de la relation qu'il y a entre la dérive des Vaiſſeaux & la ſituation de leurs voiles. On y trouve une table générale, courte cependant, des angles de dérive de divers Vaiſſeaux, pour tous les divers angles que fait la voile avec la quille.

Cinquiéme Chapitre, des différentes viteſſes que prend le Vaiſſeau dans les routes obliques. Nous nous arrêtons peu ſur ces chapitres qui ſont pleins de ſcience Algébrique ; l'Auteur remarque ici lui-même que l'Algébre a l'inconvénient, en raſſurant l'eſprit, de ne pas aſſez l'éclairer, choſe eſſentielle cependant à un Extrait fait pour éclaircir ou éclairer, même en reſſerrant. Mais nous ne pouvons ou ne devons point paſſer ſous ſilence une eſpéce de paradoxe, ordinaire cependant, & admis de tout le monde, mais qui méne l'Auteur dans un autre qui lui eſt un peu plus particulier.

Le premier eſt, que le fillage eſt ſouvent plus rapide, en prenant un peu le vent de côté, que ſi on le prenoit en poupe, cela vient de ce qu'en poupe il n'y a en quelque ſorte qu'une voile ou l'équivalent d'une voile, de la grande, qui prenne le vent, celles de l'arriére le

dérobant à celles de l'avant ; au lieu que de côté la partie des voiles qui prend le vent est plus grande, jusqu'à pouvoir absolument égaler toute la longueur du Vaisseau, depuis la sivadiere inclusivement jusqu'à l'artimon.

Le paradoxe ingénieux, mais peut-être un peu forcé, où celui-là jette M. Bouguer est, que *certains Navires peuvent aller dans quelques rencontres plus vite que le vent même*. Nous nous contentons d'en rapporter l'énoncé en invitant les Sçavans, & surtout M. Bouguer, à en éclaircir la vérité, à laquelle toutes sortes de styles doivent être indifférens ; cet Auteur convenant que celui de l'Algébre n'éclaire point sur les causes & les raisons des choses qu'elle certifie à l'esprit.

Chap. VI. De la construction des tables des vitesses. On en trouve ici la formule déja donnée dans les chapitres précédens. L'Au-

teur s'est contenté de donner une Table pour trois dispositions de voile par rapport au Navire. Cette Table est courte, l'Auteur préférant de remplir son Livre de discours, de raisonnement, d'instruction, à celui de le remplir de résultats, de calcul.

Chap. VII. De la disposition la plus avantageuse des voiles & du Vaisseau par rapport au vent, pour suivre une route proposée, pour gagner au vent, &c. C'est le chap. VIII. qui donne la construction des Problêmes proposés dans ce chap. VII.

Troisiéme Section. Du Vaisseau considéré par rapport à la propriété qu'il doit avoir de bien gouverner, tant par le moyen du gouvernail, que par le moyen des voiles. Le *chap. premier* parle de la situation des Mâts, de leur nombre, & de l'équilibre qu'il doit y avoir entre les voiles de la prouë & de la poupe.

S'il n'y avoit qu'un mât, il eſt clair qu'il faudroit le placer au point qui eſt l'interſection de la quille & de la direction du choc de l'eau dans les routes obliques, afin que les deux impulſions de la voile & de l'eau fuſſent directement contraires & oppoſées en une eſpéce d'équilibre.

Mais la pluralité des voiles étant néceſſaire à cauſe de la longueur du Vaiſſeau, & du peu de largeur qu'on eſt forcé de leur donner, c'eſt-à-dire, en vûe de la force du ſillage, & de la bonne direction, il faut alors que le centre du contre-balancement de ces voiles ſoit au concours ſuſdit des deux directions de la quille & de l'eau. L'Auteur reconnoît que la pratique a donné aux Marins le nombre & la poſition aſſez juſte de leurs voiles.

Quand nous diſons que la longueur du Vaiſſeau demande une pluralité de mâts & de voiles, nous parlons de la longueur relative,

au moins ſelon notre Auteur qui fait voir qu'en rétreciſſant le Vaiſſeau ce nombre doit augmenter, la largeur du reſte diminuant.

Chap. II. De la figure qu'il faudroit donner aux Vaiſſeaux, pour qu'ils gouvernaſſent parfaitement bien par le moyen des voiles. Nous ſommes bien aiſes de voir l'Auteur convenir en homme inſtruit des faits, que la plupart des Vaiſſeaux ſont *raviers*, c'eſt-à-dire, faciles à venir au vent, & que c'eſt même le défaut des Chaloupes. Il en aſſigne de fort bonnes cauſes, & en ſuggére de bons correctifs d'après M. de Radouay, & M. le Chevalier de Goyon. Il convient du bon qu'il y a à groſſir l'avant du Navire, & nie pourtant qu'il en fende mieux l'eau, ni que la groſſeur de la tête des poiſſons prouve rien à cet égard, non plus que la remorque facile des mâts par le gros bout. Il doute que la forme du poiſſon ſoit la plus propre à fendre

l'eau, l'Auteur de la Nature ayant eû d'autres fins, en la leur donnant, surtout celle d'en faire des animaux avec une tête, &c.

La forme d'un parallelepipéde rectangle, & surtout celle d'un double cone opposé par les bases, lui paroissent les plus approchantes de celles qu'un Vaisseau doit avoir pour bien gouverner. Il reconnoît un peu d'incompatibilité entre les deux propriétés de bien filler par la forme, & bien gouverner par les voiles, & tâche à tout concilier avec succès.

Chap. III. de l'endroit où le Vaisseau doit avoir sa plus grande largeur. On avoit cru d'abord cette largeur bien placée au tiers antérieur de la longueur. Peu à peu les Marins l'ont rapprochée du milieu, *pour rendre la prouë plus aiguë, & diminuer la résistance de l'eau*, dit notre Sçavant Auteur, qui y trouve l'avantage d'avoir *encore aidé, par ce changement,*

l'action du gouvernail, qui seroit peut-être plus aidé par une grandeur mise tout-à-fait au milieu, selon les déterminations très-sçavantes qu'il en donne.

Chap. IV. Méthode de reconnoître si un Vaisseau qu'on se propose de construire, gouvernera avec facilité, ou &c.

Chap. V. Suite du précédent: usages des principes établis pour déterminer la quantité de mouvement de conversion que prend un corps exposé à l'action de plusieurs puissances. Nous abrégeons malgré nous.

Quatriéme Section, où l'on examine le Vaisseau par rapport à la qualité qu'il doit avoir de bien porter la voile, ou de recevoir une voilure avantageuse. *Chap. premier.* De l'effort naturel vertical que forment ensemble les impulsions du vent sur les voiles, & de l'eau sur la prouë. *Chap. second.* Des différentes situations que l'ef-

fort mutuel vertical des chocs du vent sur les voiles, & de l'eau sur la prouë fait prendre au Navire, & des conditions de la Mâture parfaite. La Note que l'on trouve ici en réponse à un Auteur, qui n'y est pas nommé, au sujet du centre de rotation dans le tangage, nous paroît fort juste & fort modérée.

Le *troisiéme chap.* donne un principe général pour déterminer la plus grande hauteur qu'on peut donner sans risque à la Mâture, avec quelques remarques sur la force qu'ont les Vaisseaux de divers rangs pour porter la voile. *Chap. IV.* Suite du précédent : on détermine la limite de la plus haute Mâture, & l'on applique cette régle à quelques Navires. Ce sont ces applications pratiques que nous aimerions à détailler, si l'Extrait même n'en devenoit trop long désormais. Le Public curieux est invité par l'énoncé, à y suppléer par la lecture du Livre.

Chap. V. Dans lequel après avoir répondu à quelques objections, on examine laquelle des dimensions des voiles on doit s'attacher à augmenter, la largeur ou la hauteur, &c.

Chap. VI. Un Navire étant donné ou déja construit, déterminer la Mâture la plus avantageuse qu'il peut recevoir, lorsqu'on a la liberté de le faire enfoncer plus ou moins dans l'eau. L'Auteur se plie & se proportionne à tous les cas, & vise partout à rendre bons jusqu'aux mauvais Vaisseaux, mauvais par leur construction; à l'exemple de Dieu qui tire le bien du mal, & du plus grand des maux qui est le péché.

Chap. VII. De la forme que doivent avoir les Vaisseaux dans le sens de leur grosseur, pour mieux porter la voile & aller plus vite. *Chap. VIII.* de la grosseur qu'il faut donner aux Vaisseaux par rapport à leur longueur pour qu'ils

portent mieux la voile ; avec le moyen d'augmenter extraordinairement la rapidité de leur ſillage.

Cinquiéme Section. Du Navire conſidéré par rapport à la rapidité de ſon ſillage, & à la propriété qu'il doit avoir de dériver peu dans les routes obliques. L'Auteur diſtingue entre une prouë *de moindre réſiſtance*, & une prouë *de plus grande viteſſe*, à cauſe d'une plus ou moins grande quantité de voiles que l'une ou l'autre peut ſoutenir.

Chap. premier. Examen des figures les plus ſimples qui reçoivent le moins d'impulſion qu'il eſt poſſible de la part des milieux. *Chap. ſecond.* De la prouë en conoïde qui fend l'eau avec le plus de facilité qu'il eſt poſſible. *Chap. troiſiéme.* Une baſe étant donnée, trouver la figure du ſolide dont il faut la couvrir pour que l'impulſion qu'elle ſouffre en traverſant un fluide, ſoit la moindre qu'il eſt poſſible. C'eſt dans ces chapitres

que brille la profondeur de la ſcience Géométrique & Algébrique de l'Auteur, & que les infiniment petits ſe compliquent juſqu'au quatre & cinquiéme dégrés.

Le chap. IV. donne la formation de pluſieurs autres prouës qui éprouvent la moindre réſiſtance poſſible en fendant l'eau. Le *chap. V.* traite de la prouë de la plus grande viteſſe, ou de celle qui rend le Vaiſſeau le plus capable de porter la voile, en même-tems qu'elle fend l'eau avec le plus de facilité. Le *chap. VI.* détermine la figure de la prouë de la plus grande viteſſe, lorſqu'elle eſt terminée par un ſimple trait horiſontal. Toujours de la ſcience, de la Géométrie, de l'Algébre tranſcendante, & une ſubtilité infinie à diſtinguer, à faire naître & à réſoudre mille cas contraſtés de réſiſtance, de viteſſe, de voilure, de ſillage, &c.

Le *chap. VII.* Traite de la figure qu'il faut donner à toute la par-

tie postérieure de la caréne, lorsqu'elle est terminée par un simple trait horisontal, & de la maniére de s'en servir pour former des Fregates. L'Auteur est trop exact pour oublier la figure de la poupe, après avoir travaillé avec tant de soin celle de la prouë. Son but n'est pas cependant *d'augmenter la facilité que doit avoir l'eau à venir frapper le gouvernail, on ne seroit point assujetti à donner à la caréne, du côté de l'arriere, une forme trop précise, car elles seroient presque toutes également bonnes.* Ce à quoi il se rend fort attentif avec beaucoup de raison, c'est à l'espéce de contrecoup que l'eau qui refluë donne sur l'arriére, & qui contribue, sinon *à faire augmenter la rapidité du sillage*, du moins *à détruire une partie de la résistance que souffre l'avant du Navire par la rencontre de l'eau.*

Les Chapitres VIII, IX, X, qui terminent la Section, le troisié-

me Livre, & l'Ouvrage entier, sont des suites du chapitre précédent, & ne dégénerent point de la force Géométrique de raisonnement théorico-pratique, par lequel dans sa conclusion finale, M. Bouguer a droit de se flatter d'avoir donné des *moyens infaillibles de se déterminer entre les différens avis des constructeurs, & un* CRITERIUM *pour distinguer le meilleur parti, ou pour bien choisir entre plusieurs plans proposés pour le même Navire, & pour ne donner rien au hazard, en déférant à l'autorité si souvent trompeuse d'une pratique qui n'est que grossiére.*

ARTICLE CVI.

DISCOURS DE S. GREGOIRE de Nazianze, sur l'excellence du Sacerdoce & les devoirs des Pasteurs; avec des Remarques critiques sur le Texte du S. Docteur; & les Sentimens des autres SS. Peres, sur les mêmes points. Tome premier p. 246 in-12. *Tom. 2. p. 352. A Paris, chez Ph. N. Lottin, & J. H. Butard, Imprimeurs-Libraires, ruë S. Jacques proche de S. Yves, à la Vérité, & Brunet, Libraire au Palais, à l'Envie.*

LA plûpart des Traductions Latines des Peres Grecs ont été faites en un tems où elles n'étoient pas si nécessaires qu'elles le sont devenuës. Il y avoit alors un grand nombre de gens de Lettres qui sçavoient lire avec goût les Originaux : mais à présent qu'on

ne lit guére plus le Latin que le Grec ; les Peres Grecs & les Peres Latins, dont cependant nous entendons partout réſonner les noms, ſeroient étrangement négligés, s'il ne ſe rencontroit des Ecrivains zélés & charitables, qui nous les miſſent entre les mains, dans la langue que nous parlons naturellement.

La condition du Traducteur de Grec en François, n'eſt pas auſſi avantageuſe que celle du Traducteur de Grec en Latin. M. Deſpréaux a fait cette judicieuſe remarque à l'occaſion de ſa belle Traduction de Longin. Celui qui traduit en Latin, quand l'Auteur eſt obſcur, ſe met rarement en peine de le rendre intelligible ; il ſe contente de mettre des mots qui correſpondent à ceux du Texte, & que les Dictionnaires donnent pour équivalents : il n'exige que cela de ſoi-même, & il ne croit pas qu'on ſoit en droit d'en exiger davantage.

davantage. Ainsi la traduction & l'original sont aussi peu entendus l'un que l'autre.

Le Lecteur qui lit la Traduction Françoise, d'un Ouvrage Grec ou Latin, ne veut aucune obscurité dans ce qu'il lit. Il est mécontent & murmure, si les choses & le style n'ont pas toute la clarté du plus clair ruisseau. Il n'en coute pas peu au Traducteur pour arriver à ce dégré de perfection, surtout quand l'Auteur qu'on traduit est difficile. Tout Critique qui comparera la Traduction Latine de Longin avec la Traduction Françoise du même Rhéteur, par M. Despréaux, comprendra aisément ce que nous venons de dire.

Ne refusons pas quelque consolation à ceux qui traduisent de Grec en François. C'est que leur fidélité ne sera pas suspecte. On ne s'avisera guéres d'examiner s'ils ont rendu exactement le sens de l'Auteur. Ceci ne regarde nulle-

ment le Traducteur que nous annonçons : il ne craint pas qu'on confronte sa Traduction avec l'Original, car c'est sur l'Original qu'il a travaillé, non sur les Interprétes Latins : ce qui n'est pas de peu d'importance, & ce qui ne se fait pas toujours.

Tout Ecrivain qui veut servir le Public par ses Traductions, doit s'attacher aux plus excellens Auteurs & à leurs meilleurs Ouvrages : il eût été difficile de choisir un Pere de l'Eglise plus saint ou plus éloquent que S. Grégoire de Nazianze : nous ne prétendons pas faire ici son éloge, ni écrire sa vie, ce qui seroit peut-être la meilleure maniere de le louer. Nous nous bornerons à dire que les Sçavans de tous les siécles ont été tellement frappés de la beauté de ses Ouvrages, qu'ils l'ont égalé à tout ce que l'Antiquité a eu de plus grand. On pourroit produire une nuée de témoins qui

parlent tous le même langage : nous ne citerons qu'un ſeul témoignage, lequel, quoiqu'il ait été rendu à un ami par un ami, n'en eſt pas moins certain. S. Baſile, cet Evêque ſi ſaint & ſi éloquent, appelle S. Grégoire de Nazianze, *un Vaſe d'Election, un Océan profond, la bouche de J. C. même.*

Si les Ouvrages de S. Grégoire ont mérité l'admiration de tous les hommes les plus capables d'en juger, celui qu'on donne ici traite d'un ſujet qui regarde directement ce qu'il y a de plus reſpectable dans l'Egliſe, & indirectement tout le reſte des Fidéles : c'eſt le Sacerdoce de J. C. Quelle matiere ! Le ſaint Docteur en parle avec une dignité comparable autant qu'il eſt poſſible, à la dignité même d'un Miniſtere ſi ſacré. Les diſpoſitions, les obligations, tout ce qui donne une grande & juſte idée d'un rang ſi ſublime, eſt expoſé dans cet Ouvrage avec toute la

grace & toute la force imaginable.

Tous ceux que cette lecture troublera intérieurement, parce qu'ils ne ſont pas tels que S. Grégoire les voudroit, ne ſe raſſureront pas ſur ce que ce Saint eſt un Orateur, & que les Orateurs Eccléſiaſtiques ou Profanes ſont dans l'habitude des hyperboles : on n'eſt guéres diſpoſé à prendre ſelon la rigueur des termes tout ce qu'ils avancent ; on eſt en poſſeſſion de réduire leurs expreſſions à la juſte valeur : nous avertiſſons ces Critiques, prévenus par l'intérêt perſonnel, que ſi S. Grégoire ſe diſtingua par ſon éloquence, qui le rendit un des grands ornemens de ſon ſiécle, il ne fut pas moins eſtimé dans l'Egliſe par la ſcience profonde qu'il avoit de la Religion. C'eſt ce qui lui mérita le nom de Théologien, titre reſpectable, & qui n'avoit été donné qu'au Diſciple bien-aimé ; ce titre eſt devenu ſi commun, que

ce n'eſt plus une diſtinction recherchée comme autrefois : cependant il faut convenir qu'un excellent Théologien eſt d'un grand prix. Il y en aura toujours peu de cette eſpéce.

Venons au Traducteur & à la Traduction, ce qui eſt inconteſtablement du droit des Journaliſtes : ſi l'Auteur qu'on traduit ici eſt ancien, la Traduction eſt toute nouvelle, & ce ſera un des bons livres qui aura été imprimé dans le cours de cette année.

Tout Traducteur qui entreprend de traduire une Piéce d'Eloquence doit avoir bien ſaiſi le caractere de l'Orateur, ſans quoi il ne le repréſentera jamais fidélement : ce n'eſt pas aſſez de rendre exactement les penſées, il faut encore que le même feu qui anime l'Original, anime auſſi la Traduction. La maniere dont s'explique le Traducteur montre bien qu'il a parfaitement diſtingué le caracte-

re de son Auteur du caractere de tout autre Orateur. *Fécond*, (*S. Greg. de Naz.*) *en transitions les plus heureuses, il passe sans cesse du fort & du véhément au doux & au temperé, & du terrible au tendre & à l'affectueux : attentif à tracer alternativement le vice & la vertu avec toutes les couleurs qui conviennent à l'un & à l'autre &c.* Le Traducteur qui sçait qu'une des plus importantes régles de l'Eloquence est que le discours aille toujours en croissant, observe que cette regle est très bien gardée en celui-ci. *On peut le comparer à un grand feu, qui sans jamais s'éteindre, se répand diversement en différens endroits, prend toujours, à mesure qu'il avance, de nouvelles forces.* On vante aussi *l'ordre, l'œconomie, l'enchaînement des preuves, la suite des raisonnements, & l'attention extrême de l'Auteur à ne jamais perdre de vuë son sujet....*

Il y parle encore aujourd'hui aux différens Pasteurs de toutes les Eglises, & il ne dit rien après tant de siécles, qui ne les interesse tous & qui ne convienne à tous.

Le Traducteur s'étonne avec raison que parmi tant d'habiles Ecrivains qui ont donné en notre langue les Poëtes & les Orateurs les plus illustres de l'Antiquité profane, personne n'ait encore pensé à traduire *l'Orateur le plus accompli que le Christianisme ait eu; celui qui a toujours été regardé comme un génie du premier ordre, & comme un homme suscité de Dieu, pour confondre la vanité des Payens, dans un tems où ils faisoient trophée de leur éloquence, & prétendoient être seuls en possession de l'art de la parole.* Il est persuadé, (le Traducteur) qu'une belle Traduction des Ouvrages de ce Pere feroit une grande réforme dans l'Eloquence de la Chaire. *On verroit,*

dit-il, *disparoître cette éloquence, qui n'est qu'ornée, que fleurie, propre pour la parade & pour la montre, où tout brille & rien ne frappe ; tout éblouit, tout enchante un moment l'imagination, & rien ne fait impression sur le cœur.*

Nous avons peine à croire que la plus belle Traduction des Ouvrages de S. Grégoire de Nazianze, égalât-elle l'Original, causât une si surprenante révolution. Il y a bien de l'apparence que le mal dont on se plaint a commencé par les Prédicateurs, qui par un penchant très-naturel à tout Orateur, ont été bien-aises d'acquérir de la réputation : mais à présent que les Auditeurs d'un certain goût se sont déclarés pour ce genre d'éloquence, quelle espérance y a-t-il que la lecture des Ouvrages du plus éloquent Docteur de l'Eglise Grecque pût remédier à ce désordre, s'il est permis d'user d'un terme si peu respectueux. Ce seroit le

plus étonnant prodige que l'éloquence du Saint eût jamais operé.

En même tems que le Traducteur encourage à traduire les autres discours de S. Grégoire, il met un puissant obstacle à l'accomplissement de ses desirs. *Il faudroit*, dit-il, *que le Traducteur fût un génie solide, noble, capable de produire & d'enfanter de son propre fond, & que son ame eût quelque chose de la trempe & du caractere de l'ame de celui qu'il entreprend de traduire*: Si l'on n'a pas ces qualités on défigure les originaux, & lors même qu'on en conserve la lettre, on en ruine l'esprit. C'est ce que l'Auteur remarque dans la Traduction Françoise de tous les discours de S. Grégoire de Nazianze, imprimée à Paris en 1693. On ne le retrouve plus dans cette copie, tant elle est défectueuse; ou si on l'y retrouve en quelque chose, c'est, pour user d'une expression du même Saint,

comme une excellente Statuë peinte & représentée par son ombre.

L'Auteur assure que cette Traduction a été faite sur la Traduction latine, dont on y a copié & multiplié les fautes. La Traduction latine de l'Abbé de Billi ne lui déplaît guéres moins. Elle est mot à mot, rend peu les graces de l'Original, glisse sur les plus grandes difficultés, *& cache sous un sens énigmatique ce que le Traducteur semble n'avoir pas entendu.* Ce dernier article vérifie ce que nous avons dit de l'avantage des Traducteurs Latins. On reproche à l'Abbé de Billi une faute plus considérable : c'est d'avoir *changé la pensée de l'Auteur sur quelques points essentiels.* Le nouveau Traducteur a ménagé ses observations sur ces infidélités, parce qu'il sçait bien que toute cette érudition n'est pas du goût du commun des Lecteurs. Quand on aura lû ce que nous venons de rapporter, y au-

ra-t-il beaucoup de Braves qui présumeront assez d'eux-mêmes pour entrer dans une si pénible carriére ?

Le Traducteur ne nous sçaura pas mauvais gré de la réfléxion qui suit : elle tourne à sa gloire. Tous ceux qui entreprennent de traduire les anciens Auteurs Ecclésiastiques ou Profanes ont un extrême besoin de sçavoir à fond l'histoire du temps où ils ont écrit : sans quoi ils ne les entendront qu'à demi.

Combien de traits merveilleux nous échapent dans la lecture des Anciens, parce que nous ignorons les particularités ausquelles ils faisoient allusion ! La connoissance de l'histoire met en état de prévenir des critiques précipitées, & quelques notes placées à propos suffisent pour l'instruction des Lecteurs. On n'a rien à reprocher au nouveau Traducteur sur cet article. Un exemple justifiera sensiblement notre observation.

S. Grégoire représente la différence qu'il y a entre les Pasteurs des ames & les Pasteurs de troupeaux p. 25. » Un Pasteur qui n'est » chargé que d'un troupeau de » brebis, n'a pas d'autre soin que » de l'engraisser. Il le conduit in» différemment de côté & d'autre, » & il trouve aisément partout » d'assez bons pâturages. Il le rap» pelle & le fait reposer comme » il juge à propos. Il le méne & le » raméne de nouveau, où bon lui » semble, toujours docile au moin» dre signe qu'il fera du bout de sa » houlette, se laissant même sou» vent conduire au son harmo» nieux de sa fluté.

» Quelquefois il est obligé de » soigner celles de ses brebis qui » sont malades, ou de veiller à leur » défense contre les attaques des » loups; & des autres bêtes avides » de leur sang; mais ordinaire» ment assis sur un doux gazon, il » chante à l'ombre d'un chêne des

» airs tendres sur un petit chalu-
» meau, ou bien il s'endort au
» bruit d'un agréable Zephire, cou-
» ché sur le bord d'un ruisseau,
» dont l'eau pure excite un doux
» murmure en fuyant auprès de
» lui.

Cette description est si belle dans l'Original, que le Traducteur avouë n'avoir pû en exprimer toute la délicatesse; mais quoiqu'elle soit, pour ainsi dire, *intraductible*, & supposant que la Traduction ne l'ait pas affoiblie, un Lecteur nullement instruit de ce qui se passoit alors dans l'Orient, regarderoit S. Grégoire comme un de ces jeunes Rhéteurs qui répandent plus de fleurs que la nature n'en fit jamais éclore. C'en seroit assez pour dégrader S. Grégoire de Nazianze parmi les vrais Critiques. Il étoit donc à propos que le Traducteur avertît, comme il a fait, que cette description est une vive & ingénieuse Satyre de certains

Pasteurs que le Saint s'abstient de nommer. On nous permettra de dire en passant que ce saint Evêque entendoit merveilleusement l'art de lancer un trait, quand l'intérêt de la Vérité & de la Religion exigeoit un pareil service. Mais nous ajouterons qu'on ne doit s'autoriser de son exemple que quand on est parvenu au même degré de sainteté. C'est le seul moyen de prévenir tous les abus.

Il y a plusieurs notes marginales où le nouveau Traducteur releve les méprises du Traducteur Latin & de l'ancien Traducteur François : mais nous avons déja déclaré que nous ne nous y arrêterions pas, parce qu'il s'agit dans ces discussions grammaticales, du sens des mots & des phrases d'une langue presque généralement abandonnée. Ce que nous en avons lû nous a persuadé que le nouveau Traducteur s'est bien muni de toutes les connoissances historiques &

autres qui pouvoient contribuer au ſuccès de ſon ouvrage.

Nous omettrions un point important, ſi nous ne rendions pas compte au Public de l'erreur où l'Abbé de Billi, M. Ellie Dupin & l'ancien Traducteur François ſont tombés en attribuant la fuite de S. Grégoire à la crainte qu'il eut d'être élevé à l'Epiſcopat. Il ne s'agiſſoit que de la Prêtriſe, & ce grand Saint ne laiſſa pas de fuir. C'eſt ce que le nouveau Traducteur remarque & prouve ſolidement dans une note marginale de la Préface. Il ſuit de là que tout ce que S. Grégoire dit dans ce diſcours, de l'excellence du ſacré Miniſtere & des devoirs qui y ſont attachés, ne regarde pas ſeulement les Evêques, mais encore les Prêtres, & tous les Paſteurs du ſecond Ordre.

Il eſt d'uſage de mettre quelque morceau des nouvelles Traductions qu'on annonce, afin que les

Lecteurs puissent juger du stile. Nous choisissons, si toutefois c'est choisir plutôt que prendre au hazard, (page 28.) l'endroit où le saint Docteur parle des dispositions qu'il faut apporter au Sacerdoce.

Il faut que celui qui en est dépositaire (de l'autorité attachée au Sacerdoce) *soit éloigné de tout vice. Peu content d'avoir donné des preuves de son intégrité, en certaines occasions, il doit encore montrer en toutes sortes de circonstances & d'affaires, une probité qui soit à l'épreuve de tout, que rien ne démente, & toujours soutenuë. Tel que l'or le plus fin & le plus épuré, il faut pour ainsi dire, que frappé, tourné & retourné en mille manieres différentes, on n'apperçoive rien en lui de défectueux, rien qui rende un son faux; & qui l'expose d'être remis, comme un or de mauvais alloy, au creuset, ou plutôt d'être jetté dans un feu*

bien plus terrible que ne l'est celui où l'on épure les métaux. . . . Jamais il ne fut si aisé à la laine de perdre à la teinture sa blancheur naturelle, & d'y prendre pour toujours une couleur étrangere, qu'il est aisé à une ame de perdre l'éclat de ses vertus, & de prendre le caractere vicieux & toute la mauvaise trempe de ceux qu'on a à conduire . . . . Il n'en est pas ainsi de leurs bonnes qualités ; rarement peuvent-ils les communiquer à ceux qui leur sont soumis.

Le second Tome est un Recueil de plusieurs Passages des Peres, qui confirment les maximes de S. Grégoire, & qui font bien voir que sa doctrine n'étoit pas une doctrine singuliere. Tout ce que l'Eglise a eu de plus saint & de plus sçavant a pensé comme lui. On trouve aussi dans le même recueil des Notes critiques que le Traducteur a jugé nécessaires pour éclaircir quelques difficultés. On

y reconnoît aiſément combien il s'eſt appliqué à la lecture des Peres.

Il eſt de l'intérêt de toute l'Egliſe, & particulierement du Clergé, que tous les Eccléſiaſtiques liſent ſouvent l'ouvrage que nous venons d'annoncer. Ils écouteront ſans doute avec reſpect un Evêque ſi ſaint, ſi ſçavant, ſi éloquent, ſi capable & ſi digne d'inſtruire ceux mêmes qui ſont chargés de l'inſtruction des autres.

ARTICLE CVII.

REMARQUES SUR LES Mémoires de l'Académie de Chirurgie. à Amſterdam. *& ſe vend à Paris, chez Grangé, Libraire au Palais.* Brochure. *Pages 115.*

ON ſuppoſe ici un Chirurgien de Paris, écrivant à un Chirurgien de Province, ſon éléve, ſur le 1. Vol. des Mémoires de l'Académie de Chirurgie; & toute cette brochure contient ſept lettres. L'Auteur, qui ne ſe nomme pas, pouvoit en compoſer un plus grand nombre, s'il avoit voulu ſuivre tous les mémoires de ce recueil de l'Académie. Il s'eſt borné, en quelque ſorte, à ce qui s'y trouve ſous le nom du Sécrétaire, Monſieur Queſnay. Ainſi la Préface du Volume, & deux Mémoires de cet habile Chirurgien, abſorbent preſ-

que toute l'attention de notre Anonime.

Cette attention au reste a été une vuë de critique, un désir de remarquer ce qui a pû échapper de défectueux à M. Quesnay. Le tour qu'on prend pour entrer en matiére, est de louer d'abord beaucoup les mémoires. *C'est*, dit-on, *un Ouvrage excellent, que je vous exhorte à lire & à méditer*. On avertit ensuite le Chirurgien Provincial, de ne pas croire que cet Ouvrage soit sans défaut, de ne s'en pas rapporter sur cela *au jugement de ces écrivains Périodiques, que leurs propres intérêts forcent souvent à crier au Chef-d'œuvre, au prodige*. Ceci attaque apparemment un Ecrivain, qui n'est plus en état de répliquer, & dont il seroit plus aisé de fouler la cendre que d'égaler le mérite littéraire.

La Préface du recueil est l'objet de la seconde lettre, & l'on y critique cette réfléxion de M. Quesf-

nay : *la perfection semble s'éloigner à proportion qu'on fait des efforts pour en approcher.*. On la compare avec l'Axiome d'Hippocrate *Experientia difficilis*, & l'on prétend que cet Axiome est beaucoup plus net & plus clair que le mot de M. Quesnay. » Car, ajoute notre cri- » tique, qui ne sçait pas que c'est » aux efforts que l'on a faits pour » perfectionner les Arts, que sont » dues tant de découvertes, & tous » ces progrès qui distinguent no- » tre siécle ? Il doit donc sembler à » tous ceux qui y pensent, que » nous nous trouvons d'autant » moins éloignés de la perfection » que nous faisons plus d'efforts » pour nous en approcher.... Je ne » voudrois pas, Monsieur, dans » un ouvrage Dogmatique, faire » passer une proposition comme » celle-ci, sous la sauvegarde d'un » *il me semble.* »

Pour être en droit de censurer les autres, il faut avoir évidem-

ment raiſon : c'eſt un premier principe en fait de bonne critique littéraire. Notre Anonime, Chirurgien de Paris, ne l'a-t'il point oublié ce principe dans l'endroit, que nous tranſcrivons? La réflexion de M. Queſnay ſignifie qu'à meſure qu'on avance dans les Arts, on découvre de nouveaux rapports, de nouvelles richeſſes, des choſes en un mot qui étendent extrêmement la carriére où l'on s'eſt engagé, qui ſemblent reculer de plus en plus les termes de la perfection, en faiſant apperçevoir la multitude des connoiſſances qui ſeroient néceſſaires pour y parvenir. Cela ſans doute eſt très-certain, très-judicieux, très-bien dit. Or notre Cenſeur prétend qu'Hippocrate s'exprime beaucoup mieux par ces deux mots : *experientia difficilis* ; & que tout au rebours du ſentiment de M Queſnay, on doit ſe trouver *d'autant moins éloigné de la perfection qu'on fait plus d'ef-*

forts pour en approcher. Sur quoi nous ferons aussi les deux observations suivantes.

1°. L'Axiome d'Hippocrate a toute l'obscurité d'une Enigme, en comparaison de la phrase de Monsieur Quesnay. Et s'il s'y rencontre quelque espéce de sens, il est plus favorable au Sécrétaire de l'Académie qu'au Censeur Anonime. *L'expérience est difficile :* n'est-ce pas à dire que plus on multiplie les essais, les expériences, & plus on trouve de vérités à découvrir ; par conséquent de difficultés à surmonter?

2°. Il n'y a que les esprits bornés, ou les demi-sçavants qui croyent être bien près de la perfection, quand ils ont fait quelques efforts pour en approcher. Les hommes vraiment habiles trouvent qu'ils ne sçavent presque rien; & cette pensée entiérement relative à la multitude des choses qu'ils doivent encore apprendre, n'est ni

un mensonge ni une excessive humilité.

M. Quesnay dit encore dans sa Préface que *les deux sources de son Art* (la Chirurgie) *sont l'observation & la Physique Expérimentale.* Ce principe déplaît fort à l'Auteur des lettres, & il s'étend beaucoup pour faire voir que cela ne suffit pas ; qu'il faut ajouter le raisonnement à l'observation & aux expériences ; que sans cela, ces deux guides seroient deux aveugles propres à s'égarer mutuellement ; que la vraie méthode est de commencer par l'observation, de raisonner ensuite, de se porter de là aux expériences, & de conclure de tous ces Préliminaires une vérité, ou, si l'on veut un systême suivi bien lié, bien analysé. A cette occasion, il reproche au Sécrétaire de paroître ennemi de toutes conjectures, de tous systêmes ; & il entame une longue digression sur l'utilité des vuës systematiques. Cela occupe tout

tout le reste de cette seconde lettre. Nous ne pouvons dissimuler qu'il ne s'y trouve quelques remarques judicieuses ; elles font assez bien sentir qu'il est quelquefois à propos de recourir aux systêmes ; que c'est au genie systématique des grands Physiciens du dernier siécle qu'on est redevable de toutes les découvertes qu'on a faites depuis dans les sciences ; & tout ceci sans doute est raisonnable : M. Quesnay y applaudira comme nous ; mais à quel propos lui faire une querelle sur ce qu'il n'indique comme sources de la Chirurgie que *l'observation & la Physique expérimentale ?* M. Quesnay n'a pas dit que tout l'art de la Chirurgie consiste dans ces deux choses : il n'a parlé que des *sources*, des premiers élémens de cet art. Or ces *sources*, & ces élémens sont sans doute *l'observation & les expériences Physiques* ; bien entendu que les raisonnemens, soit directs, soit de compa-

raiſon, mettront en œuvre ce qui aura été trouvé par l'obſervation & l'expérience. Cette façon de raiſonner ſur les découvertes faites à l'œil, eſt l'art, à proprement parler : mais cela étant quelque choſe de commun à tous les Arts, M. Q. parlant de la Chirurgie, a-t'il dû y inſiſter, & d'ailleurs ne remarque-t'il pas dans la ſuite de ſa Préface que les obſervations & les expériences *ſuggérent des Tentatives* ; qu'eſt-ce que des *Tentatives* pour des gens qui cherchent à expliquer, à découvrir la vérité, ſinon des raiſonnemens de toute eſpéce ?

A l'égard de cet éloignement de tout ſyſtême, qui fonde auſſi une accuſation contre lui, quelle a été ſa penſée, ſinon qu'il faut ſe défier en Chirurgie, comme en Phyſique, de la vapeur des ſyſtêmes ? Elle a régné cette vapeur ; on a multiplié les Hypotheſes, les combinaiſons, les arrangemens divers, ſoit de la machine du monde,

ſoit des élémens de chaque corps, & peut-on dire que cela ait répandu de fort grandes lumiéres dans la Phyſique ?

En parlant de cette matiére, ſi l'on avoit la patience de s'entendre, ſi l'on vouloit bien diſtinguer ce qui n'eſt que ſyſtême, de ce qu'on trouve entiérement Analogue aux obſervations & aux expériences; ce qui n'eſt que l'effet d'une imagination curieuſe, de ce qui ſatisfait tout homme raiſonnable, tout eſprit procédant par principes; il ſemble qu'on verroit la fin de bien des querelles: en particulier de celle qu'on intente à M. Q. Car celui-ci, encore une fois, n'exclut de ſon art que les ſyſtêmes frivoles; il admet comme tous les grands Maîtres, les raiſonnemens qui conduiſent aux découvertes & aux vérités.

Dans ſa troiſiéme lettre, le Critique examine le premier mémoire de M. Queſnay: il roule ce mé-

moire sur la connoissance des changemens qui peuvent arriver aux liqueurs du corps. M. Quesnay prétend que le vice des liqueurs ou comme il parle de *nos sucs*, est une des principales causes de nos maladies. Sur quoi l'anonime objecte d'abord que *les liqueurs ne sont pour l'ordinaire que ce que les solides les font ; qu'ainsi les principes des maladies comme de la santé sont presque toujours dans les solides &c.*

Voici une controverse qui demandoit, ce semble, qu'on expliquât les termes : quand on parle des liqueurs du corps en général, sans rien excepter ni déterminer ; on doit entendre tout ce qui a la qualité de fluide dans le corps ; ainsi par exemple le sang & les esprits animaux, doivent être compris sous cette notion aussi-bien que la bile, la limphe, la salive, la partie séreuse du sang, &c. Or cela étant, on peut douter qu'en nous *les prin-*

cipes de la maladie comme de la ſanté ſoient preſque toujours dans les ſolides. Et ce doute une fois établi, on peut appeller de bien des déciſions que produit ici l'Anonime.

Il y a un article ſingulier dans cette lettre, d'ailleurs ſçavante, & qui ſeroit beaucoup plus utile, s'il y régnoit un peu plus de clarté. Cette ſingularité eſt qu'on y accuſe M. Queſnay d'attribuer la maladie à des *cauſes ſyſtematiques*, quoiqu'on lui ait reproché dans la ſeconde lettre d'avoir trop d'éloignement pour les ſyſtêmes. Eſt-ce donc que cet habile Chirurgien ſe contredit, ou bien lui fait on là une querelle, parce qu'on eſt déterminé à quereller?

IV. Lettre. L'Anonime parcourant toujours le premier mémoire de M. Queſnay, lui reproche de réduire tout l'art de guérir à l'Empyriſme, au Charlataniſme, parce qu'il enſeigne *que les indications que la raiſon peut ſaiſir dans la cauſe*

des maladies ne se tirent pas des causes efficientes; mais des maladies mêmes. Sur cela, on s'écrie que tel est l'art des ignorans & des Charlatans. » que la fiévre, ajoute-t'on, » ait pour cause la piquure d'un ten» don, c'est cette piquure que nous » traitons directement. . . . Quel» qu'un qui a avalé un certain » breuvage est pris de fiévre & de » convulsions, qui sont causées par » une irritation brûlante qui lui » dévore l'estomac... en agissant en » vrai praticien, je m'adresserai à » la cause. » On ne se contente pas de redresser ainsi M. Quesnay par des exemples, on tâche de le rendre attentif aux leçons de la Critique par cette Apostrophe Oratoire. . .

» Téméraire écrivain, qui flé» trissez les Lauriers de notre art, » en le réduisant à l'Empyrisme; » la Chirurgie que vous exercez, » n'auroit-elle pas dû vous appren» dre, que c'est toujours de la cau-

» se que nous devons tirer, & que
» nous tirons en effet nos indica-
» tions & non de la maladie mê-
» me ? &c. Cette remontrance qui
est beaucoup plus longue, contient
plusieurs bonnes observations, &
nous reconnoissons que l'Auteur
doit être un homme très-versé dans
son art ; mais il nous semble aussi
qu'il faudroit bien analiser la pen-
sée de M. Quesnay, avant que de
le condamner tout à fait. Ce Sé-
crétaire de l'Académie dit que *les
indications que la raison peut saisir
dans la cause des maladies ne se ti-
rent point des causes efficientes; mais
des maladies mêmes* : de quoi est-il
donc question ? de sçavoir ce que la
*raison peut saisir dans la cause des
maladies.* Par conséquent on ne pré-
tend point parler des choses qui se
présentent comme d'elles-mêmes ;
prenons les exemples de l'anoni-
me. *La picquure d'un tendon*, ou
*l'usage de quelque aliment empoi-
sonné* : Voilà *des causes efficientes*,

par rapport à la fiévre qui ſuit, & qu'il faut guérir ; mais ces cauſes ſe manifeſtent avec la maladie même, & il n'eſt pas néceſſaire que la raiſon faſſe des efforts *pour les ſaiſir* : cela ſe voit, cela ſe ſçait à point nommé, cela entre, pour ainſi dire, dans l'hiſtoire de la maladie qu'il eſt queſtion de guérir. Apparemment que M. Queſnay n'a pas prétendu exclure de ſon principe la connoiſſance de cauſes auſſi viſibles, auſſi palpables. Il ne veut ſans doute exclure que les conjectures, les raiſonnemens de pure Théorie ; ce qui s'accorde avec le parti qu'il a pris d'être en garde contre tout ce qui s'appelle *ſyſtême*. Ce ſeroit un plaiſir pour nous d'inſiſter ſur la ſuite de cette IV. lettre qui contient en particulier des remarques extrêmement curieuſes ſur les effets du Mercure. Le torrent des médécins & M. Queſnay, penſent que ce remède agit ſur les liqueurs, & ce-

la par son poids & sa divisibilité, en les attenuant, en les subtilisant. Notre Anonyme traite cela d'erreur, & entre à ce sujet dans un détail qu'on lit avec beaucoup de satisfaction.

V. Lettre. Le Critique Anonime parcourt ici la seconde partie du mémoire de M. Quesnay ; il est question *de la dépravation dont les humeurs sont susceptibles par elles-mêmes*. Les causes de ces dépravations sont les mouvemens *spontanés*, qui s'emparent de nos humeurs abandonnées à elles-mêmes ; & ces mouvemens spontanés sont la fermentation & la putréfaction. On examine dans un premier Paragraphe les effets de ces mouvemens spontanés qui sont la *contagion*, la *malignité* & *l'infection*. Dans un second Paragraphe, on discute les causes principales des mouvemens spontanés, & on les réduit à quatre qui sont le repos, l'humidité, l'accez de l'air & la chaleur. Voilà le

coup d'œil général, l'analyse, peut-être trop séche, de cet endroit du mémoire de M. Quesnay.

Or, sans nous arrêter à toutes les difficultés que l'Anonime forme contre la plûpart des principes de cette Doctrine, nous remarquerons simplement qu'il desaprouve fort la distinction que met le Sécrétaire de l'Académie entre la *malignité* & la *contagion*, comme si, ajoute-t'on, » la malignité » n'étoit pas une espéce, & un » dégré plus violent ou plus subtil » de la contagion. Un air qui » nous donne la petite verole, le » pourpre, la peste, n'est-il pas » tout à la fois contagieux & » malin? *contagieux*, parce qu'il » nous communique sa dépravation; *malin*, parce que cette » dépravation produit chez nous » les desordres les plus grands & » les plus rebelles? » Ceci est assez bien dit, à un défaut près qui fonde apparemment la Critique

contre M. Quesnay. Ce Chirurgien Sécrétaire de l'Académie entend par le terme de *Contagion* une sensible *communication de pouriture*; au lieu que l'anonime n'entend qu'une communication de *dépravation* laquelle est, le plus souvent, interne, & cachée. Or dans l'idée de M. Quesnay, il est bien vrai que la *malignité* agit quelquefois sans que la *Contagion* agisse, c'est-à-dire, sans qu'il paroisse aucune pourriture; quoiqu'en effet il ne se fasse aucune communication de la *malignité*, sans qu'il y ait quelque *dépravation*, quelque infection communiquée; & c'est ainsi, ce semble, qu'il faut expliquer l'exemple cité par M. Quesnay, & refuté par l'Anonime. L'un & l'autre ont raison, suivant la notion diverse qu'ils se font faite de *contagion* & de *communication*. Le Sécrétaire parle de choses visibles, & dont les yeux sont témoins; l'autre s'attache à des choses fondées

en théorie & pourtant très-réelles ; mais qui peuvent être insensibles & invisibles. Pour bien faire l'application de tout ceci, il faut lire le commencement de cette 5e. lettre, & refléchir un peu sur le mémoire de M. Quesnay ; nous ne pouvons qu'indiquer toutes ces matiéres qui sont véritablement importantes & curieuses.

Nous dirons aussi peu de choses des deux dernieres lettres qui mériteroient un extrait particulier. La 6e. roule sur la 3e. partie de l'ouvrage de M. Quesnay. On y critique encore quelques principes, mais en général l'Anonime paroît plus content de ce dernier morceau que des deux premiers. » Je suis » charmé, ajoute-t'il, de finir cette lettre, par donner aux productions de l'Auteur de justes éloges ; » & je vous avoue que j'aurois eu » une grande joye, si j'avois pû » en faire de même dans toutes les » remarques que je vous ai com-

» muniquées. Car quoique je désap-
» prouve en plusieurs points la
» Doctrine de M. Quesnay, je fais
» grand cas de ses talens & de son
» mérite personnel, & je suis le
» premier à publier que c'est un
» de nos maîtres des plus sçavants
» & des plus instruits dans la Théo-
» rie de notre Art.

Dans la septiéme lettre, on louë d'abord le mémoire de M. Petit, sur *les tumeurs formées par la bile, retenuë dans la vesicule du fiel &c.* On passe ensuite au troisiéme mémoire de ce Vol. de l'Académie, c'est encore un ouvrage de M. Q. & il a pour objet le *Trepan*; opération des plus importantes dans la Chirurgie. La lettre discute fort bien les maladies qui peuvent tromper le Chirurgien en imitant les accidens qui exigent le trepan; elle traite aussi avec beaucoup de précision des accidens qui accompagnent les maladies pour lesquelles il faut trépaner; elle fait voir

quand & comment ces accidens peuvent tromper. Mais le morceau le plus étendu est encore une Critique de la doctrine de M. Quesnay, sur cette opération : on lui reproche de donner pour des signes décisifs de la nécessité de trépaner, des cas qui ne méritent point cette affirmation ; on examine ses observations, on redresse les jugemens qu'il porte à l'occasion de quelques unes ; il nous a paru en tout ceci que l'Anonime n'étoit pas moins versé dans la pratique de son art que dans la theorie & le raisonnement. Nous voudrions pouvoir discuter cette derniere lettre à peu près comme nous avons discuté les cinq premieres. Les bornes du Journal, & la crainte de ne pas plaire à tous nos Lecteurs nous en empêchent.

ARTICLE CVIII.

LETTRE ECRITE A M. DE C. sur la Construction des Vaisseaux.

J'Ai lû, Monsieur, *le Traité du Navire, de sa construction & de ses mouvemens*, que vous avez eu la bonté de me prêter : j'ai trouvé cet ouvrage digne du profond Géométre, qui en est l'Auteur, & qui sçait tourner si élégamment les résolutions des problêmes, qu'il veut bien manier: mais je craindrois qu'il ne fût pas aussi utile pour la pratique que la Théorie en est sublime. Car vous sçavez, Monsieur, qu'un Vaisseau demande des qualités si différentes, & si souvent contraires les unes aux autres, que l'art de Constructeur est peut-être le plus épineux, & le plus compliqué de tous les arts.

Veut-on par exemple qu'il ait

par-dessus tout l'avantage de la voilure, & que la vîtesse de sa marche soit aussi grande qu'elle peut être ? On nuit alors à la solidité de ses liaisons, & ce Vaisseau moins fort de bois d'échantillon sera hors d'état de porter son artillerie : comme il est arrivé au Dauphin Royal, à l'Alcide & à tous les autres bâtimens construits par feu Mr. Ollivier. Veut-on un Navire, dont les fonds soient fins & taillés, faits en forme de coin, afin qu'il divise mieux le liquide dans lequel il flotte, & qu'il ait un moindre volume d'eau à répousser? On nuit à son arrimage, & au lieu que dans le fond de calle les poids devroient être arrangés sur les aîles, ou les deux côtés, ils se trouvent tous au milieu du Navire ; ce qui le fait rouler terriblement. Veut-on que la mâture soit élevée au-dessus des proportions ordinaires, que les voiles ayent plus de chûte ou plus de hau-

teur, afin de mieux intercepter les lits de vent supérieur ? On nuit à la marche du Vaiſſeau, parce qu'il faut augmenter les poids qu'on met dans le fond de calle, le leſt en un mot, à meſure qu'on augmente les poids, qui ſont au-deſſus de la flottaiſon. Veut-on donner à un Navire la plus petite largeur poſſible, afin qu'il porte la voile fiérement & ſans plier, qu'il obéïſſe à toutes les impulſions du vent & de l'eau ? On trouvera que ce Navire aura trop d'ardeur, qu'en virant de bord les voiles coïfferont les mâts, enfin, que le Gouvernail ne le maîtriſera point aſſez. Je ne parle point du recul, que doivent avoir les canons, & qui ſuppoſe à chaque Vaiſſeau de guerre une largeur proportionnée à leur calibre.

Voilà un échantillon qui montre évidemment combien c'eſt un Art difficile que la conſtruction des Vaiſſeaux, & combien les Ingé-

nieurs de la Marine doivent pour réussir, combiner de choses différentes & mutuellement rebelles. Un Vaisseau est un tout composé d'une infinité de parties : & il paroît comme impossible, quand on veut qu'une certaine qualité domine, qu'elle ne préjudicie aux autres. Il est encore plus impossible de les rassembler toutes, & de les subordonner de maniére, qu'elles tendent unanimement au même but, & fassent unanimement le même effet.

Sur cela, je remarquerai que deux sortes d'axiomes sont communément reçus dans la Marine, & que plus on y est versé, plus on les regarde comme incontestables. Le premier, c'est que malgré tant de navigations entreprises & heureusement exécutées, *on est encore très-éloigné de sçavoir ce que la Mer demande*... Cet axiome regarde moins la construction des Vaif-

ſeaux, que la maniére de les agréer & de les arrimer : ce qui eſt d'un détail infini. Je n'en rapporterai qu'un exemple. On conſtruiſit, il y a environ 50. ans, quatre Vaiſſeaux à Toulon, qu'on nommoit les quatre freres. Ils avoient même longueur, même largeur, même creux, même élancement de l'eſtrave, même quête de l'étambot &c. : enfin les quatre freres étoient en tout ſemblables. Mais quand il fallut les faire naviger, il fallut auſſi les agréer differemment. L'un vouloit que les aubans fuſſent ridés, & les mâts ſaiſis avec des coins & perpendiculaires ſur leurs carlingues : l'autre vouloit que ces mêmes aubans fuſſent lâches, & les mâts panchés tantôt ſur l'avant, tantôt ſur l'arriere : l'un demandoit un certain tirant d'eau, l'autre en demandoit un plus grand ou plus petit. L'un alloit mieux vent largue, l'autre vent arriere, l'autre au plus près, ſans que perſonne pût répondre de ces bizarreries.

Le second axiome, c'est que *la Théorie & la Pratique ne sont pas toujours d'accord, & que l'une se refuse à ce que l'autre prescrit.* La raison de cela est que la Théorie ne roule presque jamais que sur des hypotheses, soit qu'elle ne puisse prévoir tout ce que la Pratique exigera dans la suite, soit qu'elle néglige adroitement quelqu'une des principales circonstances d'un sujet, & qu'elle fasse abstraction des difficultés, qui couteroient trop à vaincre. Par ce moyen, la Pratique aidée de l'expérience corrige souvent la Théorie elle-même, & la tire d'une certaine généralité, pour l'appliquer utilement à des cas particuliers.

Mais je devrois m'appercevoir, Monsieur, que j'entre dans un détail, qui ne peut intéresser que les gens du métier, dont le nombre est si petit. Pour finir cependant ma lettre d'une maniere, qui vous soit agréable, je vais suivre histo-

riquement les progrès de l'Art de construire.

Lorsque le Cardinal de Richelieu parvint au Ministere, il ne trouva dans le Royaume aucun Arsenal, ni aucun établissement de Marine. Il acheta de différens Particuliers environ 23 vaisseaux, dont le plus considérable fut nommé la Couronne. Ces vaisseaux avoient si mauvaise grace, que Louis XIII. voulant faire présent au Maréchal de Toiras d'un bâtiment plus distingué que ceux, qui avoient été construits en France, fut obligé de l'envoyer acheter en Hollande, & de le faire conduire à Bordeaux. Le Maréchal s'en servit dans la suite, pour empêcher les déprédations des Anglois sur les côtes de Poitou, Xaintonge & Aunix.

Comme le but de M. Colbert, dans tous ses projets & toutes ses entreprises, étoit de naturaliser

en France, les Arts, les découvertes & les induſtries, qui caractériſoient les Pays étrangers, il y attira des Conſtructeurs de Hollande, des Maîtres-Mâteurs & des Maîtres-Forgeurs d'ancres de Suéde, des Cordiers & des Tiſſerans de la Livonie &c. & par ce moyen la Marine commença en quelque maniere à reſpirer. On conſtruiſit des Navires, dont l'air lourd & les poupes quarrées, dont les côtés perpendiculaires à l'eau & la longueur preſque égale à la largeur, repréſentoient, il eſt vrai, des eſpéces de parallépipédes. Mais du moins on les conſtruiſit en France. Ce qui étoit déja un grand avantage, & en promettoit de plus grands encore pour la ſuite.

La Marine ſe formant de jour en jour par les ſoins de M. Colbert, & de ſon judicieux fils M. de Seignelai, les Officiers généraux de la Marine, qui tous alors étoient

gens du premier mérite, ouvrirent les yeux ſur le beſoin indiſpenſable qu'ils avoient d'apprendre les principes de la conſtruction des Vaiſſeaux : & comme ces Officiers ſe raſſembloient tous les hyvers à Paris, ils réſolurent de tenir entr'eux des conférences ſur cette matiere. M. de Seignelai l'ayant ſçû, voulut y aſſiſter, & engagea le feu Roi lui-même à les honorer quelquefois de ſa préſence. On parvint à y établir les proportions générales, qui déterminent la longueur, la largeur & le creux des Vaiſſeaux de tous les rangs. On ſongea encore à leur donner une forme élégante, & dont l'œil fût ſatisfait. A l'égard des autres proportions, qui découlent des trois premieres, on en laiſſa le ſoin à l'habileté des Conſtructeurs, & trop ſouvent peut-être à leur caprice. Chacun tâcha alors de réuſſir ſuivant le dégré de capacité, qu'il avoit acquis, & les

Ports de Breſt & de Toulon fournirent d'excellens Vaiſſeaux.

Les premiers Conſtructeurs avoient été inſtruits par M. le Chevalier Renau, habile Mathématicien, & très-propre à leur applanir les routes qui conduiſent à la Géometrie & aux Méchaniques. Mais il échoua lui-même malheureuſement au ſeul Vaiſſeau qu'il ait conſtruit, nommé le Bon : & cela, parce qu'il voulut ſupprimer la différence du tirant d'eau de l'avant à l'arriere. Ce Navire étoit ſi ardent, qu'il ne pouvoit gouverner à la mer. On fut obligé dans la ſuite de lui donner une contrequille, qui prenoit à l'étambot, & venoit en diminuant mourir vers le milieu du Vaiſſeau.

On peut dire que tous les ſçavans Conſtructeurs qui ont paru dans la Marine, les Coulon, le Brun, Maſſon, Helie, les deux Ollivier, viennent de ces pre-

miers Constructeurs instruits par M. le Chevalier Renau. Ils se sont transmis les uns aux autres & leurs plans & leurs méthodes, dont ils ne font d'ailleurs part à personne. Ils gardent pour eux-mêmes toutes les connoissances qu'ils ont recueillies de leur travail, & par succession héréditaire.

Un seul Constructeur nous a été donné, comme un présent du hazard. C'est Blaise Pangalo, né dans une de ces petites Isles qui sont à l'extrémité de la Sicile. Jeune encore, il fut pris par deux Corsaires & mené à Alger, où le Maître qui l'acheta le fit servir à des radoubs de chaloupes. Il y réussissoit parfaitement. Quelque tems après le Maréchal de Tourville ayant mouillé avec son Escadre devant Alger, Pangalo furieux de recouvrer sa liberté, se jetta à la mer, & fit trois lieuës à la nage

pour gagner le bord du Maréchal qui le reçut avec bonté. Lui ayant trouvé dans la ſuite des talens extraordinaires pour la conſtruction, il eut ſoin de ſa fortune, & Pangalo pouſſé de ſon ſeul génie, ſans étude, ſans principes, Géometre parce qu'il l'étoit naturellement, devint un homme ſupérieur. C'eſt à lui qu'on doit ce fameux Lys, ſur lequel M. du Gué-Trouin a fait tant d'actions éclatantes.

J'oubliois de vous apprendre une anecdote, que peut-être vous ſerez charmé d'avoir appriſe, c'eſt que la *Théorie de la manœuvre des Vaiſſeaux* attribuée à M. le Chevalier Renau, n'eſt de lui que pour les principes & pour tout le détail qui appartient à ces principes; mais que M. Sauveur de l'Académie Royale des Sciences, conſulté ſur cet Ouvrage, le rédigea par écrit & le mit en état de paroître. M. Renau n'étoit point ca-

pable de ce travail. Je tiens cette anecdote de feu M. Coubard Maître d'Hydrographie à Breſt, homme encore plus diſtingué par ſa probité que par ſes rares connoiſſances.

Je ſuis, Monſieur, très-fidélement à vous.

Si cette premiere lettre peut mériter votre approbation, elle ſera ſuivie de quelques autres, où j'éclaircirai l'hiſtoire de la conſtruction des Vaiſſeaux, & je montrerai ce qu'il y a de particulier dans les méthodes de chaque Conſtructeur.

D......

ARTICLE CIX.

REFLEXIONS SUR QUELques causes de l'état présent de la Peinture en France : avec un Examen des principaux Ouvrages exposés au Louvre le mois d'Août 1746. A la Haye, chez Jean Neaulme pages 155. in-12.

L'Auteur de cet Ouvrage ne se nomme pas : c'est un effet de sa modestie ; car il a des qualités qui le rendent estimable. Sans le connoître, il semble qu'on pourroit ébaucher ou deviner ainsi son caractére. C'est un Amateur des Arts & un Connoisseur ; nous ne croyons pas qu'il soit Artiste lui-même. Il pourroit avoir manié quelquefois le pinceau ou le ciseau, comme les honnêtes gens font des vers pour s'amuser ; mais son éducation paroît avoir été plus

littéraire que celle de la plûpart des Peintres, des Sculpteurs & des Architectes. Son talent capital est de réfléchir sur les défauts & sur les beautés des Ouvrages Modernes. Comme il a des lettres, ses réfléxions sont détaillées, suivies, philosophiques même à certains égards. Comme il n'est pas esclave du respect humain, il dit avec assez de liberté sa pensée. Quelquefois on le croiroit satyrique, quelquefois il témoigne une sorte d'indignation contre certaines fautes qui dégradent des chefs-d'œuvre. Mais cette vivacité est commandée par l'amour des Arts, & nous ne croyons pas qu'elle fasse tort à l'honnête-homme & au bon Citoyen.

Il entre dans son sujet par trois réfléxions fort sensées. La premiere, qui est générale pour tous les beaux Arts, c'est qu'un Auteur arrivera difficilement à une réputation du premier ordre, sans

le ſecours des conſeils & de la critique. La ſeconde, qui eſt plus propre de la Peinture en particulier, c'eſt qu'un Peintre doit s'appliquer beaucoup au choix de ſes Sujets. La troiſiéme, qui touche ſpécialement la Peinture en Hiſtoire, c'eſt qu'elle ſe trouve menacée d'une prochaine décadence, par le goût qu'on a pris pour les Glaces, ornement qui décore aujourd'hui la plûpart des Palais, des Hôtels, des maiſons même ſans titres & ſans dignités.

Sur ce dernier article, l'Anonime obſerve comment les charmes de cette décoration ont fait exiler des appartemens les grands Tableaux d'Hiſtoire, objets moins éclatants & qui ſuppoſent des yeux connoiſſeurs ; comment la Peinture s'eſt vuë en quelque ſorte réduite à remplir des deſſus de porte, des couronnements de cheminée & des portieres de caroſſe ; comment les Faiſeurs de portraits

ont pris insensiblement la vogue au-dessus des Peintres Historiens, qui devroient être, à proprement parler, les Rois de ce grand Art. Il n'en fut pas ainsi au siécle dernier : l'Ecole Françoise, digne rivale de l'Italienne, ne manquoit ni d'exercice ni d'Admirateurs : les appartements n'étoient pas en proye aux colifichets d'aujourd'hui. De nobles & magnifiques Sujets d'Histoire tenoient la place de nos moulures, découpures, voussures, de nos panneaux vernis, de nos Tapisseries de Soye, & l'on n'avoit pas encore porté l'amour propre jusqu'à multiplier infiniment les portraits ; jusqu'à mettre à contribution, pour ainsi dire, toute la Cour des Dieux, toutes les Métamorphoses d'Ovide, afin de représenter en mille façons différentes, des personnes souvent très-méprisables & très-indignes du moindre coup de pinceau.

L'Auteur parle ici de la manie qu'ont surtout les femmes de se faire peindre en Déesses ; & il n'oublie pas le ridicule singulier que se donnent quelquefois les plus antiques douairieres : *elles ne doutent pas que la jeunesse d'Hebne les venge des injures du tems le moins galant & le plus impoli de tous les Dieux.* On nous apprend aussi comment la contagion de ces petites fantaisies se propage ; quand un Peintre est en réputation de réussir dans les *Travestissemens divinisés*, on veut éprouver les secrets de son art, on s'informe de sa demeure, » on » vole chez lui. Il a peu de peine » à persuader des miracles dont » on est plus convaincu que lui-» même. Il présente la liste de la » Cour Céleste, on choisit la Di-» vinité, on l'ébauche, on la finit. » Enfin elle fait son entrée dans » le temple où elle doit être ado-» rée ; à peine arrivée, tout ap-

» plaudit, tout crie, c'eſt-vous-
» même, rien n'y manque que la
» parole. C'eſt beaucoup. Cette
» parole lui ſeroit ſouvent néceſſai-
» re, pour dire, je ſuis une telle.
» Enfin l'extaſe & le raviſſemenr fi-
» niſſent par celui du Peintre, qui
» s'en retourne célébré, admiré,
» & bien payé. »

Cette deſcription, un peu en ſtyle de Juvenal, n'empêche pas qu'on ne rende juſtice aux excellens Peintres en portraits. Les ſieurs Nattier, Tocqué, la Tour, Aved, Nonnotte ſont célébrés ici au point de nous faire eſpérer qu'un jour ils conſoleront le Public des Rigaud, des Largiliere, & des de Troye.
» On trouve chez eux un pinceau
» agréable, de la vie & de la véri-
» té dans les teintes des chairs, une
» imitation ſinguliere des étoffes
» de toute eſpéce, chez quelques-
» uns une aſſez belle ordonnance,
» & de la ſcience dans les couleurs
» locales & la diſtribution des par-

» ries qui en composent les fonds
» & les détails. »

On avouera que ceci est d'un juge bien instruit de la matiére : tout cet ouvrage est semé de traits semblables ; les termes, les délicatesses mêmes de l'art n'échappent jamais à notre Auteur. Mais voici un endroit, où tout son zéle éclate, où il devient ardent, systematique, éloquent : & d'abord il remarque que les cabinets de nos curieux sont aujourd'hui comme la ressource des Peintres en histoire & l'asile de leurs grands ouvrages. Il louë à cette occasion MM. de Julienne, Blondel, de Gagny, de la Boissiere: mais il nuance à propos quelques *avis pour la perfection de ces petits Palais enchantés, si chers aux beaux arts, & si admirés des Connoisseurs.*

Il expose ensuite un projet magnifique, & qui feroit beaucoup d'honneur à la nation, s'il étoit jamais exécuté. Ce seroit de construi-

re une ou plusieurs galeries dans le Château du Louvre, pour y placer les tableaux innombrables du cabinet de Sa Majesté. » Ces chefs » d'œuvres, dit-il, sont entassés » aujourd'hui à Versailles, ensé- » velis dans de petites piéces mal » éclairées, inconnus ou indifférens » à la curiosité des étrangers, par » l'impossibilité de les voir; ména- » cés d'un dépérissement prochain » & inévitable par le défaut d'air » & d'exposition. »

Au lieu que dans cette Galerie qui seroit bâtie au Louvre, toutes les richesses immenses du plus grand Roi du monde feroient l'admiration du Public, & seroient *entretenues dans le meilleur état, par les soins d'un Artiste intelligent, chargé de veiller à leur parfaite conservation.* Du côté des Peintres, quel plus grand motif d'émulation; quel aiguillon plus puissant pour les animer dans leurs travaux, que d'espérer une entrée &

des places honorables dans cette Galerie, qu'on pourroit appeller le temple de Minerve, & le Sanctuaire des Arts? Plus cette distinction seroit piquante, moins il y auroit lieu d'appréhender qu'elle ne fût accordée à la brigue, à la protection, aux caprices des Juges subalternes, gens esclaves de la mode, du faux brillant & de l'enluminûre.

L'exposition de ce projet ne se présente pas de suite, chez notre Auteur, comme on vient de la voir ici. Nous avons mis à part les Episodes que le zéle, l'amour de la nation, la douleur même & un peu d'indignation lui ont inspirés. Dans un endroit, il préconise avec toute sorte de raison la belle Gallerie du Palais Royal, & le goût exquis du Prince Regent, qui en est l'Auteur; mais ce n'est qu'après avoir tracé une espéce de Philippique contre tout ce qui embarasse aujourd'hui la Cour du Louvre : *écu-*

ries , rémises , echopes , boutiques , bâtimens même en pierre de taille , destinés par conséquent à nous ôter pour toujours la vuë de ce superbe Palais. Quelles lamentations ne fait point à ce sujet notre Anonime ! Quels désirs ne témoigne-t'il pas de voir cette Royale demeure , au moins conservée & respectée , si l'on ne peut espérer qu'elle soit jamais portée à sa perfection.

Autre source de larmes pour lui : les tableaux de Rubens, au Luxembourg, déperissent à vuë d'œil , parce qu'on les expose aux rayons du soleil , en ouvrant mal à propos les volets & les vitraux des Croisées. A Versailles , on a vû des mains mal-habiles nettoyer avec de gros sable les plus belles statues , telles que le Milon & l'Andromede ; ainsi , dit notre Auteur, faisoit-on disparoître » non-seulement le poli , mais encore (ce qui » est irréparable) cette peau , ce » précieux Epiderme où les ra-

» meaux des veines, & toute la fi» nesse de l'imitation se faisoient » admirer. » Il régne en tout ceci un ton plaintif, qui ne peut venir que d'un cœur bon François, & d'un esprit bien éclairé sur ce qui fait le mérite des arts.

Nous nous sommes peut-être trop attachés à ces réfléxions que nous pouvons appeller Préliminaires; car jusqu'ici, l'Anonime n'est point entré dans l'examen des tableaux qui furent exposés l'année derniere; cette partie de son ouvrage est néanmoins assez étenduë, & comme on a droit d'attendre de nous à cet égard un extrait qui réponde au gout & à l'intelligence de l'Auteur; nous traiterons la matiére dans un autre article de nos mémoires.

ARTICLE CX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

SUEDE.

De Stockolm.

Sponsalia Plantarum quæ... speciminis Academici loco submittit Joan. Gustavus Wahlbom Calmariensis Mense Jun. 1746. Stokolm. Typis Laurent. Salvii 4°. Si ce livre étoit écrit avec agrément, en forme de dissertation suivie ou de relation Historique, non en style de These & avec la sécheresse du Syllogisme, nous croyons qu'il seroit extrêmement recherché; qu'il feroit l'amusement des Physiciens & des Gens de Lettres. L'Auteur se propose d'y faire voir que les plantes ressemblent presque en tout aux animaux; qu'elles ont comme eux

une vie parfaite, c'est-à-dire, qu'on remarque en elles une nutrition, des âges différens, des mouvemens internes, des maladies, des principes de mortalité, &c.

Conséquemment qu'elles sont capables de se propager par la génération; & c'est cette partie que l'Auteur discute avec soin comme étant l'objet principal de son livre; il répand par tout des exemples & des citations, mais tout cela d'un style trop coupé, trop dur, sans imagination & sans ornement.

Musæum Adolpho-Fridericianum, quod speciminis Academici loco, publico bonorum examini submittit Laurentius Balk Gevalia-Gestricius. XXXI. Maj. 1746. Holmiæ Typis Laur. Salvii 4°. Ce Livre est un catalogue d'Histoire naturelle. Le Prince Héréditaire de Suéde a fait présent de son cabinet à l'Académie d'Upsal, & c'est la description de quelques piéces de ce riche trésor, qui fait la matié-

re de l'Ouvrage en queſtion. On y parcourt VI. Claſſes d'animaux; les quadrupedes, les oyſeaux, les Amphibies, les poiſſons, les inſectes & les Vers. Chaque eſpéce eſt diſtinguée par ſes couleurs, ſa figure, ſes qualités & ſes propriétés. On conçoit que tout cela doit être au naturel dans le cabinet de l'Académie, c'eſt-à-dire, les peaux farcies & conſervées comme on les voit chez tous les Amateurs de ces ſortes de curioſités. *On trouve ces deux livres à Paris, chez les F. F. Guerin, ruë ſaint Jacques.*

ITALIE

De Brescia.

M. le Cardinal Querini, Evêque de cette Ville, a publié cette année, comme les précédentes, pluſieurs écrits intéreſſans; entr'autres une lettre adreſſée au Pape, & la réponſe de ſa Sainteté, le tout concernant le cas ſingulier que nous allons dire.

L'Archidiacre de Brescia, nommé M. Leandre Chizzola, prit, l'année derniere, la résolution de se faire Jesuite, & il l'exécuta en se retirant au Noviciat de Bologne. Cet Ecclésiastique est âgé de près de 70 ans, d'une famille distinguée, Grand homme de bien, très-charitable, très-zélé pour la discipline, qu'il a maintenue pendant près de trente ans à Brescia, en qualité de Vicaire Général de l'Evêque; il avoit dans le monde des biens considérables, & il se trouvoit chargé actuellement de l'éducation de quatre neveux en bas âge. Comme il craignoit apparemment d'être traversé dans son dessein, il ne le communiqua à personne, il le cacha même à M. le Card. Querini son Evêque, & il surprit tout le monde, quand on le sçut entré chez les Jesuites de Bologne. M. le Cardinal en fut si étonné, si picqué même qu'il s'adressa presque aussi-tôt après au Pape, non pour

ſe faire rendre ſon Archidiacre, qu'il vouloit bien laiſſer aux Jeſuite; mais pour obtenir de ſa ſainteté un réglement portant défenſe aux Eccléſiaſtiques, qui voudroient ſe faire Religieux, d'entrer dans quelque Ordre que ce fût ſans avoir demandé le conſentement de leur Evêque; ce qui, ſelon lui, devroit avoir lieu ſurtout à l'égard des Grands Vicaires, des Archidiacres, & de tous ceux qui ſont comme le Conſeil ordinaire des Prélats. La lettre de M. le Card. dattée du 22 de Novembre 1746 eſt éloquente: elle détaille toutes les raiſons qui font regretter l'Archidiacre Chizzola; les grands biens qu'il faiſoit dans ſon état, & le peu de ſervice qu'il eſt en état de rendre à la Compagnie de Jeſus, étant preſque Septuagenaire; elle expoſe tous les rapports de dépendance qui attachent les Prêtres Seculiers aux Ordinaires; & les liaiſons particulieres que forme la dignité d'Archidiacre.

Le Pape répondit peu de tems après par un Bref en datte du 14. Janvier 1747. & cette réponse, de l'aveu même de M. le Card. Querini, contient l'instruction la plus solide & la mieux digérée sur la matiére en question. Le S. Pere distingue d'abord deux choses ; le fait particulier du sieur Chizzola, & la loi générale que M. le Cardinal Querini sollicite. Sur le fait de l'Archidiacre, il cite la lettre que le Pape S. Grégoire écrivoit autrefois à Didier Evêque de Vienne, pour l'exhorter à ne pas contredire, à confirmer même la bonne résolution qu'avoit pris le diacre Pancrace de passer ses jours dans l'état Religieux. Didier regrettoit aussi beaucoup ce vertueux Ecclésiastique, il vouloit le rappeller du Monastére où il s'étoit retiré ; & le S. Pape remontroit à cet Evêque qu'il devoit plûtôt se réjouir de le voir à l'abri des dangers du monde. L'application de ce trait à la conduite

de l'Archidiacre de Brescia se fait d'elle-même, & suffit pour resoudre la premiere question.

Sur la seconde qui regarde cette loi générale, demandée si vivement par M. le Card. Querini, le Pape répond que les canons permettent aux Ecclésiastiques d'embrasser l'Etat Religieux, malgré même les oppositions de leur Evêque; que S. Thomas, S. Antonin & tous les Canonistes reconnoissent ce principe; que l'entrée des Prêtres Seculiers en Religion est encore plus favorisée par l'Eglise, que la translation d'un Religieux membre d'un ordre mitigé, dans une observance plus étroite; que néanmoins dans ce dernier cas, le Religieux n'est tenu qu'à demander la permission au Supérieur de l'Ordre qu'il veut quitter, & si elle lui est refusée, il peut passer outre; qu'à plus forte raison, l'Evêque ne pourroit empêcher le Prêtre Séculier son Inférieur d'embrasser l'Etat Religieux;

qu'à la vérité il y a quelques cas extraordinaires, où l'Evêque pourroit forcer ce Prêtre son Inférieur, à rentrer dans le siécle, comme il y a quelquefois des raisons qui font renvoyer un Religieux, de l'observance plus austere à sa premiere profession; mais que pour ces cas extrêmement rares & très-difficiles à discuter dans une procedure juridique, il n'est ni nécessaire, ni possible de faire un réglement général. Benoit XIV. explique tous ces articles avec une netteté, une précision & un choix de preuves, qui ne laissent rien à désirer sur l'affaire présente; il conserve par-tout les droits des Evêques à l'egard des Ecclésiastiques de leur diocése; il reconnoit qu'il est des circonstances où l'on pourroit detourner un Prêtre Seculier d'embrasser la profession Religieuse; il rend justice aux intentions qui font agir M. le Cardinal Querini; il leve à propos toutes les difficultés que forme cette

Eminence ; il répete enfin que les canons ayant suffisamment pourvû à tous les doutes qui peuvent survenir dans cette matiére, il seroit inutile de publier à ce sujet une constitution nouvelle. Sa Sainteté ajoute à tout ceci une observation extrêmement sensée : » De cent Archidiacres, dit-elle, on n'en trou» veroit pas deux qui voulussent » quitter leur bénéfice & entrer » dans un Monastére ; au lieu que » sur cent Religieux, il seroit aisé » d'en trouver un grand nombre » qui renonceroient volontiers à » leur état pour devenir Archidia» cres. Ainsi comme les loix doivent » avoir pour objet ce qui arrive le » plus ordinairement ; il est moins » nécessaire d'établir des régles » pour empêcher les Prêtres Secu» liers d'entrer en Religion, qu'il » ne seroit à propos d'imaginer » quelques nouveaux moyens pour » retenir dans leurs Monastéres » ceux qui ont embrassé l'état Re-

» ligieux. » Le Pape déplore à cette occaſion la multitude des artifices que l'amour propre ſuggere pour détruire les plus Sts. engagemens.

M. le Cardinal Querini a été ſi content de cette réponſe, qu'il l'a envoyée à ſon Métropolitain, le Cardinal Pozzobonelli, Archevêque de Milan, avec une eſpéce de Commentaire pour faire ſentir combien ſa ſainteté eſt verſée dans les matiéres Eccléſiaſtiques.

Il y a d'autres écrits nouveaux du même Card. Evêque de Breſcia, dont on rendra compte dans la ſuite.

FRANCE.

DE LYON.

Stephani Fabretti Urbinatis è S.J. PreſbyteriLyrica & Epiſtolæ: Poëſies du P. Etienne Fabretti J. chez les FF. Duplain. 8°. Pages 303.

A la tête de ce livre, on trouve un

un ſonnet Italien, dont l'Auteur (M. Joſeph Finale, Sécrétaire de la Nonciature de France), nous apprend que le Poëte, qui nous donne ce recueil, eſt né ſur les rives du Tibre, & qu'il habite préſentement celles du Rône.

> Cigno gentil, che per iniquo fato
> Dal Tebro andaſti ad abitar le
> ſponde
> Del Rodano furioſo, & di quella
> onde
> Tempri il fragor col dotto Canto è
> grato &c.

La plus grande partie de ce Recueil contient des Poëſies Lyriques : vers la fin on trouve quelques Epitres en ſtile d'élégie. Nous croyons que la muſe de cet Auteur ne ſe reſſent point de la décadence des Lettres Latines ; & dans un Extrait nous en fournirons la preuve par des exemples qui pourront faire plaiſir.

De Dijon.

L'Académie des Sciences de cette Ville distribua dans une Assemblée publique le 20. d'Août 1747. le prix de Morale à M. *Baron* Avocat au Parlement demeurant à Amiens.

M. l'Abbé *De Repas* Chanoine de N. D. & Honoraire de l'Académie ouvrit la séance par des réfléxions sur le sujet du Prix qui avoit été proposé, & fit voir avec toutes les graces de l'éloquence, que l'envie procuroit deux avantages au mérite littéraire.

1°. En ce qu'elle étoit au mérite un principe d'action qui l'excite & l'anime.

2°. En ce qu'elle étoit au mérite un principe de rectitude qui l'épure & le perfectionne.

Après que cet Orateur eut achevé la lecture de son Mémoire, on lut la Piéce de M. Baron, qui

avoit été unanimement jugée avoir le mieux fait valoir *les avantages que le Mérite retire de l'Envie*, qui étoit le sujet donné pour le Prix de Morale 1747, & malgré la modestie de sa devise,

Argutos inter raucus strepit anser olores,

Il a fait entendre une voix plus douce que celle que la Fable attribue aux autres cignes avec lesquels il a concouru. L'Auteur ayant intérêt que son Ouvrage soit rendu public, je me contenterai de remarquer ici fort succinctement, qu'il a solidement démontré par une gradation soutenue : Que l'envie étoit utile aux vertus, aux talens & au mérite.

1°. Parce qu'elle annonce les vertus & les rend plus parfaites.

2°. Parce qu'elle anime les talens & les rend plus finis. Double & précieux avantage que le mérite retire de sa plus redoutable ennemie.

Les deux Mémoires qui ont paru à l'Académie être les meilleurs après celui de M. Baron ſont ceux de M. l'Abbé Bellet de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, & de M. Ourſel jeune Auteur de Paris.

Le premier dans un Ouvrage extrêmement ſérré a dit beaucoup plus de choſes que bien d'autres qui ont donné plus d'étenduë à leurs paroles.

Son plan quoique différemment traité, eſt en partie le même que celui du Mémoire qui vient d'être couronné, & le même en tout point que celui de M. Ourſel. Selon M. l'Abbé Bellet le mérite eſt redevable à l'envie de ſa perfection & de ſon éclat.

Quoique M. Ourſel ſe ſoit annoncé pour un jeune Auteur, ſon Ouvrage ſemble avoir été fait par un homme exercé depuis longtems dans ce genre d'écrire. Le ſeul défaut (ſi ç'en eſt un) que

l'Académie ait trouvé dans sa Piéce, c'est d'être plus propre pour une Chaire Chrétienne dont il paroît posséder le grand art, que pour une assemblée de gens de Lettres, plus accoutumés par état à traiter les matieres suivant les principes naturels de la Morale & de la Politique, que selon les dogmes de la Théologie. Ce qui n'empêche pas qu'en voulant faire valoir *les avantages que le mérite retire de l'envie*, l'Auteur n'ait parfaitement prouvé sa proposition, en faisant voir que l'envie, après avoir procuré au mérite un nouveau degré de perfection, couronne les épreuves qu'il a essuyées par un nouvel éclat de gloire, en quoi il a heureusement rempli l'esprit de sa devise :

Facit virtus etiam cum invidiâ proventum.

L'Académie ne peut dissimuler que parmi vingt-deux Mémoires

qui lui ont été adressés, il y en a deux qui sont des copies fidelles & serviles de l'Ouvrage de M. l'Abbé Mouth Chanoine de Pertuis, qui remporta en 1735 ou 1736 le Prix de l'Académie de Marseille. Le hazard ayant permis que celle de Dijon ait proposé le même Sujet pour l'année 1747, elle veut bien par un ménagement que ces Copistes ne méritent pas, ne leur pas faire la honte de les nommer ici, quoique jamais Plagiat n'ait été aussi violent ni aussi grossier: il s'est même étendu jusqu'à la devise.

S'il est permis aux gens de Lettres d'être plagiaires, ce ne peut être qu'avec de certaines bornes, & leurs larcins doivent être faits avec tant d'art qu'ils ressemblent à ceux des Abeilles, qui dans la composition de leur miel ne laissent point appercevoir les sucs dont elles se sont servies.

La *Séance* de l'Académie fut

terminée par la lecture que fit M. Fromageot, Pensionnaire de l'Académie, d'un Mémoire sur le Prix de l'Education, & sur les méprises qui s'y pratiquent. Ce sont des essais d'un Ouvrage plus considérable qu'il prépare sur cette matiere importante.

De Paris.

Antilucretius, sive de Deo & Naturâ, libri novem. Eminentissimi S. R. E. Cardin. Melchioris de Polignac Opus posthumum, illustrissimi Abbatis d'Orleans de Rothelin curâ & studio Editioni mandatum, 8°. 2. vol. Antilucrece, Poëme de feu M. le Cardinal de Polignac.

Voici un Livre qui vangera notre siécle des reproches qu'on lui a faits quelquefois (peut-être avec raison) sur le goût frivole, l'amour des bagatelles, le mépris de l'Antique, l'indifférence pour le

bon, le vrai, le ſolide. S'il nous étoit permis d'emprunter le langage de la Fable, en parlant des perſonnes les plus reſpectées dans l'Egliſe, nous dirions que les Manes de Leon X, de Bembe, & de Sadolet devroient être bien ſenſibles au plaiſir de voir encore la pourpre Romaine briller ſur le Parnaſſe, de l'y voir même régner & donner le ton. Car quel auſſi grand Poëte fut jamais Cardinal, & quel Cardinal fut auſſi grand Poëte que M. de Polignac ? Nous donnerons des Extraits ſuivis de cet Ouvrage, ici nous en remarquons ſeulement les préliminaires. Il eſt dédié au Pape, & l'Epître porte le nom de feu M. l'Abbé de Rothelin, qui avoit entrepris l'Edition après la mort du Cardinal ſon ami. Ces ſoins ont occupé depuis M. *le Beau* célébre Profeſſeur en l'Univerſité de Paris. La Préface lui fait honneur ; il y trace en beau ſtile l'hiſtoire

de ce Poëme ; il répand avec grace des fleurs bien méritées sur le tombeau du Cardinal ; il verse aussi quelques larmes sur celui de l'Abbé de Rothelin. *Heu lenitas !* s'écrie-t-il, *heu morum æquabilitas ! quis illo cum vitæ suavitate severior ? quis cum ingenii venustate sanctior ?* Enfin M. le Beau place à la tête de chaque Livre un précis exact des matieres qui y sont traitées, & voilà l'esquisse du travail de cet Editeur ; nous en parlerons encore dans les occasions où l'histoire de l'Auteur ou de l'Ouvrage sera intéressée. *Ce Livre se trouve à Paris chez les FF. Guerin, Coignard, Boudet, le Mercier, De Saint & Saillant.*

Oraison funébre de la Reine de Pologne Duchesse de Lorraine &c. Par le R. P. Louis-Antoine Cuny de la Compagnie de JESUS. *Chez Bordelet rue S. Jacques.*

Sur ce Texte du Pseaume XVI.

Probasti cor meum, igne me examinasti, & non est inventa in me iniquitas, l'Orateur présente un Exorde qui développe ces deux pensées : la grandeur mondaine n'est rien aux yeux de Dieu, la véritable grandeur consiste dans les qualités d'un cœur que Dieu trouve digne de lui. Telle fut la Reine de Pologne ; *Ame supérieure aux disgraces, modéle de fermeté ; supérieure aux grandeurs, modéle de modération ; supérieure aux douleurs, à la mort même, modéle de persévérance Chrétienne.* Ce sont les trois parties de ce Discours, où l'on retrouve toujours les qualités dominantes de l'Auteur, *l'invention & l'imagination.* Dans la premiere partie, il fait ainsi le paralléle de Charles XII. Roi de Suede & du Czar Pierre-le-Grand. » Entre deux Compéti» teurs si dignes de régner (Au» guste & Stanislas) faut-il s'é» tonner que les vœux de la Na-

» tion, les Puissances même voi-
» sines, l'Alexandre & le Cyrus
» du Nord se partagent ? l'un ja-
» loux de faire des Rois, l'autre
» de former & d'aguerrir ses su-
» jets; celui-là guerrier par goût,
» celui-ci par politique; l'un eny-
» vré de ses succès, ébloui de sa
» propre gloire, emporté par le
» torrent de ses conquêtes; l'au-
» tre consolé de ses défaites, par
» l'avantage d'apprendre des vic-
» toires mêmes de son Rival
» l'art de l'accabler à son tour;
» Charles XII. attiré par les périls
» au lieu de les fuir; aussi obstiné
» à les braver que prompt à y
» voler; Pierre le Grand mettant
» sa gloire à n'avoir ni la vanité
» de les rechercher, ni la foi-
» blesse de les craindre. Plus habi-
» le que son rival, en cédant en
» apparence à son Vainqueur, il
» l'engage si avant, le conduit si
» loin, séme insensiblement sous
» ses pas tant de piéges, & l'en-

» vironne de tant d'obstacles, que
» toute la valeur & la fortune de
» Charles ne peuvent l'en tirer.

Dans la 3[e] Partie, l'Orateur représente ainsi la Reine de Pologne, recevant toute la Cour de France après la maladie du Roi en 1744. » Quels charmes, quels
» ravissements, à l'arrivée imprévûë de la Cour de France ! Si
» elle trouvoit tant de soulagement à relire les lettres de ses
» Enfans, qui pourroit exprimer
» ce qui se passa dans le cœur de
» cette tendre Mere, lorsqu'elle
» les vit tous rassemblés dans son
» Palais & sous ses yeux, renouveller à chaque instant les témoignages de la tendresse respectueuse & réciproque qu'ils
» lui vouoient par écrit ! Quels
» doux transports quand elle reçut
» entre ses bras un nouvel Ezechias ; ce Prince digne, ô mon
» Dieu, des mêmes prodiges de
» votre puissance sur la vie & sur

» la mort, plus encore par la
» droiture & par la bonté de ſon
» cœur, que par les vertus mili-
» taires & par les lauriers qu'il
» venoit de cueillir; ce premier
» né de votre Egliſe, plus jaloux
» de faire reſpecter & d'étendre la
» foi des Clovis, des Charlema-
» gnes, des S. Louis, que de reculer
» les bornes de ſon Empire; ce Mo-
» narque auſſi fidéle Allié que gé-
» néreux Ennemi, auſſi honnête-
» homme que grand Roi; l'amour
» des Peuples conquis, comme de
» ſes anciens Sujets; auſſi adoré à
» Bruxelles qu'à Paris; ce Héros
» ſi cher, ſi reſpecté, qu'elle avoit
» déja pleuré en mere: elle le re-
» voit, elle l'embraſſe, des lar-
» mes de joye ſuccédent aux lar-
» mes de douleur.

Méthode pour apprendre la Géographie. Par M. Robbe. Nouvelle Edition. T. II. *Chez Michel-Etienne David, Didot, & Nyon fils,*

Quay des Auguſtins in-12. C'eſt le ſecond Tome que publie M. Audierne, après l'avoir corrigé & augmenté. On y trouve ſurtout une méthode particuliere & très-bonne que donne cet Editeur, pour trouver la longitude d'un lieu quelconque ; c'eſt dans le Traité de la Navigation (*page 550. de ce Vol.*

Homeri Operum Tomus alter, Odiſſea adjectis etiam Batrachomyomachia, Hymnis, &c. apud viduam Brocas viâ Jacobæâ. Ceci eſt encore un ſecond vol. nous annoncions le premier il y a quelques mois : & nous avons préſentement Homére entier, imprimé en 1747. Ce qui doit être remarqué comme une Epoque propre à empêcher la preſcription contre la langue Greque. Nous devons cette édition à M. le Beau, frere Cadet de l'Editeur de l'Antilucrece : ainſi ces deux freres ont travaillé dans le

même tems à donner au Public, le plus ancien, & le plus moderne de tous les Poëtes : Car Homere, & M. le Card. de Polignac, peuvent bien être regardés comme formant les deux extrêmités de la tradition Poëtique.

M. l'Abbé *Coger*, du Collége Mazarin, dont nous avons quelquefois cité les ouvrages, vient de publier une Ode Latine, sur la distribution des Prix, laquelle se fit le mois dernier, en faveur des Ecoliers de l'Université de Paris. Il étoit convenable qu'une action, qui a pour objet d'augmenter l'amour des lettres parmi les jeunes gens, piquât aussi d'émulation les Muses Latines, & qu'elles marquassent l'Epoque de cet événement par quelques traits de bonne Poësie. M. l'Abbé Coger commence ainsi.

Huc vos Camœnæ ferte pedem : dies

Non ante fulsit splendidior, novis
Dies triumphis destinata,
Et celebri decoranda plausu.

Huc, gestientis, vos Academia
Effusa promens gaudia pectoris,
Invitat : & serta, & coronas,
Et virides properate lauros.

Il dit ensuite que peut-être les exploits guerriers du Conquérant de la Flandre, occupent les Muses & les Poëtes. Mais qui peut célébrer dignement ce Héros ?

Quæ nempè Laudes, inclite Rex, tuas
Sonare dignis cantibus audeat
Camœna ? Magnus vix Apollo
Carminibus memorare tentet,

Quid Franca possit, te duce & auspice,
Virtus ; ut hostes proruat impigra,
Ut fulminantis dextra Galli
Rumpat iter medios per ignes.

Le Poëte se contente de chanter les combats pacifiques & les

triomphes tranquilles des éleves d'Apollon.

Ecce incruentos nunc Academia
Agit triumphos ; & ſine cædibus,
Sudore ſed partas decoro,
Explicat hic benè larga manus.

Et plus bas,

Vos ô juventæ flos Academicæ
Queis corda pulſat gloria ; Palladi
Dilecta proles, advolate,
Nobile vos manet hic Trophæum.

Dans d'autres Strophes, l'Auteur fait l'éloge de M. le Premier Préſident, qui honora l'Aſſemblée de ſa préſence, avec pluſieurs des premiers Magiſtrats du Parlement. Et la piéce finit par un mot honorable, pour la mémoire de M. l'Abbé le Gendre, dont les libéralités ont fait naître cette diſtribution de Prix.

Ergo ille tali munere qui bonas

Promovit artes, vimque animis novam
Afflavit; & nostris Camœnis,
Et memori celebretur ævo.

De Bure l'aîné Quai des Augustins, donne avis qu'il a depuis peu acquis le fond de l'histoire Romaine par les P. P. Catrou, & Rouillé Jesuites; & qu'il a mis sous presse le Tome 21. de la même Histoire, continuée par le R. Pere Routh aussi Jesuite. Ceux qui n'auroient pas la suite complette de ce grand ouvrage, trouveront à s'assortir chez le même Libraire, qui leur donnera les volumes à un prix raisonnable, tant pour le grand que pour le petit papier.

M. Gresset, avertit le Public qu'il n'a aucune part à l'édition qu'on vient de donner de ses ouvrages en cinq volumes (1747) ni à celle qui est actuellement sous presse en Hollande, ni à aucune de toutes celles qui ont paru jusqu'ici. Tous ces recueils informes, qu'il

desavoué, sont grossis de beaucoup de piéces qui ne sont pas de lui. Il compte donner dans le courant de 1748, une édition corrigée, & augmentée de plusieurs piéces qui n'ont point encore paru.

Nous transcrirons encore ici une lettre que nous adresse l'Anonime Amateur des éditions Grecques, dont nous parlions il y a quelques mois: cet écrit marque bien du zéle, & contient quelques Anecdotes littéraires, dont un certain Public aime à être instruit.

» Je ne puis assez m'étonner, » M. R. P. de l'inconséquence des » Libraires: ils ne cessent de répé» ter qu'ils se ruineroient, s'ils don» noient quelques éditions Grec» ques. Ils sont même venus à » bout de le persuader à beaucoup » de personnes. Cependant ces » mêmes Libraires, qui craignent » si fort la dépense, n'ont point » craint d'imprimer les ouvrages

» d'Origene, de S. Chrysostome,
» de saint Basile, &c. Pouvoient-
» ils se promettre que ces ouvrages
» seroient plus recherchés que les
» Auteurs profanes ? J'approuve as-
» surément ces entreprises utiles à
» l'Eglise & aux Lettres ; mais ne
» prouvent-elles pas qu'on pouroit
» aussi entreprendre des éditions
» d'Homere, de Platon, de Demos-
» thene ? &c. Car s'il s'est trouvé
» des Sçavans curieux d'acquérir
» des Peres Grecs ; ne pouvoit-on
» pas aussi espérer que bien des
» personnes, qui ont encore le goût
» de la bonne antiquité, se pique-
» roient de fournir leurs Biblio-
» théques des Chef-d'œuvres d'é-
» loquence, de Poësie & d'histoire,
» qu'Athénes admira, & que nos
» Peres recueillirent avec tant de
» soin.

» Il faut rendre justice, M. R.
» P. à quelques Libraires, par rap-
» port aux éditions Latines ; le Pu-
» blic voit avec plaisir qu'ils se por-
» tent à ce genre d'entreprises, si

» propres pour l'avancement des
» lettres, & vous ne pouvez trop
» les encourager dans vos mémoi-
» res périodiques. Le Sieur C.
» avoit commencé les Poëtes, le S.
» Grangé, Libraire au Palais, vient
» d'acheter son fond, & promet de
» donner ceux qui restent avec en-
» core plus de propreté que les pré-
» cédents. Le Phédre paroîtra dans
» peu avec les Fables de Faërne,
» celles d'Avienus, & de petites
» notes qui seront renvoyées à la
» fin par ordre Alphabétique: on se
» propose même d'en donner pour
» toutes les éditions qui ont déja
» paru. Ces notes sont d'un sçavant
» dont le mérite est très-connu,
» elles seront revuës par M. l'Abbé
» Caperonnier, homme d'une éru-
» dition profonde, de beaucoup de
» goût, & qui joint les qualités du
» cœur & les manieres aux orne-
» ments de l'esprit.

» Il paroit par votre Journal,
» M. R. P. que le sieur Grangé

» n'eſt pas le ſeul Libraire zelé
» pour les belles Editions & que
» le ſieur Ch... nom que je n'ai pû
» déchiffrer, ne l'eſt pas moins que
» lui. Il vous écrit au ſujet du
» Théophraſte de Glaſcow, & il
» m'accuſe un peu légerement de
» ne l'avoir pas vû; je ſuis perſuadé
» que l'Edition qu'il a entre les
» mains eſt telle qu'il l'a dépeinte;
» mais j'aſſure que celle dont je
» vous avois parlé eſt auſſi com-
» me je vous l'avois repréſentée:
» beaux caractéres, très-beau pa-
» pier, le Grec à la tête, la Tra-
» duction de Caſaubon enſuite, le
» tout revû par *Necdham*. Quoique
» la choſe ne ſoit pas de grande
» conſéquence, j'ai crû devoir ré-
» pliquer ainſi pour la vérité du
» fait, qui pourra être confirmée,
» quand on voudra, en conſultant
» la Bibliothéque du Roi & celle
» de M. l'Abbé de Rothelin. Vous
» me ferez plaiſir d'inſérer cette
» lettre dans votre premier Jour-
» nal. Je ſuis &c.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Octobre 1747.

ART. CIV. *Recueil de Fables nouvelles précédées d'un Discours sur ce genre de Poësie, par M. d'Ardenne,* 1958

ART. CV. *Traité du Navire.* Suite de l'Article LXXXIII. au mois d'Août, 1974

ART. CVI. *Discours de S. Gregoire de Nazianze sur le Sacerdoce,* 2015

ART. CVII. *Remarques sur les Mémoires de l'Académie de Chirurgie &c.* 2035

ART. CVIII. *Lettre à M. de C. sur la Construction des Vaisseaux,* 2055

ART. CIX. *Réfléxions sur quelques causes de l'état présent de la Peinture en France, &c.* 2068

ART. CX. *Nouvelles Littéraires.* 2079

ERRATA

Pour le Mois de Septembre 1747.

Page 1874. lig. 2. cet, *lis* cette.
P. 1885. lig. 5. Pezens, *lis* Pezenas.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1747.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Novembre 1747.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Novembre 1747.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Auguſtins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années					
1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	12.	v.
1724.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Novembre 1747.

ARTICLE CXI.

LE THEATRE DANOIS, par M. Louis Halberg, traduit du Danois, par M. G. Fursman, divisé en six Tomes. A Coppenhague, aux dépens du Traducteur & de la Compagnie. 1746.

VOilà des Comédies qui ont amusé le Dannemark & une partie de l'Allemagne. Des Piéces ne plaisent pas constamment à de

grandes Nations sans avoir des beautés, mais dans le Moral comme dans le Physique la beauté est relative; celle qui plaît à une Nation ne plaît pas toujours à une autre. L'esprit, le goût même, si j'ose m'exprimer de la sorte, a son accent; ce qui porte l'empreinte de cet accent déplaît aux uns par l'endroit même qui plaît aux autres; il resteroit à décider quel est le vrai goût; très-certainement chaque Nation décidera pour son goût particulier, & voilà toujours le procès indécis.

Ce qui le décideroit peut-être en faveur de la France, c'est que les autres Nations étudient & copient nos modéles. Ce nouveau Théâtre en est une preuve. L'Auteur s'est proposé Moliere pour modéle, & il imite quelquefois jusqu'à ses défauts & ses irrégularités. Il a prévenu le reproche qu'on pourroit lui en faire, en disant qu'une trop grande exacti-

tude à ſuivre les régles eſt ſouvent ennuyeuſe, & qu'on doit appliquer aux Poëtes Comiques ce que Pline a dit des Orateurs : *Peccant quia nihil peccant.* Il ſeroit bien dangereux qu'on pouſsât trop loin cette maxime : mais elle eſt vraye juſqu'à un certain point. Les régles doivent diriger l'homme de génie, mais elles ne doivent pas le gêner. Une des irrégularités ſur laquelle l'Auteur s'attend qu'on lui fera le moins de grace, c'eſt ſur le caractére de ſes Perſonnages, & ſur l'infraction de la Loi ſi recommandée de l'*unité du lieu & du tems.* Pour le caractére de ſes Perſonnages, il avouë que c'eſt de propos délibéré qu'il en a chargé les couleurs & outré les Peintures. Il prétend que Moliere lui en a donné l'exemple, & à l'abri de ce grand nom, il ſe croit inattaquable. Le Théâtre eſt une perſpective qui demande de gros traits pour affecter le Public.

Il ne passe pas si aisément condamnation sur l'unité du tems & du lieu, & il prétend avoir suivi cette régle dans la plûpart de ses Comédies. Après tout, ce que M. Halberg paroît avoir eu le plus en vûë, c'est d'amuser le Spectateur par une histoire bien liée, & par cette *festivité* qui est l'ame du Théâtre. Il prétend qu'on a proscrit cette festivité sur le Théâtre de Paris, & que les Comédies n'y sont plus que des sentimens métaphysiques, & *de beaux Dialogues qui font*, dit-il, *bâiller les vrais Connoisseurs*. L'expression est bien forte, mais l'Auteur a averti qu'il aimoit à charger ses caractéres, & qu'il préféroit les gros traits qui frappent la multitude, à ces traits délicats qui ne parlent qu'à l'esprit.

Des six tomes de Comédies que promet M. Halberg, il n'a paru encore que le premier Tome qui contient quatre Comédies, la

Journaliére, Henry & Perrine, le Potier d'étain politique, la *Mascarade.* Je risquerois d'ennuyer le Lecteur, si je rendois compte de ces quatre Comédies ; il suffira pour connoître le génie & le ton de l'Auteur, de parler de la *Journaliére* qui a un caractére marqué & plus conforme à nos mœurs.

Cette Piéce est divisée en trois Actes : Lucréce fait le Personnage de Journaliére ou d'inconstanté, & elle en soutient le caractére dans toute la Piéce : elle se montre successivement tranquille, inquiette, pieuse, libertine, prodigue, avare, babillarde, muette, humble, orgueilleuse. Dans le premier Acte, Henri valet de Lucréce cherche la cause des différentes humeurs de sa Maîtresse, & il dit :
» J'ai ruminé longtems pour dé-
» couvrir d'où pouvoit venir cette
» varieté d'humeurs : à la fin j'ai
» trouvé qu'il falloit qu'elle eût
» cinq ou six ames, qui se font

» perpétuellement la guerre les » unes aux autres : une ame pieu- » se qui, quand elle a pris le des- » sus sur l'ame libertine, rend » Madame dévote, tant que dure » son regne. L'ame œconome, si- » tôt qu'elle a subjugué l'ame pro- » digue, fait de ma Maîtresse une » ame Ménagére..... L'ame enjouée » vient-elle à triompher ? il faut » que je sorte & que je lui améne » compagnie ; dans cet intervalle » l'ame plaintive a l'avantage, & » à mon retour je trouve Madame » qui fond en larmes. » Henry se félicite beaucoup de cette idée, & il la présente de dix maniéres dans le cours de la Piéce. Dans le premier Acte, Lucréce ne paroît qu'à la derniere Scéne, & elle n'y paroît que pour donner ordre à Henry de lui faire venir une chaise à porteurs, ordre qu'elle retracte dans le moment. Henry est obligé de les renvoyer, & il leur dit : *Ecoutez, vous chevaux à deux*

pieds, porteurs de boëte, Madame n'a pas besoin de vous pour cette fois. Il y a dans cette Piéce & les autres plusieurs plaisanteries de la même force.

Dans le second Acte, Lucréce agit davantage; & elle est toujours aux prises avec son valet Henry, sa servante Perrine, Pétrone, Eraste & Apicius. Pétrone est une espéce de Philosophe & de faux Sçavant, qui veut épouser Lucréce, & que Lucréce traite ou trop bien, ou trop mal, selon l'humeur qui domine dans ce moment. Eraste & Apicius sont de jeunes gens, dont le premier veut une femme prude, grave, œconome : le second une femme vive & dissipée. On leur persuade qu'ils trouveront dans Lucréce ces qualités dans un dégré éminent. Ils se ménagent tour à tour une entrevûe avec elle; mais quelle est la surprise d'Eraste, qui, au lieu de trouver une prude, trouve une femme qui ne

lui parle que de jeux, de fêtes, de ſpectacles, de Romans, qui dit & qui fait cent folies? Selon le langage de Henry, l'ame libertine & prodigue dominoit alors : l'ame auſtére, avare & bouruë eût bientôt ſon tour, & c'eſt dans ce moment qu'Apicius obtient ſon audience ; il veut parler de jeux, de ſpectacles, de chanſons, de lectures amuſantes : il reçoit ſur chaque article une réprimande fort ſéche, & on finit par lui dire des injures, & par le chaſſer honteuſement. Petrone n'eſt pas mieux traité ; il veut donner une ſérénade à Lucréce : elle met la tête à la fenêtre, jette de l'eau ſur les Muſiciens, & leur dit :

Allez-vous-en, batteurs de Pavé ; n'avez-vous pas de honte de faire un pareil tintamarre à la porte d'une Veuve ?

PETRONE.

C'eſt moi, Madame, c'eſt Pétrone.

LUCRECE.

C'eſt moi, c'eſt Lucréce.

PETRONE.

J'ai compoſé cette Piéce pour vous divertir.

LUCRECE.

Et moi j'ai jetté de l'eau ſur vous, pour tempérer la chaleur de votre cerveau.

PETRONE.

Eſt-ce que vous ne me connoiſſez donc plus, Madame?

LUCRECE.

Je ne vous connois que trop; Mr le Pédant! tenez, voilà la ſotte lettre que vous m'avez écrite.

PETRONE.

Mais eſt-il poſſible que.....

LUCRECE.

Auriez-vous envie d'être baptiſé encore une fois? Vous n'avez qu'à attendre un moment.

PETRONE.

Vous me le payerez cher; les gens de ma profeſſion n'endurent pas de pareils affronts.

LUCRECE.

Paſſez votre chemin, allez prendre votre Sénéque, & liſez-y le chapitre qui traite de la colére : auſſitôt vous ſerez guéri.

Dans le troiſiéme Acte, Eraſte & Apicius ſe querellent & ſe battent, on ne ſçait pourquoi : car le tour qu'on leur joue en les engageant à voir Lucréce, ne paroît pas mériter tant de fureurs ; heureuſement ces fureurs ſont bientôt appaiſées, & deux ou trois valets font l'accommodement. Ces mêmes médiateurs marient Apicius avec Helene ſœur d'Eraſte, & Eraſte avec Eleonore ſœur d'Apicius, parce que apparemment les Comédies doivent finir par le mariage. Il reſtoit à marier Lucréce avec Petrone : mais Lucréce ne veut pas, dit-elle, *d'un ſi horrible Pédant*. Le Pédant éconduit s'en vange en diſant : *En vérité cette femme devroit être la gé-*

nérale des femmes journaliéres.

Je dois avertir en finiſſant que, ſi ces Comédies ne plaiſent pas, il ne faut pas s'en prendre au Traducteur M. Furſman : car M. Halberg, qui a lû & vû cette Traduction, aſſure qu'il la trouve conforme à l'Original, & qu'il l'approuve.

ARTICLE CXII.

HISTOIRE GENERALE de la Marine, contenant son origine chez tous les Peuples du monde, ses progrès, son état actuel, & les Expéditions maritimes, anciennes & modernes: sur des Mémoires rédigés par M. de Boismêlé, Tome Second. A Paris, chez Antoine Boudet, Lib.-Imprimeur rue S. Jacques, à la Fontaine d'Or. Avec Approb. & Priv. du Roi.

NOus avons parlé dans nos Mémoires du premier Tome de l'Histoire de la Marine: nous allons rendre compte du second: il s'est fait attendre longtems: on l'en lit avec plus de plaisir: il n'est pas de la même main que le premier: il est moins vivement écrit; mais il est plus curieux & plus intéressant.

Il renferme l'Hiſtoire de la Marine de pluſieurs nations de l'Europe. On n'a pas donné aux deux Articles qui concernent la Marine des Anglois & des Hollandois toute l'étenduë dont ils étoient ſuſceptibles. La France s'étant trouvée preſque dans tous les tems engagée dans des Guerres conſidérables avec l'Angleterre ; & la Hollande, malgré l'obligation que cette République avoit à la France, ayant ſouvent augmenté le nombre de ſes ennemis, on a crû que les expéditions maritimes de ces deux Nations trouveroient plus naturellement leur place dans la Marine des François.

Cette derniere Partie eſt travaillée avec grand ſoin. On y voit l'origine de nos Flottes & de nos Eſcadres, les révolutions de notre Marine, & enfin Louis le Grand ſecondé du fameux Colbert ſçut la porter au plus haut point de ſplendeur qu'elle eut jamais en

France, & faire respecter notre Nation dans des Pays où l'on ne pouvoit guéres la connoître que par ses Vaisseaux.

C'est la Marine des Espagnols que M. de Boismêlé nous expose d'abord. Ils la cultiverent assez peu sous l'Empire des Romains. Jusqu'au temps de Brutus, ils ne s'étoient mis en mer, qu'avec des Navires de cuir. Du tems d'Auguste & de Tibére, ils augmenterent leurs forces maritimes ; ils envoyerent à Rome des Escadres considérables, & de gros Vaisseaux Marchands, qui ne le cédoient en rien à ceux qui venoient d'Afrique.

Les Gots trop resserrés dans le Nord vinrent ravager l'Empire Romain, & lui enleverent l'Espagne.

Les Sarrazins connus sous le nom de Maures & d'Arabes, qui désoloient les côtes d'Afrique depuis le Nil jusqu'aux colonnes d'Hercule, attaquerent les Gots :

ſeur Marine les ſauva. *Théodemir* qui commandoit leur flotte, rencontra celle des Sarrazins : il chargea leur avant-garde avec tant de vigueur, que la plûpart de leurs Vaiſſeaux furent pris, brûlés ou coulés à fond.

Ces mauvais ſuccès ne rebuterent point les Sarrazins : ils ne firent qu'augmenter leur deſir d'envahir l'Eſpagne. *Rodéric*, ce Prince ſi fameux par ſes vices, & par ſes cruautés, leur en fournit l'occaſion. Il avoit deshonoré la fille de *Julien* Comte de *Ceuta*. Ce Comte pour vanger cet affront, paſſe en Afrique, fait entrer les Maures dans ſa querelle, & leur propoſe la Conquête de l'Eſpagne, comme un projet très-facile. La vengeance le rendit éloquent : il perſuada, on lui confie une Armée de 12000 hommes. Il paſſe le détroit, & débarque ſes Troupes : les Africains, comme un torrent, inondent l'Eſpagne de toutes

parts, pillent & ſaccagent tout. *Rodéric* endormi dans le ſein des plaiſirs, ſe réveille de ſon aſſoupiſſement : il léve une Armée qu'il commande en perſonne, livre la bataille, & la perd avec ſa Couronne & la Victoire. C'eſt avec ce Prince que le Regne des Gots finit en Eſpagne.

Les Maures & les Chrétiens ſe firent long-temps de cruelles Guerres, & l'Eſpagne arroſée du ſang de ces deux peuples, fut le Théâtre de funeſtes Tragédies, & peu en état de cultiver la navigation. Les Rois Maures n'équiperent des flottes, que vers la fin du huitiéme ſiécle. Les Normands ſortis des extrémités du Dannemarck, & de la Norvége, venoient de tems en tems faire des excurſions ſur leurs côtes : l'armement du Roy de Cordouë les tint en reſpect pendant quelque temps, mais ils revenoient lorſqu'on y penſoit le moins, couroient tous les riva-

ges de l'Eſpagne, & laiſſoient partout des traces de leur fureur.

L'Eſpagne toujours en proie à ces Navigateurs importuns, pour en nettoyer ſes mers, ſentit la néceſſité d'une Marine. Raymond Comte de Barcelone, fut le premier qui en fit l'objet de ſes ſoins. Il ſe ligua avec les Génois & les Piſans, groſſit ſa flotte de leurs Vaiſſeaux, éloigna les Normands, chaſſa les Maures de l'Iſle de Majorque, attaqua la Ville, & la prit. Peu de temps après, la Catalogne nous fait voir un Grand-Amiral qui remporte une Victoire ſignalée ſur les Maures : il alla mettre le ſiége devant *Almerie* : c'étoit une Ville forte du Royaume de Grenade : ſon Port ſervoit de retraite aux Pirates. Aſſiegée par mer & par terre, elle fut forcée. On y fit plus de trente mille Maures Priſonniers, qui racheterent leur liberté à prix d'argent.

Ferdinand III. Roi de Caſtille

comprit encore mieux l'importance d'une Marine bien entretenuë, & s'en servit avec succès. Son Amiral Raymond Boniface commandoit une flotte de 13 Vaisseaux de Guerre : il attaqua les Maures qui en avoient vingt : le combat fut vif, & les Chrétiens remporterent la Victoire. Les Infidéles eurent trois vaisseaux pris, deux brisés, & un coulé à fond : le reste prit le large & échapa. La flotte victorieuse fait voile vers *Seville*, & vient mouiller dans la riviere qui passe par cette Ville ; l'Amiral la bloque par mer, & Ferdinand par terre. Cette place étoit un des plus forts remparts des Maures en Espagne. Elle se rendit après 16. mois de siége : sans une Armée de mer, Séville étoit imprenable.

C'est à ses forces Navales que *Pierre* Roi d'Arragon doit la Conquête de la *Sicile*. Sa perfidie la couronna. Il se met en mer avec une flotte nombreuse pour enle-

ver ce Royaume à Charles d'Anjou. Il dérobe son dessein à toute l'Europe attentive à cet armement: il fait voile vers l'ancienne Hippone, dont il ravage les côtes, & revirant de bord il va dans l'Isle de *Corse* attendre le succès du massacre des François, connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, se rend en *Sicile*, & y est couronné.

Charles d'Anjou étoit trop brave pour laisser en paix l'Usurpateur de sa Couronne: il ne fut pas heureux: le *Prince de Salerne* son fils le fut encore moins. Il sort du Port de *Naples* avec 36 galéres, & plusieurs vaisseaux. *Roger Doria* l'attendoit au passage. Le Prince de Salerne entrainé par son feu, lui livre bataille, & est pris avec le vaisseau qu'il montoit; le Roi d'Arragon ne jouit pas long-temps du prix de sa perfidie: il fut blessé peu de tems après, & son intempérance dans les plaisirs rendit sa blessure mortelle.

On trouve ici les combats des Arragonois pour s'emparer de la Sardaigne contre les Pisans qui en étoient les Maîtres. On voit les troubles de cette Isle tantôt pacifiés, & tantôt renaissans. Les *Guelphes*, & les *Gibelins* se réunissent contre les Espagnols, mettent en mer une flotte de 50 vaisseaux & ravagent les côtes. La mort du Roi d'Arragon fit changer de face aux affaires de Sardaigne : les troubles se calmerent, & l'autorité du nouveau Maître fut respectée.

Les Rois de Castille, d'Arragon, & de Portugal se liguent contre les Maures : les Infidéles succombent devant *Tariffe* : les Princes Chrétiens tombent sur eux avec tant d'impétuosité, qu'ils les enfoncent, & les mettent en fuite. La multitude des Maures ne sert qu'à les embarrasser : ils sont entierement défaits ; les Espagnols se lasserent de tuer ; & s'ils ne s'étoient pas amusés au pillage, pas un

un seul des Infidéles n'auroit échapé dans cette mémorable journée.

Nous nous hâtons pour l'honneur de la Marine Espagnole de passer au Regne de *Ferdinand V*. il mit toute son industrie à la faire fleurir. C'est sous ses auspices que le nouveau monde fut découvert ; & que se tenterent ces heureuses navigations, qui, sources de tant de trésors, ont jusques-ici enrichi tant de Nations, & qui toujours renaissants les enrichiront encore dans les siécles les plus reculés. C'est lui qui par son mariage avec la Reine *Isabelle*, Princesse d'un rare mérite, réunit sur sa tête les Couronnes de Castille, de Léon, d'Arragon, de Navarre & de Grenade.

Il ne fut pas plûtôt sur le thrône, qu'il envoya une flotte aux Isles Canaries pour les soumettre : des sept Isles, quatre étoient déja conquises ; il en restoit trois, qu'il acheva de conquérir. Ce ne furent là que des essais de la Marine

ſous Ferdinand. Le nouveau monde découvert, la Conquête de pluſieurs Royaumes, des voyages de long cours entrepris avec ſuccès, des établiſſements avantageux ſur la côte d'Afrique, aux Canaries, aux grandes Indes, des Nations barbares inconnuës juſqu'alors, ſoumiſes à la domination Eſpagnole, ont immortaliſé le nom de ce Maître du nouveau monde. On trouve ici le portrait de ce grand Roi. Le deſir de la gloire fut ſa paſſion. Il lui fit entreprendre & exécuter de grandes choſes, mais il le porta plus d'une fois au de-là de ſes véritables bornes. Aſſez de Rois ont eu ſon défaut; trop peu auront ſes vertus.

Charles-Quint qui ſuccéda à Ferdinand, ſoutint tout ce que ſon Predéceſſeur avoit fait pour la Marine. L'expédition de *Tunis* ſignala ſon voyage d'Afrique. Il prit le Fort de la *Goulette*, s'empara de Tunis, chaſſa *Barbe-rouſſe*, & ré-

tablit le véritable Roi ſur ſon thrône.

Philippe II. ne laiſſa pas languir la Marine de ſon Royaume. Les Turcs tenterent par deux fois la Conquête d'*Oran*, & les Eſcadres Eſpagnoles firent deux fois échoüer leurs projets. Le Roi d'Eſpagne après avoir ſauvé Oran, s'empara de Tunis qui refuſoit de payer le tribut, que lui avoit impoſé Charles V. Il falloit démanteler cette ville, & ruiner le Fort de la Goulette. C'étoit l'avis de *Dom Jouan d'Autriche*, on ne le ſuivit pas, & l'Eſpagne eut le chagrin l'année ſuivante de perdre ſa Conquête.

Notre Auteur ne dit rien ici de ce qui ſe paſſa ſous les Rois Philippe III. Philippe IV. & Charles II. il renvoye ces détails dans la Marine des François, des Anglois & des Hollandois, dont l'Hiſtoire remplit le vuide qu'il laiſſe depuis Philippe II. juſqu'à Philippe V. auquel il paſſe tout de ſuite.

Quand ce Prince monta sur le thrône, il trouva la Marine si délabrée, que les Corsaires de Barbarie venoient enlever impunément les Navires Espagnols à la vuë de leurs Ports. Quand Philippe eut dissipé les ennemis qui lui disputoient la Couronne, il fit construire des Vaisseaux : il en acheta de l'étranger : il arma des flottes à Cadis, & à Carthagéne, & forma des établissements favorables à la navigation ; il étoit en état en 1717, de faire partir une flotte de 15 Vaisseaux de Guerre, de cinq Frégattes, de six galeres, de trois brulots & d'un grand nombre de bâtiments de transport. Elle étoit destinée à renforcer l'Armée Navale des Chrétiens qui devoit agir contre les Turcs. Un accident imprêvu changea sa premiere destination. Elle fit voile vers l'Isle de Sardaigne, se saisit de *Cagliari*, & ensuite de toute l'Isle malgré l'opposition des Impériaux.

Le Roi, pour conserver cette conquête, redoubla ses forces maritimes : il fit armer dans les Ports de Barcelone, de Cadis, de Malaga, de Carthagéne, d'Alicante ; & l'Espagne comptoit déja cinquante Vaisseaux de ligne répandus dans les mers de Sicile & de Sardaigne. Une autre Escadre puissante arrêtoit encore les courses des Pirates, & le commerce des Contrebandiers dans les mers de l'Amerique.

On vit en 1718. un armement naval, tel que l'Espagne n'en avoit pas vû depuis long-temps dans ses Ports. La flotte de la Méditerranée considérablement renforcée fit une descente en Sicile à laquelle on ne s'attendoit pas, & les Espagnols s'emparerent de *Palerme* & de *Messine*. Ils essuyerent un échec de la part d'une flotte Angloise : l'Amiral *Bings* qui la commandoit, avoit été se rafraîchir à la rade de Cadis, & y avoit été reçu comme

ami : il en part, prend la route de Naples, rabat sur la Sicile, & sans avoir aucun demêlé avec les Espagnols, attaque leur Flotte, donne sur l'arriére-garde, & remporte une Victoire équivoque, qui lui fit peu d'honneur. Il ne sauva pas la Ville de Messine, dont le Marquis de Lede s'empara.

La Sicile étoit toujours le Théâtre de la Guerre, les Impériaux & & les Espagnols se la disputoient. Les Puissances voisines emploierent leur médiation pour faire la paix entre les deux Couronnes. Il y eut une suspension d'armes : & les différens entre l'Empereur & le Roi Catholique furent terminés par un Traité conclu à Vienne le 30 Avril.

Les Espagnols & les Anglois ne furent pas long-tems sans reprendre les armes. La Ville de *Gibraltar* en fut l'occasion. C'est en partie à ces forces maritimes que les Espagnols doivent la Conquête

d'Oran. La guerre qui ſuccéda mit encore leur Marine dans un plus grand mouvement. Les Anglois tenterent pluſieurs expéditions en Amérique, & ils furent preſque toujours malheureux. On retrace ici une légére idée du ſiége de *Carthagêne*, où la fierté des Anglois fut humiliée, & où la valeur des Eſpagnols éclata.

Ils pourroient faire des armemens plus conſidérables, mais leur politique ne va pas là. Ils prétendent que les plus grands avantages ne peuvent contrebalancer les frais immenſes d'une Marine nombreuſe : la moindre Victoire coute beaucoup, diſent-ils, & la plus grande vaut peu de choſe. Ils ſe bornent à croiſer ſur les Vaiſſeaux Marchands : ils ne riſquent preſque rien : ils gagnent quelquefois beaucoup, & font toujours grand tort au commerce de leur ennemi. Ils lui en feroient encore davantage, & auroient bien un autre ſu-

périorité ſur lui, s'ils faiſoient croiſer de bonnes Eſcadres dans l'Ocean, & dans la Méditerranée.

Notre Auteur paſſe à la Marine des Portugais. L'excellent Port qu'ils ont à *Lisbonne* la leur fit cultiver avec ſuccès. *Alphonſe* IV. l'ébaucha. Le Roi *Ferdinand* la perfectionna. Les Flottes Caſtillanes & Portugaiſes s'attaquerent avec une égale fureur : ces combats nourrirent l'animoſité des deux Nations. Les Portugais firent de grandes pertes ; ils ne ſe rebuterent point. Ils bâtirent des Vaiſſeaux : ils augmenterent leur Marine, & porterent la terreur juſqu'au milieu de l'Afrique.

La priſe de *Ceuta* ſous leur Roi *D. Jean I.* leur ouvrit un trop beau chemin pour ne pas pouſſer leurs Conquêtes plus loin. *Alphonſe* V. redoubla la force & l'activité de ſa Marine. Il aſſiége *Alcaçar* avec une Flotte de deux cents Vaiſſeaux, & enleve aux Maures cette forte

Citadelle. Il échouë deux fois contre *Tanger.* Il n'eſt point abbatu de ces diſgraces. Il met en mer une Flotte de plus de trois cents voiles: il y embarque trente mille hommes : il part de Lisbonne, prend ſa route vers l'Afrique, & va deſcendre devant *Arzile* qu'il fait attaquer de toutes parts. Il y perdit la fleur de ſes Troupes, mais la Ville fut forcée, & Tanger effrayé ſe rendit au Vainqueur qui mérita de porter le nom d'Afriquain.

Ce n'eſt encore là que la naiſſance & l'eſſai de la Marine Portugaiſe. Pour la montrer dans tout ſon éclat, il faudroit parcourir l'ancien & le nouveau monde, les terres de l'Amérique, quantité d'Iſles & de côtes dans l'Afrique, traverſer des routes inconnuës, & & pénétrer juſques dans les Indes Orientales.

Si les Portugais n'ont pas les premiers abordé dans ces Pays reculés, comme quelques Sçavants

le prétendent, s'ils n'ont fait que retrouver un chemin qui s'étoit perdu, il n'a pas moins illustré leur Marine, & il a été depuis frayé par les Flottes de tant de Nations jalouses, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il se reperde jamais. Quoiqu'en dise notre Auteur, il est certain que les *Dieppois* ouvrirent le commerce de la *Guinée*, avant que les Portugais eussent étendu jusques-là leur navigation.

Les Flottes qu'ils envoyerent aux Indes s'y signalerent par les plus beaux exploits, & jetterent la terreur chez les Monarques Indiens. Nous ne toucherons pas à ces expéditions, on en trouvera l'extrait dans le compte que nous avons rendu de *l'Histoire des découvertes & des Conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.*

Nous ne dirons que deux mots de la Marine des Hollandois. On en jugera par cet échantillon, & l'on verra l'état où elle se trouve

aujourd'hui dans cette République. Le *Chevalier Temple* dans ses recherches exactes sur la Marine, dit qu'il se trouve plus de Vaisseaux en Hollande, que dans tout le reste de l'Europe. Du seul Port d'*Amsterdam*, il sort tous les ans plus de quinze cents Vaisseaux, fretés pour le Nord & la mer Baltique : il en part des Provinces-unies plus de 40 pour *Archangel* ; le commerce de Norvége en occupe plus de trois cents ; les Etats du Grand Seigneur près de quarante pour escorter les convois. Ils en ont plus de trois mille pour la pêche du Harang, (cette mine d'or de la République): ils en ont à Batavia plus de cent cinquante. Le grand crédit de la banque d'Amsterdam, dont le fond monte à plus de trois mille tonnes d'or, fait le soutien d'une si brillante Marine : le Port de cette Ville est rempli d'un si grand nombre de Vaisseaux, que les cheminées des maisons, les poin-

tres des arbres, les flammes des Vaisseaux, laissent à douter, si c'est une Ville, une forêt, ou une Flotte. Tout manque à la Hollande, & par le moyen de la navigation elle abonde de tout, & fournit aux autres Pays tous leurs besoins. Elle est sans forêts, & il n'est pas d'endroit au monde où l'on travaille plus à l'architecture navale. Elle n'a point de vignes, & l'on y trouve les meilleurs vins de toute l'Europe. On n'y voit que des digues, des canaux, & des rivieres, & l'on n'y boit presque point d'eau.

Hic mediis habitamus aquis, quis credere possit?
Et tamen hic nullæ, Douza, bibuntur aquæ.

Il semble que les Epiceries y croissent, que les huiles s'y recueillent, que le sel s'y forme, & bien qu'il n'y ait ni mines ni mé-

taux, il y a presqu'autant d'or & d'argent que dans le Pérou, autant de fer qu'en France, d'étain qu'en Angleterre, & de cuivre qu'en *Suéde*. La Marine y apporte toutes ces richesses des deux mondes.

On a renvoyé les expéditions des Anglois & des Hollandois dans l'Histoire de la Marine Françoise : nous en parlerons dans les Journaux suivants. L'Auteur n'a pas oublié de marquer la naissance de la Marine Moscovite : nous allons terminer par là cet extrait.

Le Czar *Alexiowits Pierre I.* en forma le projet en 1698. il n'y avoit encore que deux ans qu'il regnoit seul. Il envoya en Hollande le Comte *Golowin*, Grand Chancelier, & M. *le Fort* Génévois, fameux Voyageur, & homme célébre ; il se mit à leur suite *incognitò*. Il entra à Amsterdam dans la maison de l'Amirauté des

Indes, & se fit inscrire dans le rôle des Artisans étrangers.

On vit cet Empereur Charpentier, travailler dans le chantier avec plus de soin & d'activité, que ses compagnons, & s'attirer plus de respect par le métier qu'il exerçoit, que par sa dignité qu'il oublioit. Il revint dans ses états, enrichi de la science de la Construction des Vaisseaux, qu'il ne crut pas avoir trop achetée par une espéce d'abdication de la dignité Royale. Il déclara son projet, & entreprit de réaliser une Marine, dont il s'étoit fait d'abord un amusement & un jeu.

Il ouvre ses Etats jusques-là fermés. Il attire chez lui des Officiers de mer, des Matelots, des Ingénieurs, des Mathématiciens. Tout étoit à faire en Moscovie, & il fit presque tout. Il fit d'abord construire des Galéres pour aller sur les côtes de *Suéde*, & de *Finlande*: il acheta des Vaisseaux d'Angleter-

re ; il en bâtit un de 90 piéces de canon, ouvrage de lui ſeul, & d'Ouvriers Moſcovites. Il eut bientôt une Flotte de 40 Vaiſſeaux de ligne, & de 200 Galeres. Il aſſiege *Nerva* dans la Livonie, & *Wibourg* Capitale de la Carélie, dans le Golphe de Finlande. Il s'empare de pluſieurs Vaiſſeaux ennemis, & ſe rend Maître de ces deux Villes.

Déja *le Czar* aſpiroit à l'Empire de la mer Baltique, & il cherchoit à éprouver ſes forces navales : il en trouva l'occaſion. Il ſe met en mer, commande lui-même l'avant-garde de ſes Galeres. Il rencontre la Flotte Suédoiſe & l'attaque avec tant de vigueur, qu'il lui enleve ſix Galeres, une Fregatte, & pluſieurs autres bâtiments. *Ockrenſkield* Contr'Amiral Suédois eſt fait priſonnier, & la Flotte Ruſſienne jette l'épouvante juſques dans *Stokolm.*

Elle entra triomphante dans le

Port de *Petersbourg* avec les Vaisſeaux ennemis, & le Contr'amiral Suédois, chargé de 7. bleſſures. Les Troupes débarquées paſſerent avec pompe ſous un arc de triomphe qu'on avoit élevé, & le Czar qui avoit combattu en perſonne, & qui par ſa qualité de Souverain & de premier Inſtituteur de la Marine, devoit être le vrai Triomphateur, ne parut dans cette marche, qu'à ſon rang de Contr'amiral, dont il portoit alors le titre. C'eſt donner à la Victoire un air de Comédie inſtructive, qui mériteroit d'être jouée devant tous les Rois.

ARTICLE CXIII.

PROLEGOMENA IN SCRIPTURAM Sacram, autore Car. Fr. Houbigant, Oratorii Domini Jesu Presbytero. Parisiis, apud Le Mercier, sub signo libri aurei viâ Jacobæâ: De Saint & Saillant, viâ S. Joannis Bellovacensis: Briasson sub signo Scientiæ, Durand, sub signo Gryphi, viâ Jacobæâ, an. 1747. in-4°. p. 384. Prolegoménes sur l'Ecriture Sainte par le R. P. Houbigant de la Congrégation de l'Oratoire. &c.

LEs Editions du Texte Hebreu de la Bible par les Etiennes avoient porté en ce genre la gloire de la Nation jusqu'où elle pouvoit aller : mais lorsqu'on s'est élevé au plus haut degré de perfection dans les Arts, il est rare qu'on s'y soutienne longtems : ce

n'eſt pas que depuis ces fameux Imprimeurs il ne ſe ſoit fait quelques Editions Hébraïques qui ont été très-eſtimées & qui méritoient de l'être. Celle de le Jai très-belle & trop magnifique, eſt devenuë incommode par cette magnificence. La taille giganteſque & le poids énorme de ſes volumes ſont cauſe qu'ils ſont devenus de ſuperbes, mais aſſez inutiles ornemens des grandes Bibliothéques. Il étoit à propos qu'il parût en France une nouvelle Edition du Texte Hébreu de la Bible, pour apprendre à toute la République des Lettres, que la Langue ſainte n'eſt pas négligée dans un Royaume où tant d'hommes célébres l'ont étudiée avec ſuccès, & l'ont enſeignée avec réputation.

Le R. P. Houbigant de la Congrégation dc l'Oratoire explique dans les Prolégomenes que nous annonçons, la méthode qu'il a ſuivie dans l'éxécution d'un projet ſi

difficile & les moyens qu'il a eus d'y réussir. Tous les Maîtres en Israël qui ne voudront pas faire la dépense d'acheter la nouvelle Bible pourront exercer leur critique sur les Prolégomenes. La lice est ouverte & il leur est libre d'y entrer.

L'Auteur remarque d'abord que tous ceux qui ont donné des éditions du Texte Hébreu ont prétendu chacun, que son édition étoit plus correcte & plus parfaite que les autres. Le P. Houbigant n'a pas crû être obligé de les en croire sur leur parole : il a examiné les choses de près, & il s'étoit mis en état par son travail & son application, d'en juger sainement. Il commence par la discussion des Manuscrits. Il en recherche l'ancienneté, la conformité des uns avec les autres, & l'exactitude des Copistes.

Les connoisseurs conviennent qu'il n'y a aujourd'hui presqu'aucun Manuscrit Hébreu qui ait plus

de ſix cens ans, preſqu'auſſi peu de cinq cens ans & que le grand nombre eſt de trois cens ou tout au plus de quatre cens ans. L'autorité d'un Manuſcrit ne doit pas ſe meſurer, ſelon l'Auteur, par le nombre des années, qui ſe ſont écoulées depuis qu'il exiſte, mais par le nombre des années qui ſe comptent entre le Manuſcrit & l'Autographe: car moins il y a de diſtance entre le manuſcrit & l'Autographe, moins la pureté du texte aura été alterée par la faute des Copiſtes, ou autrement. Ainſi comme il y a un intervale de deux & quelquefois de trois mille ans entre les Originaux des livres ſaints & les Manuſcrits qui reſtent, on ne doit pas faire grand fond ſur ces Manuſcrits. Si l'on s'opiniâtroit à dire qu'ils ſont beaucoup plus anciens qu'on ne prétend, on ſe détrompera facilement en conſiderant qu'il n'y en a aucun qui ne ſoit poſterieur à l'invention des points voïelles.

L'Auteur passe ensuite à la conformité des Manuscrits Hébreux recens avec les anciens, parce que cette conformité dans un grand nombre de Manuscrits est une autorité respectable : mais le peu de soin qu'ont eu les Juifs de nous instruire de l'état de leurs Manuscrits pendant plusieurs siécles, empêche de profiter de cet examen autant qu'il seroit à souhaiter. Tout ce qu'on apprend de leurs Rabbins, c'est qu'après l'introduction des points, les Juifs écrivirent selon cette méthode un grand nombre de Copies de la Bible, qui furent approuvées par les Rabbins, & il fut défendu sous de griéves peines de garder aucunes copies défectueuses. On regardoit comme telles toutes celles qui n'étoient pas conformes aux nouvelles copies. Ainsi tous les anciens Manuscrits qui n'avoient point cette conformité furent déchirés, brûlés, enterrés

& détruits en différentes maniéres. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait tant de copies qui se ressemblent par tout, où elles ne ressemblent pas aux anciens Manuscrits.

Le R. P. Houbigant accuse les Editeurs du Texte Hébreu de n'avoir pas choisi avec assez de critique les Manuscrits sur lesquels ils ont donné leurs Editions. Il s'étonne que les Chrétiens ayent eu tant de considération pour l'érudition des Rabbins & tant d'estime pour la *Massore* ou *Tradition*. Ce n'est que depuis deux cens ans environ que ces sentimens sont communs. Les anciens Juifs eux-mêmes mépriserent la Massore, & ne firent nul cas des observations des Massorêtes, qui se sont appliqués à compter les mots, les syllabes, les lettres de la Genese & des autres livres du Pentateuque, & qui marquent comme une découverte rare & précieuse, la lettre qui se ren-

contre précisément au milieu du livre.

On ne dissimule pas qu'il y a deux *Massores*, l'une plus ancienne que les points, l'autre plus récente. La premiere consiste en des notes fort courtes & en petit nombre, qu'on met ordinairement à la marge. Elles avertissent qu'on doit lire autrement qu'on ne lit aujourd'hui certains endroits de la Bible, ce qui peut être quelquefois d'usage : mais il n'y a point assés de ces notes, pour le rétablissement du Texte original. La seconde *Massore*, postérieure aux points, est sous-divisée en deux autres, l'une appellée *la petite*, & l'autre *la grande*. La petite est toute en abbréviations, & contient sommairement la grande. C'est la grande qui est pleine de puérilités, & que les Rabbins vantent aujourd'hui comme une haye mise autour de la Loi, pour la conserver. Nous omettons plusieurs ré-

fléxions très-ſenſées & qui ſont très-capables de décréditer la *Maſſore*. Ce ne ſera jamais par un pareil ſecours qu'on rétablira le Texte ſacré.

On demande ici non aux Juifs, mais aux Chrétiens, qui ſe ſont perſuadés que ſans la Maſſore nous n'aurions plus de bons Manuſcrits du Texte Hébreu : on leur demande ſi le Texte Grec du Nouveau Teſtament ne s'eſt pas bien conſervé ſans un pareil ſecours. On ajoute que la vraye maniere de conſerver le texte des Auteurs anciens & nouveaux, c'eſt d'en avoir beaucoup de Manuſcrits, de chercher les plus exacts, de conſulter les anciens Auteurs, de rétablir les endroits corrompus, & d'exercer en tout cela une ſage & judicieuſe critique. Il eſt vrai que c'eſt ainſi qu'on a conſervé tout ce qui nous reſte de l'Antiquité : mais cette méthode, quoique la meilleure, laiſſe toujours beaucoup d'incertitude

d'incertitude. Tous les anciens ſont encore en proie aux entrepriſes de la Critique, qui ne ceſſe d'y retoucher. Ce n'eſt pas un grand mal à l'égard des Auteurs profanes, mais ne ſeroit-il pas avantageux, que le Concile de Trente eût déclaré Authentique quelqu'une des Editions du Texte Hebreu & des 70, s'il y en eût eu une digne de cet honneur? C'eût été épargner bien du travail & bien de l'inquiétude aux Sçavants.

L'Auteur montre enſuite que les Manuſcrits des Juifs ſont très-defectueux, & il donne quelques exemples des différentes fautes qu'il y a remarquées: ce n'eſt qu'une partie de celles qu'il a raſſemblées dans ſes notes critiques, qui ſeront bientôt ſous la preſſe. C'eſt prouver qu'une nouvelle Edition, d'où l'on aura ſoin de retrancher tous ces défauts eſt encore plus néceſſaire, qu'elle ne ſera utile par le peu d'empreſſement qu'on

a aujourd'hui pour les études sérieuses.

La premiere source où l'Editeur a puisé, ce sont les Manuscrits Samaritains. Esdras fit transcrire la Bible en caracteres Caldéens, parce que les Juifs s'y étoient accoutumés pendant leur captivité: comme les Samaritains n'avoient rien changé dans leur maniere d'écrire, ils conserverent leurs propres caracteres, qui sont la vraie écriture Hebraïque, dans laquelle la Loi fut écrite, au lieu que les Lettres qu'on nomme Hebraïques, ne sont que des Lettres Caldéennes. Le Pentateuque Samaritain, que Joseph Scaliger avoit tant desiré, n'eut pas plûtôt été apporté de la Palestine en Europe, qu'il excita étrangement la bile des Critiques, & le R. Pere Morin pour récompense du travail qu'il avoit essuié, à procurer l'Edition d'un livre si important, fut très-peu ménagé. Heureusement il avoit

tout ce qu'il faut pour se défendre avec avantage contre ses Adversaires.

Le R. Pere Houbigant discute de nouveau tout ce qu'on a objecté au Pentateuque Samaritain, & il prouve solidement qu'on en peut tirer de grands secours pour rétablir le Texte sacré. Les Critiques vraiment habiles ne se contenteront pas de ce que nous en pourrions dire dans un extrait. Ils veulent voir & juger par eux-mêmes. Il nous suffit de les assûrer que cette lecture sera de leur goût, & digne de leur attention. Le reste du monde nous tient quittes d'un plus long détail.

On ne désaprouvera pas toutefois que nous ajoutions encore que les Hébraïsans ne connoissent que quatre principaux & anciens Manuscrits Samaritains. Celui des RR. PP. de l'Oratoire & sur lequel le Pere Morin a fait son Edition. Celui de Peiresc, ainsi

nommé du nom de ſon Maître : ceux d'Uſſerius & de Leyden, l'un en Angleterre, l'autre en Hollande. Il y a encore un ſecond Manuſcrit Samaritain du Pentateuque & qui a auſſi appartenu à M. de Peireſc. Le ſecond eſt plus ancien que le premier. Le Manuſcrit Arabe, Hebreu, & Samaritain dont parle le Pere Morin, & que le Pere le Long dans ſon Catalogue des livres ſacrés, aſſure être à la Bibliothéque du Roi, (n. 310) ne s'y trouve pas.

La ſeconde ſource où a eu recours l'Editeur, ce ſont les Manuſcrits Hebreux, qui n'ont pas laiſſé de lui être utiles, quoique bien des gens ne les croient pas néceſſaires, dans la perſuaſion que les Bibles qui ont été imprimées d'après ces Manuſcrits, y ont une entiere conformité. Il eſt pourtant vrai qu'il ſe rencontre des fautes dans les Bibles imprimées qui ne ſont pas dans les Manuſcrits, ce

qui autorise à juger qu'on n'a pas toujours travaillé sur les Manuscrits les plus corrects.

Le plus ancien des Manuscrits Hebreux de l'Oratoire, & qui est de l'an 1069 de J. C. a tous les caracteres qu'on demande pour le rendre précieux. Il a été écrit en Espagne ; il est sans points voyelles ; on n'y voit que les Lettres dont les mots sont formés, tracées avec élegance & sans autres ornements; les cinq livres de Moyse n'y sont pas séparés l'un de l'autre par de plus grands intervales que ceux qui sont entre les sections de la Loi ; il n'y a que très-peu de notes de la Massore. Voilà tout ce que peut exiger la Critique la plus scrupuleuse & la plus défiante. Le R. P. Houbigant met aussi le prix aux autres Manuscrits de la même Bibliothéque & toujours en homme très-intelligent, & profond dans ce genre d'érudition. Il parle aussi très-sçavamment des Manus-

crits Hebreux de la Bibliothéque du Roi, après quoi il vient à la troiſiéme ſource où il a puiſé : ce ſont les anciennes verſions, par leſquelles on eſt aſſûré que ces Interprêtes ont lû en pluſieurs endroits, autrement que nous ne faiſons, ce qu'on doit attribuer à la différence de leurs Manuſcrits d'avec les nôtres. On combat ici l'étrange Paradoxe que Buxtorf le fils avoit avancé, que depuis Eſdras, qui ſelon lui a introduit les points voyelles, juſqu'à nous, c'eſt-à-dire, pendant quinze ſiécles, les anciens Manuſcrits n'ont ſouffert aucune altération. La conteſtation eſt aſſez longue : mais l'importance du ſujet l'exigeoit, comme elle ne convient qu'aux vrais Sçavants, & à ceux qui ont un vrai déſir de l'être, nous les renvoyons à l'ouvrage, qu'il eſt de leur intérêt de lire avec ſoin.

Tous ces ſecours ne ſuffiroient pas, ſi l'on ne ſçavoit parfaite-

ment l'Art d'en uſer. Cet Art eſt une critique ſaine & judicieuſe, qui ſuppoſe dans le Critique de précieux & rares talents, joints à une grande étenduë de connoiſſances & un grand exercice dans la matiere qu'on examine. Nous nous étendrons avec plaiſir ſur cet endroit parce que l'Auteur y explique les regles qu'il a ſuivies, & que ces regles peuvent s'appliquer à d'autres ſujets. D'ailleurs elles ne renferment rien qui ne ſoit intelligible, & qui ne ſoit à la portée du commun des Lecteurs. Elles n'en ſont que plus eſtimables.

Le R. P. Houbigant a bien prévû que tout le monde n'approuveroit pas qu'un Particulier changeât ou ajoutât quelque mot au Texte ſacré : cette objection ne ſeroit pas ſans force, s'il y avoit quelque Edition ou quelque Manuſcrit qui fût autoriſé par l'Egliſe comme la Vulgate : mais l'Egliſe n'ayant rien déterminé ſur cet Ar-

ticle, pourquoi ſeroit-ce une témérité indécente de travailler ſur de bons Manuſcrits & ſur de bonnes raiſons à rétablir un Texte qu'on ſçait être défectueux, tant par la négligence des Copiſtes qu'autrement, & qu'il importe extrêmement d'avoir le plus correct qu'il ſe pourra?

L'Auteur ne prétend pas toutefois que le Critique n'ait pas des meſures à garder & de grandes précautions à prendre. 1°. Il ne permet point d'inſérer dans le Texte, les corrections qu'on a faites, quelque juſtes ni quelque néceſſaires qu'elles ſoient, ce ſeroit ſoulever les Lecteurs dont on doit reſpecter les préjugés. 2°. On ne multipliera pas les corrections ſans une vraie néceſſité : Louis Cappel n'avoit pas omis cet avis, mais il s'en faut beaucoup qu'il ne l'ait ſuivi. 3°. On a un extrême beſoin pour la Critique dont il s'agit, d'une connoiſſance exacte

du génie de la langue ſainte. C'eſt ce qui manquera toujours aux Critiques, qui n'ont point d'autres guides que les Dictionnaires des Rabbins. Les deux Buxtorfs avoient aſſez bien appris des Juifs le Chaldéen, mais ils n'en avoient pas auſſi bien appris l'Hebreu : les verſions des Polyglottes avec les précieux reſtes d'Aquila, de Symmaque, & de Théodotion, tiennent lieu d'excellens Dictionnaires en pluſieurs occaſions. 4°. Ce n'eſt point aſſez d'être très-habile dans la Langue ſainte, il faut encore ne pas ignorer les langues qui en ont été formées, afin de profiter des verſions, Syriaque, Chaldéenne, Arabe : car ſi on ne lit que les Traductions Latines de ces verſions, on n'en ſera guéres plus avancé : le R. P. Houbigant n'exige ſans doute que ce qu'il a fait lui-même : c'eſt ce qui donne plus d'autorité à tout ce qu'il dit, mais qu'il ne s'attende pas à avoir un

grand nombre d'Imitateurs. On n'eſt plus dans le goût d'une litterature ſi pénible : on aime mieux ne ſçavoir que ſuperficiellement ce que l'on ſçait, que d'acheter ſi cherement une connoiſſance plus profonde.

Nous omettons malgré nous bien des choſes très-dignes d'attention pour venir aux Regles que l'Auteur preſcrit. Il ne s'attribue pas la gloire de les avoir inventées : elles ſont ſi naturelles, que tout homme peut les lire dans ſa propre raiſon.

Regles pour découvrir les fautes du Texte.

1re. Regle. Quand deux endroits de la Bible paralléles ſont différents, l'un ou l'autre eſt défectueux. On appelle endroits paralléles les endroits qui expriment la même choſe. On avertit ici ſagement que cette différence doit

être telle qu'un Texte contredise l'autre.

2^e^. Regle. Deux endroits paralléles sont censés se contredire mutuellement, quand leurs sens & ce qui en suit, ne sçauroient se concilier, quoiqu'il ne paroisse pas tant d'opposition dans les termes.

3^e^. Regle. Toutes les fois que l'Ecrivain sacré rapporte deux choses, comme dépendantes l'une de l'autre, si cette dépendance ne se remarque pas dans le Texte, c'est une marque certaine, qu'il est défectueux. Cette Regle regarde principalement les endroits, où l'on déclare qu'un mot tire son étimologie d'un autre mot, quoiqu'on ne puisse s'en appercevoir dans le Texte. Cette Regle s'étend aussi aux endroits où l'Ecrivain sacré annonce qu'il dira dans la suite quelque chose qu'il ne dit pas, ou qu'il dit autrement qu'il n'avoit annoncé. On a mis dans l'Ouvrage des exemples qui rendent la Regle sensible.

4^e^. Regle. Si l'Auteur ſacré eſt obſcur en quelque endroit, où il fait profeſſion de vouloir être clair & intelligible, le Texte y eſt corrompu.

5^e^. Regle. Lorſque dans une narration, il ſe rencontre quelque obſcurité, & qu'en retranchant ce qui la cauſe, la clarté ſe retrouve comme auparavant, le Texte n'eſt pas ſain.

6^e^. Regle. Tout texte inconciliable avec les Textes des autres livres ſacrés, ſoit que ces Textes ſoient paralléles ou non, eſt défectueux.

7^e^. Regle. Tous les Textes où la conſtruction de la Phraſe eſt impraticable ſelon les Loix de la Grammaire, doit être corrigé.

8^e^. Regle. On eſt en droit de juger, défectueux tous les Textes qui violent tellement les Loix de la Grammaire qu'il ne ſe rencontre aucune tranſgreſſion ſemblable dans toute l'Ecriture.

Les deux Regles ſuivantes concernent les Ellipſes, les Barbariſmes & les Solecismes.

Dans la 11e. On eſt averti d'imputer à la négligence des Copiſtes & Imprimeurs, non à l'Auteur ſacré, les fautes qu'on a reconnuës & qu'on ne ſçait comment corriger.

La 12e. & derniere défend de regarder comme défectueux un endroit où l'Auteur ſacré exprime aſſez bien ſa penſée, quoiqu'il eût pû l'exprimer encore mieux & plus heureuſement. C'eſt pour arrêter la préſomption de certains Critiques qui réforment hardiment dans les Originaux, tout ce qui n'y eſt pas exprimé comme ils voudroient & qu'ils jugent être mieux.

On a fait beaucoup, mais on n'a pas tout fait, quand on a diſcerné les paſſages defectueux qui doivent être corrigés, il faut donc travailler prudemment à cette correction, & l'Auteur établit dix Re-

gles qui guideront le Critique dans un travail ſi hazardeux. Elles nous apprennent que ſi deux endroits paralléles ne ſçauroient ſe concilier, c'eſt ſur celui de ces deux endroits où l'Ecrivain s'eſt expliqué plus amplement qu'il faut regler la correction; que dans la correction des Paralléles il faut ſuivre celui des deux Textes, qui s'accorde mieux avec les autres Textes de l'Ecriture; que ſi deux endroits Paralléles ont divers ſens, mais également probables, il faut les conſerver ſans y toucher; qu'il faut changer le moins qu'il eſt poſſible le Texte en le corrigeant; qu'il ſuffit quelquefois de ranger autrement les mots, ou de retrancher une ou quelques lettres, pour réunir deux endroits ſéparés mal-à-propos; & le reſte, que les Critiques ne manqueront pas de lire dans l'Ouvrage.

Le R. P. Houbigant témoigne une grande eſtime pour la Gram-

maire Hebraïque de M. Maſclef, & on en auroit une troiſiéme Edition, *ſi les Libraires de Paris étoient auſſi avides de louanges que d'argent.* Puiſqu'il a trouvé des Libraires qui entreprennent à telles conditions que ce ſoit, une Edition ſi difficile, convenons qu'ils ont encore du zéle pour la gloire de leur Art, ſur-tout ſi la Bible reſſemble aux Prolégomenes.

ARTICLE CXIV.

TRAITE' DES FIEVRES, traduit du Latin de M. Frederic Hoffmann, premier Médecin du Roi de Prusse, par M. Eidos, suivi de plusieurs Dissertations qui ont rapport à la même matiére, traduites du Latin du même Auteur, par M. Bruhier, Docteur en Médecine, pour servir de suite à la Médecine raisonnée, Tome premier in-12. p. 506.

IL y eut un tems où l'étude de la Médecine entroit comme les Mathématiques, dans l'éducation littéraire de la Jeunesse : on lit dans la vie de S. Grégoire de Nazianze, écrite en Grec, que ce grand Saint & son saint ami Basile ne s'étoient pas seulement distingués dans les Ecoles d'Athénes par leur merveilleuse éloquence,

mais aussi par leur habileté dans les Mathématiques & dans la Médecine. La nécessité d'apprendre les langues mortes, ce qui consume nos premieres & plus belles années, ne nous permet pas d'étendre notre application à tant d'objets divers, & nous sortons des Ecoles avec des connoissances bien plus bornées. Personne ne s'applique ordinairement à la Médecine que ceux qui sont dans la résolution de se dévouer au service du Public par l'exercice de cet Art. Tout le reste du monde l'ignore, & c'est un des points sur lesquels on ne craint point d'avouer son ignorance.

M. Frederic Hoffmann, premier Medecin du Roi de Prusse, s'est acquitté de la parole qu'il avoit donnée, il y a plusieurs années, & l'ouvrage que nous annonçons est le quatriéme Tome de sa *Médecine Raisonnée.* Il comprend un grand nombre de *recherches patho-*

logiques, sur les maladies, la pratique particuliere à chacune d'elles, des précautions & observations cliniques & des histoires de maladies & de cures. Ce Volume sera divisé en plusieurs parties, & les fiévres de toute espéce seront le sujet qui sera d'abord examiné.

L'Auteur n'est pas un de ces Sçavans qui se hâtent de bâtir des systêmes, & qui pour n'avoir pas assez médité ni assez observé, ne bâtissent pas solidement. Depuis trente-sept ans qu'il enseigne la Médecine dans une célébre Université, il a à la vérité beaucoup composé, & même beaucoup imprimé, mais dès les commencemens il avoit *pris une ferme résolution de remettre à l'âge mûr l'établissement d'un systême, ayant dessein de le bâtir, non sur le sable mouvant des hypothéses, mais sur le fondement inébranlable des vérités liées entr'elles, & proposées selon la méthode démonstrati-*

ve : seul moyen, dit-il, *de perfectionner nôtre art . . . . & de le laver du reproche d'incertitude.* Cet exemple est une excellente leçon : mais il est bien à craindre qu'on n'en profite pas autant qu'il seroit à propos : on se presse de publier les découvertes qu'on prétend avoir faites, parce qu'on veut jouir de sa réputation, & il est arrivé plus d'une fois qu'on a plus perdu que gagné à cette précipitation.

Un Professeur de Médecine ne pouvoit se proposer rien de plus grand, rien de plus digne de sa capacité, de son expérience, de tous ses talens, que de travailler à mettre son art à couvert de tout ce qu'on a dit jusqu'ici pour le déprimer. On n'a jamais contesté aux Médecins la gloire de sçavoir beaucoup, d'avoir beaucoup étudié, d'avoir eu, d'avoir encore dans leur Corps des esprits très-pénétrans & très-ornés. On seroit bien mal instruit

de ce qui s'est passé dans l'empire des lettres, si l'on ignoroit ces vérités : mais tous ces avantages n'ont point empêché qu'un grand nombre d'incrédules n'ayent parlé de cet Art comme d'un amas de conjectures incertaines, qu'on ne suit pas toujours impunément. Il est de l'intérêt de la Faculté, & encore plus de l'intérêt du Public qu'on réduise au silence une incrédulité si opiniâtre & si invétérée. Cette conversion n'est guéres moins difficile que celle des plus vieux pécheurs d'habitude, & celui qui l'entreprend, s'il y réussit, méritera les plus grands éloges de la part de tout le genre humain. Ce ne seroit pas trop de lui adjuger cette couronne dont on décoroit les Citoyens qui avoient sauvé la vie à leurs Concitoyens. L'Auteur n'ignore pas que ce n'est pas assez de ranger ses idées & ses principes selon les régles de la méthode démonstrative. Il faut encore que toutes les piéces d'as-

ſemblage qui compoſent la démonſtration, ſoient de leur fond, bonnes & ſolides, ſans quoi le plus bel arrangement ne feroit pas ceſſer les anciens reproches d'incertitude. Ils augmenteroient plûtôt que de diminuer.

M. *Hoffmann*, pour parvenir à ſon but par une marche d'autant plus aſſurée qu'elle ſeroit plus lente, publia, il y a environ dix ans, (c'eſt-à-dire ſelon ſon calcul, après avoir enſeigné la Médecine pendant vingt-ſept ans) le premier Tome de ſon Syſtême *de Médecine raiſonnée*, où il expliqua *la Philoſophie du corps humain, vivant & ſain, & la maniere de le conſerver dans cet état & d'entretenir la vie.* Il expliqua dans le ſecond volume, qui ſuivit de près le premier, la Philoſophie du corps humain malade, & il expoſa avec tout le ſoin & l'étude néceſſaires les cauſes qui produiſent les différens déſordres des fonctions du

corps. Dans le troisiéme Volume il *applanit le chemin qui méne à la Pathologie & à la Thérapeutique & il indiqua le chemin qui méne plus directement dans l'interieur de ces Sciences.* C'est là qu'il enseigne la maniere de rassembler & de composer des histoires de maladies, pour les distinguer par des prognostics justes ; qu'il indique toutes les espéces de remédes réduites à quatre classes générales, & qu'il explique la maniere Physique & Méchanique dont ils agissent sur le corps humain.

Dans ce quatriéme Volume que nous annonçons, on trouvera les causes & la *cure* de chaque maladie en particulier : mais M. Hoffmann se renferme actuellement dans les Fiévres. Si on lui reproche d'avoir laissé longtems attendre le présent Volume, il répond qu'il ne sçauroit s'en repentir, parce qu'il falloit s'instruire par une longue expérience, pour être

en état de parler méthodiquement de toutes les maladies.

L'Auteur prenant avantage de l'autorité que donnent le mérite & les emplois, tient un langage que nous ne tiendrions pas même après lui, si nous craignions que quelqu'un s'en offensât : mais nous sommes persuadés qu'il arrivera à cette occasion, comme au Sermon & à la Comédie, qu'on ne s'applique rien de ce qu'on voit & de ce qu'on entend : nous nous flattons qu'aucun de ceux sur qui M. Hoffman tombe si rudement, ne croira être l'objet de son zéle. Ainsi il n'y aura pas si grand mal à transcrire ici la maniere dont il justifie sa lenteur à produire de nouveaux Ouvrages.

» Me conviendroit-il de tomber dans un défaut que je n'ai pas remarqué sans douleur, & même sans indignation, d'augmenter le nombre des ignorans qui se jouent impudemment de

» la vie des hommes, à qui ils » portent tous les jours un préju- » dice irréparable par la maniere » dont ils les traitent lorsqu'ils » sont malades ? Me serois-je mis » au nombre de cette foule d'Au- » teurs de pratique, qui ayant » composé avant que leur juge- » ment fût suffisamment meuri, & » denués de toute expérience, ou » n'en ayant du moins qu'une fort » insuffisante, ou qui s'étant conten- » tés de compiler ce que les autres » ont écrit & ayant copié jusqu'aux » fautes dans lesquelles ils sont » tombés, n'ont fait que répandre » des erreurs extrêmement préjudi- » ciables aux Malades ?

L'Auteur a conçu que, pour établir sur des principes fixes & demonstratifs un systême de médecine pratique, il falloit commencer par rassembler une grande quantité d'Observations de pratique : il faut aussi connoître à fond les causes nuisibles & morbifiques, re- chercher

chercher soigneusement les vertus des remedes. On n'acquiert toutes ces connoissances que par beaucoup d'Observations cliniques & en remarquant exactement ce qui arrive dans un grand nombre de sujets, qui différent à raison de l'âge, du sexe, de la naissance, de la disposition héréditaire, de l'habitude du régime & du genre de vie, de la sensibilité, de l'état précédent de la santé : & ce qui est le plus essentiel, ces Observations doivent être faites, non-seulement dans les maladies simples, mais aussi dans les maladies compliquées.

Ce n'est pas encore assez : les Observations les plus exactes ne suffisent pas pour éviter les erreurs soit en jugeant, soit en appliquant les remedes : on a encore besoin d'une clef qui découvre les causes de fait qui sont particulieres dans l'Histoire de chaque maladie : c'est avec cette clef qu'on est en état de

tirer d'une grande quantité d'Observations, des Axiomes Généraux, extrêmement utiles pour les progrès de la Pathologie & de la Therapeutique. Or cette précieuse clef n'est autre chose que la connoissance des principes Anatomiques, Physiques, & Méchaniques; mais une connoissance qui *mette en évidence ce qui appartient à la structure intime du corps humain & de ses parties* . . . . . . *& les facultés des choses corporelles, qui n'agissent pas sur le corps selon les impressions de la volonté, mais par une nécessité immuable dépendante des Loix de la nature.*

Si tout ce que l'on exige est nécessaire, sur-tout dans un haut degré de perfection, pour guérir la Médecine de ses incertitudes, cette *cure* paroît si difficile qu'on est bien tenté de la juger impossible. Cependant rassurons-nous sur les promesses d'un aussi grand Maître que M. Hoffmann, & cessons

de reprocher aux Médecins qu'ils ſe trompent quelquefois. Leur Art demande tant de ſcience, de pénétration, de prudence, d'application, qu'il eſt bien étonnant qu'ils ne ſe trompent pas beaucoup plus ſouvent. On reviendroit de toute prévention à leur égard ; ſi on liſoit avec quelque attention ce que nous venons de dire.

L'Auteur à qui ſa ſincérité & ſa droiture ne permettent pas de ſe taire ſur les imperfections qu'il a remarquées dans la Médecine, produit comme *un témoignage inconteſtable de l'imperfection de la Therapeutique admiſe de nos jours, le honteux diſcord, qui ſe trouve entre les Médecins ſur les vertus & l'uſage des remédes.* Il y a des remédes que les uns rejettent entiérement : pendant que d'autres les admettent en certaines circonſtances, & que d'autres enfin les approuvent univerſellement : ajoutez à cela la multiplicité des reme-

des, simples & composés, Galeniques & Chymiques que plusieurs Médecins croient nécessaires pendant que d'autres se tiennent aux remedes généraux. Les anciens qui ignoroient parfaitement la Pharmacie & la Chymie ont guéri les maladies les plus rebelles avec l'eau de source pure, ou chargée naturellement de principes Minéraux, le lait, le petit lait, les gruaux, les décoctions & infusions des espéces végétales, les bains, les frictions, le retranchement total ou partiel des alimens. Il vient en pensée que, si les anciens avec des remedes si simples, & qui n'ont rien de dégoûtant, guérissoient aussi souvent & aussi sûrement les maladies qu'on le fait aujourd'hui par l'usage de tant de remedes nouvellement inventés & plus insupportables que le mal même, la condition des Malades fut autre.

fois plus heureuse, qu'elle n'est de notre temps.

Exposons la méthode de l'Auteur & qu'il suit constamment dans tout son Ouvrage. Il ne semble pas que les Critiques les plus difficiles puissent la désaprouver. S'il y a quelque chose qui leur déplaise, ce ne sera pas dans la méthode, ce sera dans l'éxécution.

M. Hoffmann met d'abord à la tête de ce qu'il a à dire sur chaque fiévre, une définition exacte de cette fiévre en particulier, mais une définition qui la distingue de toutes les autres fiévres: ce qui n'est pas peu important. Un Médecin a bien de l'avantage quand il peut discerner de toute autre maladie, celle qu'il entreprend de guérir. On conviendra que ces sortes de définitions ont dû couter beaucoup. Ce n'est que par des Observations sans nombre & une longue expérience qu'on parvient

à demêler ce qui caractériſe chaque fiévre.

Immédiatement après la définition, on trouve une Hiſtoire générale & complette de la maladie avec toutes les circonſtances néceſſaires. Il ne s'eſt pas borné à ſa propre expérience, quelque grande qu'elle fût, il a profité de celle des plus fameux Médecins. Il s'eſt ſervi très-utilement des écrits d'Hippocrate, d'Aretée, de Celſe, de Cœlius Aurelianus, & de Trallien, qui ont beaucoup mieux écrit l'hiſtoire des maladies que n'ont fait les Modernes.

A l'hiſtoire de la maladie, ſuccédent des recherches ſur la cauſe prochaine & complette qui produit les ſymptômes. Suivent les Signes qui ſervent à former un juſte *prognoſtic* de la maladie, dont la théorie étant ſuffiſamment éclaircie, on paſſe *à la cure & aux indications curatives.*

L'Auteur ne prétend pas reſ-

traindre les Médecins à la lecture de ses ouvrages, & les asservir à l'observation des régles qu'il y prescrit. Il est à propos qu'ils puisent encore dans d'autres sources les vérités qui s'y rencontrent. Il leur recommande de lire parmi les anciens Hippocrate, Aretée, Trallien & Celse : parmi les François Modernes, Baillou & l'heureux Praticien Riviére; parmi les Italiens, l'excellent Commentateur d'Hippocrate, Mercurialis, Lancisi & Baglivi; parmi les Anglois, S'Willi, Sydenhan & Morton; parmi les Hollandois, Sylvius & Boërhave; parmi les Allemans, Sennert, Hildanus & Etmuller.

Un exemple tiré de l'Ouvrage instruira mieux les Lecteurs de la méthode de M. Hoffmann, que ne feroient de longues écritures. On connoîtra en même temps le stile du Traducteur. Nous nous attachons préferablement à la petite vérole, parce que cette maladie

déſole ſouvent les familles les plus illuſtres & les plus opulentes : ce qui nous perſuade qu'on ſera bien aiſe de ſçavoir la doctrine & la pratique de l'Auteur ſur un Article ſi important. Nous reſſerrerons le plus qu'il ſera poſſible, ce qui eſt étendu autant qu'il convenoit dans le Livre.

» La fiévre de la petite verole » eſt une fiévre aiguë & conta- » gieuſe, dans laquelle.. une matie- » re extrêmement déliée, cauſtique, » corrompuë & propre à cauſer » des inflammations & des ulce- » res, eſt pouſſée vers la ſuperfi- » cie de la peau... Les Sympto- » mes qui annoncent cette mala- » die, ſont la laſſitude, l'abbat- » tement des forces, le ſommeil » inquiet, le dégoût des alimens, » l'envie de vomir, le mal de tête, la » frayeur pendant le ſommeil, la » conſtipation, la toux & des friſſon- » nemens.... Il ſurvient enſuite une » chaleur dans tout le corps, les bat-

» temens du pouls deviennent plus
» fréquens, la ſoif augmente auſſi
» bien que la douleur que l'on reſ-
» ſent dans la tête, dans les reins
» & dans l'épine du dos .... les
» jeunes gens tombent fréquem-
» ment dans le delire, l'inquié-
» tude & l'agitation. Entre le troi-
» ſiéme & le quatriéme jour, on
» apperçoit ſur le viſage & autour
» du col, des taches rouges dont
» le nombre augmente peu à peu:
» après celles du viſage & du col,
» il en paroît ſur l'eſtomach, les
» bras, le ventre ... le dos ....
» Cette éruption dure pendant
» deux jours de ſuite. ... Au ſixié-
» me jour, le pouls & la chaleur
» ſont preſque dans leur état natu-
» rel ... la ſuppuration commen-
» ce à ſe faire après le cinquiéme
» jour ... & lorſqu'elle eſt parve-
» nuë à ſa plus grande force, &
» qu'elle s'eſt faite ſur le viſage
» ſur-tout, & dans les mains ....
» elle allume une nouvelle fiévre

» ſymptomatique ſecondaire, ac-
» compagnée de ſoif, d'inſomnie,
» & d'inquiétudes dans les parties
» voiſines du cœur. Lorſque ces
» ſymptomes ſurviennent dans un
» corps dont les puſtules ſont
» abondantes, & d'une qualité
» venéneuſe, ils cauſent le delire
» & des convulſions, & la mort
» au neuviéme ou onziéme jour.
» Mais ſi les puſtules ſont en petit
» nombre & benignes ... elles ſe
» deſſéchent, & commencent à
» tomber le onze & les jours ſui-
» vans, & le Malade recouvre la
» ſanté.

Le ſentiment de M. Hoffmann eſt que les petits conduits de la moëlle épiniere qui ſont obſtrués, ſont le lieu où réſide la liqueur venéneuſe, qui cauſe la petite verole : il s'explique avec autant de capacité que de clarté ; mais cette Théorie *ne regarde point directement la pratique & la cure* : ainſi nous paſſons outre : la matiere ve-

néneuſe, qui cauſe la petite verole, *paroît avoir un double caractére ; le premier eſt acre & inflammatoire . . . le ſecond eſt cauſtique & putréfiant . . .* On connoîtra à ces marques ſi la petite verole n'eſt pas dangereuſe : *ſi les puſtules ne ſont point trop abondantes ; ſi elles ſortent, ſuppurent, & ſéchent, dans l'ordre & le temps convenable ; ſi elles ne ſont pas trop profondes, ſi elles rendent un pus qui n'ait pas de mauvaiſe qualité ; ſi elles ſont ſuffiſamment élevées, entourées d'un cercle rouge ; ſi après qu'elles ſont ſorties dans les parties ſupérieures, la fiévre & les ſymptômes, dont elle eſt accompagnée, diminuent conſidérablement.* Cette eſpéce de petite verole guérit ſouvent d'elle-même, & par le ſeul ſecours de la nature : il n'en eſt pas de même quand la petite verole a un *virus* malin & cauſtique, ce qui ſe reconnoîtra à ces marques : *ſi elle paroît trop tôt ou*

trop tard, ſi elle eſt platte & ne ſuppure point ; s'il y a beaucoup de puſtules d'une couleur livide & quelques-unes noires, ou entourées d'un cercle noir ; ſi le pouls eſt vite, & que les agitations continuent après une eruption ſuffiſante ; ſi les Malades tombent aiſément en défaillance en ſe mettant ſur leur ſéant ; ſi les puſtules ſont ſanglantes, & qu'il ſurvienne des urines ou des diarrhées ſanglantes : tous ces ſignes ſont mortels & de vingt perſonnes qui ſont attaquées de ces ſymptômes, à peine y en a-t'il une qui échappe.

L'Auteur remarque que ceux à qui la petite verole eſt funeſte, meurent pour l'ordinaire dans les jours critiques, le neuf, le onze, le quatorze, dans des convulſions. Quelques-uns meurent d'un catarrhe ſuffoquant ... On trouve dans la ſuite la cure de cette maladie ſi redoutée avec un grand nombre d'obſervations très-utiles :

mais la loi indiſpenſable de la brié-veté nous arrête au commencement de la courſe. Nous ne ſçavons pas ſi M. Hoffmann ne s'eſt jamais trompé : mais après avoir tant obſervé, reflèchi, médité, raiſonné, pour ſe préſerver de toute mépriſe, ſe trompât-on ſouvent, on ſeroit à couvert de tout reproche. On comprendra par la Lecture de l'Ouvrage qu'on vient d'annoncer, combien il en coute d'application & de travail, pour exceller dans la Médecine. Ce n'en ſeroit pas aſſez ſi l'on n'avoit pas avant toutes choſes, une force de jugement ſinguliere. Nous ſommes perſuadés qu'elle ne manque jamais.

ARTICLE CXV.

INSTITUTIONS NEWTONIENNES ou Introduction à la Philosophie de M. Newton: Par M. Sigorgne de la Maison & Societé de Sorbonne, Professeur de Philosophie en l'Université de Paris. Tome I. p. 240. in 8°. sans la Préface. A Paris, chez Jacques-François Quillau fils, Libraire rue saint Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux Armes de l'Université. 1747. Avec Approbation & Privilége du Roi.

TOut Particulier qui, dans une République, où le peuple a l'autorité suprême, éléve un batiment superbe & d'une Architecture extraordinaire, court risque d'avoir autant d'ennemis qu'il a de concitoyens. On le soupçonne d'aspirer à la domination, & il est

heureux, si l'on se contente de l'obliger à démolir un édifice qui lui a tant couté. Un Philosophe qui met au jour un nouveau Systême, capable, s'il subsiste, de ruiner tous les Systêmes des autres Philosophes, ne hazarde gueres moins que le Citoyen dont nous venons de parler. Il n'y a point de gouvernement aussi Democratique que celui de l'Empire des Sciences. J'entens celles qui ne reconnoissent aucun autre guide que la raison. Dans cette vaste Région, chacun se croit bien fondé à défendre sa doctrine, & à détruire toute doctrine nouvelle dont il est incommodé.

L'illustre Newton, dont la Philosophie *est devenuë celle de la plûpart des Sçavans & de presque toutes les Académies*, eut bien des combats à essuyer. Les mots de *Vuide* & *d'Attraction*, qu'on rencontre quelquefois dans les *Principes Mathématiques*, jetterent

l'alarme, malgré les précautions de l'Auteur, parmi les nouveaux Philosophes, & exciterent bien des disputes.

Le Philosophe Anglois n'accorde rien aux hypotheses, qui ne sont que des fictions & des mensonges plus ou moins ingénieux. L'experience seule lui montre le chemin par où il doit marcher & *la Géométrie en tire les plus sûres conséquences*. Deux Théories principales dominent dans tout son ouvrage. Celle des Forces centrales, & celle de la résistance des Milieux. Newton avoit appris de l'expérience *qu'un corps frappé par un autre ne céde sa place qu'en lui ravissant autant de mouvement qu'il en reçoit*. Ainsi un Cylyndre, s'il n'y a point de vuide, ne peut parcourir dans l'air, la longueur de son axe, sans perdre la moitié de sa vitesse : conséquence démentie par le fait, & qui, si elle étoit vraie, réduiroit bientôt

toute la nature à un parfait engourdiſſement. Il étoit tout naturel d'en conclure, que le *Plein univerſel* eſt un principe faux, & *gratuitement imaginé.*

Il n'eſt pas ſi aiſé d'inférer de l'éxiſtence du Vuide l'exiſtence de l'Attraction : c'eſt toutefois ce que prétend M. Newton. Les eſpaces céleſtes étant ſelon lui deſtitués de matiere, ils ſont incapables d'action : la peſanteur n'y eſt point l'effet d'un Fluide, ou d'aucune impulſion corporelle, c'eſt donc *une tendance que le Créateur aura imprimée à toutes les parties de la matiere les unes vers les autres, & c'eſt ce qu'on entend par Attraction.*

Ce grand Philoſophe reconnut bientôt que cette péſanteur primitive ou tendance des parties de la matiere les unes vers les autres, combinée avec un mouvement de projection uniforme, produiroit le mouvement curviligne des plane-

tes : mais il falloit encore découvrir la loi de cette pesanteur primitive. La difficulté étoit d'y réussir sans le secours d'aucunes suppositions arbitraires. Le docte Anglois leur a interdit tout son systême. Que fait-il ? Il imite les Navigateurs, qui ne pouvant s'assurer par tout ce qui les environne, de la latitude du lieu où ils sont, la cherchent & la trouvent dans le Ciel. Voici comme il s'y prend.

On a observé que les Planétes décrivent des ellipses dont le Soleil est le foyer commun : Or Newton a démontré qu'une ellipse ne peut être décrite autour d'un corps placé au Foyer, que la pesanteur ne varie dans la raison renversée du quarré de la distance. Voilà donc la loi de la nature, selon laquelle les Planetes tournent autour du Soleil, assujetties à une force centrale, qui diminuë comme le quarré de la distance augmente.

Il parut ensuite vraisemblable

à M. Newton, que la lune n'eſt retenuë dans ſon orbite, que par une ſemblable peſanteur, mais dirigée vers la Terre. Pour s'en aſſûrer il chercha avec ſoin ſi la peſanteur de la lune vers la Terre, n'étoit pas la peſanteur même des corps terreſtres, diminuée en raiſon inverſe du quarré de la diſtance de la Lune à la Terre. Tous les calculs furent inutiles tant qu'ils ne furent appuyés que ſur la meſure de la Terre, telle qu'on l'a par l'eſtime des Pilotes & des Géographes ordinaires : mais dès qu'il put y ſubſtituer les meſures tout autrement exactes de M. Picart, le calcul & les principes s'accorderent enſemble. Ce fut là une ſource féconde de pluſieurs autres découvertes ; nous nous contenterons de dire qu'on eſt venu à bout de dompter toutes les bizarreries de la Lune, & de les prédire avec la plus grande juſteſſe. Quelle victoi-

re pour les Astronomes ! M. Sigorgne nous avertit dans sa Préface qu'il n'a entrepris ces Institutions Newtoniennes, qu'en faveur de ceux, qui faute de loisir ou d'une connoissance suffisante de la Géometrie de Newton, ne peuvent lire ses principes. On n'exige des Lecteurs que la connoissance de la Géométrie élémentaire, & des premieres propriétés des sections coniques. On trouve ici un petit Traité de ces sections, tel qu'il convient pour la fin qu'on se propose.

Dès le commencement des Institutions Newtoniennes, on voit clairement une opposition irréconciliable entre Descartes & Newton. Jamais Philosophes n'établirent des principes plus contradictoires. Le premier, raisonnant sur des notions Métaphysiques, admit le plein, & se déclara même pour l'impossibilité du vuide. Le second s'appuyant plus sur les faits, que

ſur *des idées peu approfondies*, décida que non-ſeulement le vuide n'étoit pas impoſſible, mais qu'il exiſtoit. L'Auteur expoſe en peu de mots & ſans que la clarté en ſouffre, la méthode & les principes de Newton. Nous ſommes obligés de leur donner ici encore moins d'étenduë : c'eſt la loi de nos Mémoires, plus invariable que toutes les loix des Philoſophes & de leurs ſyſtêmes.

Un corps qui ſe meut dans un fluide, en diviſe les parties & perd autant de mouvement qu'il leur en communique. Il n'a pas ſeulement à vaincre la réſiſtance qui vient de la tenacité du fluide, il lui faut encore vaincre la réſiſtance qui vient de l'inertie du fluide, proportionnelle à la denſité ou quantité de la matiére. La premiere des deux réſiſtances peut être diminuée en rendant les parties du fluide plus gliſſantes & plus polies, ou autrement; mais la

résistance d'inertie ne sçauroit être diminuée que par la diminition de la masse & de la densité du milieu. Cette inertie est ce que M. Leibnits appelle, *tardivité à être mû.*

La résistance de la viscosité du milieu, est uniforme, constante & proportionnelle au temps. Si cette résistance étoit proportionnelle à l'espace parcouru en tems égal, ou à la vitesse du mobile, comme l'ont prétendu quelques Physiciens, *dans ce cas, le mobile perdant toujours d'autant moins de sa vitesse, qu'elle seroit plus petite, il ne parviendroit jamais au repos; ce qui est contraire à l'expérience.*

La résistance qui vient de la force *d'Inertie* est en raison composée de la densité du milieu, de la surface du mobile & du quarré de sa vitesse.

Si tout est plein, comme veulent les Cartésiens, les corps so-

lides ſe meuvent dans un milieu auſſi denſe qu'eux-mêmes. Ainſi un cylindre perdroit la moitié de ſa viteſſe en parcourant la longueur de ſon axe, & un boulet de canon ne pourroit parcourir deux fois la longueur de ſon demi-diamétre, ſans perdre la moitié de ſa viteſſe. Cependant il parcourt plus de mille fois ſon diamétre avant que la diminution de cette viteſſe ſoit ſenſible : il faut donc que le boulet ſe meuve dans un milieu extrêmement *rare* & que la denſité de l'air ſoit incomparablement plus petite, que celle du fer, quoiqu'extrêmement poreux ; ſans la *rareté* prodigieuſe de la matiére céleſte, les grands corps des Planetes ne pourroient ſe faire jour à travers un milieu auſſi denſe que l'Ether Carthéſien.

Les expériences faites dans la machine du vuide, décident que tout n'eſt pas *plein*. Après qu'on a pompé l'air, les corps les plus

compacts & le duvet tombent avec la même viteſſe, ce qui ne ſeroit pas, s'il reſtoit encore dans la machine, après l'exercice de la pompe, une matiere auſſi denſe qu'auparavant.

De l'Attraction.

L'attraction eſt le foible du Newtonianiſme, s'il eſt de la bienſéance d'uſer de ce terme en parlant de la doctrine d'un Mathématicien ſi profond, & qui n'a pas fait moins d'honneur à l'Angleterre par la force de ſon génie que ſes plus fameux Capitaines & ſes plus ſages Politiques, par leur conduite & par leur valeur. On ne doit pas eſperer que les Carthéſiens admettent jamais *cette tendance que le Créateur aura imprimée à toutes les parties de la matiere les unes vers les autres*. Ce ſeroit la deſtruction totale de ces tourbillons qui leur ſont ſi chers, & qui

qui roulent ſi agréablement dans leur imagination. Ce ſeroit ramener les qualités occultes des Peripatéticiens dont la ruine procura tant de gloire à Deſcartes. Quoi de plus incompréhenſible que cette tendance mutuelle, ſi on ne la regarde comme une impulſion continuelle du Créateur ! & ſi l'on en a cette idée, le flux & le reflux, le fer & l'aiman, & toutes les électricités nouvellement découvertes ne ſeront plus des Myſteres. On en ſera quitte en ſubſtituant la tendance mutuelle partout où le Peripatéticien plaçoit ſes qualités occultes.

Il étoit donc bien à propos que l'Auteur s'arrêtât ſur un point ſi important : mais ce qui ſurprendra ſingulierement ſes Adverſaires, c'eſt qu'il prétend que l'attraction, loin d'être contraire à la Philoſophie de Deſcartes, en eſt plûtôt le ſupplément & la perfection.

Selon les Cartéſiens, la matiere

eſt purement paſſive.. le mouvement n'eſt point *une qualité intime .. c'eſt le corps même ſucceſſivement créé ou appliqué à différens lieux*. Toutes les loix de la communication des mouvemens, c'eſt Dieu qui les a établies, & qui les maintient. Il lui étoit libre d'en établir d'autres. Ces communications ou impulſions ſont l'Ouvrage du Créateur auſſi bien que la tendance mutuelle des parties de la matiere, les unes vers les autres: & c'eſt une égale néceſſité dans les deux Philoſophies de recourir à Dieu. Une Phyſique qui n'y auroit aucun recours, ſeroit une Phyſique Epicurienne. En tout ſyſtême, il faut une loi primitive & émanée de la pure volonté du Créateur. La fonction du Philoſophe, c'eſt de développer cette loi, d'en montrer les différentes combinaiſons, & d'en aſſigner les effets. Les Partiſans de l'attraction, *dans l'explication des Phenomé-*

nes, ne disent point comme le peuple, qu'un tel effet arrive parce que Dieu le veut ; ils entrent dans le détail, ils analisent les circonstances qui concourent à la production d'un Phénoméne, & ils font voir que dans tel cas, il est une dépendance nécessaire de la loi générale : leur procedé est donc tout-à-fait méchanique, il est à couvert de tout reproche.

Les Cartésiens même ne sçauroient se passer de cette attraction, qu'ils réprouvent si hautement. Dans la derniere superficie du dernier tourbillon, tous les points qui la forment, tendent selon la loi des forces centrifuges, à s'échapper par la Tangente. Par où sont-elles retenues, si ce n'est par une impulsion plus forte vers le centre ? Or cette impulsion ne peut être corporelle, puisqu'il n'y a point de corps au-delà de la superficie du dernier tourbillon : c'est donc l'attraction de Newton.

L'Auteur observe ensuite les loix de l'attraction dans les grandes distances. *L'attraction ou la pesanteur des corps, les uns vers les autres, est réciproque.* Deux gouttes d'eau près l'une de l'autre se joignent pour ne composer qu'un tout, on distingue à l'œil le mouvement de toutes les deux. Si l'attraction n'étoit pas réciproque, une montagne presseroit la terre sans en être pressée : la terre cederoit donc à cet effort & se mouvroit à l'infini par un mouvement uniformément accéléré : ce qui est évidemment faux.

L'attraction est toujours proportionnelle à la masse ou densité du corps attiré.

L'attraction étant réciproque, un atome ne peut tomber vers la terre, que la terre ne s'éleve aussi vers l'atome : mais comme la terre est incomparablement moins attirée qu'elle n'attire, elle fait incomparablement moins de chemin,

Les effets diminuant ordinairement selon l'éloignement des causes, on est disposé à croire que la distance entre pour quelque chose dans la mesure de l'attraction ou de la pesanteur. M. Newton pour s'en assurer, s'est attaché au globe de la Lune, cette Planette étant assez éloignée de la terre, pour que la pesanteur, si elle est variable, y soit sensiblement differente de celle des corps qui nous environnent. Il a trouvé que la pesanteur de la Lune vers la terre *étoit la même que celle qui fait tomber ici les corps vers le centre de la terre, diminuée en raison du quarré de la distance de la Lune au centre de la terre.* Ainsi la pesanteur ou l'attraction n'est pas toujours égale, mais elle diminue toujours en même proportion que le quarré de la distance du corps attirant augmente. L'attraction de Jupiter, de Saturne, du Soleil & de tout autre corps, suit aussi, comme

l'attraction de la terre, la raison renversée du quarré de la distance à son centre. Les Planettes décrivent des Ellipses dont le Soleil est le foyer : or on démontre qu'un corps ne peut décrire une Ellipse en vertu d'une force tendante à un de ces foyers, que cette force ne diminue autant que le quarré de la distance augmente. On en conclut que *cette loi de l'attraction est donc* générale, & fondée sur une exacte induction.

De l'attraction combinée avec un mouvement de projection.

Cette matiere est une des plus belles parties de la Méchanique & de l'Astronomie : mais comme elle ne convient qu'à ces esprits sur qui les Mathématiques exercent naturellement une puissante attraction & qui sont en très-petit nombre, nous n'entrerons pas dans les profondeurs de ces Mysteres : ce sera assez de montrer à

la plûpart des Lecteurs l'entrée de cet immense labyrinthe, où ils n'ont nulle envie de s'égarer.

Si un corps est animé d'une force uniforme & constante, ou de plusieurs réduites à une seule, & qu'il soit continuellement poussé ou attiré vers un centre par une force accélératrice quelconque, il décrit une ligne courbe, que l'on nomme en général *Trajectoire.*

En tout mobile qui décrit une courbe, il faut considerer la force projectile, la force centripéte, qui détourne le corps de sa premiere direction, & la force *centrifuge.* Celle-ci est l'effort que fait le mobile pour s'éloigner du centre de son mouvement. Il n'est pas vrai que la force centrifuge soit toujours égale à la force centripéte; c'est une erreur que les Cartésiens ont eu intérêt de répandre, & dont quelques Newtoniens ne se sont pas assez gardés: la proposition est vraie dans le cer-

cle, non dans toutes les courbes.

La ligne décrite sera un cercle, si la force centripéte est égale à la force centrifuge, & la ligne de projection perpendiculaire au *rayon vecteur* : si la force centrifuge prévaut d'abord, & qu'ainsi le corps commence à s'éloigner du centre, on n'en doit pas conclure que cet éloignement croîtra toujours ; car il peut y avoir un point au-delà duquel le corps ne montera plus.

L'Auteur après avoir expliqué le mouvement en différentes lignes courbes, entreprend dans le Chapitre 8e. l'explication du mouvement des Planettes principales. La commune direction des Planettes vers l'Orient, leurs différentes grosseurs, l'inclinaison de leurs orbites & de leurs axes, leurs mouvemens de rotation, leurs différentes distances du Soleil, ne demandent, pour se conserver, aucune autre cause

que l'inertie naturelle aux Planettes, & il n'y a rien dans le systême de Newton, qui ait pû troubler à cet égard la disposition primitive du Créateur. Ce profond & sage Mathématicien ne s'est pas mis en devoir de rendre raison de ces divers Phénoménes. Il en comprenoit trop bien l'impossibilité. Il sçavoit par exemple, que la terre tourne sur son axe 17 fois plus lentement qu'il ne faudroit, pour que son mouvement fût avec celui de la Lune dans le rapport qu'exige la loi de Kepler. La force, qui emporte la Lune autour de la terre, n'est donc point celle qui fait tourner celle-ci sur son axe. Si les Cartésiens se sont mis dans la nécessité d'expliquer ces sortes de Phénoménes, c'est pour sauver l'honneur de leurs tourbillons, dont ils ne sont pas moins jaloux que les Navigateurs le sont de l'honneur du pavillon.

Le Parallélisme des axes de ro-

tation des Planettes eſt encore un de ces effets qui n'a beſoin pour ſubſiſter, que de l'inertie naturelle de la matiere. Les autres Phénoménes ſont des ſuites évidentes de l'attraction. On commence par l'ellipticité des orbes : ſi l'on conçoit Mercure comme projetté dans une direction quelconque à une certaine diſtance du Soleil, il aura vers le Soleil une peſanteur variable en raiſon inverſe du quarré de ſa diſtance à cet aſtre, & il aura été forcé de décrire par la combinaiſon de ces deux forces, une Ellipſe dont le Soleil aura dû être le foyer, en ſuppoſant que cet aſtre ſoit demeuré fixe & immobile : mais l'attraction étant réciproque, on ne ſçauroit ſuppoſer que le Soleil ſoit demeuré fixe & immobile : il s'eſt un peu élevé vers Mercure : il faut donc donner au Soleil un mouvement *projectil*, pour l'empêcher de ſe porter toujours vers Mercure, & dès ce mo-

ment ils auront été contraints l'un & l'autre de décrire en temps égaux des Ellipſes immobiles autour de leur centre commun de gravité. Ce centre eu égard à la maſſe du Soleil, a dû ſe rencontrer fort près de ſon centre de figure.

Cette doctrine eſt fondée ſur cette propoſition qui eſt ici démontrée. *Deux corps qui tournent autour de leur centre commun de gravité, décrivent autour de ce centre des Ellipſes ſemblables à celle qu'un des deux eût décrite autour de l'autre ſuppoſé fixe & immobile.*

En ſuppoſant que la terre, Mars, & les autres Planettes ayent été jettées ſucceſſivement, on en raiſonnera comme on a fait de Mercure, & l'on conclura que toutes les Planettes du ſyſtême ſolaire tournent autour d'un commun centre de gravité, peu diſtant du Soleil, ſans être troublées ſenſi-

blement dans leurs mouvemens. Ce sont des Ellipses peu différentes du cercle. Nous omettons à regret plusieurs mysteres Astronomiques, doctement expliqués selon les principes du Philosophe Anglois, & nous venons au mouvement des Cométes, si difficile ou plûtôt impossible dans le systême des Tourbillons. *Ces grands Corps, autrefois la terreur des peuples* ne sont que des Planettes, attirées vers le Ciel par une force variable en raison inverse des quarrés des distances, & qui se mouvant dans un espace entierement vuide, décrivent autour de cet astre, comme foyer, des Ellipses fort excentriques & extrêmement allongées.

Ces Cométes peuvent avoir leur cours dans toutes les directions, parce qu'elles ne sont assujetties par aucun tourbillon, à se mouvoir dans un sens plûtôt que dans un autre. Leurs courbes

s'étendant beaucoup au-delà de l'orbe de Saturne, les Cométes ne peuvent être visibles que dans leurs perihelies, & lorsqu'elles sont assez près du Soleil. Alors de leur masse échauffée par la proximité de cet astre, il s'éleve au-dessus de leurs surfaces, une fumée épaisse & composée d'exhalaisons & de vapeurs, lesquelles reflèchissant les rayons du Soleil, forment une trainée de lumiére assez foible, qu'on appelle *Barbe* ou *Queuë* selon sa situation, & *Chevelure* lorsqu'elle semble plus répanduë autour de la Cométe.

On ne doute pas que les Cométes dans leur mouvement ne décrivent des Ellipses, mais comme les calculs Astronomiques des Ellipses fort excentriques, sont très-longs & très-compliqués ; & que d'ailleurs les Cométes ne paroissent que pendant une petite partie de leur révolution; les Ellip-

ses très-allongées ayant vers un de leurs sommets une courbure peu différente de celle d'une parabole ; qu'on peut considerer comme une Ellipse infinie, on peut, sans aucune erreur sensible, rapporter le mouvement d'une Cométe dans le temps qu'elle est visible, à un mouvement dans une parabole. Les Astronomes, depuis Newton & à son exemple, en ont usé de la sorte, & leurs calculs se sont trouvés conformes à l'observation.

N'est-il pas suffisamment decidé par les institutions Newtoniennes, que tout vrai Physicien, de quelque secte qu'il soit, doit se plonger dans les Mathématiques, s'il veut contribuer à diminuer les incertitudes de la Physique ordinaire?

ARTICLE CXVI.

REFLEXIONS SUR QUELques causes de l'Etat présent de la Peinture en France &c. A la Haye, chez Neaulme. *Suite de l'Article CIX. au mois d'Octobre.*

Comme les Tableaux dont l'examen fait la plus grande partie de ce livre furent exposés l'an passé, & que d'autres, cette année, ont attiré les attentions du Public, nous ne suivrons pas notre Auteur dans tout son détail; nous ne pouvons que le prier de nous donner, sur les Tableaux qui viennent de paroître au Louvre, un second Volume semblable à celui-ci; en observant toutefois de tempérer un peu sa critique, de charger moins sa narration d'épisodes, & de rendre son stile plus uniforme; il est quelquefois, &

le plus ſouvent même, leger, coulant, agréable; en quelques endroits il s'appeſantit par les longues phraſes, par les détails minucieux, ſans compter que l'expreſſion n'eſt pas toujours correcte : or tous ces petits défauts ſont très-aiſés à réformer. Il n'eſt point de Peintre qui ne devînt bientôt excellent, ſi l'on n'avoit à lui reprocher dans l'exercice de ſa profeſſion, que des fautes comparables à celles que nous remarquons ainſi dans la maniere d'écrire de notre Obſervateur Anonime.

En repréſentant le ſallon tel qu'il parut au mois de Septembre 1746, il n'oublie aucun des genres qui avoient occupé les grands Maîtres. Sujets d'Hiſtoire tant ſacrée que prophane, Chaſſes, Animaux, Payſages, Portraits, Paſtels, rien n'échape à l'œil & à la plume de ce Connoiſſeur. Il donne communément des éloges aux Artiſtes. Il célébre ſurtout les ſieurs

Vanlo, Pierre, Coypel, Parrocel, Reſtout, Oudry &c. mai ces louanges où le ſtile de l'Art n'eſt point épargné, ſont mêlées de quelques avis, de quelques cenſures, & de réfléxions fréquentes ſur ce qui peut perfectionner parmi nous la Peinture. Ces petits morceaux d'inſtruction font beaucoup de plaiſir au Lecteur, & nous devons nous y arrêter quelques moments.

Le ſieur Pierre un de nos meilleurs Peintres avoit expoſé un Portrait aſſez joli repréſentant une perſonne déguiſée ſous les habits dégoutants de ces pauvres femmes, qui montrent dans Paris la Lanterne Magique ou des Marmottes en vie. Notre Obſervateur n'approuve point un deſſein de cette eſpéce, quoiqu'il rende juſtice au mérite de l'exécution.» J'ai » été charmé, dit-il, de voir la » plus noble partie du Public & » la plus ſenſée rejetter l'Emblê-

» me en admirant l'ouvrage qui a
» de vrayes beautés, & d'un naïf
» original & séduisant. Ce goût
» bas & dépravé de se faire pein-
» dre en Moine, en Sœur grise,
» en Quinze-Vingt, en Ramon-
» neur, a commencé chez quel-
» ques Personnes du premier or-
» dre que cette plaisanterie avoit
» amusés un moment. La Bour-
» geoise de Paris, Singe éternel
» de la Cour sans pouvoir lui res-
» sembler qu'en ridicule, a saisi
» avec avidité cette mode, com-
» me toutes celles qu'elle imagine
» sottement lui pouvoir donner
» quelque air de condition.

Cette critique est suivie d'un Morceau où l'Anonime exhorte fort les grands Maîtres à ne pas dégrader leur génie. Il compare les sujets bas & puérils que traite un bon Peintre, aux fourberies de Scapin qui occuperent mal à-propos la plume de Moliere ; il ne veut pas même que les Au-

teurs s'amusent à ces petits ouvrages, qu'ils les regardent comme des délassements qui ne leur coutent aucune peine d'esprit : car enfin pour donner quelque chose de neuf & d'original en quelque genre que ce soit, il faut de l'application, du travail, autrement l'Auteur *tombera dans la vile multitude des Peintres qui inondent les Cabinets Bourgeois de nos petits Curieux.*

» D'ailleurs, continuë-t-il, les
» loisirs d'un grand Peintre d'his-
» toire sont rares & précieux.
» Après avoir rempli ce qu'il doit
» à sa religion, à sa famille, à
» ses amis, à la societé, dont il
» ne doit jamais se dispenser,
» quel tems pourra-t-il prendre
» pour divertissement des grandes
» occupations de sa profession,
» s'il employe le peu qui lui reste
» à travailler à de nouveaux Ta-
» bleaux ? Veut-il sçavoir quels
» sont les délassements d'un Pein-

» tre hiſtorien ? c'eſt de lire & d'é-
» tudier nos meilleurs livres d'hi-
» ſtoire : d'y démêler les ſujets
» non ſeulement intéreſſants &
» pittoreſques, mais encore ſin-
» guliers & hors des ſentiers bat-
» tus. C'eſt d'en jetter tout de ſui-
» te les idées ſur le papier dans
» leur premier feu, de crainte
» qu'elles ne ſe réfroidiſſent en y
» revenant, comme l'ont pratiqué
» tous nos grands Poëtes & nos
» Ecrivains célébres. C'eſt de faire
» la revuë des deſſeins où il aura
» copié les Morceaux de nos
» grands Maîtres qui l'ont frap-
» pé : ou bien de repaſſer dans
» ſes Eſtampes les merveilles des
» excellens Peintres anciens &
» modernes ; de méditer profon-
» dément ſur leurs beautés, de
» s'efforcer de découvrir la ſource
» qui les a produites, le germe
» qui a enfanté chez eux cette
» vie, cette chaleur d'expreſſion ;
» cette rare intelligence, cette

» élévation d'idées sublimes dans
» leur composition que l'on admi-
» re. Dans ses loisirs, il aura enco-
» re à étudier la partie du *Costu-*
» *me*, qui est la religion, les
» mœurs, les habillements, les
» bâtiments, les sites, les arbres
» même de chaque Pays, de cha-
» que Nation, & surtout de celle
» qui fait le sujet du Tableau au-
» quel il travaille. Voilà les rou-
» tes qui ont mené les Poussin,
» les Rubens, les le Brun, &
» quelques autres sur le sommet
» de cette montagne escarpée où
» est placé le temple de l'Immor-
» talité. »

Notre Auteur excite partout les Peintres de l'Ecole Françoise au travail, à l'étude. Il se plaint que que quelques-uns sont peu Inventeurs parce qu'ils lisent peu, qu'ils négligent d'apprendre, & qu'ils se contentent de copier *les pensées d'autrui, semblables à ces Animaux stupides qui n'osent port-*

ter leurs pas hors de ceux qui les précédent.

A l'occasion d'un petit Tableau du sieur Pierre, dont l'on avoit admiré le coloris, l'Anonime parle en Maitre de cette partie de la Peinture. » C'est celle, dit-il, qui » appelle le Spectateur : qui fait » le Peintre, qui constituë son » nom & son caractére. Celui qui » n'excellera que dans le dessein, » ne sera jamais qu'un grand Dessinateur . . . On regardera comme un excellent Géométre celui » dont on admirera la science des » racourcis & des illusions étonnantes de la perspective. Mais » l'on ne pourra jamais concevoir » un véritable Peintre sans la partie du coloris. C'est son charme » qui m'attire par le brillant éclat » des objets imités, & cette imitation, portée au plus haut degré, est souvent plus séduisante & plus enchanteresse que le » vrai même, auquel elle ajoute

» par le choix de ce qui eſt le plus » beau dans la nature..... Et il ne » faut pas croire que cette haute » intelligence du coloris & cet ar- » tifice de ſéduction ſoit aiſé. Par- » mi le grand nombre de Pein- » tres célébres dans les Ecoles, » combien peu de parfaits Colo- » riſtes? &c. On en donne tout de ſuite la raiſon qui eſt priſe de l'Art même, & qu'il faut lire dans le livre de l'Auteur; auſſi bien que tout l'examen des Portraits où il ſe trouve une multitude d'obſervations très-curieuſes.

Outre les Tableaux qu'on expoſe au Louvre, l'uſage eſt d'y préſenter aux yeux du Public les Chef-d'œuvres de la ſculpture, de la gravure & du deſſein. Notre Anonime étend ſes réfléxions & ſes éloges à ces trois parties ſi intéreſſantes pour les Arts. Les ſieurs Bouchardon, Adam, & le Moine tiennent ici le premier rang parmi les Sculpteurs; on parle avec beau-

coup d'honneur de leurs Ouvrages: mais cet endroit du livre que nous analiſons eſt tellement rempli de digreſſions qu'on perd de vuë les ſtatues, les buſtes, les bas reliefs dont il devroit être queſtion, pour ne penſer qu'aux monuments d'Architecture dont on a voulu décorer Paris. C'eſt que l'Auteur commençant par la belle fontaine du ſieur Bouchardon (rue de Grenelle) & faiſant remarquer qu'il ne manque qu'un Emplacement à ce magnifique Ouvrage; l'eſprit de Critique, diſons plûtôt le zéle des Arts le ſaiſit tout-à-coup, il plaint le ſort de cette Capitale qui *devroit exceller ſur toutes les autres.. & qui eſt cependant des plus irrégulières, des moins décorées.* Tantôt ſes Palais demeurent imparfaits, comme celui du Louvre *le plus ſuperbe Edifice qui eût exiſté ſur la terre s'il eût été fini.* Tantôt la façade des plus belles Egliſes ne peut être apperçuë, comme le Portail de

de S. Gervais & celui qu'on vient de finir pour les PP. de l'Oratoire de la Rue S. Honoré. » Ce Portail, dit l'Auteur, a été fort approuvé du public, & il le mérite par la propreté de l'appareil & la recherche de la Sculpture. Il a la destinée de tous les beaux morceaux d'Architecture de cette Ville, c'est qu'on ne sçauroit les voir ; je veux dire que l'on ne peut se placer dans un point de vuë convenable pour les observer. » Cela se vérifie encore par le nouveau Portail de la Chapelle de S. Louis du Louvre, Ouvrage où il y a beaucoup de genie & d'invention, mais tout-à-fait hors du point de vuë.

A l'égard de celui de S. Gervais, le plus magnifique de tous, c'étoit bien l'intention de M. T. ** ci-devant Prévôt des Marchands d'en procurer la vuë aux Citoyens, & aux Etrangers. Il n'étoit question pour cela que de laisser vuide tout

le terrain qui eſt entre S. Gervais & l'Hôtel de Ville à meſure que les maiſons tomberoient en ruine; mais ceux qui étoient intéreſſés à ces édifices ne ſe prêterent point à un deſſein qui auroit fait beaucoup d'honneur à la Ville; ils refuſerent toute eſpéce d'accommodement quoiqu'on offrît de les dedommager; & c'eſt ce que n'a point ſçû notre Auteur Anonime qui fait une invective contre la réédification des maiſons voiſines de S. Gervais (*pp. 134 & ſuiv.*)

La cenſure de la Baſilique de S. Sulpice tient auſſi de la ſatyre; l'Anonime ne regrette pas de ne point voir le Portail qu'on bâtit actuellement, il le trouve encore trop viſible, comme il juge tout l'édifice trop ſolide, & la tribune pour l'orgue trop conforme au goût du Portail. Nous le repétons. Il entre dans ce morceau un ton chagrin, cauſtique, qui fait peur-

être qu'on doit rabattre un peu de la séverité de ce jugement.

Après ces épisodes, l'Auteur reprend de sang froid la suite des sculptures, des estampes, & des desseins du Sallon, il encourage fort tous les ciseaux, les burins, & les crayons; il conseille à tous les Auteurs de *mépriser avec fermeté la censure amere & maligne de plusieurs Spectateurs pendant l'exposition.* » Dans la plûpart, c'est » jalousie; chez d'autres, c'est hu» meur & antipathie, souvent un » ridicule orgueil de ne vouloir » point plier son sentiment à l'o» pinion commune, chez d'autres » enfin, c'est une vanité assez fol» le de prétendre se faire remar» quer par la singularité de ses » decisions, & le travers de son » esprit, ne pouvant se distinguer » par sa droiture.

Tout le livre est terminé par ce morceau qui contient les sentiments d'un honnête homme. »

» Une conſolation des plus ſenſi-
» bles aux perſonnes aſſez mal-
» heureuſes pour ne pouvoir ſer-
» vir leur patrie ni par l'utilité ni
» par l'agrément ; ce ſeroit celle
» de travailler, & d'aider à la ré-
» putation de ceux qui l'honorent
» par leurs talents, de les publier
» par-tout, & par là d'exciter, chez
» leurs Amateurs les plus éloignés,
» le deſir d'embellir leurs cabinets
» ſoit dans les Provinces, ſoit dans
» les Pays étrangers. Y réuſſir,
» ce ſeroit contribuer en quelque
» ſorte à l'intérêt des Auteurs, &
» à la gloire de la nation. Quel
» bonheur pour ce foible écrit
» qu'un pareil ſuccès !

ARTICLE CXVII.

ESSAI DE L'ÉDUCATION de la Nobleſſe. 2 volumes in-12. A Paris chez Durand, rue S. Jacques, à S. Landry & au Griffon. Ier vol. pages 367. ſans l'Avant-propos & la Table des Matieres. II. vol. pages 360.

L'Auteur de cet Ouvrage, qui eſt bien écrit, & inſpire par tout la probité, l'honneur, les bonnes mœurs & la Religion, n'a d'abord eu pour objet que la jeune Nobleſſe deſtinée à la profeſſion des armes; mais il nous apprend que le zele ſincere de l'utilité publique lui a dicté » un plan d'é» ducation depuis les premieres » inſtructions que l'enfance eſt » capable de recevoir, juſqu'à ce » qu'on ſoit en état de choiſir une » profeſſion, & d'entrer dans la

» glissante carriére du monde :
» qu'il a eu en vuë d'étendre l'é-
» ducation en général, & de l'a-
» bréger en particulier, c'est-à-
» dire d'augmenter le fond, & de
» diminuer la forme; d'enseigner
» à la Jeunesse des choses curieu-
» ses, qu'elle ignore ordinaire-
» ment, & d'indiquer les moyens
» les plus courts & les plus faci-
» les pour les apprendre...

Il ne se déclare pas ouverte-ment contre l'éducation commu-ne; l'exemple des anciens Perses & des Lacédémoniens, dont il parle avec éloge, & ce qu'il ajoute que dans tous les Etats po-licés il y a des établissemens pour l'éducation des Enfants, prouve qu'il en connoît les avantages; mais il ne dissimule point que l'é-ducation particuliere lui paroît préférable, au moins pour la No-blesse. Toutes deux ont sans dou-te leurs inconvenients, mais l'Au-teur ne paroît pas avoir assez ba-

lancé ceux de l'une & de l'autre. Nous convenons avec lui que la Noblesse ne doit pas être élevée comme le peuple, puisqu'il s'agit, à l'égard de la premiere, »de former » des Prélats Sçavants & vertueux, » des Hommes d'Etat éclairés & » prudents, des Généraux habiles » & magnanimes; des Magistrats » doctes, justes, inébranlables aux » sollicitations, tous également » soumis aux Loix, & préférant » le bien public à leur intérêt par» ticulier. » Mais *avant que d'être en état de choisir une Profession, & d'entrer dans la glissante carriere du monde*, c'est à dire, pendant tout le tems de l'éducation commune, est-elle contraire cette éducation aux vûës, qu'on a sur la Noblesse, ou plûtôt n'y est-elle pas plus propre que l'éducation particuliere? L'exemple des Perses, au temps de Cyrus, & celui des Lacédémoniens sont du moins en sa faveur: les uns & les autres ne se

plaignoient point, comme fait notre Auteur, que la Noblesse y étoit infiniment negligée, que le Grand Seigneur étoit élévé comme le Bourgeois, & ceux, qui sont nés pour commander, comme ceux, qui sont nés pour obéir. Ils croyoient même qu'elle avoit de grands avantages : que les jeunes gens ne prennent que trop tôt un certain air de hauteur, qui n'est bon, qu'à les faire donner dans la fatuité, à leur faire oublier, ce qu'ils ne doivent jamais ignorer, qu'ils sont hommes comme les autres, & qu'en quelque situation qu'ils puissent se trouver, la modestie, l'humanité, la subordination, la dépendance sont des vertus, qui leur sont nécessaires, & qui bien loin de les avilir, relévent beaucoup l'éclat que leur donne la naissance.

Que l'ingénieux Auteur examine bien ce qui dérange l'éducation des enfants de qualité, &

il avouera en premier lieu, que généralement parlant, le mal eſt encore plus grand dans le domeſtique, & que c'eſt là principalement qu'on voit ce dont il ſe plaint, que preſque la ſeule différence, qu'il y a entre l'éducation de la Nobleſſe & celle du peuple, c'eſt d'exceller dans la grace du corps. En ſecond lieu, que pour former la raiſon, inſpirer les vrais principes de la Religion, élever l'ame, donner de l'étendue, de la juſteſſe & de la pénétration à l'eſprit, ce qu'il regarde très-bien comme le fruit d'une bonne éducation, il ne faut point qu'à cet âge un Enfant de condition ſoit réduit aux leçons particulieres d'un Gouverneur, quelqu'habile, qu'il ſoit, & environné de valets & de femmes. Ignore-t'il, que c'eſt dans cette ſituation » que les mêmes » qualités, qui par le ſecours de » l'éducation perfectionnent les

» talents, forment des vices encore
» plus grands ?

Nous ne sommes nullement éloignés de souhaiter comme lui que les Meres nourissent encore elles-mêmes leurs enfants, & que les Peres puissent se charger de leur éducation. Mais nous ne ramenerons point cet heureux tems. Il faut donc prendre un systême pratiquable dans l'état, où sont aujourd'hui les choses. » Rien n'est
» plus ordinaire, (& nous en con-
» venons avec lui,) que de voir
» des parents, qui cherchent à se
» débarrasser le plûtôt qu'ils peu-
» vent, de leurs enfants : ils les
» abandonnent sans inquiétude à
» des soins étrangers, & ne les
» voyent que rarement : la mau-
» vaise éducation, qu'ils ont euë,
» leur sert de Regle pour celle de
» leurs enfants, & se perpetuë de
» génération en génération. Ces
» Peres mal élevés sont esclaves
» de la coutume ; ils n'ont ni la for-

» ce, ni la volonté d'en ſecouer le
» joug : leur eſprit borné n'a pas aſ-
» ſez d'étenduë, ni de diſcernement
» pour en appercevoir les défauts,
» & pour en choiſir une meilleure.

Mais tout cela n'eſt-il pas dit à pure perte ? Si les Peres ont des occupations, qui ne leur permettent pas de veiller ſur leurs enfants, ne font-ils pas ſagement de ſe repoſer ſur d'autres de leur éducation ? S'ils ont été mal élevés, ſont-ils capables d'élever leurs enfants, & n'eſt-ce point à tort qu'on leur reproche d'être en cela les eſclaves de la coutume, & de n'avoir pas la force d'en ſecouer le joug ? peuvent-ils en choiſir une meilleure, ſi leur eſprit borné n'a pas aſſez d'étenduë & de diſcernement pour connoître le mal & y remedier ? Notre Auteur en fait trop paroître lui-même dans tout ſon Ouvrage, pour n'avoir pas fait toutes ces réfléxions ; nous ſommes donc perſuadés que c'eſt

en désespoir de cause, qu'il s'est borné à donner des regles pour l'éducation particuliere de la Noblesse. Si elles ne produisent pas tout le fruit, qu'il en a prétendu, c'est que ce fruit dépend d'une chose, qu'il est infiniment rare de trouver : mais la Lecture de son Livre, que nous conseillons fort aux jeunes gens, & à tous ceux, qui sont chargés de leur éducation, y pourra beaucoup suppléer.

C'est au Chapitre second, qu'il entre proprement en matiére, & il commence par le choix des Gouverneurs, sous le nom desquels il comprend aussi les Précepteurs, parce que, dit-il, dans l'usage on confond les uns avec les autres, & que les fonctions sont les mêmes, excepté chez les Princes du sang. Nous ne pouvons qu'applaudir à tout ce qu'il recommande pour bien faire ce choix : mais il en résulte, qu'il est très-difficile d'y réussir. Notre Au-

teur prouve très-bien, & il appuye ſes preuves de l'exemple de Philippe, Roy de Macedoine, qu'on ne ſçauroit avoir trop d'égard & de conſidération pour un Gouverneur, que l'on charge de l'éducation de ſes enfants. » L'im-
» portance de ſon miniſtere l'exi-
» ge, & il le mérite certainement,
» s'il eſt capable de le bien rem-
» plir. On le doit d'ailleurs, quand
» ce ne ſeroit que pour inſpirer à
» ſes éleves du reſpect pour lui,
» & leur donner de la confiance
» en ce qu'il enſeigne. » Car ſi on le regarde, ce qui n'eſt que trop ordinaire, comme un domeſtique, ou ſi l'on ne le traite guéres avec plus de diſtinction, » l'orgueil &
» la fierté, qui ne ſe gliſſe que
» trop facilement dans le cœur des
» enfants, le leur fait regarder
» avec mépris.

On n'en manquera pourtant jamais, parce que ces places ont leur utilité : mais en trouvera-t-on ai-

ſément, qui ayent toutes les qualités, que demande notre Auteur, & qui ſont néceſſaires pour ce qu'il exige d'eux : car il ne lui ſuffit pas qu'un Gouverneur » ſoit profond » dans une ſeule ſcience, ou dans » un ſeul Art : il faut qu'il ait une » grande pureté de mœurs, & de » l'élevation dans les ſentiments ; » c'eſt la premiere & la plus im- » portante de ſes qualités ; qu'il » joigne à cela des connoiſſances, » qui s'étendent à tout ; qu'il con- » noiſſe le beau & le bon des cho- » ſes ; qu'il ait cet eſprit de juſ- » teſſe, qui donne le bon goût & » le diſcernement du vrai ; qu'il » ſçache l'uſage, qu'on doit faire » des arts & des ſciences, la route » qu'on doit ſuivre, juſqu'où on » peut avancer, & où il faudroit » s'arrêter. » Mais l'aſſemblage de ces qualités eſt bien rare, & un homme de ce mérite, ſans une grande néceſſité, ou une grande vertu, pourroit-il ſe réſoudre à ſe

charger d'une charge ſi peſante, & où il y auroit tant de déboires à eſſuyer ?

Notre Auteur convient qu'il eſt impoſſible de ſe diſpenſer d'abandonner aux femmes les premiers ſoins de l'enfance ; mais il voudroit que, ſans avoir égard à l'autorité de l'uſage, on donnât aux enfants des Gouverneurs avant l'âge de ſept ans, & il en apporte d'excellentes raiſons. Il recommande enſuite au Goûverneur de bien étudier le caractere, l'inclination & la portée de l'eſprit de ſon éleve, afin d'y proportionner la maniére de l'enſeigner, l'ordre & la ſuite de ſes études. Le détail, où il entre ſur cela, montre un homme, à qui une grande connoiſſance du monde, & de profondes réfléxions ſur un ſujet de cette importance ont acquis le droit de donner des leçons aux Maîtres mêmes.

Il ne prétend pourtant pas que

le Gouverneur enſeigne lui-même à ſon éleve tout ce qu'il doit ſçavoir ; mais il faut qu'il choiſiſſe les plus habiles Maîtres, parce que quand on a une fois reçu de mauvais principes, on a bien de la peine à en ſubſtituer d'autres à leur place. Auſſi Philippe de Macedoine voulut-il que ſon fils Alexandre apprît d'Ariſtote à lire. D'ailleurs c'eſt à lui à diriger les Maîtres dans les leçons qu'ils donnent, & l'Ecolier, qui les reçoit ; à diſtribuer le tems du travail & le tems du repos, les exercices du corps & ceux de l'eſprit ; à prévenir l'ennui, que peut donner la longueur des leçons ; à varier les occupations de maniere, que l'une ſerve de délaſſement à l'autre. Comme les enfants ſont naturellement portés à l'imitation, l'Auteur voudroit que le Gouverneur eût l'extérieur agréable ; il plairoit davantage, & ſon éleve ne prendroit dans les manieres & dans tout l'ex-

térieur, que de bonnes impressions. » les habitudes formées » dans cet âge tendre ne se corrigent que bien difficilement, ou » presque jamais. Je voudrois » donc, continue-t'il, qu'un Gouverneur eût beaucoup de politesse & des manieres agréables; » qu'il eût de la proprété sur lui, » de l'ordre & de l'arrangement » dans tout ce qu'il fait, que son » langage fût pur & exact, qu'il » eût de l'usage du monde, afin » de disposer ses éleves à passer » avec succès de l'étude à la bonne compagnie. » Enfin notre Auteur désaprouve fort avec raison l'usage, où l'on est, d'ôter les Gouverneurs aux jeunes gens, dès l'âge de quinze à seize ans, c'est-à-dire au tems, où ils en ont le plus de besoin.

Les premieres instructions font la matiere du 3[e] Chapitre. On a tort, dit l'Auteur, de penser que les enfants ne raisonnent pas: il

ne faut, pour ſe détromper, que les obſerver dans leurs petits jeux & les entendre parler. D'ailleurs, lire & écrire ſont des études preſque méchaniques, du moins elles demandent plus de mémoire que de raiſonnement, & les enfants en ont beaucoup. Il faut abréger ces études, c'eſt autant de gagné pour un tems, qui eſt précieux. Les nouvelles méthodes plaiſent beaucoup à notre Auteur par cette raiſon. Il veut qu'on faſſe d'abord lire les enfants dans des livres François, & il en apporte de fort bonnes raiſons. Il juge important de faire attention aux livres, qu'on leur mettra d'abord entre les mains, qu'ils puiſſent nourrir l'eſprit & former le cœur, & que rien n'y altére la pureté du langage.

Il parle de la Religion dans le 4e Chapitre en homme, qui en eſt lui-même rempli; & il déplore l'abus, qui s'introduit de ceſſer avant

quinze ans d'en inſtruire la Jeuneſſe. Parmi les livres, qu'il conſeille de faire lire à cet âge, il a oublié le plus utile de tous, qui eſt l'Inſtruction de la Jeuneſſe de M. Gobinet : il en recommande d'autres qui paſſent de beaucoup la portée des jeunes gens.

Ch. V. L'étude des langues eſt encore une étude de mémoire. Notre Auteur veut qu'on y applique de bonne heure les enfants, que l'on commence par la Langue Françoiſe, & qu'on l'enſeigne par méthode. Il n'approuve point l'uſage des thêmes, celui des verſions, pour quelque langue que ce ſoit, lui paroît plus ſimple & plus aiſé, & il en parle par expérience. Il a raiſon ſans doute, ſi l'on ne veut qu'entendre ces langues en les liſant : mais combien de gens de condition ſe trouvent dans le cas de parler & d'écrire en Latin, & ſe trouveront bien embaraſſés, s'ils n'ont point ap-

pris à composer ? Au reste il trouve fort mauvais que la plûpart négligent le Grec & le Latin, & se privent par là de la lecture de tant d'excellents ouvrages des siécles les plus illustres de Rome & de la Gréce.

Ch. VI. La Géographie est une science si facile, dit notre Auteur, & d'une utilité si étenduë, qu'il seroit honteux à un Gentilhomme de n'en avoir pas du moins une bonne teinture. En effet elle est nécessaire pour la guerre, pour la politique, pour la navigation & pour l'histoire. Mais pour la sçavoir par principes, elle demande une étude sérieuse & de longue haleine : ce qui en prouve le plus la difficulté, c'est que nous n'avons pas encore un Dictionnaire Géographique qui ne soit fort défectueux. Il faut donc qu'en cette partie le Gouverneur supplée beaucoup du sien, & soit en garde contre les méthodes mêmes

que recommande notre Aute ur

Ch. VII. L'article de l'hiſtoire eſt auſſi bien manié que le demande ſon importance. Notre Auteur, qui la fait très-bien comprendre, avertit d'abord qu'il y faut éviter deux grands écueils, le trop de facilité à croire, qui nous jette dans l'erreur, & le Pyrrhoniſme, qui nous laiſſe dans l'ignorance. Il ſuggére enſuite de fort bons moyens pour découvrir la vérité au milieu des contradictions, qui ſe trouvent dans les Hiſtoriens. Il régle fort bien l'ordre, que l'on doit garder dans cette étude, & appuye ſur la néceſſité de n'en point ſéparer celle de la Chronologie & de la Géographie. Mais ſur quoi il inſiſte davantage, c'eſt la maniere de lire l'Hiſtoire pour en tirer un fruit ſolide, & tout ce qu'il en dit nous a paru très-bien penſé.

Cette Science doit faire ſans doute une des grandes occupa-

tions d'un Gouverneur, & demande qu'il connoiſſe bien lui-même les bonnes ſources, & qu'il ſoit en état de garantir ſon éleve de celles, où il ne doit point puiſer. Nous ne croyons pas qu'il ſoit à propos de donner à tous les jeunes gens la Bible en François, ni qu'il faille ſuivre en tout la *Méthode d'étudier l'Hiſtoire* par M. L. mais il ſemble que notre Auteur auroit pû ajouter aux quatre volumes des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire univerſelle de l'Europe depuis 1600 juſqu'en 1716. les quatre volumes ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique du même tems. Ils ont encore été plus eſtimés que les premiers.

En parlant de l'hiſtoire de Portugal, il paroît faire plus de cas de celle de M. le Quien de la Neuville, que de celle de M. de la Clede, qu'il nomme la Clade. Celle-ci eſt cependant plus complette, & mieux écrite que la

premiere, & les dernieres révolutions de ce Royaume y ſont beaucoup plus dans le vrai que dans l'ouvrage de M. l'Abbé de Vertot. Nous ſommes encore un peu ſurpris de ne voir cité pour l'hiſtoire de Naples que *Giannone*, & qu'on ne diſe rien de celle des Rois des deux Siciles de la Maiſon de France par M. d'Egly, le meilleur Ouvrage que nous ayions ſur ce ſujet. Enfin l'hiſtoire des Pays découverts depuis trois ſiécles eſt ſi intéreſſante par elle-même, & par la liaiſon qu'elle a avec pluſieurs Etats de l'Europe, & nous avons ſur cela tant d'ouvrages en pluſieurs Langues, qu'il eſt un peu étonnant que notre Auteur n'en ait indiqué aucun.

Ch. VIII. Un Gentilhomme ne doit point ignorer la Science du Blaſon & des Armoiries. Elle eſt à la portée des enfants, & ſi on leur en donne du goût, ils retiendront tout ce qu'on leur en apprendra.

Ch. IX. » Sans l'Arithmétique, » l'Algébre & la Géométrie, on ne » peut rien découvrir qui ſoit un » peu difficile dans les Arts & les » Sciences, auſquels on en fait une » application continuelle; par con- » ſéquent ces parties des Mathé- » matiques ſont utiles à tous les » Etats. Notre Auteur fait voir que juſqu'à un certain point les jeunes gens en ſont capables, & que dès qu'ils entendront bien les élémens de la Géométrie, on pourra les mener par forme de récréation aux atteliers des Arts méchaniques, dont on leur fera aiſément concevoir tous les reſſorts. Ces connoiſſances leur ouvriront & leur enrichiront l'eſprit ſur des choſes, qui ſont ſous nos yeux, & qu'il eſt honteux d'ignorer.

Ch. X. Les jeunes gens négligent entierement l'étude de la Philoſophie, parce qu'au lieu de comprendre ſous ce beau nom ce qu'il ſignifie, c'eſt-à-dire, l'amour de

de la ſageſſe, ils ſe figurent quelque choſe de bizarre & d'étranger qui rend les hommes inſociables. La lecture de ce Chapitre ſuffira pour les faire revenir de ce préjugé. Il faut ſurtout lire le portrait, que l'Auteur y fait d'un vrai Philoſophe : nous le gâterions en l'abrégeant. » Je voudrois, dit-il » enſuite, former les jeunes gens » à la Philoſophie autant par l'ha-» bitude que par les préceptes. » Tout ſert de matiere à philo-» ſopher, les ouvrages de la na-» ture, ceux de l'art, les uſages, » les coutumes, les faveurs & les » diſgraces de la fortune, les di-» verſes actions des hommes, les » entretiens, le ſçavoir & l'igno-» rance. » Il avertit ſurtout que la Philoſophie doit être ſoumiſe à la Religion, qu'un vrai Philoſophe borne ſes recherches où il ne peut raiſonnablement pénétrer, que les Manichéens & quelques autres Sectaires (il pouvoit dire preſque

tous,) n'ont répandu leurs Hérésies, que pour avoir poussé trop loin leurs réfléxions ; qu'ils ne connurent pas assez la différence, qu'il y a entre la maniere de croire les mysteres de la Religion, & la maniere d'approfondir les sciences.

Chap. XI. Des quatre parties, dans lesquelles on divise ordinairement la Philosophie, la premiere est la Logique, qui apprend à raisonner juste.» Si cet art ingé-» nieux ne change rien à la natu-» re, il étend les bornes de l'en-» tendement, jusqu'où elles peu-» vent aller, fixe & assûre le ju-» gement... Quoiqu'il semble que » la nature ayant donné aux hom-» mes la raison en partage, ils » n'ayent pas besoin d'Art pour » s'en servir, cependant la diffé-» rence, que nous voyons entre » un esprit cultivé, & celui qui » ne l'est pas, nous fait bien voir » qu'il peut acquérir de la sagaci-

» té, de l'étenduë & de la justesse.

La Logique de Wolff, & celle du P. Regnault sont, dit notre Auteur, les plus propres pour les jeunes gens. Celle-ci qui est en forme d'entretiens, » est traitée » d'une maniere également agréa- » ble & solide. Il n'y a rien dans » ces deux Ouvrages, qui puisse » rebuter les jeunes gens. » Il trouve la Logique du Port-Royal plus diffuse; & les meilleures, dit-il, sont celles, qui sont le moins embarrassées de questions inutiles. Il vient ensuite aux Regles du Syllogisme inventées par Aristote pour se garantir des raisonnemens artificieux des Sophistes, & pour démontrer les vérités, dont on veut s'assûrer. Quant à la méthode pour accoutumer l'esprit à raisonner juste, il n'en trouve point de plus juste, que celle, qui se pratique dans la Géométrie. C'est une excellente Logique & selon lui la plûpart des questions,

qu'on agite dans les écoles, n'aboutissent qu'à des mots.

Chap. XII. Il croit aussi que la Métaphysique doit suivre immédiatement la Logique, parce qu'ayant pour objet la vérité pure & abstraite, elle acheve de bien regler l'esprit, lui fait connoître jusqu'où il peut aller avec certitude, & le rend bien plus capable d'approfondir les autres parties de la Philosophie; mais il en exclut la Métaphysique scolastique, qu'il trouve pleine de questions inutiles, herissée de difficultés impénétrables, & uniquement propre à faire naître des doutes sur les matieres les plus évidentes, qu'elle met en controverse, ou à conduire à l'erreur par la confusion des idées fausses, dont elle remplit l'entendement. Les propositions trop générales sont un peu sujettes à être outrées.

Il ne conseille aux jeunes gens que deux Livres pour cette étude,

l'un est l'abregé de l'essay Philosophique de Locke sur l'entendement humain, l'autre est le Traité de la connoissance de Dieu & de soi-même, ouvrage posthume de M. Bossuet, Mais il juge que le Gouverneur, pour être en état d'en instruire son éleve, doit avoir lû avec attention les méditations Métaphysiques de Descartes, la recherche de la vérité du P. Mallebranche, & l'Ouvrage entier de Locke.

Chap. XIII. Il vient ensuite à la morale, & il veut que l'on commence par prévenir les jeunes gens contre l'ambition, le luxe, la cupidité, la profusion, l'amour des delices, le jeu, en un mot toutes les passions, qui corrompent le cœur, & dont il fait très-bien sentir les suites funestes, sans rien outrer cependant, puisqu'il ne leur oppose que les vertus des anciens Romains, & l'exemple de Cyrus, qui n'auroit jamais,

dit-il, conquis la moitié du monde sans la sobrieté des Perses, dont la puissance n'a été renversée à son tour, que par le luxe & la volupté.

Cyrus avoit établi des écoles publiques pour enseigner la Morale, les Peripatéticiens & les Stoïciens en ont donné de grands principes; mais bien inférieurs à ceux, qu'ont enseigné les Apôtres. L'Evangile, dit notre Auteur, est la source la plus pure, où l'on puisse puiser la Morale. Il est bon néanmoins, ajoute-t'il, de commencer par faire sentir aux jeunes gens que la raison seule nous dicte les Loix de la Morale, & par leur en donner quelques Traités, dont les Auteurs ont puisé dans la Philosophie Payenne les principes, sur lesquels ils ont répandu les lumiéres du Christianisme. Il recommande sur tout la Philosophie Morale du célébre Abbé Muratori, qui y a eu principalement la jeunesse en vûë, & qui mériteroit

bien d'être mise en François. Nous ne manquons pourtant point de bons Ouvrages en ce genre, comme les conseils de la sagesse, si estimés & si bien écrits, & qu'il paroît que notre Auteur ne connoît point. Du reste il entre dans un détail, qui peut fournir à un Gouverneur d'excellentes Regles pour la conduite de son éleve.

Il ne croit point que la Tragédie & la Comédie soient propres à corriger les mœurs : sa principale raison est que » pour se confor-
» mer au goût galant de la nation
» Françoise, les Auteurs, qui ont
» travaillé pour le Théâtre, n'ont
» mis dans leurs piéces d'autres in-
» trigues & d'autres nœuds, que
» l'amour : quand même il seroit
» toujours pur, toujours chaste,
» il touche les jeunes gens avec
» trop de sensibilité. » L'Opera lui paroît encore plus dangereux,
» parce qu'il joint aux dangers des
» autres spectacles une Musique

» encore plus touchante, des danſes ſouvent laſcives, & la Morale la plus dangereuſe, qu'on » ait imaginée.

Chap. XIV. Le dernier Chapitre du Ier. volume roule ſur la Phyſique, qui eſt la connoiſſance des choſes naturelles. Rien, dit notre Auteur, n'eſt plus digne de la curioſité de tout être penſant, & il en fournit une bonne preuve par l'expoſition abregée des merveilles de cet Univers. Mais pour faire quelque progrès dans cette ſcience, il avertit qu'il eſt néceſſaire de ſçavoir les principes de la Géometrie, les Loix du mouvement & de la mécanique, dont il faut toujours faire l'application aux effets Phyſiques. Il y auroit cependant, continuë-t'il, de la préſomption à prétendre connoître la nature à fond. » Le moyen de lever » le voile, qui couvre les deſſeins » du Créateur, & les reſſorts, » dont il ſe ſert pour produire

» tous les effets, qui se montrent aux yeux des hommes!

Il ne se déclare Partisan d'aucun systême, mais en parlant de l'attraction imaginée pour les renverser tous, il ne craint point de dire: » nous voilà revenus aux qualités » occultes des anciens, & le mé- » chanisme n'a plus lieu dans la » nature... Cependant ce systême » est fort à la mode, car.. tout » est mode dans le monde; la » Philosophie même est assujettie » à son empire, ainsi que les cho- » ses les plus frivoles. Ceux qui » entendent le moins Newton, & » qui ne sont ni Géométres, ni » Physiciens, sont ses plus entê- » tés Sectateurs. » Mais à l'attraction près, il rend à ce sublime Géométre toute la justice, qui lui est duë. Il déclare ensuite qu'il est à propos, pour conduire les jeunes gens dans l'étude de la nature, d'admettre une Hypotése, mais sans la vouloir réaliser. C'est le

conseil de Descartes, qu'il regarde comme l'Auteur fondamental de la Physique; qui s'est trompé, mais en suivant une bonne méthode; qui le premier a introduit les loix mécaniques dans la nature, & sur-tout dans les corps organisés; qui par conséquent a été l'occasion des découvertes importantas de Boyle, de Harvée, de Malpighi & de tant d'autres. Newton même, dit-il, n'auroit peut-être pas si bien décomposé un rayon de lumiére, si Descartes ne l'avoit précédé.

Les jeunes gens pour qui notre Auteur écrit, n'étant pas en état d'entrer dans toutes ces profondeurs, il croit qu'il doit suffire de leur mettre entre les mains les entretiens Physiques du P. Regnault, & les institutions Physiques de Mad. la Marquise du Chatelet. Il regarde le premier de ces deux Ouvrages comme une Physique aussi complette, qu'il le

faut pour les gens du monde. Il eſt d'ailleurs écrit d'une maniere très-propre à inſtruire & à plaire, il n'y manque que quelques obſervations ſur l'électricité. Quant à ceux que le goût portera à l'étude de la Phyſique, il leur indique les principes de la Philoſophie de Deſcartes, la Phyſique de Rohaut, les élemens de M. de Maupertuis pour la navigation. Il ajoute à tout cela de très-bons préceptes pour la maniere de ſuivre la nature dans ſes productions; de profiter des Lectures qu'il conſeille; d'étudier la Phyſique experimentale, dont M. l'Abbé Nollet & quelques autres ont fait depuis peu des cours avec tant de ſuccès, & ſur-tout de s'élever juſqu'au Créateur en contemplant les merveilles, dont ſes moindres Ouvrages ſont remplis, & dont toutes les productions de l'Art ne pourront jamais approcher.

ARTICLE CXVIII.

LIBER PSALMORUM vulgatæ editionis, cum notis, &c. Studio & operâ Franc. B. Doctoris ſacræ facult. Paris. *Les Pſeaumes ſelon la vulgate avec des notes par M. l'Abbé Bellenger. à Paris chez la Veuve Brocas & J. D. Aumont, rue S. Jacques in 12. 1747.*

SI l'amour des lettres profanes a multiplié les Commentaires ſur Horace, ſur Anacreon, ſur Pindare même, doit-on s'étonner que le zéle de la Religion rempliſſe les Bibliothéques d'Interpretations & de Paraphraſes ſur les Pſeaumes? La Religion doit exceller en tout: ſa Poëſie l'emporte infiniment ſur celle de la Gentilité; les Commentateurs de ſes divins Cantiques ſeroient-ils au-deſſous de nos doctes Scaligers, de nos laborieux Saumaiſes?

Il faut l'avouer cependant ; notre intelligence ne s'éleve pas jusqu'à la hauteur du S. Prophéte que Dieu choisit spécialement pour chanter ses louanges. La langue des Hebreux ne nous étant plus familiere, nous ne pouvons sentir toute l'énergie de cet enthousiasme sacré. La Musique du peuple de Dieu nous étant presque totalement inconnuë, nous ne pouvons nous former une idée de ces melodieux concerts,qui remplissoient le Temple du Seigneur. A quoi il faut ajouter l'étenduë des vûës divines qui furent communiquées à ce Chantre sublime ; & les rapports infinis des deux Testaments dont il conçut si bien l'excellente harmonie.

Ces raisons, bien loin de décourager les Interpretes de l'Ecriture, leur ont inspiré dans tous les tems une ardeur nouvelle, pour approcher autant qu'il seroit possible, du vrai sens des Pseaumes.

M. l'Abbé Bellenger dont l'Ouvrage va nous occuper n'a pas été un des moins attentifs, dans ce genre de travail.

En 1729, il donna sur les Pseaumes un Commentaire dont celui-ci est la 2e. Edition, quant à l'essentiel : car on nous représente encore ici le Texte avec les notes entieres, & l'on n'a retranché qu'une Préface, quelques Prolégomenes, & des additions qui sont à la fin de l'*in* 4°. Nous souhaiterions qu'on eût conservé les Prolégomenes, qui ne sont pas d'une étenduë immense, & où il se trouve des notions excellentes sur les divers traits de doctrine qui touchent les Pseaumes ; sur ces questions, par exemple, comment les Pseaumes ont coutume d'être divisés ; à quel Auteur on doit les attribuer ; ce qu'il faut penser des titres qu'ils portent ; quels ont été les principales versions de ce livre divin ; quelle in-

terprétation il convient de donner aux imprécations qui s'y rencontrent ; comment on doit comparer le Texte Hebraïque avec les LXX. & la Vulgate. Ces discussions, encore une fois, sont extrêmement utiles ; elles se trouvent dans l'Edition de 1729, & comme nous ne croyons pas en avoir rendu compte dans le tems, on trouvera bon que nous nous y arrêtions quelques moments.

Sur l'Auteur des Pseaumes. M. l'Abbé Bellenger observe qu'il importe assez peu de sçavoir si David les a tous composés ou si d'autres y ont eu part, si *Asaph*, par exemple, *Etan*, *Idithun*, &c. en ont produit quelques-uns ; la raison de notre Commentateur est que l'inspiration & la Canonicité de tous les Pseaumes n'étant point douteuse ; ce n'est plus qu'un point de curiosité de sçavoir distinguer les Auteurs, ou plûtôt

les instruments particuliers dont l'Esprit Saint s'est servi.

Du reste il panche à croire, comme quelques anciens Peres, comme M. Ferrand & d'autres modernes qu'à la verité David a composé le plus grand nombre de ces sacrés Cantiques; mais qu'il y en a plusieurs qu'on ne peut lui attribuer, le 136^e^. par exemple qui se rapporte à la captivité de Babilone; & le 127 avec quelques autres qui parlent du retour de cette captivité. Tout cela formant une controverse très-ancienne & dont tous les Interpretes ont parlé, il seroit bien étranger à nos Mémoires de traiter encore cette matiere dans un certain détail. Nous dirons toutefois que les raisons, qui empêchent d'attribuer tous les Pseaumes à David, ne nous paroissent pas triomphantes: la diversité du stile est quelque chose de très-foible; les divers Noms mis en titre prouvent seulement

qu'il y avoit divers Chantres destinés à exécuter la Musique des Pseaumes. Enfin la supposition qu'on fait que certains Pseaumes regardent le tems de la grande captivité de Babilone, est tout-à-fait arbitraire, & l'on pourroit montrer qu'ils roulent sur des évenemens du Regne ou de la vie de David. Il nous semble aussi que S. Augustin, Cassiodore, S. Philastre, Bellarmin & tant d'autres qui ne reconnoissent que le Roi Prophête pour Auteur des Pseaumes, s'appuyent sur des preuves très-raisonnables, très-faciles, & très-Analogues au sentiment de l'Eglise.

Parmi les autres Points d'érudition que se propose M. l'Abbé Bellenger, nous remarquons encore deux Observations importantes qu'il fait à la tête de son vol. in-4°. La 1re. pour rendre raison des imprécations qui se trouvent repanduës dans les Pseaumes, &

l'autre pour apprécier la valeur de notre ancienne Verſion Vulgate comparée avec le Texte Hebraïque.

Sur les imprécations notre Auteur developpe le caractere & l'état de ceux qui en ſont l'objet. 1°. David n'y attaque que les ennemis de Dieu, les Impies, les Scélérats ; & il ne les attaque encore que pour les porter à la Penitence. 2°. La plûpart de ces éclats qui ſemblent reſpirer la vengeance & la haine ſont des Prophéties ſur l'aveuglement des Juifs depuis la venuë du Redempteur. 3°. Comme la Loi n'annonçoit par elle-même que des récompenſes & des peines temporelles, David parlant de cette ancienne Alliance pouvoit demander à Dieu le châtiment de ceux qui la tranſgreſſoient. Cette derniere raiſon eſt fort bien expliquée par M. l'Abbé Bellenger.

On peut y ajouter que David a

aussi souvent en vûë les Idolâtres, les Adorateurs des faux Dieux, gens maudits de Dieu en toutes manieres, dignes par conséquent de tous les Anathemes du S. Roi, tandis qu'ils persistoient dans leur impieté.

Touchant la Vulgate comparée avec le Texte Hebraïque, nous ne citerons que ce morceau de notre Commentateur. » Je crois » avoir remarqué, dit-il, qu'il n'y » a pas moins d'obscurité & de » difficulté ; qu'il y en a même da- » vantage dans l'Hebreu que dans » la Vulgate. Souvent, je l'avoue, » cette version ne s'accorde pas » avec le Texte que nous avons » aujourd'hui ; mais on ne peut » s'assurer que ce Texte ne soit » point corrompu... Je pourrois » rassembler plusieurs fautes très- » considerables qui sont dans nos » exemplaires Hebraïques, & » qu'on ne trouve point dans la » Vulgate. » Au reste M. l'Abbé

Bellenger n'attribue pas la dépravation de l'Hebreu à la malice des Juifs; il croit qu'elle s'est faite par le malheur des tems, par l'état où est tombé la langue de ce peuple depuis sa dispersion ; par la ressemblance qu'ont entr'elles certaines lettres qu'il a été facile de confondre les unes avec les autres.

Tout cela est très-judicieux & très-vrai. On peut dire encore que l'Hébreu ayant cessé d'être d'un usage commun, ceux qui se sont érigés en Maîtres de cette Langue, ceux qui ont composé les Grammaires & les Lexiques, ont extrêmement resserré la signification des mots. Il y a par exemple, dans les Pseaumes, bien des expressions qu'on ne prend qu'en un certain sens, tout-à-fait étranger à la Vulgate ; & dans l'origine des choses, dans la nature même de ces expressions, il y avoit d'autres sens, qui s'accordoient avec la Vulgate, ou plûtôt qui

étoient ceux que la Vulgate représente. Ainsi l'on voit dans le Titre du XXI. Pseaume *pro susceptione matutinâ* qui signifie apparemment qu'on chantoit ce Pseaume en offrant les victimes du matin, ou bien pour adorer le Seigneur au commencement de la journée : cela est très-raisonnable : les Hébraïsans au contraire veulent nous obliger à lire *pro cervâ matutinâ*, *pour la biche du matin*, à cause d'un mot Hébreu qui selon eux signifie *une biche* ; mais outre que cela ne revient à rien, il arrive que ce même terme Hébreu peut venir fort aisément d'une racine qui, de leur aveu même, signifie *puissance*, *force*, *secours*. Quoi de plus analogue aux termes de notre Vulgate, *pro susceptione matutinâ*, & peut-on croire que notre Interpréte n'ait pas eu de bonnes raisons pour préferer ce sens, à celui de *la biche du matin*, qui est une véritable

énigme ? Nous pourrions citer bien d'autres exemples semblables : mais disons aussi quelque chose des notes de M. l'Abbé B.

Nous les avons comparées avec celles de M. Ferrand, qui donna il y a plus de 60 ans un long Commentaire sur les Pseaumes ; & nous avons trouvé que celles de notre Auteur moderne lient beaucoup mieux le sens des versets de chaque Pseaume ; qu'il en résulte même une espéce d'interprétation continuë ; au lieu que le sieur Ferrand cherche à étaler beaucoup de doctrine, sans applanir toutes les difficultés.

Mais pour la doctrine encore, M. l'Abbé B. ne céde en rien au Commentateur que nous venons de nommer ; car à la fin de son Vol. in-4°. on trouve une multitude d'observations qui suppléent à tout le détail de critique, de leçons, de comparaisons de textes, qui n'avoit pû entrer dans les

notes miſes au bas de chaque Pſeaume. Par exemple, le célébre Titre *In finem* eſt expliqué ſuccinctement à l'occaſion du Pſeaume IV. mais dans le Supplément ou *Appendix* les divers ſentimens ſont diſcutés avec ſoin. Nous ſommes toujours fâchés en liſant la multitude des recherches qu'on a faites ſur ce titre ſi ſimple & ſi naturel, de ne trouver nulle part que les Pſeaumes ainſi déſignés étoient ceux qu'on chantoit à la fin du jour, ou à la fin de la Solemnité du Sabbat. Ce qui eſt d'une clarté & d'une aiſance qui fait plaiſir, au lieu que les explications ordinaires ont un air contourné, étranger, & qui ne ſatisfait perſonne.

On n'attend pas de nous un plus long extrait ſur tout cet Ouvrage, dont il faut apprendre à connoître toutes les qualités par une lecture aſſiduë. Les Pſeaumes ſont une mine profonde où les Com-

mentateurs ont découvert des richesses infinies : les siécles futurs en découvriront encore de nouvelles ; & ces trésors font la consolation, l'agrément des vrais Fidéles.

NOUVELLES

ARTICLE CXIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Bordeaux.

PROGRAMME.

L'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts, établie à Bordeaux, diſtribue chaque année un Prix de Phyſique, fondé par feu M. le Duc de la Force. C'eſt une Médaille d'Or de la valeur de trois cens livres.

Le Pere Beraut Jéſuite, Profeſſeur de Mathématiques dans le Collége de Lyon, a remporté cette année le Prix de la queſtion, *Pourquoi certains Corps augmentent de poids étant calcinés au feu,*

ou aux rayons du Soleil par le Miroir ardent.

A l'égard de l'autre question, *Quelle est la meilleure maniere de mesurer sur Mer le chemin d'un Vaisseau, indépendamment des Observations Astronomiques*, l'Académie en a réservé le Prix; mais l'importance de la matiere l'oblige à redonner le même sujet pour l'année prochaine: & comme cette Compagnie a été satisfaite de quelques idées contenuës dans les Dissertations qui lui ont été envoyées, elle souhaite de revoir ces mêmes Piéces travaillées avec plus de soin. Ainsi elle invite les Auteurs à les perfectionner, & à les envoyer avec les additions & les corrections convenables; elles seront admises au concours avec les Ouvrages nouveaux.

L'Académie a déja proposé pour le sujet du Prix de l'année 1748, *S'il y a quelque rapport entre la cause des effets de l'Aimant, &*

celle des Phénoménes de l'Electricité. Elle propoſe aujourd'hui pour le ſujet du Prix de l'année 1749, *Quelle eſt la cauſe de la Muë de la Voix.*

Les Diſſertations ſur ce Sujet, ne ſeront reçuës que juſqu'au premier Mai de chaque année. Elles peuvent être en François, ou en Latin. On demande qu'elles ſoient écrites en caractéres bien liſibles.

Au bas des Diſſertations, il y aura une Sentence, & l'Auteur mettra dans un billet ſéparé & cacheté, la même Sentence, avec ſon nom, ſon adreſſe & ſes qualités.

Les Paquets ſeront affranchis de Port, & adreſſés à M. le Préſident BARBOT, *Secretaire de l'Académie, ſur les Foſſés du Chapeau Rouge; ou au Sieur* BRUN, *Imprimeur Aggrégé de ladite Académie, rue Saint Jâmes.*

De Dijon.

Programme de l'Académie des Sciences pour le Prix de Médecine de 1748.

L'Académie des Sciences fondée à Dijon par Meſſire Hector-Bernard Pouffier, Doyen du Parlement de Bourgogne, annonce à tous les Sçavans que le Prix de Médecine pour l'année 1748. conſiſtant en une Médaille d'Or de la valeur de trente Piſtoles ſera adjugé à celui qui aura le mieux traité la queſtion ſuivante :

Expliquer comment ſe fait la tranſmiſſion des maladies héréditaires.

Il ſera libre à ceux qui voudront concourir, d'écrire en François ou en Latin, obſervant que leurs ouvrages ſoient liſibles, & que la lecture de chaque Mémoire rem-

pliſſe & n'excéde pas une demie heure. Les Mémoires francs de port (ſans quoi ils ne ſeront pas retirés) ſeront adreſſés à M. Petit, Secretaire de l'Académie, rue du vieux Marché, qui n'en recevra aucun, paſſé le premier d'Avril. Tous ceux qui ayant travaillé ſur le Sujet donné ſe ſeront fait connoître avant la diſtribution du Prix ſeront exclus du concours. Pour remédier à cet inconvénient, chaque Auteur ſera tenu de mettre au bas de ſon Mémoire une Sentence ou Deviſe, & d'y joindre une feuille de papier cachetée, au dos de laquelle ſera la même Sentence ou Deviſe, & ſous le cachet ſon nom, ſes qualités & ſa demeure, de façon qu'on ne puiſſe y lire à travers, pour y avoir recours lors de la diſtribution du Prix. Leſdites feuilles ainſi cachetées ne ſeront point ouvertes avant ce tems-là, mais le Secretaire en tiendra un regiſtre exact.

Ceux qui exigeront de lui un récépissé de leurs ouvrages, le feront expédier sous un autre nom que le leur, & dans le cas où celui qui auroit usé de cette précaution auroit mérité le Prix, il sera obligé en chargeant une personne domiciliée à Dijon de sa procuration simple pour le recevoir, d'y joindre aussi le récépissé.

La distribution du Prix se fera dans une Assemblée publique de l'Académie le jour de la Fête de S. Louis 25. du mois d'Août 1748.

De Nancy.

Antoine le Sueur, Imprimeur ordinaire du Roy à Nancy, qui s'est engagé de donner au Public la nouvelle Edition de l'Histoire de Lorraine, *composée par le R. P. Dom Calmet Abbé de Senones*, donne avis au Public, en faveur des Souscripteurs & des Curieux,

que le ſecond Tome de cet Ouvrage eſt au jour.

On y trouvera, outre les Portraits des premiers Ducs & Ducheſſes de Lorraine gravés en Taille-douce, deux Diſſertations curieuſes & très-importantes; l'une ſur *la Nobleſſe en général*, & ſur *la Nobleſſe de Lorraine en particulier :* l'autre ſur *l'Origine des Dixmes & des Revenus Eccléſiaſtiques*, où Meſſieurs les Juriſconſultes & les Gens d'Egliſe trouveront pluſieurs points importans, & pluſieurs choſes nouvelles.

Ce même Volume contient quantité de Planches gravées en Taille-douce, tant en Carte générale qu'en Sceaux & Monnoyes.

Il ſe diſtribuë à Paris chez Savoye Libraire, rue S. Jacques, à l'Eſpérance.

Recherches ſur la Langue Latine, principalement par rapport au verbe &c. II. vol. *chez Valleyre, ruë*

ſaint Severin, & Jac. le Clerc au Palais. On a l'extrait du premier vol. dans notre Journal de Septembre, celui-ci comprend la fin de tout l'Ouvrage, c'eſt-à-dire, la III. la IV. la V. partie, & une table très-ample. L'Auteur montre dans la troiſiéme partie que la langue Latine, à proprement parler, n'a point de Synonimes; & celà lui donne occaſion de développer bien des fineſſes de cette langue : c'eſt par des exemples ſurtout qu'il prouve ſa propoſition; on lit ce détail avec beaucoup de plaiſir, & nous croyons qu'il a raiſon en quelques circonſtances. Mais voici un trait qui nous arrête dans le V. Chap. de cette III^e^ partie. L'Auteur pretend que ces deux verbes Latins *amare & diligere* ont une ſignification diſtincte, & que le premier dit bien plus que le ſecond, d'où il conclut que la traduction exacte de ces mots de l'Evangile *diligite inimicos veſtros* ne de-

vroit pas être, *aimez vos ennemis;* & qu'on auroit dû plûtôt dire : *cherissez vos ennemis, en priant Dieu pour eux, en leur souhaitant, & faisant même du bien, en les regardant toujours comme vos freres, qui vous doivent par conséquent être chers.* Il ajoute que cette maniére de s'exprimer seroit bien moins opposée à la nature, *que n'est la proposition de la nécessité d'aimer ses ennemis; en effet, ajoute t'il, l'amour étant une affection qui part du penchant naturel du cœur, il en résulte que l'on ne peut pas raisonnablement commander d'aimer, & c'est pour cette raison que le decalogue ne commande point aux enfans d'aimer leurs pere & mere,* mais seulement de les honorer.

Les Théologiens se recrieront ici contre la Grammaire, & ils l'accuseront de porter trop loin ses decisions; car il s'ensuivroit des observations qu'on vient de faire que l'amour interne, affectif, sembla-

ble à celui que nous avons pour nous-mêmes, ne seroit pas commandé à l'égard des ennemis; que le *diliges Dominum Deum tuum*, ne contiendroit pas un précepte formel d'aimer Dieu; que ce précepte même n'auroit pû *raisonablement* être donné aux hommes; que Dieu, à proprement parler, n'auroit pas aimé le monde, puisqu'il est écrit simplement : *sic Deus dilexit mundum &c.* On voit que toutes ces conséquences ne pourroient compatir avec le Christianisme.

Prospectus d'une nouvelle Traduction de Joseph avec des Notes. Chez C. F. Simon fils, Imprimeur de la Reine & de Monseigneur l'Archevêque. 4°.

Nous remarquons quatre choses dans ce *Prospectus*. 1°. Quelques réfléxions sur les fautes qui ont échapé à M. Arnauld d'Andilly, premier Traducteur de Joseph. 2°. Des observations sur les no-

tes ajoutées à l'Edition faite depuis peu à Paris.

3°. Un détail sur le mérite & les défauts de l'Historien Joseph.

4°. Un commencement d'Analyse sur le célébre passage où il est fait mention de J. C. Ce Morceau est extrémement bien, & nous aurons occasion d'en parler bientôt, en rendant compte du Traité de la Religion Chrétienne par *M. Vernèt*, qui examine aussi ce passage.

A l'égard du *Prospectus* entier, nous le trouvons sçavant, & il annonce un Auteur qui posséde parfaitement son Joseph.

Histoire des différents Siéges de Berg-op-zoom, Brochure in-12. pages 96. L'Auteur Anonime de ce livre écrivoit durant le dernier Siége de cette Ville, & il se proposoit d'encourager les François, de leur faire espérer le succès de l'entreprise. Heureusement nous

avions un Général & des Troupes qui fortifioient beaucoup les bonnes raisons de l'Ecrivain. Enfin la démonstration est complete : Berg-op-zoom n'étoit pas une place imprenable, puisqu'elle est prise ; mais on peut bien dire qu'elle est imprenable actuellement, puisque le Maréchal de Lowendalh & les François en sont Maîtres ; & voilà comment il faut apprendre à qualifier les choses, quand le tems en est venu.

L'Auteur de cette Brochure a la plus belle occasion du monde d'augmenter son Ouvrage, en y joignant la Rélation de ce siége. La sagesse de M. de Lowendalh, la valeur de nos Troupes, la conduite inconcevable des ennemis ; ce sont les trois points qu'il faut bien faire sentir dans cette addition. A en juger par l'Histoire des autres siéges de Berg-op-zoom, telle qu'on nous la donne ici, on trouvera de l'exactitude dans le

recit des faits qui se passent aujourd'hui sous nos yeux ; l'Anonime décrit avec assez de soin les entreprises du Duc de Parme & du Marquis Spinola sur cette Ville. Il fait mention de quelques autres petits siéges, tentatives inutiles jusqu'en 1747. tems auquel la Place étoit fortifiée, pourvûe, rafraichie, comme pour faire échouer toutes les forces de l'Europe. Nous desirons que l'Auteur, en racontant ces grandes avantures, prenne un ton plus fort que celui qui regne dans sa petite Histoire ; qu'il peigne un peu davantage, & qu'il pense que Thucidide ou Saluste ne seroient point de trop, pour transmettre ces faits mémorables à la postérité.

Lettre d'un Génois à son Correspondant de Hollande avec des remarques. *Brochure in 12 pages 89.* Ceci est un petit Ouvrage de Politique, Ouvrage fort bien rai-

ſonné & fort décent. On ſuppoſe un Génois écrivant à un Hollandois après la levée du ſiége de Génes. Ce Hollandois eſt un Enthouſiaſte ; un de ces hommes qui traiterent, dans un tems, la République de Génes de rebelle & de ſéditieuſe, parce qu'elle vouloit récouvrer ſon ancienne liberté. Le Génois lui fait ſentir l'imprudence de ces façons de parler, & l'injuſtice de ces ſentiments. Il donne par-tout des avis qui pourroient être lûs avec fruit ſur la Bourſe d'Amſterdam. Il dit, dans un endroit, *par quelle fatalité de Négocians que vous êtes, voulez-vous devenir Soldats !* & toute la ſuite de cette Apoſtrophe, auſſi bien que de la brochure priſe en ſon entier, tend à convaincre les Hollandois du bonheur que leur auroit procuré une parfaite neutralité.

La vie de M. de Bretigny, Prêtre, Fondateur des Carmelites de Sainte Thereſe en France & aux

Pays-bas par le P. de Beauvais de la Compagnie de JESUS. Chez Durand ruë S. Jacques. in-12. pages 345. Jean de Quintanadoine Seigneur de Bretigny en Normandie, étoit un Gentil-homme originaire d'Eſpagne, né le 6 Juillet 1556. & mort le 8 Juillet 1634. Il ſe fit Prêtre en 1598, & il fut lié pendant ſa vie avec pluſieurs perſonnes célébres par leur pieté, telles que Madame Acarie, M. de Berulle, Madame la Ducheſſe de Longueville, M. Duval Docteur de Sorbonne &c. Le caractere de M. de Bretigni étoit la confiance en Dieu, la ſimplicité, l'amour de la priere : ſa miſſion particuliere fut de s'employer à l'établiſſement des Carmelites en France. Dès ſa jeuneſſe, il conçut ce deſſein, & il le ſuivit conſtamment juſqu'à ſa mort. Les traverſes, les contradictions, les voyages, en Eſpagne, à Rome, aux Pays-bas, ne laſſerent point ſa patience; il voulut même étendre les mêmes

établissements jusques dans le Congo ; & il n'y eut que des difficultés insurmontables qui purent l'en empêcher. Une Histoire de cette espéce suppose des Lecteurs qui ayent le goût de la pieté, qui sçachent estimer les voyes de Dieu, & les entreprises généreuses pour la propagation des bons exemples. L'Auteur écrit d'une maniere conforme au sujet ; on lit avec plaisir tous les détails où il entre, & nous ne doutons pas que les personnes pieuses ne s'occupent utilement de cette Lecture.

Un Anonime nous écrit la Lettre suivante qui contient des réfléxions sur les études de Théologie telles qu'on les pratique aujourd'hui : nous croyons que l'Auteur est homme d'esprit, qu'il a raison à quelques égards, mais comme en pareille matiere il faut le pour & le contre, nous ajoutons au bas des Pages quelques Apostilles, dont personne ne peut être offensé.

» Je me persuade, M. R. P. que
» vous ne trouverez pas mauvais
» que je vous fasse part de quel-
» ques réfléxions sur les Etudes
» Théologiques d'aujourd'hui. Ces
» pensées ne me sont point parti-
» culieres ; elles ont eu l'approba-
» tion de plusieurs personnes, qui
» se font honneur par une justesse
» d'esprit peu commune. On se
» récrie tous les jours sur la perte
» du tems que l'on fait dans nos
» Classes de Théologie. Ces Eco-
» les languissent : des deux heures
» qu'on a pour y étudier ou s'y
» instruire, on y écrit sous la dic-
» tée pendant une heure & demie.
» Cet abus est cause de la perte
» d'un tems fort précieux. Aujour-
» d'hui que nous avons de bons
» Traités imprimés, on demande
» où est l'utilité d'écrire encore ? (*a*)

(*a*) Il faut considérer que cette loi d'écrire sous la dictée est ce qui procure de bons Maîtres à la Théologie. Un

» Il semble que ces trois années de
» Théologie ne soient destinées
» que pour apprendre aux jeunes
» Ecclésiastiques à écrire promp-
» tement & légérement sous la
» dictée. Voilà le sujet de bien
» des murmures : on se compare
» à un Ouvrier qui ayant une seu-
» le journée pour travailler, en
» employeroit le tiers à préparer
» & à orner ses instruments, en
» ayant de tout prêts sous la main :
» l'application est facile. (*a*) Pour-

Professeur qui ne seroit plus que Lecteur, qu'Interpréte de Tourneli & de Witasse, n'auroit ni la même ardeur pour s'instruire, ni la même facilité pour digérer les matieres : la composition d'une grande question de Théologie apprend au Maître une infinité de choses. Cette raison nous paroît évidente : or quel intérêt n'ont point les Etudians à entendre des Maîtres habiles, profonds, affectionnés à leur emploi, jaloux qu'on profite de leurs travaux ?

(*a*) Elle n'est pas juste à tous égards : il faut comparer le Candidat de Théolo-

» quoi s'obſtiner à ſuivre l'ancien-
» ne coutume (*a*) ? Ne voit-on pas

---

gie avec un Eléve des Arts. Si un Ouvrier qui a un Maître devoit recevoir de lui des inſtruments meilleurs que ceux qu'il pourroit ſe procurer d'ailleurs ; ou bien ſi ce Maître devoit lui fournir des inſtruments qui ne ſeroient pas meilleurs, mais dont il ſçauroit parfaitement tous les uſages, l'Eléve ne feroit-il pas bien de paſſer une partie de ſon tems à *préparer ces inſtruments* ſous les yeux du Maître ?

(*a*) La premiere & plus ancienne coutume étoit de ne point écrire : il y a quatre cents ans qu'il étoit défendu très-ſévérement aux Maîtres en Théologie de laiſſer écrire leurs Diſciples ; il leur étoit même ordonné d'expliquer ſi rapidement qu'on ne pût jetter leurs explications ſur le papier. On voit combien les choſes ont changé. Cela eſt venu du peu d'application des Eléves : on s'apperçut qu'ils ne recueilloient plus avec tant de contention d'eſprit les leçons ordinaires ; qu'ils ſe diſſipoient trop hors des Ecoles : & l'on prit alors la méthode de les faire écrire, afin qu'ils euſſent quelque choſe qui les fixât & à quoi ils puſſent ſe prendre, quand ils voudroient ſe remettre à l'Etude.

» qu'un de ses effets les plus sensi-
» bles est de remplir le monde d'u-
» ne infinité de Manuscrits totale-
» lement inutiles? Car qui lit au-
» jourd'hui les Cahiers des Profes-
» seurs? La plûpart des Etudiants
» vivent dans des Communautés
» où l'on fait étudier d'autres trai-
» tés que ceux qui se dictent en
» classe. (*a*) Ce n'est pas que ces
» écrits des Professeurs ne soyent
» bons, que les Maîtres ne soyent
» habiles; je rends justice à leur
» mérite & à leurs soins: mais l'en-
» nui & le dégoût qu'on éprouve

(*a*) On a trouvé par expérience que l'Uniformité des Etudes étoit un grand bien; que des répétitions particulieres sur le Traité actuel qui se dictoit en Classe avoient toute sorte de bons effets; que cela rendoit les Eléves attentifs durant les leçons des Professeurs, & que leur attention n'étoit point partagée à la maison par des Conférences sur d'autres matieres. Ceux qui en usent autrement peuvent avoir des raisons que nous ne sçavons & que nous ne blâmons pas.

» à ces longues écritures, met dans
» l'impossibilité d'écrire exacte-
» ment ; on plaint la peine qu'une
» légére dépense, pour l'acquisi-
» tion d'un Traité imprimé, épar-
» gneroit. On tâche de charmer
» l'ennui qu'on y prend ; on s'en-
» tretient avec ses voisins, &
» quand la dictée est finie, on
» cherche à se dédommager d'une
» longue fatigue, & le tems pen-
» dant lequel on explique devient
» celui de la recréation, On perd
» ainsi des moments qui pourroient
» être employés soit à instruire de
» vive voix, soit à disputer utile-
» ment. (*a*) Toute la jeunesse que

(*a*) Il y auroit peut-être un tempérament à prendre : ce seroit de diminuer le tems de la dictée, & d'augmenter celui de l'interprétation & des disputes. Or la dictée pourroit être réduite en supprimant bien des questions peu intéressantes. On a déja commencé cette réforme dans la plûpart des Traités, & les Ecrits de nos Théologiens ne sont plus des Recueils de *questions quodlibétiques*, com-

» ces éternelles écritures rebutent
» y prendroit goût; l'émulation,
» la Mere des ſciences ſe forme-
» roit; on ne s'en tiendroit pas au
» Traité préſent, on voudroit con-
» ſulter les Auteurs, les Bibliothé-
» ques ſe rempliroient de Stu-
» dieux, les ſciences prendroient
» un tout autre éclat, & l'on ver-
» roit ſortir des écoles de Théolo-
» gie des hommes comparables à
» ce que le ſiécle paſſé eut de plus
» grand (*a*). Je vous prie, M. R. P.

---

me ils étoient il y a deux cents ans. La Poſitive revient peu à peu avec ſa gravité, ſes richeſſes, ſes graces même & ſes agréments. Qui ne voudroit être Théologien, ſi tous les Ouvrages de Théologie étoient dans la grande maniere de Petau & de Boſſuet?

(*a*) Nos grands Hommes du ſiécle paſſé ſe cultiverent dans les Ecoles parmi les Manuſcrits de leurs Profeſſeurs, qui n'étoient peut-être pas ſi bons que ceux d'aujourd'hui. Tant il eſt vrai que c'eſt un peu la bonne volonté qui manque! Et l'on pourroit bien montrer que

» d'insérer ma lettre dans un de
» vos Mémoires. Je suis &c. A
» Paris le 22 Septembre 1747.

---

l'amour du travail Théologique a diminué parmi nous ; parce qu'en ce genre, comme dans tous les autres, on voudroit tout sçavoir sans étudier : ce qui ne fut assurément pas le principe des Illustres Théologiens dont nous venons de parler.

TABLE DES ARTICLES du mois de Novembre 1747.

Art. CXI. *Le Théâtre Danois &c.* 2117

Art. CXII. *Histoire générale de la Marine &c.* T. II. 2128

Art. CXIII. *Prolègomena in Script. sacram*, Autore Franc. Houbigant &c. 2153

Art. CXIV. *Traité des Fiévres traduit du Latin de M. Hoffmann &c.* 2176

Art CXV. *Institutions Newtoniennes, &c.* par M. Sigorgne, &c. 2198

Art. CXVI. *Réfléxions sur quelques causes de l'Etat présent de la Peinture en France*. Suite de l'Article CIX. au mois d'Octobre, 2223

Art. CXVII. *Essai de l'Education de la Noblesse &c.* 2237

ART. CXVIII *Liber Psalmorum vulgatæ Editionis cum notis &c.* operâ & studio Franc. B. &c. 2268
ART. CXIX. *Nouvelles Littéraires*, 2281

ERRATA

Pour le Mois d'Octobre 1747.

Page 2072. lig. 12. se propage, *lis.* se communique.
P. 2083. lig. 2. Jésuite, *lis.* Jésuites.
P. 2105. lig. 6. manus, *lis.* palmas.
P. 2111. Dans la Table suppléez *Art. CIII. Histoire du Théâtre François, Tome 9.* 1927

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1747.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

I. Vol. Décembre 1747.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

I. Vol. Decembre 1747.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Auguſtins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	13.	v.
1724.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

I. Vol. Décembre 1747.

ARTICLE CXX.

TRAITE' DE PORPHYRE touchant l'abstinence de la chair des Animaux ; avec la Vie de Plotin par ce Philosophe , & une Dissertation sur les Génies. Par M. de Burigny. *A Paris , chez Debure l'ainé , Quai des Augustins , pp. 498. in-12.*

VOici quelques morceaux de Philosophie antique. M. de Burigni qui nous les donne , soit comme

Auteur, ſoit comme Traducteur, écrit bien, & mériteroit de travailler ſur de meilleurs ſujets. Des lambeaux de Porphyre, & un abrégé de la vie de ce Philoſophe n'ont rien de fort intéreſſant, quand ils ſont iſolés, ſéparés de ſes diſputes avec les anciens Peres de l'Egliſe. Voici notre penſée : un Controverſiſte qui voudroit comparer les ſentiments des Impies d'aujourd'hui avec ceux des anciens Adverſaires de la Religion, feroit une choſe curieuſe & bien entenduë, s'il peignoit Porphyre, s'il produiſoit quelques-uns des arguments dont il ſe ſervoit pour attaquer la Religion : arguments foibles, mais du moins auſſi bons que ceux de nos petits Philoſophes modernes. Hors de ces circonſtances & de ces intérêts, Porphyre & ſa doctrine ſont des objets qui ont peu de ſaillie, & qui excitent peu la curioſité des Lecteurs. Quoiqu'il en ſoit, ce Philoſophe étoit

de Tyr ou de Syrie, né vers l'an 233 de J. C. Grammairien, Rheteur, Dialecticien, éleve de Longin & de Plotin. Ce dernier lui enseigna la Theurgie qui est l'art de distinguer les divers esprits, & la maniere de s'unir intimement avec eux. On sçait que tous ces hommes adonnés aux opérations Theurgiques étoient des esprits frivoles: temoins les Sophistes dont fut remplie la Cour de Julien l'Apostat. A force de se perdre dans ses idées, Porphyre devint mélancholique, hypocondriaque, & prêt à réaliser sur lui-même la doctrine du Suicide. Mais Plotin son maître l'obligea de vivre, & depuis ce temps-là il composa son grand Ouvrage contre le Christianisme; on n'a plus que quelques traits de ce livre dans les traités polémiques des SS. Peres. Ici l'on nous donne la Traduction d'un assez mauvais Ouvrage de ce Philosophe *sur l'abstinence de la chair des ani-*

maux. Il est fait pour condamner cette espéce de nourriture si commune dans tous les tems ; pour établir au contraire l'usage des legumes, des plantes, des fruits de la terre ; le tout afin de rendre les hommes plus vertueux & plus Philosophes. Il n'est pas à craindre que ce systême fasse fortune ; & la maniere dont Porphyre traite ce sujet est toute propre à lui faire perdre toute autorité dans le Public. C'est un tissu de raisonnements sans force & sans lumiére.

Il propose dans le premier livre les raisons de ceux qui permettent l'usage de la chair des Animaux, & il faut avouer qu'elles sont très-bonnes. Les animaux ne sont pas unis avec nous par des Loix de justice, d'amitié & de reconnoissance. Il est permis de les tuer pour se préserver de leurs morsures, pour en faire des sacrifices, quel inconvénient y auroit-il donc à les manger ? Porphyre répond que

les hommes doivent dormir peu, ſe dépouiller de ce qui eſt materiel, ſe mettre en état de retourner dans la Region intelligible d'où ils ſont venus, éviter ſurtout ce qui peut reveiller les paſſions : & il en conclut qu'il faut s'abſtenir de la viande des animaux ; concluſion peu digne d'un Dialecticien ; puiſqu'il ſuffiroit pour les fins ci-deſſus exprimées, d'être ſobre, reglé & tempérant dans l'uſage de ces aliments. Tout ce qu'il dit de plus vrai c'eſt que ceux qui ne mangent que des choſes inanimées, du pain d'orge, des fruits, & des legumes n'ont beſoin ni d'un grand nombre de Domeſtiques, ni de meubles précieux, ni d'Oiſeleurs, ni de Pêcheurs, &c. qu'ils dorment peu, qu'ils ont l'ame propre à la contemplation, & qu'ils ne craignent pas les voleurs.

Dans le ſecond livre, il traite la queſtion des ſacrifices, toujours

dans la vuë de répondre aux ennemis de l'abſtinence des viandes. Selon lui on n'offroit d'abord aux Dieux que les prémices de la terre, des plantes, des fleurs, des fruits, des gâteaux de froment, de la fleur de farine; on immola enſuite des animaux, mais Porphyre prétend que ce fut l'époque des guerres, de la famine & de tous les maux; que c'eſt même un abus d'offrir au Dieu ſuprême aucune eſpece de victime ou de préſent, qu'il ſuffit de l'honorer *par le ſilence & de chaſtes penſées*; que les offrandes ne ſont bonnes que pour les Dieux ſubalternes. Ici ce Philoſophe, toujours foible raiſonneur, n'a ni une idée juſte de la divinité ni du culte qui lui eſt dû. Il ne ſe tire pas mieux de l'argument de ſes Adverſaires, qui diſoient qu'il doit être permis de manger les animaux ſi l'on peut les tuer. Car ſa raiſon en faveur de la négative eſt qu'en mangeant ces viandes, *on*

attire sur soi les ames des Bêtes : ce qui diminue d'autant l'union que nous devons avoir avec Dieu. Pitoyable Philosophie, & qui ne mérite pas d'être réfutée.

Le troisiéme livre fait la suite de sa réponse, & il entreprend de montrer que l'usage de la viande des animaux est contraire à la justice ; sur quoi il entre dans l'explication de la nature des bêtes : matiere traitée par de meilleurs Philosophes que Porphyre, & toujours aussi indécise que si l'on n'en avoit jamais parlé. Notre Philosophe avance comme des principes certains, que les animaux ont une ame raisonnable, qu'ils conversent entr'eux ; que les chiens font des syllogismes en poursuivant le gibier ; que les bêtes ont des vices & des vertus, des passions & des affections, &c. La conclusion est encore que tout cela doit empêcher l'usage des viandes ; ce qui est très-mal raisonné, indépendam-

ment de quelque opinion que ce soit sur l'ame des bêtes. Car quand elles seroient raisonnables, quand elles auroient autant de belles qualités que Porphyre leur en donne, quel mal y auroit-il de les détruire & de les manger, si Dieu les a créées pour le service & la nourriture des hommes? Il faudroit prouver cette exemption de service, & de dépendance; montrer des loix naturelles ou positives qui défendent l'usage que nous faisons de la chair des animaux. Porphyre à ce sujet ne dit rien que de vague, il faudroit renvoyer ce Platonicien à la logique d'Aristote.

Son quatriéme Livre roule sur ces deux points, qu'il y a des peuples qui rejettent la viande des bêtes, & que l'usage de cette viande n'est pas utile. Nous n'avons remarqué dans le détail de ses exemples qu'un morceau assez curieux touchant les Esséniens; il mérite l'attention du Lecteur,

& M. de Burigni l'a traduit avec beaucoup de fidélité, de dignité, & d'agrément.

Il nous donne ensuite la vie de Plotin par Porphyre; c'est encore une Traduction. Porphyre nous fait connoître sur-tout les rapports qu'il a eus avec Plotin son Maître & son modele. Le Disciple oublie un peu les regles de l'Histoire pour parler de soi-même : mais au fond tout ce qu'on trouve-là sur le compte de ces deux Philosophes n'amusera guéres nos Littérateurs d'aujourd'hui, qui veulent du neuf, & de l'agréable, avec le bon & l'utile. Quand le P. Niceron donna ses Mémoires sur les hommes Illustres, on ne trouva pas bon qu'il y eût inseré une multitude de *Gymnasiarches* de Hollande & d'Allemagne. Nous ne sçavons si les petites Anecdotes qui concernent Porphyre & Plotin seront beaucoup mieux reçûes; mais quoiqu'il en soit M. de

Burigni mérite des éloges pour la peine qu'il a prise, & il est fort capable de travailler en grand sur d'autres matieres plus saillantes. Il ajoute ici une *dissertation sur les génies*. C'est un Recueil de ce que l'Ecriture, les Peres, les Théologiens nous apprennent des esprits soit Anges ou démons. Il n'oublie pas les rêveries des Hérétiques & & des anciens Philosophes sur le même sujet. Ce morceau suppose de l'érudition, de la lecture & des recherches. Il est utile pour mettre sous les yeux de tout le monde ce qui se trouve répandu en mille autres livres touchant la même matiere; nous renvoyons le Lecteur à cet Ouvrage, dont l'extrait ne pourroit présenter que des choses communes & dites cent fois.

ARTICLE CXXI.

EL ORINOCO ILLUSTRADO y defendido, Historia natural, Civil y Geographica. &c. Secunda impression revista y aumentada por su mismo Autor el Padre Joseph Gumilla de la Compañia de Jesus en Madrid 1745. c'est-à-dire,

L'ORINOQUE ILLUSTRÉ ET défendu : Histoire naturelle, civile & Géographique, &c. *seconde Edition révûë & augmentée par l'Auteur*, le P. Gumilla de la Compagnie de Jesus, *à Madrid 1745. deux volumes in quarto.*

NOtre monde commençoit à vieillir, à peine offroit-il quelque objet qui, par sa nouveauté, pût nous intéresser. Il falloit un nouvel appas à notre curiosité. Christophle Colomb, génie

hardi, ferme & entreprenant; réveilla les esprits, & créa, pour ainsi dire, un nouveau monde, en le tirant du cahos dans lequel il étoit plongé depuis près de six mille ans. Quelques découvertes que l'on ait faites, il reste encore bien des Pays à découvrir: & les Pays même habités par les Européans, que de richesses ne renferment-ils pas qui nous sont inconnuës! Par les richesses du nouveau monde, le peuple (& cet ordre est de tous les états) le Peuple n'entend que les mines d'or, d'argent & de pierres précieuses. Ce n'est point par là que le Philosophe envisage cette découverte; c'est même par là qu'elle est fatale à l'Europe, puisque cet or est la source & l'aliment des guerres qui la déchirent, mais ce qui emporte l'estime d'un homme qui pense, c'est que cette découverte a étendu la carriere des sciences & des Arts; c'est que la santé des hommes en

retire des avantages infinis par cette multitude de plantes ſalutaires que l'Amérique produit.

L'empreſſement avec lequel le Public reçoit les rélations de voyages & les Hiſtoires des différentes parties du nouveau monde, forme un heureux Préjugé en faveur de l'ouvrage que nous annonçons. Les Amateurs du merveilleux y trouveront dequoi nourrir & contenter leur goût ; & ce plaiſir même, ils ne l'acheteront pas aux dépens de la vérité. La raiſon avouera ce que l'imagination étonnée regarderoit comme des fables.

Pour donner une idée préciſe & fidéle des Pays qui bordent l'Orinoque, nous croyons devoir leur appliquer ces vers de l'Arioſte à l'occaſion des Pays qu'Aſtolphe apperçoit dans la Lune.

Altri fiumi , altri Laghi , altre Campagne
Sono la ſù che non ſon quì tra noi.
Altri piani , altre valli &c.

Le fleuve de l'Orinoque, dit l'Auteur, par sa largeur, par la profondeur de ses eaux, & par l'étenduë de son cours, peut être mis en paralléle avec les plus grands fleuves de l'Amérique. On ne connoit pas encore tous les pays qu'il arrose. On ne l'a remonté que jusqu'à *Ellayrico;* & c'est de ce point là que part le P. G. dans l'histoire & dans la Carte qu'il nous donne de ce fleuve. Il ne s'en rapporte qu'au témoignage de ses yeux, il abandonne le vaste champ des conjectures. Il doit connoître un pays qu'il habite depuis plus de trente ans, & qu'il a souvent parcouru non-seulement en Missionnaire, mais encore en Astronome & en Géographe.

L'Orinoque voit grossir son cours par les eaux tributaires de plusieurs fleuves subalternes, dont quelques-uns sont plus grands, plus profonds que la Seine & que la Loire. Mais l'Orinoque commu-

nique-t-il avec le Maragnon, par l'entremise du *Rio Negro* ? C'est une discussion dans laquelle nous allons entrer avec notre Auteur. Après les observations de l'Illustre Académicien qui nous a donné la Carte du Maragnon, il paroîtra téméraire qu'on ose révoquer en doute cette communication. Cependant nous avons crû qu'il étoit à propos d'exposer aussi les raisons qui déterminent le P. Gumilla à la nier positivement.

Nous ne prétendons pas adopter les opinions de cet Auteur. Sur l'exposé des preuves produites de part & d'autre, le Public sera en état de juger cette espéce de Procès littéraire. Nous avertissons que c'est ici une seconde Edition faite en 1745, & que, loin d'être aujourd'hui *pleinement désabusé* à cet égard, comme on l'a annoncé en la même année 1745, l'Auteur produit au contraire de nouvelles raisons pour fortifier son senti-

ment. Nous traduirons fidélement cet endroit de l'ouvrage parce qu'il touche le fond de la question.

» Le fleuve *Caura* paroît aussi » considérable que l'Orinoque dans » lequel il se jette du côté du Sud. » On en connoît la source, & je l'ai » marquée dans ma Carte. Son » embouchure est à 312 degrez de » longitude, précisément comme » la Carte, tracée sur les obser- » vations de Mrs. de l'Académie » des Sciences de Paris, marque » la communication de l'Orinoque » avec le Maragnon, par le moyen » du fleuve appellé *Rio Negro.* » Mais si la longitude est la même, » la latitude est différente; car » l'embouchure du Caura est à » cinq degrez & demi, & selon les » Académiciens de Paris, la com- » munication de l'Orinoque avec » le Maragnon se fait à un degré. » Je sçai que ces Messieurs *qui* » *sont les subtils Argus des Scien-* » *ces, & des Linx pour saisir &*

» *établir le vrai*, ne trouveront
» pas mauvais, qu'ils approuve-
» ront même ce que je vais dire.

» Je déclare donc qu'après avoir
» parcouru & longé plusieurs fois
» l'Orinoque du côté du Sud, au-
» dessous du fleuve Tabaye situé
» à 306 degrez & demi de longi-
» tude, & à un degré quatre mi-
» nutes de latitude, ni moi, ni au-
» cun autre Missionnaire n'avons
» vû entrer dans l'Orinoque ni sor-
» tir *Rio Negro*. Je dis ni *entrer* ni
» *sortir* : car, supposé cette com-
» munication, il resteroit à cons-
» tater lequel des deux engloutit
» l'autre. Le P. Fritz, dans son
» plan du fleuve Maragnon, fixe
» l'origine & la source de *Rio ne-*
» *gro* vers le cinquiéme degré de
» latitude, & ne parle point de sa
» communication avec l'Orinoque
» ni de celle de l'Orinoque avec le
» Maragnon. Au reste ce qui rend
» cette communication impossi-
» ble, c'est une cordéliere immense

» qui regne entre ces fleuves soit » entre *Rio negro* & l'Orinoque, » soit entre l'Orinoque & le Ma» ragnon, & cela seul doit dissi» per tous les doutes. Herrera, » qui le premier a imaginé cette » communication, confond les » embouchures de l'Orinoque & » du Maragnon ainsi que leur sour» ce & leur origine. »

Après cette discussion Géographique, nous reprenons la suite de l'Histoire. On ne sçait point précisément par combien d'embouchures l'Orinoque se décharge dans la mer : la plus commune opinion en fixe le nombre à cinquante ou soixante, qui forment un labyrinthe de différentes Isles assez grandes. La principale embouchure répond à l'Isle de la Trinité. Le flux & le reflux de la mer se font sentir dans l'Orinoque jusques à 160 lieuës. Ce qui caracterise davantage ce fleuve, c'est la façon singuliere dont il croît

decroît. Il employe cinq mois de l'année à croître. Sa marche est presque imperceptible, ses progrès sont lents, mais ils font à la longue une augmentation considérable, sa profondeur alors est au moins de cent brasses. Il est un mois entier à la même hauteur; ensuite il s'abaisse & continue cinq mois durant à décroître. Il n'a alors que 60. 70. ou 80 brasses de profondeur, selon que son lit est plus ou moins rétréci. Il demeure un mois dans son plus grand abbaissement; après quoi le retour Periodique des eaux recommence. Les mois qu'il employe à croître sont Avril, May, Juin, Juillet, Août. Tout le mois de Septembre il se repose sans altération. Il decroît pendant les mois d'Octobre, de Novembre, de Décembre, de Janvier & de Février; tout le mois de Mars il reste au même point de diminution. Par une tradition constante on a observé que tous

les 25 ans la cruë de l'Orinoque eſt d'une braſſe plus grande que pendant les 24 autres années. Ce deſordre plein de régularité ſe fait aiſément remarquer par les traces que le fleuve imprime ſur les rochers ; tous ſes pas pour ainſi dire y ſont comptés.

On ne peut mieux depeindre les Indiens qui habitent les bords de l'Orinoque qu'en les repréſentant comme l'aſſemblage odieux des vices les plus révoltants. L'ingratitude, l'ignorance, la gourmandiſe, l'yvrognerie, la pareſſe & la timidité forment le tiſſu de leur caractere ; & ce qui eſt une ſuite naturelle & néceſſaire de la timidité & de la foibleſſe, ils ſont ſoupçonneux, méchants & perfides. Ils n'ont d'eſprit que pour la vengeance ; diſſimulés à l'excès, ſous un air tranquille ils couvrent les plus noirs complots : Ennemis de tout ce qui peut les gêner & les contraindre, ils font retom-

ber

ber ſur leurs femmes tout le fardeau du travail. C'eſt elles que regarde le ſoin fatiguant de l'agriculture. Les hommes s'imaginent avoir acquis le droit de ne rien faire & d'ordonner, dès qu'ils ont pris quelques poiſſons ou tué quelques animaux. Si on les interroge ſur leur origine, les uns montrent des rochers dont ils prétendent deſcendre, d'autres répondent que la terre produiſoit autrefois des hommes, mais qu'elle ne porte plus maintenant que des ronces. Reſpectons aſſez l'humanité quoique défigurée dans ces Sauvages, pour épargner à nos Lecteurs un détail qui humilie ſi fort la raiſon.

Ces Peuples ont quelques cérémonies Judaïques; telles ſont la circonciſion & l'uſage de ſe laver pluſieurs fois le jour. Ils ſont tout nuds & le P. G. en donne une raiſon qui paroîtra plus pieuſe que Phyſique.

Les Indiens, dit-il, deſcendent

de *Cham* qui porta un œil profane ſur ſon Pere, pendant le deſordre où le ſommeil avoit mis ſes vétements; & c'eſt en punition de cette inſulte que la poſtérité de *Cham* eſt condamnée à ne point ſe ſervir d'habillements. Ajoutons pour l'honneur du P. G. qu'on trouve la même réfléxion dans Herrera (Chap. 4 du 9. livre de ſa 1re. decade.) Ce dernier Auteur aſſure que les Indiens avoient dit aux premiers Conquerants du nouveau monde qu'ils tenoient de leurs Ancêtres une connoiſſance de Noë & du Deluge; & que s'ils étoient nuds ce n'étoit qu'en conſéquence de la malédiction lancée par Noë, contre ſon fils *Cham* & contre ſa poſtérité.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt bien difficile de les engager à faire uſage des vêtemens qu'on leur préſente. Le ſeul inſtant où ils rougiſſent de ſe montrer, c'eſt quand ils ont oublié de ſe froter d'huile tout le

corps. Car alors ils ſe regardent comme véritablement nuds. Après cela croiroit-on que la mode pût exercer chez ces Peuples l'auſterité de ſes loix ? Cependant rien n'eſt plus vrai. Ils ont des jours de Cérémonies & d'Aſſemblées publiques, chacun s'efforce d'y paroître avec diſtinction. Leurs ornemens conſiſtent en quelques plumes dont ils ſe font des bracelets, des ceintures & une eſpéce de Diadême en forme de Turban. Ils ſe percent les oreilles, les narines & les levres, ils y paſſent des os de poiſſons & d'animaux, il n'eſt donné qu'aux plus conſidérables de la peuplade d'avoir de petits lingots d'argent ſuſpendus aux narines.

Les Caribes & les Caberres ſe font un colier des dents des ennemis qu'ils ont tués. C'eſt la marque de leur valeur & le colier de l'ordre des braves. Les Muſiciens & les Joueurs d'inſtruments ſont

habillés avec plus de richeſſe & de profuſion. Ils ſont tout couverts de plumes nuancées avec tant d'intelligence & ſi artiſtement arrangées, qu'en ſe renvoyant les unes aux autres les rayons de lumiere, elles ſe donnent & reçoivent mutuellement de l'éclat. Les femmes du commun ſe ſervent d'écailles de Limaçons pour ſe faire des bracelets, des coliers & des ceintures. Celles qui ſont d'un rang ſupérieur n'employent pour leur parure que des dents de Singe. Heureuſe l'Indienne qui eſt aſſez riche pour avoir un colier fait de petits morceaux de verre! Mais ce qui donne la derniere grace à leur ajuſtement c'eſt une dent de Cayman qu'elles ſuſpendent à leurs oreilles. Elles y font une ouverture ſi grande qu'un œuf de poule y paſſeroit aiſément. La nature toujours bienfaiſante s'empreſſe de ſecourir cette partie mal affectée; le poids allonge tellement leurs oreilles

que le bout deſcend juſques ſur leurs épaules. C'eſt ce qui a fait donner à ces bords le nom de *côte des oreilles.*

On juge bien que ces Peuples n'ont pas un code de loix bien étendu. A peine quelques-uns ont-ils une forme de gouvernement. Comme ils vivent preſque toujours dans les bois, chaque famille fait preſque une petite nation à part, mais une petite nation de Republiquains. Les enfans ne reſpectent leurs Peres, que tandis qu'ils n'ont point aſſez de force pour manquer au reſpect; & les Peres n'aiment leurs enfants que pendant qu'ils ſont en bas âge. Dès qu'ils ont un certain nombre d'années, les Peres ne les regardent plus. Ils vivent enſemble comme étrangers.

Pour apprivoiſer & gagner un Sauvage, le meilleur moyen qu'ayent imaginé les Miſſionnaires, c'eſt d'élever ſon fils au rang

de Chantre ; c'eſt pour lui une dignité éminente, parce que ces peuples aiment paſſionnément le chant. Orphée, dit-on, adoucit autrefois par ſes accords les animaux les plus ſauvages. Sur les bords de l'Orinoque, la fable devient une vérité.

Il n'eſt pas poſſible dans un extrait de parler de tous les peuples qui habitent les vaſtes Pays que l'Orinoque arroſe dans ſon cours. Tous ces peuples ont quelque choſe de commun entr'eux, & quelques traits qui les différencient. Nous nous bornerons à ceux qui méritent une attention particuliére par la ſingularité de leurs uſages. Telle eſt la nation *Guarauna :* ſon caractere eſt la gayeté. Amie fidéle des Eſpagnols, jamais elle n'a entrepris d'en ſecouer le joug. Elle habite les Iſles qui ſont à l'embouchure de l'Orinoque. Ces Iſles étant inondées ſix mois de l'année, on ne conçoit pas comment les

Guaraunas peuvent y faire leur ſéjour. Le merveilleux ôte ici à la vérité l'air de vrai-ſemblance. Voici comment l'Auteur raconte un fait dont il a été pluſieurs fois témoin. Dès que le tems des cruës de l'Orinoque approche, les *Guaraunas* enfoncent profondément en terre de groſſes poutres à l'aide deſquelles ils forment une eſpece de ſol : ils y élevent leurs cabanes, conſtruiſent des rues, des places publiques. Ces cabanes & ces rues ſont réunies par de petits Ponts de communication. Il croît dans leur Iſle un arbre qu'on peut appeller un ſecond arbre de vie, c'eſt une eſpece de Palmier qui dans leur langue a le nom de *Muriche*. Cet arbre leur fournit non-ſeulement dequoi bâtir leur Ville Aërienne, il pourvoit encore à leurs beſoins ; c'eſt pour ainſi dire un petit abregé du monde. Ils y trouvent du pain, de la viande & du vin. Nous allons en venir au détail

qui ne peut manquer de plaire aux Lecteurs curieux.

Les *Guaraunas* font une ouverture dans le *Muriche*, il en découle aussi-tôt une liqueur fort douce, mais qui s'aigrit en vieillissant. Quand ils en ont tiré une assez grande quantité, du reste de la seve ou de ce suc, il se forme une multitude prodigieuse de vers blancs de la grosseur d'un doigt, & ce sont ces vers qui leur servent de viande. Cette annonce ne prévient pas en faveur du ragoût. Cependant il ne s'agit, dit-on, pour les Européans que de triompher de l'horreur qu'inspire la vûë d'un pareil mets; & il s'est trouvé des Espagnols qui, après s'être une fois déterminés à en manger, pouvoient à peine s'en rassasier.

Lorsque ces vers sont épuisés, il reste dans le tronc du Palmier un sédiment que les Indiens recueillent avec soin. Les petits filamens, qui sont dans ce tronc

extrêmement ſpongieux, forment une maſſe qu'on leve à pluſieurs repriſes. On l'expoſe enſuite au Soleil pour la ſeicher, & c'eſt une farine très-belle qu'au premier coup d'œil on prendroit pour de l'amidon. Les Indiens en font un pain fort ragoutant, mais lourd & difficile à digérer. Ce n'eſt pas tout; outre la liqueur que le tronc même de l'arbre leur donne, ils ſçavent en extraire une autre des fruits du *Muriche*, & cette ſeconde liqueur eſt agréable & rafraîchiſſante. De plus dans cet arbre rien n'eſt inutile. Son écorce épaiſſe fait les cloiſons & les toits des cabanes. Les feuilles ſervent de paraſols & de voiles pour les Canots. Des filamens qui ſéparent ces feuilles, ils forment des cordages pour leurs bateaux, des filets pour la pêche, des liens pour enchaîner les poutres, & pour attacher leurs lits qu'ils ſuſpendent. Cet arbre eſt très-commun dans

ces Iſles. Telle eſt l'attention charmante d'une providence aimable. Elle ne prive un pays de quelques avantages qu'en lui accordant des biens qui le dedomagent de ceux qu'il n'a pas. Le P. G. ſent lui-même combien tout ce qu'il raconte de cet arbre merveilleux doit trouver ou faire d'Incredules. *Pour ſa juſtification, il exhorte ceux qui ne ſe contenteront pas de ſon témoignage de ſe tranſporter à l'Orinoque, ils s'en inſtruiront par eux-mêmes.* Au reſte Blaeu, dans la ſeconde partie de ſon Atlas, parlant des Iſles Maldives rapporte quelque choſe d'auſſi ſingulier du cocotier. L'un ſert à donner à l'autre le coloris de la probabilité. On trouve à chaque pas, dans l'hiſtoire, des faits auſſi prodigieux, & il faut renoncer à la lecture des rélations, ou ſe réſoudre à croire un Auteur ſage & judicieux qui n'a point d'intérêt à nous en impoſer.

Chez la nation des *Guayquiries*

il en coute beaucoup aux filles pour être mariées. Pendant 40 jours elles ſont enfermées étroitement, & on les oblige à un jeûne ſi rigoureux, que lorſqu'elles ſortent de leur priſon, elles reſſemblent à des Squeletes. La nuit qui précéde le jour du mariage, la future Epouſe ſubit encore une épreuve moins longue, mais plus pénible & plus ennuyeuſe. Elle eſt environnée des plus vieilles femmes de la Peuplade, qui ſont occupées du ſoin de ſa parure. Au lever du Soleil, le maître des Cérémonies ſuivi des autres ſauvages vient danſer autour de la maiſon des deux Epoux. La dan ſe finie, la nouvelle mariée paroît accompagnée de la plus laide femme de la nation, qui pour la conſoler de ſes tourmens paſſés, lui repete ſans ceſſe : *Ah! ma fille, ſi vous ſçaviez ce qu'il vous en coûtera pour devenir mere, vous ne vous marieriez pas.* Après cette douce exhortation, on ſe met

à table, toute la Peuplade eſt du repas, & par honneur les deux Epoux ſont placés auprès du Cacique.

Les *Ottomacos* bien différents des autres Indiens ont une apparence de gouvernement. Leurs jours ſont diſtribués & partagés avec quelque ordre dont rarement ils s'écartent. Ils devancent de trois heures le lever de l'aurore; ce temps eſt conſacré à déplorer la perte de leurs parents & de leurs amis. Leur douleur eſt réelle & s'énonce par des larmes. Tout retentit de leurs plaintes & de leurs hurlemens. Un étranger témoin de cette ſcene lugubre croiroit que l'ennemi furieux va tout déſoler. Le premier rayon du Soleil diſſipe la triſteſſe & ramene la joye qui remplit tout le reſte du jour. Ce ne ſont que danſes & que feſtins. Le Capitaine nomme chaque jour, un certain nombre de ſes ſujets pour aller à la chaſſe & à

la pêche pour toute la peuplade. Le lendemain ceux-ci se reposent, & sont remplacés par d'autres dans ces occupations. Toute la nation compose une nombreuse famille. Les Chasseurs & les Pêcheurs déposent le fruit de leurs travaux à la porte du Capitaine, qui distribue ces provisions aux Peres de famille à proportion du nombre de leurs enfants. La Polygamie est proscrite chez les *Ottomacos*. C'est le Cacique qui fait les mariages; & par une tradition que les vieillards intéressés à la maintenir font observer à la rigueur, le Cacique ne donne aux jeunes hommes que de vieilles femmes pour épouses. Les jeunes femmes appartiennent aux vieillards. Pour autoriser & justifier cet usage, ils disent que ce seroit mettre deux fols dans une même maison que d'unir deux jeunes personnes. La vieille femme déja instruite de la façon dont il faut conduire un ménage formera

ſon époux, qui n'eſt que ſon eſclave ſoumis & reſpectueux. Les jeunes gens ſe conſolent par l'eſpérance qu'ils ſeront bientôt delivrés de leur gouvernante incommode, & alors ils ſont en droit de ſe choiſir une jeune femme, parce que le premier mariage a dû les rendre ſages & capables d'entretenir le bon ordre dans leur maiſon.

Chacun des Chapitres de cette Hiſtoire fournit un Tableau différent. Les *Salivas* ont un caractere aſſez doux ; de tous ces peuples c'eſt le moins éloigné de la raiſon. Cette Nation autrefois étoit fort nombreuſe, elle eſt aujourd'hui réduite à cinq ou ſix peuplades. *Les Caribes* la détruiſent, & lorſqu'on exhorte les *Salivas* à repouſſer les attaques de leurs ennemis, ils répondent tranquillement ; *nos ancêtres n'ont jamais aimé la guerre. Leur exemple eſt une Loi pour nous. L'amour de la paix eſt un bien qu'ils nous ont*

transſmis. Et ce qui, loin d'être incompatible avec cette horreur pour la guerre, en eſt peut-être une preuve, ils ſont curieux d'avoir des armes brillantes dont ils ne font uſage que pour la chaſſe. Ce ſont de petits Maîtres accomplis en fait de ſauvages. Ils aimeroient mieux recevoir une bleſſure que de voir leur chevelure derangée; ils ſe font peigner & laver par leurs femmes pluſieurs fois le jour.

Un trait qui fait bien connoître l'ignorance de ces peuples, c'eſt qu'une femme qui devient mere de deux enfants à la fois eſt expoſée aux reſſentimens de ſon époux qui la ſoupçonne d'infidélité. Le P. G. cite un exemple dont il fut témoin. » Pendant que je m'entre-
» tenois, dit-il, avec le Chef ou
» le Capitaine d'une de ces peu-
» plades, on vint lui annoncer que
» ſa femme étoit accouchée de
» deux enfants. Le Capitaine ſe

» crut déshonoré. Quelques jours » après il assemble toutes les fem» mes de la peuplade, sa femme » à leur tête. Il leur intime une » défense expresse de donner à la » fois désormais deux enfants à » leurs maris ; & pour les convain» cre que la menace n'étoit point » vaine & frivole, il commença » par punir sa femme de l'affront » qu'elle lui avoit fait. Aussi ces In» diennes quand elles se sentent » près de leur terme, s'écartent» elles de la peuplade, afin que, » si elles étoient assez malheu» reuses que d'enrichir la Patrie » de deux nouveaux Citoyens, el» les pussent avoir la facilité d'en » étouffer un pour se mettre à l'a» bri du châtiment & de la persé» cution.

Les *Salivas* enterrent leurs morts avec de grandes cérémonies. Dès qu'on approche du convoy funebre on doit se joindre à la troupe des Pleureurs & des Pleu-

reuſes, ſans quoi l'on courroit riſque d'être maltraité par les Parents & les amis du défunt. Ils ne réſervent rien de ce qui a appartenu au mort; ils arrachent ce qu'il avoit ſemé; ils renverſent ſa cabane & perſonne n'oſeroit y demeurer; parce que, diſent-ils, la mort qui en ſçait bien le chemin viendroit bientôt enlever le nouvel habitant.

Comme cet Ouvrage eſt compoſé de deux volumes in-4°. & qu'il eſt écrit dans une langue qui n'eſt pas fort à la mode, nous en donnerons pluſieurs Articles dans ces Mémoires.

ARTICLE CXXII.

ESSAI SUR LES PRINCIPES de la Phyſique. 1746.

LEs anciens Philoſophes ont mieux aimé deviner que voir; & comme ils négligeoient d'ob-

server & d'étudier la nature, la Physique n'étoit chés eux qu'une Science d'étalage & d'ostentation. Depuis un siécle on a senti la nécessité absolue de faire des observations & des expériences, & on a vû que la Physique Expérimentale devoit précéder la Physique Systématique.

L'Auteur de cet Essay a cru qu'on avoit une assés ample provision d'expériences & d'observations, pour établir ce Systéme général & expliquer tous les Secrets de la nature? » Il semble, dit-il, » que les plus grands Philosophes » prêts à saisir ce Systême, ont » tourné tout autour, pour ainsi » dire, & l'ont laissé échaper. Des- » cartes avoit imaginé un tourbil- » lon de matiére centrifuge, New- » ton un milieu comprimant, Ke- » pler des esprits ou écoulemens in- » corporels, qui tiroient les Corps » vers le Centre, & Aristote, sans » tant de façon, deux principes,

» l'un de légéreté & l'autre de pe-
» ſanteur, en quoi il s'eſt plus ap-
» proché du vrai. » Mais quel eſt-il ce Syſtême général, ce Secret de la nature, autour duquel les Philoſophes ont tant tourné, ſans le deviner ? L'Auteur penſe l'avoir deviné, & au riſque de trouver des contradicteurs, ou qui ne l'entendent pas, ou qui le condamnent, il l'expoſe dans cet eſſai. Toute la nature, dit-il, paroît animée de deux mouvemens oppoſés, qu'il appelle du nom de *Forces centrales.* L'un de ces mouvemens approche les parties du Centre, & c'eſt la force centripete : l'autre les en écarte, & c'eſt la force centrifuge. On ne ſçauroit, ajoute-t'il, s'empêcher d'admettre ces deux mouvemens, dès qu'on admet l'un des deux.

Juſqu'ici l'Auteur ne dit rien qu'on ne connoiſſe & qu'on n'admette dès qu'on a quelque connoiſſance de la Phyſique : mais voici le mot

de l'énigme qui doit tout expliquer & tout dévoiler. » De là, continue » l'Auteur, on pourroit inférer que » l'un de ces mouvemens est la cau- » se de l'autre. La lumiére, par » exemple, pourroit sortir du So- » leil par l'immense compression » qui doit se faire au centre com- » mun des graves vers lequel pe- » sent tous les corps de l'univers, » ou du moins de notre systême » Planetaire.

» Mais comme la cause de cette » compression est encore inconnue, » oseroit-on soupçonner que la » force centrifuge est cette cause? » Ne pourroit-on pas dire que cette » force réside dans la substance » immatérielle qui en est le sujet? » Cet esprit universel, uni à la ma- » tiére la plus déliée, sera comme » l'ame du monde & le premier » principe créé : cet esprit qui se » mouvoit sur les eaux selon l'ex- » pression de Moïse. Il est trés- » possible que la force centrifuge,

» tendant à écarter les parties ſoli-
» des de la matiére, cauſe l'effort
» qu'elles font pour s'approcher
» du *Centre.* » Ainſi tout eſt mû dans la nature par les forces Centrales, c'eſt-à-dire, par la force centripete, & centrifuge, dont l'une remonte les reſſorts de l'autre, & les remonte ſans fin.

L'auteur emploie une grande partie de ſon ouvrage à adapter les obſervations & les Phénoménes à ſon Hypothéſe, & il les y ajuſte quelquefois aſſez heureuſement. Il prétend même trouver dans ſon ſyſtême l'explication des Phénoménes de l'Electricité. Ce monde Electrique eſt plein de merveilles qui étonnent & humilient la raiſon.
» *Je crois cependant*, dit l'Auteur,
» que les forces centrales une fois
» connües & approfondies nous
» mettroient plus à portée de les
» découvrir. » Si vous lui demandez pourquoi le tube de verre attire & repouſſe les feuilles d'or, il vous

répondra » que la *matiére centri-* » *fuge* qui ſort du tube pénétre les » feuilles, & que ſe trouvant com- » primée, réunie, & repouſſée » par la réaction du côté oppoſé, » elle doit chaſſer les feuilles vers » le tube, d'où une nouvelle éma- » nation les repouſſe dès qu'elles » l'ont touché. Voulez-vous ſçavoir pourquoi il s'éleve des étincelles du verre? c'eſt, dit l'Auteur, que *ce frottement en ſépare les parties les plus élaſtiques & les plus centrifu- ges.* C'eſt à l'aide de ces parties centrifuges qu'il explique encore l'odeur de Phoſphore & les petille- mens des étincelles Electriques.

Ce qui démontre à l'Auteur la fécondité de ſes principes, c'eſt qu'ils ſont applicables à la plupart *des Sciences & des Arts utiles que perfectionne tous les jours la Phy- ſique.* Il ſe contente de les ap- pliquer 1°. *à la culture des Plan- tes :* 2°. *à l'arrangement du mon-*

de : 3°. au génie des Nations , & aux régles de la ſanté. Voici comme il expoſe ce dernier point : » Les Peuples des Pays conſtamment chauds ou conſtamment » froids ont , dit-il , en général un » génie plus tranquille & un caractére plus égal , que les habitans des climats , où régne une » continuelle viciſſitude de chaud » & de froid. Quelle en eſt la cauſe ? C'eſt , répond notre Auteur , » que dans ceux-ci la matiere » centrifuge eſt alternativement » comprimée & détenduë avec » une augmentation de force , au » lieu que dans les premiers elle » n'agit qu'avec une force toujours égale. » D'où il conclut que les Eſpagnols & les Orientaux doivent être plus tranquilles , plus graves , & moins vifs que nous. Il conclut encore de ces principes que les ragoûts & les aſſaiſonnemens doivent nuire à la ſanté , & enflammer les paſſions ,

parce qu'ils augmentent la force centrifuge. *Car c'eſt*, dit-il, *de la force centrifuge bien ménagée que dépendent la ſanté, la durée de la vie, la vigueur & la ſoupleſſe des reſſorts de l'ame.*

Si ces principes, malgré leur évidence & leur fécondité, ne plaiſent pas d'abord & ſont même combattus, l'Auteur n'en ſera pas ſurpris. Il prétend que *malgré le goût que les hommes ont pour la nouveauté, elle a bien de la peine à s'établir dans le monde*, & qu'il a eſſuyé bien des contradictions, lorſqu'il a expoſé ces Principes dans des converſations particulieres. Il avouë qu'il a ſurtout éprouvé ces contradictions lorſqu'il a ſoutenu que le Pôle Méridional de la terre devoit être plus froid que le Pôle Septentrional; que le mouvement de la terre tant ſur ſon axe qu'autour du Soleil étoit très-lent; qu'il faut admettre dans la nature une ſubſtance *incorporelle*

qui

qui occupe tout l'espace qui reste entre les corps : que le mouvement est essentiel à la matiere. Il n'est pas si surprenant que le pense l'Auteur, que ces principes n'ayent pas été goûtés ; on goutera davantage l'attraction Newtonienne qu'il admet : car quoiqu'un bel Esprit ait dit que l'*attraction & les convulsions étoient la honte de notre siécle*, cette attraction a un grand nombre de partisans dans l'Europe sçavante, & autant qu'on peut faire l'horoscope d'un systême, on peut assurer que le nombre de ses partisans augmentera tous les jours.

ARTICLE CXXIII.

LES HOMELIES DE S. Gregoire Pape sur Ezechiel à Paris chez Ph. N. Lottin & J. H. Butard Imprimeurs-Libraires, rue S. Jacques à la vérité; Jean Desaint & Charles Saillant Libraires, rue S. Jean-de-Beauvais vis-à-vis le Collége, & la veuve Robinot, Quai des Augustins. An. 1747. p. 570. in-12.

ON se souvient avec douleur de ces siécles infortunés où l'ignorance étoit répanduë sur tout le genre humain. Les Arts & les sciences étoient comme annéantis : les ouvrages des Auteurs Ecclésiastiques & profanes étoient abandonnés aux vers & à la poussiere, & personne ne pensoit à les rétablir dans leur premier honneur. On doit beaucoup à ces Commu-

nautés laborieuſes qui, dans des temps ſi difficiles, nous ont conſervé une grande partie de ces monumens précieux, dont on s'eſt ſervi heureuſement pour rendre à l'empire des lettres tout ſon ancien éclat. C'eſt par là que les deux derniers ſiécles ſe ſont extrêmement diſtingués.

Il eſt vrai que lorſqu'on eut recommencé dans l'Egliſe à lire les Peres, il ſe trouva des Sçavants aſſez habiles, mais beaucoup moins qu'ils ne penſoient l'être, qui abuſerent étrangement de cette lecture; ce n'étoit pas pour appuyer leurs nouveautés dangereuſes, qu'ils citoient ces Saints Docteurs. Les Hérétiques comptent leur autorité pour peu de choſe; mais ces citations avoient un air d'érudition qui impoſe: d'ailleurs les Catholiques faiſant profeſſion de reſpecter les Peres comme les Dépoſitaires de la Tradition, étoient obligés de diſcuter & d'éclaircir les

paſſages qu'on leur oppoſoit ; & ce n'étoit pas peu d'occupation. Ces conteſtations d'autant plus animées de part & d'autre, qu'elles étoient plus intéreſſantes, puiſqu'il s'agiſſoit de la Foi, mirent les Catholiques dans l'heureuſe néceſſité de lire avec application tous les Peres, & tout le monde ſçait les progrès qu'ils firent dans une étude ſi ſérieuſe & ſi étenduë.

Après tant d'Editions des Ouvrages de ces Saints Docteurs, il ne reſte plus qu'à les traduire en François, afin de les répandre de plus en plus, & de leur procurer un plus grand nombre de Lecteurs. L'Ouvrage que nous annonçons contient les Homelies de S. Gregoire Pape ſur Ezechiel. On avoit déja en notre langue ſes Homelies ſur les Evangiles de l'année, & ſes morales ſur Job. Ce qu'on y ajoute aujourd'hui eſt très-capable d'augmenter la vénération qu'on a toujours euë pour ce Saint

Docteur. Il prononça les homelies ſur Ezechiel pendant les guerres qui déſoloient l'Italie.

Agilulfe, Roi des Lombards, après avoir ravagé la campagne menaçoit Rome, avec une puiſſante Armée, & cette Ville autrefois ſi fameuſe & la Maîtreſſe de l'Univers, étoit dans la plus grande conſternation. Ce fut dans ces circonſtances que S. Grégoire, pour conſoler & ſoutenir ſon peuple au milieu de tant d'afflictions, lui expliquoit la Prophétie d'Ezechiel. Rien ne convenoit tant aux circonſtances qu'une Prophétie que l'Eſprit Saint avoit dictée dans la captivité du peuple de Dieu. Auſſi tous ces diſcours firent une forte impreſſion ſur les cœurs. Un ſouverain Pontife, un Vicaire de Jeſus-Chriſt, un Chef viſible de l'Egliſe, un Paſteur plus reſpectable encore par ſa ſainteté & ſes talents que par ſa dignité, parlant dans un temps où l'on étoit ſi bien diſ-

posé par la calamité présente à faire pénitence, ne pouvoit manquer de voir les fruits de son zéle passer son espérance & égaler ses vœux.

On admiroit tellement tout ce que disoit ce grand Pape, & on en étoit tellement touché, qu'on s'empressoit d'écrire ses homélies pendant qu'il les prononçoit. Il n'étoit encore parvenu dans la douziéme homélie qu'à la fin du troisiéme Chapitre d'Ezechiel, & l'on vit bien que l'accablement des affaires ne lui permettroit pas d'achever ce qu'il avoit commencé: on le pria donc d'expliquer au moins la derniere partie de cette Prophétie, (& c'est la plus difficile) qui regarde le rétablissement du Temple. Le Saint Pape comprit parfaitement ce qu'il lui en couteroit pour contenter les desirs empressés de son peuple; mais c'étoit un Pere tendre, à qui la peine & le travail ne furent jamais un

prétexte pour refuser ce que lui demandoient ses enfants.

L'Ouvrage que nous annonçons est plein de maximes, d'instructions, de pensées pieuses, d'explications allégoriques du Texte sacré. C'est une abondance de vérités morales, où chaque Lecteur rencontrera des avis qui lui seront utiles, telle que soient sa condition & ses dispositions particulieres. Ces discours ne sont pas des traités suivis, où l'on s'attache à un seul objet, qu'il n'est pas permis de perdre de vûë. On le divise à son gré, on le présente diversement à l'Auditeur, & quelquefois on l'épuise au hazard de fatiguer & d'ennuyer : les digressions n'y sont pas tolerées, si elles ne sont extrêmement courtes, encore faut-il qu'elles soient placées avec beaucoup d'art, talent rare & dont il ne faut pas que l'Orateur se flatte aisément. Dans l'homélie on a une autre méthode, on s'ar-

rête successivement à divers objets, selon que l'Ecriture donne lieu d'en parler : ce qui répand une grande varieté, & soulage également l'Orateur & l'Auditeur, de l'application pénible que demande à l'un & à l'autre un long enchaînement de raisons & de réfléxions sur le même sujet. On connoîtra sans peine par la lecture de ces discours à quel point S. Gregoire le Grand possedoit les Livres sacrés : cet éloge lui est commun avec tous les Peres qui les sçavoient presque par cœur. C'étoit la nourriture ordinaire de leurs ames, une source intarissable où ils puisoient continuellement pour eux & pour les autres, montrant par leur conduite que ce Livre divin doit être incessamment entre les mains des Prédicateurs.

Il ne seroit pas édifiant que parmi tant de Livres de pieté qu'on met au jour, & qu'on assure se débiter avec succès, les ouvrages de

ce grand Pape restassent dans les magazins à la merci des vers & de la poussiere. Il n'y a point là de morale relachée ni à craindre, ni même à soupçonner. L'ancienneté, la dignité, la science & la sainteté d'un Docteur de l'Eglise si renommé, le met à couvert des préventions & des antipathies où l'on est si souvent à l'égard des Auteurs nouveaux. On ne goûte, on n'estime que ceux de son parti. Les autres sont des Ecrivains sans onction & sans style. Personne ne parlera si dédaigneusement d'un si grand Pape, & personne n'apprehendra que dans ces homélies, le poison de la mauvaise doctrine ne soit caché sous les dehors d'une pieté apparente.

Quelque fortes que soient ces considérations, elles n'ont pas rassuré entierement ceux qui ont procuré l'Edition de cet Ouvrage. Ils déclarent dans un avis particulier, qu'ils n'ont pas osé donner le se-

cond Tome de ces homélies, qui n'attend que l'impression, sans avoir pressenti le goût du Public à l'égard du premier. Il semble que ce soit faire injure à notre siécle, qui témoigne à toute occasion & en toute maniere une profonde vénération pour les Saints Peres.

Il ne reste plus qu'à mettre ici selon la coutume deux ou trois endroits de la Traduction que nous venons d'annoncer, afin que les Lecteurs jugent par eux-mêmes du style & des autres talents du Traducteur.

» Le S. Esprit est toujours dans » le cœur des Justes, par la foi, » l'esperance, & la charité, & » par les autres vertus, sans lesquelles on ne peut être reçû dans » la céleste patrie, comme sont » l'humilité, la chasteté, la jus» tice, la misericorde; mais il y » vient pour un temps seulement, » par l'esprit de Prophétie, par le » don de la parole, par la vertu

» des miracles : ensuite il se retire.
» Il y vient par ces sortes de dons
» pour élever ses serviteurs, &
» il se retire pour les humilier. Il
» y vient pour les glorifier par les
» prodiges qu'il leur fait faire, &
» il se retire, afin qu'ils reconnois-
» sent que cela ne vient pas d'eux-
» mêmes. Il y vient afin de leur
» faire voir ce qu'ils peuvent par
» sa vertu, & il se retire afin de
» les convaincre de leur propre
» foiblesse. Le S. Esprit demeure
» donc sans interruption dans le
» cœur de ses Elûs, par les vertus
» sans lesquelles on ne peut arri-
» ver à la vie : c'est ce qui lui fait
» donner le nom de *Stable* : & par
» ses dons qui ne sont qu'un effet
» de sa sainteté, il est quelquefois
» présent & quelquefois il se reti-
» re : mais soit qu'il s'approche ou
» qu'il se retire, c'est également
» par des effets de sa misericorde
» & alors on le nomme agile. Pa-
ge 150.

Le S. Docteur décrit ainsi la véritable conversion p. 396. & les suivantes. » Celui-là se renonce lui-
» même, qui changeant en mieux,
» commence d'être ce qu'il n'étoit
» pas, & cesse d'être ce qu'il étoit
» auparavant. Nous en avons vû
» souvent, qui touchés vivement
» d'une prédication comme s'ils
» étoient convertis, ont réformé
» l'extérieur, mais non l'esprit. Ils
» ont pris un habit Religieux,
» mais ils n'ont pas foulé aux pieds
» les vices de leur premiere vie,
» se laissant emporter à la colere,
» sensibles au mal qu'ils recevoient
» de leur prochain, ardents à lui
» nuire pour s'en venger, tirant
» vanité de quelque bien apparent
» qu'ils font devant les hommes,
» passionnés pour les biens de ce
» monde, & s'imaginant être des
» Saints, seulement pour avoir
» réformé leur extérieur... Mé-
» priser le monde présent, ne point

» aimer ce qui passe, se mettre
» bien bas & du fond du cœur de-
» vant Dieu & le prochain, n'op-
» poser aux outrages qu'une pa-
» tience persévérante; & en même
» temps qu'on témoigne de la
» patience à l'extérieur, étouffer
» dans son cœur le dépit qu'on res-
» sent du mal qu'on a reçû, don-
» ner de son bien aux indigens,
» ne point ambitionner celui d'au-
» trui, aimer son ami en Dieu &
» son ennemi pour l'amour de
» Dieu, s'affliger de ce qui afflige
» le prochain, ne se point réjouir
» de la mort de son ennemi, c'est
» être cette nouvelle créature,
» que le Docteur des Nations
» cherchoit. .... Tout est devenu
» nouveau dans nos ames, lorsque
» nous n'avons plus rien des vices
» du vieil homme, & qu'ils sont
» passés par rapport à nous : & ils
» sont passés, lorsque nous nous
» nourrissons intérieurement de la

» parole divine & que nous en rem-
» pliſſons notre cœur.

Autant qu'il eſt utile de lire les ouvrages des Peres & de puiſer dans une ſource ſi reſpectable la connoiſſance & l'amour des vertus chrétiennes : autant eſt-il néceſſaire que les Lecteurs ſe mettent dans les circonſtances des temps où ces Saints Docteurs ont écrit ou parlé. Ce n'eſt pas les lire avec le reſpect qui leur eſt dû, que d'y chercher dequoi autoriſer les ſentiments particuliers dont on eſt prévenu ; ni d'exercer à leur égard une critique indécente, & qu'on ne ſe permettroit pas à l'égard de tant d'Auteurs qui n'ont aucun nom & aucun titre dans l'Egliſe.

ARTICLE CXXIV.

*HISTOIRE GE'NE'RALE de la Marine par M. de Boismêlé, Tome second à Paris chez Antoine Boudet, Libraire-Imprimeur rue S. Jacques à la Fontaine d'or, suite de l'*ARTICLE CXII. *au mois de Novembre.*

CE morceau de l'Ouvrage eſt plus travaillé, plus curieux, & plus intéreſſant que les autres. C'eſt l'hiſtoire de la Marine Françoiſe, où nos exploits maritimes ſont rapportés avec exactitude, & ſans partialité. On y entre dans des détails qui ne peuvent manquer de faire plaiſir. On en dit aſſez pour inſtruire, & jamais trop pour ennuyer. La maniere modeſte dont M. de Boiſmêlé propoſe ſon deſſein, prévient en ſa faveur. Il y a du mérite à bien faire, & un

plus grand mérite à exciter les autres à faire encore mieux.

Il paroît que l'on a choisi les faits que l'on a crû les plus importans ; & comme l'on a choisi, l'on en a laissé plusieurs dans l'oubli ; on rend par tout justice à la conduite, à la capacité, à la bravoure de nos plus célébres Marins, & l'on a marqué toutes les actions éclatantes qui peuvent honorer notre Nation.

Voici l'ordre que l'on s'est prescrit dans cet Ouvrage. On considére l'Histoire de notre Marine sous quatre âges différens. La Marine des Gaulois nos Ancêtres, sert d'introduction naturelle à la nôtre, & en est comme la premiere époque : la seconde renferme le vuide immense qui se trouve depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à Charlemagne ; les Croisades, expéditions malheureuses, & plus utiles à la navigation qu'à la Religion, appartiennent à

la troisiéme, & l'on y rapporte tous les combats qui se sont donnés sur mer sous la troisiéme race, jusqu'au regne de Louis XIV. où les brillans succès de la Marine, font la quatriéme époque de cette Histoire.

Les Gaulois se signalerent sur mer. Actifs, laborieux, entreprenans, ils furent les plus excellens Navigateurs de leur temps. Ceux de Marseille & de Vannes sont célébres dans nos Histoires. Leur valeur faisoit trembler leurs voisins. Les Romains qui furent leurs Vainqueurs sur terre, n'eurent que rarement sur eux de l'avantage sur mer. Redoutés pour l'abordage, ils manœuvroient avec une adresse infinie, ils échappoient à ceux qui les poursuivoient, & ceux qui les poursuivoient ne leur échappoient guéres. C'est à peu près ce que les Grecs & les Romains nous apprennent de la Marine des Gaulois. Cette Nation ne

nous a laissé aucun monument historique qui soit parvenu jusqu'à nous.

Nos premiers Rois foibles & divisés furent, pour m'exprimer avec *Du Tillet, longue saison, sans commander en aucune mer.* On ne navigeoit alors que de cap en cap, d'anse en anse, presque nulle expédition maritime, tout se décidoit par de grandes batailles. L'Histoire de la premiere race ne nous fournit qu'un évenement qui ait rapport à la Marine. C'est la victoire de Théodebert fils de Thierry premier Roi de la France Austrasienne.

Le Roi de Dannemarck vient avec une Flote faire descente dans les Etats de *Thierry*; *Théodebert* jeune Héros marche au devant de lui avec une Escadre bien armée, & bien équipée pour ces tems-là, les Vaisseaux François tombent brusquement sur la Flote Danoise, la mettent en déroute, & lui enle-

vent son butin. Théodebert tue le Roi Danois de sa propre main. C'est la premiere action, dit nôtre Auteur, où les François paroissent s'être signalés sur mer. Il pouvoit en rapporter encore quelques autres, dont il est fait mention dans *Frédégaire* & dans *Aimoin.*

La Marine se ranima sous *Charlemagne.* L'étenduë de ses vastes États bordés d'un côté par l'Ocean, & de l'autre par la Méditerranée, l'obligea de se rendre redoutable sur cet élement, aussi bien que sur la terre. *Les Normans ; & les Sarrazins* inquiéterent plus d'une fois la France ; il comprit la nécessité d'une bonne Marine pour se mettre à l'abri de leurs insultes. Il se fit rendre compte des Ports de son Royaume, il ordonna qu'on nettoyât les anciens, & qu'on en ouvrît de nouveaux. Il fit bâtir des magazins, & releva à Boulogne l'ancien Phare que les Romains avoient construit. Il rassembla de

toutes parts, des Ouvriers habiles, & fit lui-même les fonctions de Commissaire Général dans toute l'étendue de son Royaume.

Notre Auteur rapporte un trait qui prouve l'habileté de ce Prince en fait d'Architecture navale. Il étoit dans une Ville maritime de Languedoc. Il aperçut pendant son dîner des Vaisseaux étrangers qui envoyoient des chaloupes à terre pour reconnoître le Pays : on examina ces bâtiments & personne ne put décider de quelle Nation ils étoient. Charlemagne seul, à la structure des Navires & à l'adresse de la manœuvre, reconnut que c'étoient des Vaisseaux Normands. C'est à cette occasion que ce Prince laissa couler quelques larmes. *Si ces gens-là*, dit-il en soupirant, *osent de mon vivant menacer les côtes de France, que ne feront-ils pas après ma mort?*

M. de Boismêlé ne parle point du grand projet que forma Char-

lemagne de joindre l'Océan avec la Mer noire. Le Canal fut commencé & poussé jusqu'à deux mille pas. L'ouvrage fut abandonné par le désespoir d'y réussir ; & il n'y a pas d'apparence qu'on le reprenne, à moins qu'un même Prince ne soit Maître du Rhin & du Danube. Nous verrons Louis XIV. joindre l'Océan à la Méditerranée.

Sous les regnes de *Louis le débonnaire*, *de Charles le Chauve*, & de leurs Successeurs, tout languit entre leurs mains. Les ordres se multiplierent ; & rien ne s'exécuta. Les Normands inondérent la France : ils remonterent plusieurs fois la Seine, ravagerent nos plus belles Provinces, jetterent l'allarme jusques dans Paris, & firent trembler nos Rois sur leur Trône. Il fallut leur céder la Neustrie pour sauver du pillage tout le reste. Ces nouveaux Hôtes ne firent pas moins d'honneur à la patrie, que

les anciens habitans, & ils soutinrent leur réputation dans la Gréce & dans l'Italie.

Il n'est point fait mention sous la troisiéme race, depuis *Hugues Capet* jusqu'à *Philippe Premier*, d'Armées Françoises sur la mer. Les *Croisades* firent renaître la Marine : mais ces armemens faits sans choix & sans préparatifs n'eurent guéres de succès, & l'on n'en parle ici que pour déplorer les suites de ces entreprises malheureuses.

M. de Boismêlé prétend contre le sentiment du P. *Maimbourg* que Louis VII. revenant en France fut pris sur mer par la Flote des Grecs, & délivré par le Général de Roger Roi de Sicile. Il est certain que Louis dans sa Lettre à l'Abbé Suger n'en fait aucune mention. Mais ce n'est là qu'une preuve négative.

Philippe Auguste fut le Restaurateur de la Puissance de la France sur la mer. Il fit par-tout construire des Vaisseaux : il en acheta,

& mit ſur pied une Flote de 17. cents voiles. Elle étoit deſtinée contre *Jean Sans-terre* Roi d'Angleterre. Philippe fit des préparatifs pendant un an entier; il raſſembla tous ſes Vaiſſeaux dans le Port de Boulogne, & vint mouiller dans le Port de *Dam*, auprès de *Bruges*. Ce coup d'eſſai des François ſur la mer ne réuſſit pas. Le Comte de Flandre ligué contre la France avec l'Angleterre, prit plus de trois cents de nos Vaiſſeaux, en fit échouer plus d'une centaine, & diſſipa le reſte. Cette perte fut prodigieuſe, & la Marine de France fut entierement ruinée.

Saint Louis la rétablit; *Joinville* dit qu'au départ de Chypre pour la conquête de Damiette, il y avoit dix huit cents Vaiſſeaux tant grands que petits. On remarque que ce fut ſous le regne de Saint Louis, que la dignité d'Amiral commença d'avoir rang par-

mi les grandes dignités du Royaume. Ce n'étoit auparavant qu'une commiſſion : encore ſe bornoit-elle à quelque côte maritime.

On paſſe rapidement ſur le regne de *Philippe le hardi.* Philippe le bel ſon fils prit la Ville de Douvre, & la ſaccagea. Philippe de Valois fit une pareille expédition. Sa Flote pilla & brula la Ville de *Soutampton.* Il fut malheureux à la bataille de l'Ecluſe. Elle dura *depuis Prime juſqu'à None, dit* Froiſſard, *fut moult felonne, & très-horrible : furent les Normands, & tous les autres François, déconfits, morts, & noyés, & oncques pié n'en échappa, que tous ne fuſſent mis à mort.*

La Marine fut anéantie ſous le Roi Jean. Charles V. répara tout ce qu'il put réparer. Il fit alliance avec le Roi de Caſtille, & ſecondé de la Flote Eſpagnole, il battit le Comte de Pembrock, & le prit priſonnier. Les Flotes combinées des

des François & des Castillans firent de grands ravages sur les côtes d'Angleterre, brûlerent & pillerent l'Isle de Vight, d'Armouth, Plymouth, & d'autres Places. Le Roi *Edouard* mourut pendant cette expédition, & ce Prince, qui sous les deux regnes précédens avoit mis la France à deux doigts de sa perte, se vit insulté sur la fin de ses jours jusques dans son Royaume & sur le point de perdre ses Etats.

Charles VI. ne fut pas moins redoutable sur mer que ses Prédécesseurs, mais il fut plus malheureux. Il vouloit faire à l'Angleterre autant de mal que les Anglois en avoient fait à la France. Il équipa une Flote formidable : elle étoit composée de mille deux cens 87. Vaisseaux de guerre. Il y en avoit assez, dit *Froissard*, pour faire un Pont depuis *Calais* jusqu'à *Douvre*. On est étonné de voir dans cet Historien le détail immense des provi-

ſions dont ces Vaiſſeaux étoient chargés; ils étoient dorés, peints, & décorés de tout ce qui pouvoit allier l'air de galanterie à l'idée effrayante de leur deſtination. Tout ce grand armement n'aboutit preſque à rien, & la jalouſie du Duc de *Berry* fit échouer l'entrepriſe dont l'Angleterre étoit menacée.

Le Duc de Bretagne fit encore manquer un ſecond armement, en faiſant arrêter le Connétable de *Cliſſon*, qu'il ſoupçonnoit d'avoir tout à la fois des vûës ſur ſes Etats, & ſur ſa femme.

La Marine fut languiſſante ſous Charles VII. Elle le fut encore plus ſous *Louis XI.* & il fut plus d'une fois inſulté par les Corſaires de Barbarie. *Charles VIII.* redoubla ſes forces maritimes : il arma ſur terre & ſur mer pour conquérir le Royaume de Naples, mais il reconnut trop tard, que, bien que l'Italie ait été *ſouvent engraiſſée du ſang François, jamais les lys n'y*

ont pû bien fleurir. Notre Auteur observe d'après *Guichardin*, que l'usage du canon dans ces mers étoit nouveau, & que les François en rendirent l'effet plus terrible, en se servant de boulets de fer, plus solides que ceux de pierre, dont on se servoit auparavant. Les Italiens furent étonnés dans cette guerre de l'excellence de l'artillerie des François.

Louis XII. fut plus occupé à se défendre sur la terre, que sur la mer. Une œconomie qui ne fut pas toujours bien entenduë, nuisit à ses affaires : il fit encore moins de dépenses que ses Prédécesseurs pour ses Flotes. La plus grande qu'il mit en mer, n'étoit que de 22. Galéres. Elle alla mouiller à la hauteur de *Porto-Venere*, devant celle du Pape Jules II. & des Venitiens, & après quelques canonades les deux Flotes se retirerent.

On fait mention sous le regne

de ce Prince de deux Vaisseaux plus fameux que tous les autres : l'un s'appelloit la *Charente*, & l'autre la *Cordeliére*. Le premier portoit douze cents Soldats sans les Matelots, & deux cents canons dont il y en avoit 14 de gros calibre. Les autres piéces n'étoient pas plus grosses que nos petits fauconneaux.

Le Vaisseau *la Cordeliére* avoit été construit & équipé aux frais de la Reine de France *Anne de Bretagne*. Il étoit commandé par *Primauguet* Capitaine Breton. Il fut attaqué par dix ou douze Vaisseaux Anglois ; il en avoit coulé à fond plusieurs, & écarté les autres, quand au milieu de ses succès, un Capitaine Anglois l'approcha & lui jetta quantité de feux d'artifice qui l'embraserent. *Primauguet* auroit pû s'échaper dans une Chaloupe : il ne voulut pas survivre à la perte de son Bâtiment ; il force de voiles avec son Vaisseau tout en feu, fond sur l'A-

miral ennemi, nommé *la Régen-te*, l'accroche & l'aborde. Le feu gagne les poudres du Vaisseau de *Primauguet*. Ce Bâtiment saute en l'air, & *la Régente* périt avec lui ; deux mille hommes y perdirent la vie par le feu, le fer, ou les eaux. Louis XII. alloit recommencer la Guerre, lorsqu'il fut surpris d'une maladie qui le mit au tombeau.

François Premier attaqué par l'Empereur Charles V. & par Henri VIII. Roi d'Angleterre fut obligé d'être fort sur mer. Il entretint ordinairement 50. à 55 Galéres : il en fit passer de la Méditerranée dans l'Ocean 25. commandées par le Capitaine *Polin* plus connu sous le nom de *Baron de la Garde* ; il y joignit plusieurs Caraques que les Génois lui prêterent, & avec les Navires qu'il avoit dans ses Ports, il en composa une Flote de cent-cinquante gros Vaisseaux & de soixante moindres Bâtimens.

D'Annebault Amiral de France la commandoit. Les Caraques Génoises se perdirent à l'embouchure de la Seine, faute de bons Pilotes : le Baron de la Garde entra dans l'Ocean avec ses Galéres : il jetta l'ancre au Cap de Caux : 35. Vaisseaux Anglois vinrent le reconnoître, ils tirerent quelques volées de canon, n'oserent l'attaquer, & se retirerent à Portsmouth.

Le Roi fut curieux de voir son Armée Navale ; il se rendit au Havre de Grace, où se faisoit l'armement, & fit embarquer les Troupes ; avant que la Flote mit à la voile, le Roi voulut regaler les Dames de la Cour dans le *Caraçon*. C'étoit le plus beau Vaisseau qui fût sur la mer. Son sort fut encore plus malheureux que celui de la *Cordeliere*, dans le tems qu'on préparoit le festin, le feu y prit, sans qu'on pût jamais l'eteindre, il gagna les poudres, & le Vaisseau

ſauta en l'air, à la vûë du Roi & de toute la Cour.

L'Amiral d'*Annebault* brûloit du déſir d'attaquer la Flote Angloiſe : elle étoit dans des Batûres qui la rendoient invincible. Il fit toutes les manœuvres imaginables pour la tirer de ce poſte avantageux. Il deſcendit, ravagea la côte : rien n'ébranla les Anglois : ils virent porter le fer & le feu dans leurs terres, ſans ſortir de leur Rade défenduë par des roches à fleur d'eau. *D'Annebault* s'ennuya de ne rien faire : il s'éloigna de l'Iſle de Wigth qu'il abandonna, & fit voile avec ſes Vaiſſeaux vers les côtes de Picardie.

Les deux Flotes ſe rencontrerent peu de temps après : elles ſe battirent à coups de canon, & l'on remarque comme une choſe extraordinaire, qu'il fut tiré des deux côtés, trois cents coups de canon : deux de nos Vaiſſeaux tireroient plus de coups en deux heures, que n'en

tirerent alors ces deux *Flotes* dans tout le cours de l'action.

Notre Auteur fait un long récit de ce combat, il pouvoit un peu plus inſiſter ſur l'arrangement de notre Flote beaucoup plus régulier, & ſur l'ordre de bataille plus net & plus développé, qu'il ne l'avoit été juſqu'alors. L'Amiral avec trente Vaiſſeaux étoit dans le Centre : le Seigneur de *Boutieres* avoit l'Eſcadre de la droite, & le Baron de *Curton* celle de la gauche. M. de Boiſmêlé dit tout cela, mais il ne fait pas ſentir la différence de cette nouvelle Marine d'avec l'ancienne; les mouvements des deux Flotes furent bien compaſſés, & le retour de la nôtre préparé, & fait avec beaucoup de prudence.

Henri II. ne fit pas de grandes dépenſes pour la Marine : il ſe rendit cependant redoutable ſur mer. Il reprit ſur les Anglois, Boulogne que Henri VIII. refuſa de lui rendre. Il aſſiégea bruſquement cette

Ville ; c'étoit *Leon Strozzy* qui la bloquoit par mer avec ses Galéres. Une Flote Angloise voulut secourir la Place, Strozzy l'attaqua à la faveur d'un calme, & coula à fond plusieurs Vaisseaux ennemis.

Il y eut encore un plus sanglant combat à la hauteur de *Douvres*. Les Armateurs Dieppois s'y signalerent contre une Escadre Flamande : ils firent voir autant d'adresse, que de bravoure. Le feu prit à leurs Vaisseaux : ils les abandonnerent, accrocherent les Vaisseaux Flamands, en brûlerent une partie, & s'emparerent de l'autre. Le désir de sauver leur vie, fut l'occasion de leur victoire. Ils perdirent leurs Vaisseaux, prirent ceux des Flamands, & les menerent en triomphe à Dieppe avec un butin considérable.

Depuis la fin du regne de Henri II. jusqu'à celui de Louis XIII. notre Marine fut entierement négligée. La Reine *Catherine de Me-*

dicis fit quelques efforts pour la relever. Les Guerres civiles des Huguenots l'annéantirent. Ainſi pendant l'intervalle qui s'écoula depuis l'année 1557. juſqu'au regne de Louis XIII. il ne ſe fit d'expédition conſidérable que le ſiége de la Rochelle ſous *Charles IX.* en 1573. c'eſt là proprement l'époque de la décadence de la Marine en France.

Pour juger de l'état où elle ſe trouvoit ſous Henri IV. il ne faut que rappeller ce que le Cardinal d'Oſſat en écrivoit à M. de Villeroi. *Je ſuis très-étonné*, diſoit ce fameux Cardinal, *de voir la France ſi dépourvûë de Vaiſſeaux, là où je vois que ces petits Princes d'Italie, qui n'ont qu'un pouce de mer chacun, ont néanmoins chacun ſes Galéres & ſon arcenal naval.*

On ſçait ce que *Ferdinand* Grand-Duc de Toſcane répondit au Marquis d'*Alincourt*, qui lui reprochoit de la part du Roi de

s'être jetté dans le parti des Espagnols : *c'est la faute du Roi votre Maître*, lui dit-il : *s'il avoit eu quarante Galéres à Marseille, je me serois bien gardé de faire ce que j'ai fait.*

On rapporte l'affront qu'essuya le *Duc de Sully* quand il passa à Londres, en qualité d'Ambassadeur de France. Il fut obligé de baisser pavillon devant le Vice-amiral Anglois qui menaça de le couler à fond, *s'il ne rendoit au pavillon du Roi d'Angleterre l'honneur qui étoit dû*, disoit il, *au Souverain des mers.* Un Royaume tel que la France doit toujours être en état de réprimer une pareille insolence.

Le rétablissement de notre Marine étoit réservé au Cardinal de Richelieu. On ébauche ici tout ce que fit ce grand Ministre pour donner à la France cette supériorité dont il forma le plan, qu'elle a toujours conservée depuis, &

qu'elle ne conſervera qu'autant qu'elle ſera capable de balancer, ou de ſurpaſſer ſur mer la puiſſance de ſes voiſins ſuperbes & jaloux de ſa gloire. *On n'eſt Maître de la terre, que lorſqu'on eſt Maître de la mer* diſoit autrefois le grand Pompée.

Notre Auteur gliſſe rapidement ſur les Exploits maritimes de Louis XIII. il décrit fort amplement le ſiége de la Rochelle, & nos avantages multipliés ſur les trois Flotes Angloiſes qui tenterent de la ſecourir. Mais il ne dit rien des meſures que le Cardinal de Richelieu prit pour le rétabliſſement de la Marine, des Vaiſſeaux qu'il fit bâtir, des fontes de canon qu'il établit, à Broüage & au Havre de Grace, des Ports qu'il nettoya, des Magazins qu'il forma, des Ordonnances qu'il fit publier pour la confection des cordages, & pour la conſtruction des Navires.

Il ne dit rien du combat de *Gattari*, où notre Flote commandée par M. de *Sourdis* Archevêque de Bourdeaux réduisit en cendres au milieu des eaux, toutes les forces que l'Espagne put ramasser en 1638. sur l'Océan : il ne dit rien d'une autre action qui se passa huit jours après dans la Méditerranée, où le *Marquis de Pont-Courlay* commandant quinze Galéres, combattit un pareil nombre de Galéres Espagnoles & remporta la victoire.

Quand le troisiéme volume de cet Ouvrage paroîtra, nous donnerons l'extrait de la Marine sous le regne de Louis XIV. Une explication nette & abregée des différentes formes de Vaisseaux qu'on nous promet, sera plaisir au Lecteur.

ARTICLE CXXV.

ESSAI SUR L'EDUCATION de la Nobleſſe, ſuite de l'ARTICLE CXII. *au mois de Novembre.*

CH. I. NOtre Auteur place l'étude de la Rhétorique, c'eſt-à-dire, de l'Art de parler, après celle de la Grammaire, de la Géometrie, de l'Hiſtoire & de la Philoſophie, parce que, pour bien parler, dit-il, il faut ſçavoir bien penſer :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.

Mais eſt-ce là ce que Deſpreaux a voulu dire ? Nous croyons bien avec Ciceron qu'on ne peut être un parfait Orateur, ſans être verſé dans la connoiſſance de tous les Arts, & de toutes les Sciences ; mais cela ne prouve point que l'étude de la Rhétorique ſoit mal placée avant celle de

la Philoſophie, ou il prouveroit qu'il la faudroit placer encore plus tard. Il ne s'agit point à cet âge de former un Orateur accompli, mais de perfectionner les jeunes gens dans l'étude des Belles-Lettres, dans la connoiſſance des lettres Grecque & Latine, de leur apprendre à bien parler la leur, de leur former le goût, de leur donner les préceptes de l'Art oratoire; & il nous paroît que cela ſe fait mieux à la ſuite de la Grammaire & des Humanités, qu'après la Philoſophie. On y revient après, mais on n'y trouveroit pas tant de facilité, ſi on n'en avoit eu auparavant les premieres notions, & ſi on ne s'étoit de bonne-heure exercé dans l'Art de bien dire & de bien écrire.

L'eſprit d'un jeune homme, qui a bien ſuivi l'ordre des études établi depuis ſi long-temps dans toutes les plus célébres écoles, n'eſt donc pas, comme le croit notre Au-

teur, une terre inculte, qui ne produit que des ronces & de mauvaiſes herbes, avant que d'ignorer ce, que c'eſt que Géometrie & Philoſophie ; & tous les exemples, qu'il cite, du pouvoir de l'éloquence, ne prouvent rien en ſa faveur, parce que la juſteſſe d'eſprit, qu'elle demande, n'eſt pas celle, qui s'acquiert par la Géometrie & par la Philoſophie. Combien de gens ont poſſedé l'Art de perſuader ; comme doit faire un Orateur, & qui n'ont été ni Géometres ni Philoſophes ?

A cela près, rien n'eſt mieux penſé que ce qui eſt renfermé dans ce Chapitre ſur l'Art de bien dire : on y prouve très-bien la néceſſité de cet Art dans tous les états, & que, de ce qu'il eſt, comme tous les autres, une imitation de la nature, & qu'il n'eſt jamais plus parfait, que lorſqu'il peut être pris pour la nature même, il ne s'enſuit nullement qu'il n'eſt pas be-

ſoin d'étudier la Rhétorique. L'Auteur avertit ſur-tout fort à propos
» les jeunes gens de ne ſe point
» laiſſer ſéduire par le goût domi-
» nant, qui ne cherche qu'à flat-
» ter l'imagination, qui laiſſe à
» l'écart le naturel & le bon ſens;
» ne s'embarraſſe plus des bien-
» ſéances; s'étudie à ſuivre ſon gé-
» nie, plus qu'à imiter la nature, à
» faire de belles peintures, plûtôt
» que de beaux portraits, à né-
» gliger ſon ſujet pour faire briller
» ſon eſprit, à vouloir en avoir
» plus, que les grands Maîtres,
» à s'abandonner aux faux bril-
» lants, aux rafinemens, aux tours
» forcés, aux pointes, à un jeu
» trop étudié dans les penſées &
» dans les paroles. C'eſt ainſi,
» ajoute-t-il, que les Coquettes far-
» dées abandonnent les graces naï-
» de la nature, pour prendre des
» manieres affectées, qui les ren-
» dent ridicules. »

Il vient enſuite à la maniere d'enſeigner la Rhétorique, & il

ſe déclare d'abord contre l'uſage de l'enſeigner en Latin. Il eſt, ſelon lui, ridicule à un François de chercher à parler bien une langue morte, & de ne ſçavoir ni bien écrire, ni bien parler ſa propre langue, que toute l'Europe ſçavante & polie entend. Nous en convenons ; mais il faut s'entendre, pour ne point combattre un Phantôme. Néglige-t-on ſa langue, pour étudier les préceptes de l'Art dans la langue des grands modéles, & n'eſt-il pas néceſſaire, ſelon l'Auteur même, de les bien ſçavoir ces langues mortes, pour être en état de ſentir toute la force & toutes les beautés des exemples, dont on les appuye ? L'uſage, que notre Auteur réprouve ſi durement, n'eſt qu'un exercice de plus pour apprendre une langue, avec laquelle on ne ſçauroit trop ſe familiariſer, & qu'on n'apprendra jamais, ſi on ne l'apprend alors.

Il y a aſſez d'autres moyens de bien apprendre le François, & on

les néglige ſi peu dans les claſſes de Rhétorique, que les jeunes gens, qui en ſortent, le parlent pour le moins auſſi bien, que ceux, qui ne les ont point fréquentées. Où notre Auteur a-t-il pris que nos grands Orateurs François, qui ont appris la Rhétorique en Latin, ont trouvé d'abord plus de difficultés, & ont enſuite eu plus de peine à écrire & à parler éloquemment en François, que ſi on les avoit enſeignés en cette langue; qu'il nous en cite beaucoup, qui ne les ont pas étudiés en latin. Il aura auſſi bien de la peine à prouver que le goût de l'eloquence Grecque & Latine puiſſe faire tort à l'éloquence Françoiſe : ce qu'il apporte en preuve, qui eſt de confronter nos meilleurs Traducteurs avec les Originaux, n'eſt rien moins qu'une démonſtration, non plus que ce qu'il ajoute, que le nombre Latin a bien peu de choſes, qui conviennent à la langue Fran-

çoise, dont l'harmonie particuliere, qui lui donne beaucoup de grace a peu de rapport à celle des autres langues. Cela est vrai ; mais quoique le Grec soit bien aussi différent du Latin que le François, c'est cependant en lisant Demosthene, que Ciceron a perfectionné l'harmonie de son style, & nous osons dire que ce n'est qu'en voulant s'éloigner de ces deux grands Hommes, & depuis qu'on a cessé de puiser à ces sources, comme faisoient les Bossuets, les Bourdaloués, les Flechiers, les Mascarons, les Cheminais, les Massillons, les Le Maitres & les Patrus, que l'éloquence Françoise a dégénéré.

Notre Auteur n'est point d'avis qu'on sépare la Poësie de la Rhétorique, & comme on a commencé d'y exercer les enfants dans les classes inférieures, & que d'ailleurs il faut de très-bonne-heure leur en donner les principes, c'est une raison de plus pour ne pas dif-

férer plus long-temps à leur enseigner la Rhétorique. Car il est certain que si de la Grammaire on les faisoit passer tout de suite à la Géometrie & à la Philosophie, lorsqu'ils sçavent à peine tourner un vers; ces études, seches, & qui demandent toute leur application, leur feroient bientôt oublier ce qu'ils en sçavent, & leur en feroient perdre le goût, en réfroidissant leur imagination. Notre Auteur recommande aussi avec raison qu'on exerce de bonne-heure les jeunes gens à écrire des lettres poliment, naturellement, d'un style simple, aisé, & il leur en propose d'excellents modéles, le Comte de Bussy, Madame de Sevigné, Voiture même, quoique son François soit un peu suranné, & qu'il donne tout à l'esprit, sans rien laisser au cœur & au sentiment: Mais sur-tout Ciceron, dont les lettres sont admirables en tout genre.

Il deplore ensuite avec amertume la décadence du bon goût en tout genre de litterature ; il auroit pû remarquer que l'époque de cette décadence est l'usage devenu plus commun de l'éducation particuliere, & de retirer trop tôt les enfants du College. Si du moins dans l'un & l'autre cas on pouvoit leur donner des Gouverneurs, qui eussent sa capacité, son zéle, & tous les sentiments de probité, d'honneur & de Religion, qu'il tâche de leur inspirer, le mal ne seroit pas sans reméde : mais où les trouver ? Au reste il prétend avec raison que c'est à la Noblesse qu'il faut s'en prendre de ce dépérissement. Et il ne le prouve que trop par le portrait, qu'il fait des jeunes gens de qualité, & de la vie qu'ils menent aujourd'hui.

Ch. II. De la Rhétorique il passe *aux exercices du corps*, & il commence par une fort belle description anatomique du corps hu-

main, afin de prouver qu'il eſt fait pour agir, & que le repos ne doit être que pour réparer la trop grande diſſipation des eſprits. En effet l'expérience montre que » le mou-
» vement donne aux corps plus
» d'agilité, diſſipe les humeurs ſu-
» perfluës, débarraſſe les muſcles
» & les nerfs dans leur action,
» & rend les eſprits libres & plus
» attenués, au lieu que par un
» repos immoderé les corps devien-
» nent plus lourds & plus foibles,
» les fibres des nerfs & des muſ-
» cles perdent leur élaſticité.....
» & que l'ame par ſon étroite liai-
» ſon avec le corps participe à ſa
» mauvaiſe diſpoſition. » Mais il ſe plaint beaucoup que parmi la jeune Nobleſſe tous les exercices du corps, autrefois ſi fort en recommandation chez toutes les Nations policées, ſont aujourd'hui réduits parmi nous à une année d'Académie.

CH. III. Il parle enſuite de la

Musique. Il convient qu'elle délasse l'esprit & le dispose à retourner aux applications sérieuses, qu'elle adoucit l'humeur, soulage les peines & dissipe les chagrins; il pouvoit ajouter qu'elle réveille l'imagination, l'embellit, & lui donne un essor, qui supplée même quelquefois au génie, ou du moins le remet en humeur: mais il avoue que, pour jouir de ces avantages, il n'est pas nécessaire de la sçavoir. Cependant parce que cette science rend attentif, & donne de la justesse & de la précision à l'oreille, il juge qu'on fera bien de l'enseigner aux jeunes gens, & de leur former le goût de cet art. Qu'on pourra même leur faire apprendre la composition, mais pour connoître les régles plûtôt que pour en faire usage, & qu'il n'y faut pas mettre un temps, qu'on peut employer plus utilement.

Ch. IV. La Noblesse doit avoir un

goût sûr pour toutes les belles choses. Il n'est pas à la vérité nécessaire qu'elle donne à la connoissance des beaux Arts la même application, que pour former un Architecte, un Sculpteur, ou un Peintre ; mais elle doit avoir une idée générale du bon & du beau de leurs Ouvrages. » L'étude des Arts polit » l'esprit & l'éclaire : les nations » les plus illustres ne sont jamais » arrivées au plus haut point de » gloire, que lorsqu'elles ont culti- » vé les Arts. Ne diroit-on pas » qu'ils se tiennent tous par la » main (qu'on me pardonne cet- » te expression) ? N'a-t-on pas vû » dans plusieurs siécles paroître » tout à la fois les plus grands » Hommes en tout genre ? ... Les » Arts n'ont d'autre but que d'i- » miter la nature ; & les Hommes » ressentent un tel plaisir par l'i- » mitation, qu'ils en sont quel- » quefois plus affectés, que de la » nature même ; » Cela est si vrai

que des objets mêmes, qu'on ne voit pas sans quelque horreur, plaisent aux yeux, quand ils sont imités par l'Art. C'est la remarque de Despreaux, à laquelle notre Auteur ajoute que » ce plaisir vient » de l'admiration, que nous avons » pour l'art & pour l'Artiste, qui » a si bien imité la nature.

Les grands Seigneurs ont une raison de plus pour aimer & cultiver les Arts. Ils ont besoin de l'architecture pour bâtir leurs Palais; de la peinture & de la sculpture pour les orner. S'ils manquent d'intelligence & de goût, ils seront aisément trompés, ou éblouis par des Ouvrages bisarres; ils laisseront même tomber les Arts, parce qu'ils ne distingueront point un Artiste d'un Ouvrier. Mais, selon notre Auteur, pour se former un goût sûr dans les Arts, la Noblesse n'a besoin que de la Theorie. La pratique demande beaucoup de tems, qu'elle seroit obligé de pren-

dre sur ses devoirs, & des talents, qui sont rares. Il est cependant d'avis qu'on apprenne aux jeunes gens à dessiner : cela est utile dans une infinité d'occasions, & le dessein est comme la clef des beaux Arts ; mais il y faut joindre la lecture des livres les plus capables d'instruire sur tout ce qui regarde les trois Arts, dont il est ici question. Ce que notre Auteur en dit lui-même en grand connoisseur dans ce Chapitre, n'est pas une des moins utiles, qu'on pourroit faire.

» La sculpture, dit-il, & la
» peinture ont beaucoup de rap-
» port entr'elles; le dessein en est
» la base : elles ont également
» pour objet l'imitation de la na-
» ture, & un beau commun à tou-
» tes les deux, qui est le vrai.
» J'appelle ici le vrai une fidele
» imitation de la nature. Plus les
» Ouvrages de l'Art en appro-
» chent, & plus ils sont parfaits.

» Cependant comme les produc-
» tions de cette mere feconde ...
» ne sont pas également belles,
» ceux qui excellent dans les Arts,
» choisissent ce qu'il y a de plus
» parfait .. pour en faire un beau
» tout ; c'est en cela qu'il semble
» en quelque sorte que l'Art sur-
» passe la nature. »

Ce qu'il remarque sur les portraits, & les figures bizarres, qu'on leur donne, les ornemens sous lesquels on cache le naturel, est également vrai & bien dit. Il réfute aussi très-bien le sentiment de ceux, qui croyent qu'il n'est pas besoin de tant d'application pour acquérir le goût des beaux Arts, parce qu'il y a dans la nature une certaine force, qu'on appelle sentiment, qui rend sensible à ce qui est beau. Le sentiment, dit-il, ne donne qu'une notion confuse qui s'étend à très-peu de choses.

A la fin de ce Chapitre, il parle en peu de mots de la Gravure,

par le moyen de laquelle nous pouvons avec une médiocre dépenſe tranſporter, pour ainſi dire, dans nos cabinets les Ouvrages des plus grands Maîtres, & qui nous auroit pû dédommager en bonne partie de la perte des chefs-d'œuvre de l'antiquité, ſi elle étoit auſſi ancienne que les Arts, qu'elle reſſuſcite en quelque façon. Comme les enfants aiment les images, & que le plaiſir, que l'imitation fait naturellement, ſe manifeſte dès l'âge le plus tendre, notre Auteur voudroit qu'on en profitât pour les inſtruire en les amuſant, qu'on ne leur préſentât que de bonnes eſtampes, en leur faiſant faire des réfléxions proportionnées à leur âge, ce qui peu à peu leur apprendroit l'Hiſtoire, & leur formeroit le goût des beaux Arts.

Ch. V. Le fondement de la politeſſe, dit notre Auteur, eſt l'amour de ſoi-même, qui inſpire à l'homme le deſir de plaire, & il en-

tend par la politesse non-seulement » une certaine grace répanduë » dans le maintien, dans les ma» nieres & dans les paroles, qui » ne laisse rien de grossier & de » choquant, mais aussi une défé» rence pour les autres, guidée » par un sage discernement de ce » qui peut leur plaire, ou les of» fenser, suivant ce que l'ordre » & la bienséance approuvent, ou » condamnent... Elle a cela de » de merveilleux, dit un excellent » Auteur, qu'elle rend les autres » tout à la fois contents de nous & » d'eux-mêmes... Si je ne la mets » point au nombre des vertus, je » puis dire au moins qu'elle en re» hausse le prix. »

Tous les Hommes, selon l'Auteur, naissent avec une certaine rusticité, & c'est l'éducation qui les rend polis. Il s'agit donc de montrer ce qu'il faut faire pour corriger ce défaut, & il entre sur cela dans un détail, qui marque en lui un

grand uſage du monde, & de profondes réflexions ſur tout ce qui eſt néceſſaire, pour n'y point faire un mauvais pas & pour y réuſſir. Il veut ſur-tout qu'on traite de bonne heure les jeunes gens en hommes faits, afin qu'ils entrent dans le monde ſans être embarraſſés, & qu'on ne les laiſſe point avoir trop de commerce avec les valets, ce qui les rend impolis; qu'on les prévienne contre l'affectation, qui naît d'une envie de plaire mal reglée, & qui leur fait prendre beaucoup de peine pour ſe rendre ridicules: qu'on ne les accoutume point à une recherche trop ſcrupuleuſe de compliments & de cérémonies, comme les Allemands & les Italiens; encore moins à la flatterie, qui s'introduit dans la ſocieté ſous le nom de politeſſe. S'il eſt bas & honteux de flatter, il n'eſt pas moins humiliant, ni moins dangereux de ſe laiſſer ſéduire par la flatterie. En-

fin, comme la vraie politesse vient du cœur, on ne peut s'appliquer trop tôt à former celui des enfants, à le rendre pur, sincere, sensible & compatissant pour tous ceux qui souffrent.

Ch. VI. Les voyages ont été la premiere école des plus sages & des plus sçavants hommes de l'antiquité; & on les a comparés à ces rivieres, qui deviennent plus considérables à mesure qu'elles s'éloignent de leurs sources. En effet l'esprit s'enrichit & s'étend dans les voyages; ses préjugés se dissipent; les mœurs & les usages des Etrangers, dont un homme, qui n'est point sorti de son Pays, est souvent tenté de se mocquer, paroissent fondés en raison. Un Voyageur acquiert dans leur commerce je ne sçai quoi de liant & de flexible, qui le rend agréable dans la societé. D'ailleurs quelles découvertes ne fait-il pas dans les Arts & dans les Sciences, &

quel plaisir de voir les lieux, dont on a souvent oui parler, & où se sont passées tant de choses mémorables! Quant à la maniere, dont il faut voyager, pour le faire utilement & avec honneur, aux dispositions, qu'on y doit apporter, & aux écueils, dont il est nécessaire de se garantir, notre Auteur n'a rien omis pour en instruire les jeunes gens, & ceux qui doivent les conduire.

Ch. VII. Ceux, dit Pufendorf, qui n'embrassent aucune profession, pechent manifestement contre la Loi naturelle, & en effet, ajoute notre Auteur, » les hommes formant différentes sociétés, chacun contracte en naissant l'obligation d'être utile à celle, dont il est membre.. Le mépris public est justement dû à celui, qui... reste dans une vie molle & oisive. C'est un poids inutile à l'Etat. » Mais comme il y a de l'injustice à occu-

per une place, qu'on ne peut remplir, il faut, avant que d'y aspirer, examiner bien quels sont les talents, qu'on a reçûs de la nature, & pour ne pas s'y tromper il faut attendre pour faire un choix de cette importance, que l'éducation ait rendu capable de le faire avec maturité.

Les Parents, & ceux, qui sont chargés de la conduite d'un jeune homme, pourront en juger plûtôt que lui, s'ils se sont appliqués à connoître ses inclinations & la portée de son esprit; mais lui-même, avant que de se déterminer, doit être instruit de la nature de la profession, qu'il veut embrasser, & de tous les devoirs, qu'elle impose; il faut qu'aucun motif étranger ne l'y entraîne, qu'il n'employe pour y parvenir aucun motif, qui soit indigne d'un homme d'honneur, & qu'il soit disposé, quand il aura par des voyes honnêtes acquis un emploi, à n'y

avoir en vûë, que le bien public. Le grand mal eſt que les enfants ſont à peine nés, qu'ils ſont deſtinés par leurs Parents à une profeſſion, dont c'eſt un grand hazard s'ils ſe trouvent capables. Il y a long-temps qu'on ſe récrie dans les chaires contre cet abus, les ſages réfléxions de notre Auteur ſeront-elles plus efficaces pour les corriger ?

Ch. VIII. Quoiqu'il y ait beaucoup de perſonnes de condition dans l'état Eccléſiaſtique, dans la Magiſtrature & dans le Miniſtere, on peut dire que la guerre eſt la profeſſion propre de la Nobleſſe, ſur-tout en France, dont les Armées ont toujours plus de Gentilshommes, que celles des autres Nations. C'eſt ce qui a engagé notre Auteur à ramaſſer dans ce Chapitre pluſieurs réfléxions ſur l'éducation de la jeuneſſe, qu'on deſtine pour l'état militaire, & elles

pourront être utiles à ceux, qui ont déja pris ce parti.

Il commence par obſerver que cet état n'eſt point une profeſſion d'ignorance, & qui ne demande que du courage. Il importe peu que le Vulgaire ſe l'imagine ; mais c'eſt un grand mal, que ceux, qui s'y engagent, ſoyent prévenus de la même opinion : il n'en eſt cependant point, qui demande plus de talents naturels, & plus de connoiſſances acquiſes. La ſeule énumeration des Sciences & des Arts néceſſaires pour y exceller, que fait ici notre Auteur, ſuffit pour faire comprendre qu'il n'y a point d'état, qui exige une étude plus continuelle. Pluſieurs même n'ont pas une idée bien juſte du courage, en quoi il font conſiſter tout le mérite guerrier.

La jeuneſſe militaire, dit notre Auteur, peu accoutumée à faire uſage de la raiſon, ne prend conſeil que de la paſſion & du déſir

de se venger. Elle est toujours prête à sacrifier une vie, que Dieu ne lui permet d'exposer, que pour le service de son Prince, elle croit que de suivre ce qu'ordonne la Religion, c'est une foiblesse, que de se soumettre aux loix civiles, c'est une lâcheté, elle ne connoît d'autre loi, que la violence; & c'est ainsi que cet état » commis pour » défendre la societé, en devient » le Perturbateur, en tournant con» tre ses Compatriotes des armes, » qu'il ne doit employer que con» tre les ennemis de la Patrie... » On ne peut disconvenir que les » Grecs & les Romains ne fussent » des Nations pleines d'honneur » & de courage; il ne paroît néan» moins aucun exemple d'une pa» reille férocité dans leur histoire.

Il faut voir dans le livre même l'idée de la véritable valeur, que notre Auteur oppose à cette fausse bravoure; pourquoi elle est si rare, & les moyens de l'acquérir. Il

en revient toujours à la Religion, dont il veut que l'homme de guerre faſſe une étude ſérieuſe. » Il ne » peut, dit-il, puiſer la grandeur » d'ame, l'humanité, le déſinté» reſſement, l'amour de la Patrie, » & toutes les autres vertus mi» litaires dans une ſource plus fé» conde... ſa vie étant plus ex» poſée aux dangers, il doit être » mieux diſpoſé à la perdre. » Il appuye tout cela d'exemples de Heros, qui ſont ſans replique. Il oppoſe même aux Libertins du ſiécle les plus grands Guerriers de Rome & de la Grece, qui ont toujours donné la premiere place aux devoirs de leur Religion.

Ch. IX. L'étude de la politique n'eſt pas moins néceſſaire à la Nobleſſe, que celle de la guerre, puiſqu'elle fait même partie de la ſcience d'un Guerrier. En général, la politique eſt l'Art de rendre les Peuples heureux, en les conduiſant ſelon les loix & la raiſon. Non

ſeulement c'eſt du corps de la Nobleſſe, qu'on tire ordinairement ceux, qui doivent travailler à un ſi grand Ouvrage ; mais il n'eſt perſonne en place, qui n'y ait quelque part, par conſéquent qui n'en doive au moins ſçavoir les principes généraux. Ils entrent donc dans l'éducation de la Nobleſſe, & il il ſeroit honteux qu'ils lui fuſſent étrangers. D'ailleurs elle fait le ſujet de la plûpart des converſations, & ſouvent c'eſt celui, qu'on y traite le plus mal.

Tout ce que dit notre Auteur, pour prouver qu'il eſt avantageux à l'Etat que la nobleſſe s'applique à l'étude d'une ſaine politique, nous paroît fort juſte. C'eſt l'intérêt de l'un & de l'autre ; peut-on la bien connoître, ſi de bonne-heure on n'en fait une étude ſérieuſe? » Les Allemands & les Na-» tions du Nord croiroient que la » partie la plus utile à l'éducation » de la Nobleſſe manqueroit, ſi

» elle n'étudioit pas le droit public ;
» que je comprends sous le nom
» de politique, dit notre Auteur.
Il ajoute qu'en suivant le plan d'éducation, qu'il propose, un jeune homme sera fort avancé pour le politique, parce que la plûpart des Sciences & des Arts, dont il a parlé, en sont des études préliminaires, mais que la plus belle source, où l'on puisse la puiser, sont les livres SS. les loix & les conseils dictés par la sagesse éternelle ne pouvant qu'être infiniment sages. » La Religion n'est point
» une invention de la politique,
» comme le disent les Impies ; el-
» le sert au contraire de fonde-
» ment à la saine politique. Figu-
» rons-nous une République, qui
» ne s'écarteroit jamais des loix de
» la Religion ; peut-on concevoir
» des peuples plus heureux & plus
» respectables ? &c.

Il indique ensuite les Ouvrages les plus nécessaires, pour commen-

cer cette étude, & pour la mieux diriger encore, il trace le portrait d'un homme d'état, il comprend ſous ce nom les Miniſtres, les Ambaſſadeurs, les Généraux d'Armée, les Magiſtrats, les Intendants & les Gouverneurs de Provinces, & il ne craint point d'avancer que toutes les vertus, qui forment les grandes ames, doivent ſe réunir en lui. Auſſi eſt-il bien éloigné de croire que la perfidie & la mauvaiſe foi, qu'on honore ſouvent du nom d'habileté, doivent entrer dans la bonne Politique. » Si de » pareilles qualités, dit-il, deſ- » honorent un Particulier, ne ſont- » elles pas bien plus dangereuſes » dans un Homme d'Etat! Les plus » heureuſes diſpoſitions de la na- » ture, ajoute-t'il, doivent être » ſecondées par des connoiſſances » infinies : envain on vante la pra- » tique ; elle ne va pas bien loin » ſans la Théorie.

Il vient enſuite aux Ouvrages,

qui en traitent plus à fond, & il recommande ſur-tout de bien méditer *la Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture* par M. Boſſuet. Il s'étend beaucoup ſur les devoirs des Miniſtres, que les Princes tiennent dans les Cours étrangéres, & il convient qu'un Ambaſſadeur a beſoin d'employer toutes ſortes de perſonnes pour les correſpondances & les intrigues; qu'il y a mille déguiſemens, mille artifices qu'il faut ſçavoir mettre en œuvre. » Il eſt vrai que ces » artifices & ces intrigues offenſe- » roient la bonne foi dans les af- » faires des Particuliers, mais ce- » la eſt malheureuſement utile » pour le maintien des Etats.... » Il ſemble qu'on eſt obligé d'op- » poſer l'artifice à l'artifice, com- » me on eſt contraint d'armer des » hommes pour repouſſer la force » par la force... Les intrigues pa- » roiſſent être à la politique, ce

» que les ſtratagêmes ſont à la
» guerre.

Ch. X. Le dernier Chapitre contient des réfléxions fort judicieuſes ſur le Mariage ; mais dont il n'eſt pas poſſible de faire un extrait. D'ailleurs cet Article ne devroit point appartenir à l'éducation, ſi on attendoit toujours que l'éducation d'un jeune homme fût finie pour l'engager dans un état, qui demanderoit qu'il n'eût plus beſoin qu'on veillât ſur ſa conduite. Notre Auteur s'étonne que, de la maniere, dont les mariages ſe font, il s'en trouve entre mille un
» qui ſoit heureux : le marché, dit-
» il, eſt conclu avant que de ſe
» connoître. Je dis le marché, par-
» ce qu'effectivement ç'en eſt un.
» Il eſt étonnant que les hommes
» ſe traitent comme les plus vils
» animaux. C'eſt ſentir bien peu
» ſa dignité. Le premier objet du
» mariage eſt la dot : eſt il rien de
» plus humiliant pour la perſon-

» ne ? » Mais ce mal eſt devenu ſi néceſſaire, qu'on peut dire en quelque façon que c'eſt aujourd'hui le défaut de l'humanité plûtôt que celui de l'homme.

ARTICLE CXXVI.

PHILOSOPHIÆ A BENEDICTO Stay Raguſino verſibus traditæ Libri ſex. Philoſophie en vers de M. Benoît Stay de Raguſe. A Veniſe 1744. 8°. p. 331.

LEs premiers Poëtes furent des Philoſophes: la Poëſie ſervoit alors à donner des leçons de ſageſſe, ou à faire connoître les merveilles de la nature. On abuſa depuis de cet Art divin: il s'éleva une eſpéce de mur de diviſion entre la Poëſie & la Philoſophie, juſques-là même que le Chef * d'une Ecole illuſtre ne voulut point admettre les Poëtes dans ſa Répu-

* Platon.

blique. C'étoit prendre un parti trop violent. Il falloit plûtôt ramener la Poësie aux fonctions de son Origine; & ce docte Philosophe auroit dû lui-même emboucher la trompette d'Homere, pour venger les droits de l'antique Harmonie.

Notre siécle est plus raisonnable & plus heureux. Les Muses ont repris le ton Philosophique. On a entendu parmi nous la même voix chanter les Héros, les Campagnes, les Bergers; & développer avec grace tout l'ordre des Tourbillons célestes. On a vû la même main toucher la Lyre & manier le Telescope & le Compas. Disons quelque chose de plus sensible. Nous voyons dans l'Antilucrece le Philosophe & le Poëte se prêter mutuellement des secours, l'un fournir toutes les richesses de la raison, de l'expérience, de la science: l'autre répandre à propos les trésors du bel esprit & distribuer

les ornements de l'imagination.

Mais ce qu'il y a de ſingulier ſans doute, c'eſt que dans les mêmes jours où la France admire ſon Poëte Philoſophe, l'Italie montre auſſi le ſien. On vient de nous apporter de delà les monts une Philoſophie de Deſcartes en vers Lucrétiens. L'Ouvrage eſt en ſix Livres, imprimé à Veniſe, compoſé par M. Benoît Stay de Raguſe, dédié à quelques amis, gens de condition & amateurs de la Philoſophie. On compte dans ce volume plus de dix mille vers, & l'Editeur a mis à la tête de chaque Livre un ſommaire, qui diſtingue les matieres qu'on y traite, qui marque à quel vers commence tel ou tel point particulier du Carthéſianiſme.

Or il ne faut pas croire que ce ſoit là un rival produit par la jalouſie ou par l'ambition, pour obſcurcir la gloire de notre Antilucrece. D'abord le Raguſien M. Be-

noît Stay n'a pû voir l'Edition du Poëme de M. le Cardinal de Poëlignac ; & quand il se seroit trouvé à portée de le lire manuscrit, il a pris une route différente, quoiqu'en certains points il embrasse aussi les mêmes matieres. Notre Cardinal a eu pour objet de réfuter toute la Philosophie Epicurienne de Lucrece ; & M. Stay se propose directement de réduire en vers la Philosophie de Descartes. Le 1^er. est en quelque sorte dans le genre de controverse, & le second ressemble plûtôt à un Maître qui instruit des Disciples, ou à un Peintre qui trace de grands desseins de Tableaux. Le premier est plus abondant, plus sçavant, & plus orné ; le second est plus serré & plus austere : son vers est dans un goût d'antiquité peut-être trop recherchée. Le Cardinal prend tous les bons styles ; celui de Lucrece, celui de Virgile, celui même d'Horace, dont on reconnoît de

temps en temps les expressions. M. Benoît Stay s'en tient absolument au style de Lucrece, sans en avoir cependant toute l'amenité, la facilité, & l'abondance. De ces trois Poëtes Philosophes, Lucrece travaille sur le plus mauvais sujet: le Cardinal sur le meilleur; le Ragusien sur une matiere tantôt bonne & tantôt médiocre, souvent vraye & quelquefois fausse, selon les beautés ou les défauts du Systême de Descartes. Ajoutons que les deux derniers (le Cardinal & le Ragusien) ont, du côté de la Religion, une entiere supériorité sur Lucrece. Nous devons parler ailleurs du Poëme de notre Cardinal; attachons-nous aujourd'hui à celui de M. Benoît Stay, sans négliger le paralléle de l'un & de l'autre dans les endroits où ils pourront se ressembler.

M. Stay commence donc ainsi:

Terrarum Cœlique potens, atque uberis alma

Naturæ

Naturæ genitrix, magnum, Sapientia, numen.
Quam pater haud ævo, nec majeſtate ſecundam
Edidit æterna fœcundæ in imagine mentis
Progeniem; per te cauſæ & ſua ſemina rebus;
Seminibuſque ſuus vigor, & vis indita vitæ.
Tu Dea, tu pulchri ratio ordinis, omnia nectis
Menſuris elementa ſuis, numeriſque revincis.
Terra tibi fœtus, tibi debent ſydera lucem.
Tu facis ut caleant ignes; tu cærula Ponti
Diffundis, Cœlumque levi circumtegis aurâ,
Et facis ut certo volvantur tempora curſu
Per motus diſtincta ſuos, vicibuſque recurrant.
Mentibus humanis tu certa & ſumma voluptas.
Nam ſimul atque tuum longè ſplendeſcere lumen

Incipit, & lucis radios oſtendis amicæ ;
Ardet inexpletâ cupidum dulcedine pectus
Teque ſequi, viſâque frui, ſemperque potiri.
Indè animo ætherios avidi conſcendimus orbes,
Sydereaſque procul metas luſtramus & ignes,
Et liquidi ſalis æquor &c.

. . . .
. . . .

Tota tibi quoniam paret, quam pandere verſu
Aggredior, Natura, tuo mihi numine præſens,
Quo ſine nil oritur, neque pulchrum & amabile quidquam eſt ;
Adſis : pectus & hoc veris rationibus imple
Illabens, faciliſque tuum da, Diva, leporem
Verſibus in noſtris &c.

M. le Cardinal de Polignac invoque auſſi la Sageſſe éternelle,

mais d'une maniere plus concise.

Te causa & regula mundi
Omnipotens, æterna Dei Sapientia, virtus,
Et mens, & ratio, vitæ dux optima nostræ,
Ipsaque lux animi, te solam in vota vocabo.
Huc ades, & vati longum da ferre laborem.
Per te cuncta suo stant ordine, cuncta videri
Tandem, & nativis possunt emergere ab umbris.
In te discendi nobis innata voluptas
Pascitur, & veri nunquam satiata cupido.
Incute vim dictis, propriamque ulciscere causam.

M. Benoît Stay dans son premier Livre, loue d'abord Descartes, & propose le premier principe de ce Philosophe, qui est de douter de tout, pour apprendre à ne point tomber dans l'erreur. Il place ensuite la célébre régle de vérité, *tout ce qui se conçoit clairement &*

distinctement est vrai. Il montre comment, à l'aide de cette lumiere, Descartes établit le dogme essentiel de l'existence de Dieu ; comment il découvre tous les attributs de ce premier être, son unité, son immatérialité, son immutabilité, son infinité ; comment il prouve l'existence des corps, la dépendance de ce monde par rapport à Dieu, soit pour exister, soit pour ne pas retomber dans le néant. Et dans cet endroit, le Poëte réfute toutes les fausses idées qu'on a conçûes de la nature, de la fortune, du hazard, surtout le systême ridicule des Atomes. Il passe de-là à l'essence de l'ame, à ses qualités, son immortalité, sa faculté de vouloir & d'aimer, sa liberté, &c. Il explique l'union de l'ame & du corps, la difficulté que nous avons de tendre vers Dieu & de nous occuper de lui, à cause de l'empire des sens ; il n'oublie pas le peché originel, & la chûte de notre pre-

mier Pere lui donne occasion de décrire magnifiquement l'état d'innocence. Reprenons quelques traits de cette doctrine. Voici le premier caractére qu'il trace de nôtre admirable Descartes ; & de ses victoires sur la Philosophie barbare.

Gallus homo nobis ea mente animoque
sagaci
Omnia pervidit : non illum monstra, Chimæræ ;
Scyllæque, Sphingesque, aut tristia Centaurorum
Sæcla, peragrantem naturæ lustra latentis
Obvia compressere minaci murmure contra,
Horrificisque virum formis. Vis vivida Cœlum
Vicit, & hinc lucem nobis felicibus audens
Extulit auspiciis, & pulsis orbe tenebris,
Naturæ cæcam patefecit callidus artem.

Mais ceci n'eſt qu'une ébauche : au commencement de ſon troiſiéme Livre, notre Poëte peint Deſcartes en grand, & la France partage tous ces éloges qui occupent plus de 60. vers. Il dit à Deſcartes:

Felix, qui clarum potuiſti extollere primus
Lumen, & immenſum te latè ferre per orbem,
Et nubes, atque aſtra tuæ ſupponere menti.
Te ſequor, ô Gallæ gentis decus, atque tuorum
Docta pedum relego preſſis veſtigia ſignis:
Non quia te ſperem properantem æquare ſequendo:
Veri propter eum, ſed, quo mens ardet, amorem.
Namque facem veri præfers, lucemque miniſtras.
Tu ſapiens rerum Inventor, tu munera nobis

Inclita ſuppeditas, & vitâ digna perenni
&c.

L'Auteur de l'Antilucrece célébre auſſi Deſcartes, mais avec moins d'étenduë, parce que le Carthéſianiſme n'étoit pas ſon objet principal.

Quo nomine dicam
Naturæ genium, patriæ decus, ac decus ævi
Carthefium noſtri? quo ſe jactabit alumno
Gallia fœta viris, ac duplicis arte Minervæ;
Ante ſuos tacitura Duces ac fulmina belli,
Quam veri auctorem eximium, mentiſque regendæ.

L'endroit où le Poëte de Raguſe réfute le mouvement éternel, fortuit & général des Atomes nous a paru extrêmement bien.

Hinc facilè agnoſces, quàm ſcilicet avſus erret
Qui penitùs nullâ fretus ratione fatetur
Semina cunctarum per ſe genitalia rerum

Æternos ire in motus ſemota quiete ;
Quique ea ſummai partem contendit in unam
Ferri : at cur potiùs, nullo impellente, ferantur
Illuc, non aliò, non partes undique in omnes ?
Errat item his addens, æterno ea percita motu
Sæpè in concilium genitale coïre, ſuoque
Edere res omnes concurſu, ut cæca tulit ſors ;

. . . .

Quæ fieri ſi poſſe rear, num ſanior eſſem,
Quàm ſi poſſe rear fieri, quod neſciùs artis
Contrectans varios cæcâ quis nocte colores,
Colludensve ſuper puerilis dextera telam
Poſſit Apelleas caſu ſimulare figuras,
Reddereque humanos vultus, aut numina divum
Sacras, inter ebur gaſaſque, locanda per ædes ?

Posset item vocum; constat quibus Ilias omnis,
Fortuitis elementa modis congesta capaci
Projicere ex urnâ tabulam super, omnia ut illo
Sic coëant casu, ut versus ex ordine reddant
Mœonios, iramque trucem noscamus Achillis,
Hectoraque immani flagrantem Marte legentes,
Atque immixta dolis certamina Grajugenarum
In Trojam, Paridis quæ accendit perfidus ignis ?

Mais comme les Impies imaginent des combinaisons infinies dans le mouvement des Atomes, d'où résulteroit, selon eux, une certaine combinaison qui seroit le systême présent du monde, notre Poete leur ôte cette ressource frivole, en montrant que ces mouvements étant sujets à des variations

continuelles, au moins ne pourroit-il se faire que le systême du monde subsistât tel qu'il est : c'est ce qui donne occasion à ces beaux vers.

Præterea in cœtum si semina convenientem
Sunt conjecta semel, cur tandem continuata
Ordinis haudquaquam discedunt à ratione ?
Quodque semel potuit fors, num semper sibi constans
Efficiet ? motum stellis servabit eundem ?
Vere dabit semper flores de semine certo ?
Plantarumque genus sotâ tellure novabit ?
Ut neque robora roboribus prognata vetustis
Distent, atque oleæ crescat de stirpe virentis
Non ulmus, non celsa abies, non vitis Iacchi ;
Ast olea, & ramis, & trunco, & fronde priori

Aſſimilis : nihil ut mentita immenſa ve-
tuſtas
Sit rebus, quaſcunque novat ? &c.

Ceux qui voudront parcourir le ſecond, le troiſiéme & le quatriéme Livre de l'Antilucrece trouveront une doctrine bien plus profonde contre l'hypothèſe des Atomes. C'eſt là que brille de toutes parts l'érudition de notre Cardinal ; ſoit qu'il montre les contradictions de ce ſyſtême, ſoit qu'il raiſonne ſur les proprietés du mouvement, ſur la néceſſité d'un premier être qui en ſoit l'Auteur &c. Nous indiquerons, dans un autre Article de ces Mémoires, les premiers traits de ce grand morceau de Phyſique, de Métaphyſique & de Géometrie. Car il entre de tout cela dans cette controverſe.

Le ſecond Livre de M. Benoît Stay commence par la Théorie du corps en général, de l'eſpace, de

la diviſibilité, du mouvement & de ſes loix. Le Poëte porte enſuite ſes regards vers le Ciel, il décrit tous les aſtres, leurs diſtances, leurs grandeurs, leurs tourbillons, le ſyſtême de Copernic avec toutes ſes dépendances, les deux mouvements de la Terre, les Eclipſes, &c. Il conſidére après cela de plus près le Globe terreſtre, ſa figure, ſes zones, ſes diverſes contrées. Et dans tout cela nous remarquons une multitude de belles choſes : les deſcriptions ſont exactes, claires & inſtructives. Quelquefois on y ſouhaiteroit un peu plus d'ornements, de comparaiſons Poëtiques, de ces graces répanduës avec tant de profuſion dans l'Antilucrece. Nous avons comparé les deux ſyſtêmes de Copernic, c'eſt-à-dire, la maniere dont les deux Poëtes développent toute cette hypothèſe, & s'il étoit queſtion de décider entre l'un & l'autre, il nous ſemble qu'il faudroit dire avec

Virgile & *vitulâ tu dignus et hic*.
Le Ragusien explique ainsi les propriétés du Tourbillon solaire, & les diverses planettes qui s'y trouvent :

Nonne vides opus esse, ut quæ pars ætheris illi
Est vicina magis, properantior exagitetur;
Contrà tarda meet, longumque absumat eundo
Tempus, quæ Cœli pars est à Sole remota?
Quod genus interdum est in aquis deprehendere, nam cum
In sese contorta furentes vorticis æstus
Flumina concinnant; ramorum pondera parva,
Festucæ, paleæque leves rapiuntur in orbem,
Quæ magis accedunt, citiùs; quæ vortice contrà
Longiùs à medio distant, sinuare videbis
Se magnum in gyrum, sed longè segniùs ibunt:

Evaneſcere enim paulatim turbinis hujus,
Et ſpatio imminui vires fateamur, oportet.
Proptereaque gravem finxere ſenilibus annis
Saturnum, quia cum Solem procul uſque remotus
Aſpiciat, magno ſeſe ſemel orbe volutat
Seguiter expletis triginta ſcilicet annis :
Bis ſenas hyemes peragit ſed Juppiter uno
Circuitu ; geminas citior Mars : noſtra propinquat
Terra magis, Solemque uno circumſpicit anno :
At multò propior quod ſit quam Terra, peragrat
Menſibus octonis curſus, ſed turbine multo
Placidiore Venus, quam quo Cyllenius errat
In gyrum, tribus hujus iter nam menſibus æques.

M. de Polignac dit aussi :

Sic minimus properat, quo nobile ducitur agmen,
Mercurius, propior Soli non cernitur alter.
Post hunc luciferæ Veneris nitidissima Cœlo
Stella meat. Sequitur Lunâ cum suppare Tellus.
Hinc Mars sanguineâ ferrugine subruber : olli
Nondum deprensi Comites, at forte minores
Quam qui noscantur. Vivâ tum luce refulgens
Juppiter & magnus, cui Lunæ quatuor adsunt
Auxiliare jubar ; nam crebris noctibus umbras
Imminuunt supplentque diem. Custodia major
Addita Saturno, qui vorticis incolit oras
Pallidus, extremumque piger circumplicat orbem.

Quinque illum refovent Socii ; quin lamina cingit
Quæ tranfverfa globum partes diftinguit in æquas.

M. Stay n'oublie pas non plus les Satellites, & il infifte fur l'Anneau de Saturne.

Præterea ipfius fpeciem variare notatum eft
Saturni : vifus modo namque rotundus, & idem
Se modo in oblongum flectebat lucidus orbem ;
Nunc veluti geminis excurrens auribus ibat
Hinc anfatus & hinc : quod quare appareat, audi.
Illum ingens medium quidam circum Annulus ambit,
Sat latus craffufque parum, quapropter, ut aftrum
Nobis fe variâ de parte obvertit, oportet
Multiplici variare fuam ratione figuram.

Nam ſubtile latus ſi verterit Annulus ad
nos,
Quod noſtri nequeant oculi uſurpare;
rotundum
Apparebit, ut eſt, Saturni corpus: ubi
idem
Nobis poſt faciem paulatim oſtendere la-
tam
Cœperit; auritum primò, tum deinde
videri
Oblongum debebit, eo ſed latius ipſum
Quo minus obliquâ ratione tuebimur, aſ-
trum.
Scilicet hic etiam levibus ſuſpenſus in
auris
Annulus, abripitur Saturni à vortice eo-
dem,
Quo ferri quinos aſtrorum diximus or-
bes.

Le même poëte décrit, dans ſon troiſiéme Livre, le monde Phyſique de Deſcartes; la nature & les effets des trois Elements; la ſituation des Tourbillons entr'eux;

les taches du Soleil & leurs causes; la production des Cometes; tout le système de la Gravité, les Loix de la Statique, &c. Il entre delà dans les Phénoménes de l'Aiman; & il finit par les affections des corps, la chaleur, le froid, l'humidité, la dureté, la transparence, l'opacité, &c. En exposant l'hypothèse de Descartes, il reconnoît que le monde a été créé par la seule volonté de Dieu, & mis d'abord dans l'état où nous le voyons; mais il croit qu'il ne laisse pas d'être utile & agréable de rechercher par quelles loix, par quels principes organiques ce grand Ouvrage auroit pû être produit, de la même façon qu'on recherche comment les plantes & les arbres se forment aujourd'hui; quoiqu'au commencement, ces choses ayent été créées dans un état parfait; il y a long tems qu'on se récrie contre ce sentiment, & contre cette comparaison. Si Dieu au commence-

ment n'avoit créé que des ſemences, il eſt aiſé de concevoir qu'avec le tems, les loix du mouvement, & la conſervation de ces loix, il ſeroit venu des plantes & des arbres ; mais que la matiere étant une fois créée & muë par le Créateur ſelon la ligne droite, il ait pû en réſulter un tout auſſi orné, auſſi bien réglé que l'eſt cet Univers, c'eſt à quoi ni l'imagination, ni le bon eſprit ne s'accoutument point. M. le Cardinal de Polignac ſupprime dans ſon Poëme cette idée Carthéſienne. Il a bien ſenti qu'au moins elle étoit inutile pour réfuter Lucrece.

Il y auroit dans le troiſiéme Livre de M. Stay mille traits à remarquer, & les comparaiſons avec l'Antilucrece pourroient ſe préſenter à tout inſtant : nous ne dirons qu'un mot de la doctrine que nos deux Poëtes étalent ſur les Cometes.

Le Raguſien s'explique ainſi :

Contendunt multi vaga vortice sydera nostro
Ut Venus & Mavors, & Juppiter esse Cometas :
Qui magnos circa Solem rapiantur in orbes,
At non circuitûs media in regione manentem ;
Verum vicinos nunc illi accedere, contrà
Abductos spatiis nunc longè immanibus ire.
Proinde ubi jam longè, longèque à Sole recessit
Astrum, haud à nobis lumen, quod tenue reflectit,
Ob longinqua quibus distat loca, posse videri :
Posse tamen, propiùs cum Soli accessit : ab ejus
Si tamen haud radiis propioribus involvatur,
Si superà & nostrum clarâ de nocte feratur
Per Cœlum ; magnos ita rentur scilicet orbes
Talibus absolvi diuturno tempore ab astris, &c.

Il vient ensuite aux longues queues des Cometes.

Astrorum, genus hoc, tali constare putandum est
Corpora texturâ, Phebœo ut tacta calore
Ingentes possint facile exhalare vapores
In speciem fumi; flammis velut humida ligna:
Quod magis ut veri noscas simile esse, videntur
Hi tractus longum, propè cum Sol, crescere semper
In spatium, & partem cœli comprehendere magnam:
Cum procul est, contrà mutato incedere tractu
Per Cœlum, & longâ decrescere luce...;
&c.

Il faut voir tout le progrès de cette description, qui est détaillée jusqu'aux moindres circonstances.

L'Antilucréce se borne davantage à la partie Astronomique des Cometes.

Nec via, nec regio nobis bene nota Cometæ,

Qui clandeſtino motu cœcoque rotatur.
Circuitûs magni quem ſignat in æthere, partem
Conſpicimus parvam, quoties pervenerit illuc
Quò ferri poſſunt oculi, & diſtinguere lumen
Obſcurum, ſeu cauda illum, ſeu crinis honeſtat;
Hoc eſt, ſeu rectè, ſeu tranſverſim obvius ille eſt.
Quærendum primò, qui ſit, quem cernimus arcum;
Linea namque poteſt etiam directa videri,
Cum verè ſit curva, & Solem cingere pergat:
Ut rectos & retrogrados quandoque planetas
Apparere prius monui. Si nempe Cometis
Ultrà Saturnum locus eſt, tam diſſita Soli
Percurrunt ſpatia atque globo tam diſſita noſtro,
Proxima ut illorum Perihelia ſint Perigæis,

Nec facile in noſtro poſſint occurrere
plano.
At quem deſcribunt noſtris aſpectibus
arcum
Pertenuem (quidquid ſupereſt nam cæ-
rula condunt)
Aut rectum, aut recti ſimilem perſæpe
putamus,
Et nunc in Boream nunc tendere forſan
in Auſtrum,
Reverâ quamvis in partes tendat Eoas.
Nempe ex diverſo poſitu telluris & aſtri
Judicium ferimus, quæ ſi inclinata Co-
metæ
Tunc fuerit, quantum eſſe poteſt, quan-
do ille patebit,
Senſibus illudet noſtris mirabile monſ-
trum.
Unde Cometa poteſt cunctis par eſſe Co-
metis &c.

On trouvera ſans doute ce morceau du Poëte Cardinal ſupérieur à celui de M. Stay. Nous terminons ici cet Extrait, & nous promettons d'abréger celui des trois derniers livres.

INSTITUTIONS NEWTONIENNES ou Introduction à la Philosophie de Monsieur Newton : Par M. Sigorgne de la maison & Societé de Sorbonne, Professeur de Philosophie en l'Université de Paris. Tome second, à Paris, chez Jacques-François Quillau, fils, Libraire, ruë S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux Armes de l'Université 1747. avec Approbation & Privilége du Roy. in-12. p. 282.

L'Auteur de ces Institutions ne perdra pas dans le second Tome la réputation qu'il s'étoit acquise par le premier, comme il est arrivé à tant d'Ecrivains, à qui il eût été plus avantageux de laisser leur ouvrage imparfait que de l'achever aux dépens de leur propre gloire : on continuera de trouver un Physicien profond qui ne s'est pas borné à l'intelligence des

des questions nécessaires aux Seminaristes, & qui a compris heureusement pour l'avancement de la Philosophie, qu'il n'est pas indécent aux Ecclésiastiques d'étudier à fond le merveilleux méchanisme de l'Univers : objet bien capable de nous inspirer de la vénération & de la reconnoissance pour le Créateur. On commence par la figure des Astres, & par celle de la Terre. Il nous importe beaucoup plus de connoître la figure de la Terre, que nous habitons, que d'être instruits de la figure de tous les Astres, dont nous sommes si éloignés. D'ailleurs on raisonnera des Astres comme de la Terre ; & des mêmes principes on tirera les mêmes conclusions.

Si la Terre eût été créée dans un état de fluidité ou de mollesse, ses parties par leur attraction mutuelle, telle qu'on l'a expliquée dans le premier Tome, se fussent ramassées autour d'un centre &

eussent formé un corps parfaitement sphérique, comme font les particules d'une goutte d'eau. La pesanteur sur la surface d'un corps étant directement comme la distance au centre de ce corps, il ne pouroit y avoir plus d'élevation dans un des côtés de la Terre, que la pesanteur sur le centre ne fût plus grande de ce côté-là ; ce qui eût obligé les autres rayons de s'allonger, pour entretenir l'équilibre, & la figure sphérique eût été bientôt rétablie.

La Terre en tournant autour du Soleil, n'eût souffert aucune altération dans sa figure sphérique, toutes ses parties demeurant dans la même situation, les unes à l'égard des autres : mais dès qu'elle aura commencé à tourner sur son centre, son Equateur se sera élevé & elle aura pris la figure d'un Sphéroïde applati ; dans le mouvement de la Terre autour de son axe, chacune des parties de la Terre aura

acquis une force centrifuge d'autant plus grande que le cercle qu'elle décrit aura été plus grand & plus proche de l'Equateur : & cette force centrifuge diminuant toujours selon que les cercles s'éloignent de l'Equateur, s'annéantit aux Poles. Cette force centrifuge, plus grande à l'Equateur que vers les Poles, y est aussi plus opposée à la pesanteur, laquelle est plus diminuée à l'Equateur que par tout ailleurs. Il a donc fallu que la colomne qui y répondoit, soit devenuë plus longue, pour soutenir celle du Pole en équilibre : d'où il suit que la Terre, applatie vers les Poles, a la figure d'un Sphéroïde raccourci. On doit raisonner de même des Planetes & de tous les Astres qui tournent sur leurs centres.

L'applatissement des Poles d'une Planette a nécessairement des bornes. Il est le plus grand qu'il puisse être, quant la force centri-

fuge eſt égale à la peſanteur. Si la force centrifuge prévaloit, les parties de la Planette ſe diſſiperoient.

Le dixiéme Chapitre eſt deſtiné au mouvement de la Lune & des autres Satellites. On prouve d'abord que la Lune eſt à chaque inſtant animée d'une force centrale qui la dirige vers la Terre; & que ſi cette force n'étoit modifiée par aucune autre, la Lune ſuivroit à l'égard de la terre, les mêmes loix que les Planettes à l'égard du Soleil; mais les Aſtronomes ayant obſervé que le mouvement de la Lune étoit ſujet à bien des irrégularités, M. Newton en a conclu, qu'en même tems que la Lune péſe ſur la Terre, elle eſt encore animée d'une autre force, comparable à la premiere, mais dirigée vers le Soleil, & variable dans la raiſon inverſe des quarrés de ſes diſtances à cet Aſtre. La Lune n'étant pas plus éloignée du Soleil que la Terre, doit auſſi bien que la Ter-

re, peser sur le Soleil. Or cette attraction ne sçauroit manquer de troubler considérablement le mouvement de la Lune autour de la Terre; car si la force du Soleil pour attirer la Lune est plus foible que celle de la Terre, à considérer la prodigieuse distance de la Lune au Soleil, on jugera que ces deux attractions ne laissent pas d'être comparables, si l'on considére la masse énorme du Soleil.

Le Philosophe Anglois en méditant profondément les divers dégrés de force de ces attractions, trouve que *l'action du Soleil sur la Lune placée aux quadratures, augmente dans la raison de sa pesanteur vers la Terre, sans altérer en aucune façon sa vitesse.* Il remarque que la diminution de pesanteur dans les *syzygies*, n'est point égale à l'augmentation de cette même pesanteur dans les quadratures. Cette diminution est à peu près double de l'augmenta-

tion dans les quadratures. L'Auteur des Institutions répond ici dans une note marginale à ce qu'on a prétendu dans le Journal de Trévoux, Janvier 1710. sçavoir que le Soleil arracheroit la Lune à la Terre, parce que le Soleil étant un million de fois plus gros que la Terre & par conséquent d'autant plus fort, le calcul démontre, en quarrant les éloignemens du Soleil & de la Terre par rapport à la Lune, que la force du Soleil est à celle de la Terre en plus grande raison que 7. à 1. L'Auteur réfute cette objection, parce que l'on confond dans ce calcul la masse du Soleil, avec son volume, ce qui n'est point dans la régle, sur-tout par rapport au Soleil, dont la raréfaction est fort grande. De plus on n'y considére pas que la diminution de la pesanteur de la Lune sur la Terre, n'est point égale à toute l'impression du Soleil sur elle, mais seule-

ment à la différence de son action sur les deux Planettes, la Terre & la Lune. Si le Soleil attiroit également la Terre & la Lune, la pesanteur de celle-ci sur celle-la ne diminueroit pas dans la conjonction, & on n'observeroit aucune variation dans leur distance.

On a supposé dans les Institutions, que l'orbite de la Lune, avant que cette orbite fût modifiée par l'action du Soleil, étoit un Cercle, quoiqu'elle fût réellement une Ellipse, dont la terre occupe le foyer, mais l'Ellipse que décrit la Lune n'étant que peu excentrique, la supposition ne dérange rien.

On rassemble ici plusieurs merveilles Astronomiques, dont il n'est pas donné à tout le monde, de connoître le prix : pour ne pas allarmer nos Lecteurs par la crainte de ne rencontrer dans tout ce Journal, que des objets qui demandent une application chagrine & laborieuse, nous nous borne-

rons à expliquer, selon la doctrine de Newton, un Phénomene singulier que les Astronomes ont observé.

L'Apogée de la Lune est dans les syzygies; il retrograde quand elle est vers les quadratures; mais la progression surpassant de beaucoup la retrogradation, l'Apogée s'avance réellement toujours selon la suite des signes; & parcourt environ trois degrés dans une révolution.

Ce Phénomene seroit inexplicable, si le mouvement de la Lune autour de la Terre n'étoit pas troublé par le Soleil, car la Lune ayant alors une pesanteur variable dans la raison inverse des quarrés de ses distances à la Terre, elle seroit à une égale distance dans les points correspondants de son orbite, qui dès-lors seroit une Ellipse immobile: mais parce que la force centrale de la Lune est diminuée dans les syzygies par l'ac-

tion du Soleil, la ligne des apsides avance tantôt directement & tantôt retrograde. La diminution de la pesanteur de la Lune dans les syzygies étant double de l'augmentation dans les quadratures, il est évident que la cause qui fait avancer l'Apogée est plus forte que celle qui le fait retrograder; d'où il suit qu'après une révolution, on n'apperçoit que l'excès dont le mouvement direct a surpassé le mouvement retrograde.

Outre ces variations de la Lune, il y en a encore d'autres, qui viennent de ce que le plan de l'orbite de cette Planette est incliné d'environ cinq degrés au plan de l'Ecliptique : c'est ce qu'on appelle la déclinaison ou la latitude de la Lune. On rend raison de toutes ces variations. On prouve aussi que l'action de la Lune sur la Terre, toute foible que soit cette action, produit conjointement avec la figure ellipsoïde de la Terre,

le flux & reflux de la Mer, & la précession des équinoxes, c'est-à-dire la rétrogradation de l'intersection du plan de l'Equateur avec celui de l'Eclyptique.

Quelque merveilleux que soit le système du Philosophe Anglois, on l'admireroit moins, s'il ne contribuoit en rien à expliquer le mouvement réciproque des eaux de la Mer, qui s'avance & se retire dans des intervalles reglés. Descartes ayant pensé très-ingénieusement sur ce sujet, sans toutefois avoir levé tous les obstacles, (& qui les levera ?) c'étoit une nécessité à Newton d'encherir. Il semble que celui des deux systêmes qui prévaudra dans l'explication de cet étrange Phénomene, peut raisonnablement espérer la préférence dans le reste ; nous allons exposer le plus briévement qu'il sera possible la doctrine de M. Newton.

La Lune attire les eaux de la

Mer plus ou moins directement ſelon leur ſituation, plus ou moins fortement, ſelon leur diſtance. L'attraction des eaux qui ſont en quadrature avec la Lune, étant oblique, cette attraction augmente leur peſanteur vers la Terre, pendant qu'elle diminuë la peſanteur de celles qui ſont attirées directement. L'équilibre ne ſubſiſteroit pas dans toutes les parties de la Mer, ſi la hauteur des eaux ſous la Lune, ne compenſoit pas l'excès de peſanteur des eaux collaterales & correſpondantes aux quadratures. En même temps que les eaux ſeront plus hautes ſous la Lune en vertu de l'attraction directe, elles ſeront auſſi plus hautes dans le point correſpondant de l'Hemiſphere oppoſé, parce qu'elles ſeront moins attirées que le centre de la terre, & qu'elles ſont plus éloignées que les eaux qui ſont directement ſous la Lune; tout le diamétre de la Terre ſe trouvant

entre les unes & les autres. Ainſi ces eaux ſeront forcées par les eaux collaterales, dont la peſanteur eſt augmentée, de s'élever : *d'où il ſuit qu'il ſe formera ſur la Terre deux promontoires d'eau, l'un du côté de la Lune, l'autre du côté opposé, ce qui donne à la Mer à peu près la figure d'un Sphéroïde allongé. dont le grand axe paſſera par le centre de la Lune, & de la Terre.* La Terre tournant ſur ſon centre, les deux promontoires d'eau s'éloigneront du méridien où eſt la Lune, & les eaux qui les formoient ſeront en quadrature avec cette Planette. Ce ſera le reflux; de ſorte que dans l'eſpace d'un jour lunaire, lequel excede de 50. minutes le jour naturel, les eaux s'éleveront deux fois & s'abbaiſſeront auſſi deux fois dans tous les lieux de la Terre. Cependant comme la Lune ne paſſant jamais les Tropiques, elle eſt toujours en quadrature avec les eaux voiſines

des Poles, on n'y remarque aucune agitation. C'eſt ce qui eſt cauſe que les marées ceſſent d'être ſenſibles, dès qu'on a paſſé le 65 d. de latitude.

L'Auteur entre ici dans le détail de pluſieurs particularités qui plairont ſingulierement aux vrais Phyſiciens. Il explique entre autres choſes, pourquoi le Soleil diminuant la peſanteur des eaux qui lui répondent directement, & augmentant le poids de celles qui ſont en quadrature, a beaucoup moins de part aux marées que la Lune. C'eſt parce que le rayon de la Terre étant inſenſible par rapport à la grande diſtance du Soleil, les eaux qui ſont directement ſous cet aſtre, le centre de la terre, & les eaux correſpondantes dans l'Hemiſphére oppoſé, ſont attirées preſqu'également, au lieu que le rayon de la Terre étant très-ſenſible par rapport à la diſtance de la Lune; il y a auſſi une diffé-

rence ſenſible entre l'attraction des eaux qui ſont directement ſous cette planette, & l'attraction du centre de la Terre & des eaux correſpondantes dans l'Hemiſphére opposé.

Il ſuit auſſi du même ſyſtême, que la Lune étant en conjonction ou en oppoſition avec le Soleil, les marées doivent être plus grandes, parce que l'action de la Lune & celle du Soleil concourrent enſemble, ainſi la ſomme des deux forces produit une grande élévation des eaux : mais quand la Lune eſt en quadrature, ſon action étant contraire à celle du Soleil, l'élévation des eaux eſt plus petite, parce qu'elle n'eſt produite que par la différence des forces : c'eſt ce qui eſt cauſe que les marées ſont alors plus foibles.

La force de la Lune & du Soleil qui produiſent une ſi violente agitation dans les eaux de la Mer, ne peut rien ſur les pendules;

dont les oscillations sont invariables à cet égard. Le Philosophe Anglois attribuë cette différence à l'insuffisance des forces des deux Planettes, forces assez grandes pour troubler la Mer, mais trop petites pour se faire sentir dans les pendules, & dans toutes les autres expériences de Statique ou d'Hydrostatique, cette raison est sensiblement expliquée dans le Livre. L'Auteur des Institutions passe ensuite à l'attraction que Newton a observée entre les petites parties de la matiere, & ce principe est aussi d'une merveilleuse fecondité pour l'explication d'un grand nombre d'effets naturels. Cette attraction ou cette tendance mutuelle qui se trouve entre les petites parties de la matiére, ne suit pas, comme l'a remarqué le même Philosophe, les mêmes loix que l'attraction qui produit la pesanteur; mais elle diminuë dans une plus grande raison que celle

du quarré des distances réciproques. L'attraction des petites parties n'est sensible que dans le contact ou très-près du contact. Si elle suivoit la raison réciproque du quarré des distances, elle ne seroit pas sensiblement plus grande au point du contact, qu'à quelque distance de ce point, comme les corps pesans, soit qu'ils touchent la Terre, soit qu'ils soyent élevés à une hauteur considérable, conservent la même pesanteur : mais si l'attraction des petites parties suit la raison inverse des Cubes de distance, cette attraction sera insensible à quelques lignes de distance du contact, quoiqu'elle soit très-forte au point du contact.

Cette force d'attraction n'est pas comme celle qui produit la pesanteur, proportionnelle à la quantité de matiere du corps attirant, mais uniquement à la grandeur ou étenduë du contact, & à la solidité ou densité des parties

qui forment ce point de contact. On comprend aisément que plus il y a de particules attirantes sous la même étenduë, plus l'attraction est forte : ainsi la densité des corps y contribuë beaucoup. Telle est la cause des différents degrés de dureté des corps. Leur *cohésion* dépend de la quantité du contact de leurs parties élémentaires, & celles-ci sont plus ou moins cohérentes selon leurs figures, en supposant la même densité. Les corps les plus compacts sont les plus durs, parce qu'ils renferment plus de parties sous le même volume, & par conséquent plus de force attractive.

La cohésion n'est jamais plus forte, tout le reste étant égal, que lorsque les parties se touchent par des surfaces planes. Deux marbres bien polis, qui se touchent dans leur longueur & dans leur largeur, ne sçauroient être séparés, si ce n'est en glissant l'un sur l'au-

tre, que par un poids bien ſupérieur au poids de l'air environnant, auquel on s'en prend ordinairement.

Parmi pluſieurs autres Phénoménes ſinguliers qu'on explique avantageuſement par le principe de l'attraction, nous nous arrêterons préférablement à ce qu'on a obſervé dans les Tuyaux Capillaires, & ſur quoi les Phyſiciens ont hazardé tant de conjectures. On ſçait que l'eau ſe tient de niveau dans les deux branches d'un Syphon ordinaire; mais ſi l'une des branches eſt beaucoup plus étroite que l'autre, l'eau s'élevera dans la branche la plus étroite au-deſſus du niveau, en raiſon renverſée du diametre de cette branche. Ce Phénoméne inconnu du temps de Paſcal, étonna étrangement les Phyſiciens, *qui ne faiſoient que de ſortir des ténébres épaiſſes du Peripatétiſme.* On crut d'abord que l'air preſſe moins la liqueur contenuë dans le Tuyau,

que celle qui remplit le vase où le Tuyau est plongé : mais on fut bientôt désabusé. On observa, comme on fait encore tous les jours, que les liqueurs ne montent ni plus ni moins dans les Tuyaux Capillaires, sous le Récipient de la machine de Boyle, que dans l'air libre : ce qui n'arriveroit pas, si la différence de la pression de l'air sur la liqueur & sur celle du Vaisseau étoit la véritable cause de l'élévation de la liqueur dans les Tuyaux Capillaires : car dans la machine de Boyle, l'air ne pése ni sur le tube ni sur le vaisseau. Les autres explications des Physiciens, ne sont pas mieux fondées, il faut donc recourir à l'attraction du verre. L'Auteur entre sur cela dans un juste détail : mais comme il ne nous est pas permis de perdre de vûë la loi indispensable de la briéveté, nous ne dirons rien de plus sur cet article.

L'Auteur des Institutions eût

été coupable d'une prévarication qu'on ne lui eût pas pardonnée, s'il n'eût pas developé, autant qu'il étoit néceſſaire, la doctrine de ſon illuſtre Maître ſur la Lumiere. Ce n'eſt pas ce qu'il y a de moins ingénieux dans le ſyſtême de Deſcartes, que ce qu'il a inventé ſur cette matiere, & fût-il démontré parfaitement, qu'il s'eſt trompé, il lui ſeroit toujours bien glorieux de s'être trompé de la ſorte. C'étoit donc une néceſſité de mettre vis-à-vis de la doctrine de Deſcartes ſur la Lumiere, la doctrine de Newton ſur le même ſujet. Ces deux chefs, chacun à la tête d'une nombreuſe Armée, ont pris un champ de bataille, où ils peuvent faire agir toutes leurs troupes & toutes leurs machines; il faut que de part & d'autre il n'y ait aucun corps qui ne joigne l'ennemi & qui ne faſſe les derniers efforts pour l'enfoncer.

Pendant que M. Newton tra-

vailloit à ſon grand Ouvrage des Principes, il en avoit un autre entre les mains, qui n'a pas été moins admiré des Sçavants : c'eſt ſon *Optique, qui eſt une anatomie exacte & comme la diſſection de la Lumiere.* Tous les Philoſophes s'étoient apperçûs que les rayons de lumiere ſe rompent en s'approchant de la perpendiculaire, lorſqu'ils paſſent d'un milieu plus rare dans un milieu plus denſe; & qu'ils s'éloignent de la perpendiculaire en ſortant d'un milieu plus denſe pour entrer dans un milieu plus rare. Le Philoſophe Anglois a fait voir que cette réfraction commence *à quelques lignes de diſtance du milieu refringent*; qu'avant d'y entrer, le rayon ſe courbe peu à peu & continuë encore de ſe courber quelque temps après y être entré. Le même Philoſophe a montré que la Lumiere, telle qu'elle part du Soleil; n'eſt point homogéne,

mais que les différents rayons qui la composent, *portent en eux-mêmes d'une maniére inaltérable*, les couleurs dont les objets sont peints: Obſervation *qui eſt autant au-deſſus des penſées des Philoſophes, que des préjugés du Vulgaire.*

L'infléxion & la réfraction de la Lumiere ne s'expliquent bien que dans le ſyſtême de l'attraction. Lorſqu'un rayon tombe obliquement de l'air dans l'eau, & qu'il en eſt déja fort près, il eſt attiré perpendiculairement à la ſurface de l'eau, & cette attraction augmentant peu à peu à meſure qu'il approche de l'eau, il eſt obligé de ſe détourner continuellement de ſa premiere direction, & de décrire une petite courbe qu'on n'apperçoit qu'avec beaucoup de dexterité & d'attention. Ce rayon étant entré dans l'eau, continuë encore de ſe briſer & c'eſt ce qu'on appelle réfraction. Quand il a pénétré à la profondeur d'une

ou de deux lignes, il est plus fortement attiré par la profondeur de l'eau que par la ligne ou les deux lignes d'eau au-dessous desquelles il est descendu. C'est donc une nécessité qu'il se rompe à chaque instant, tant qu'il est plus attiré vers le bas que vers le haut, jusqu'à ce qu'étant attiré également de part & d'autre, il suive une ligne droite & dans la direction de la Tangente de la Courbe qu'il vient de décrire.

L'Auteur des Institutions nous avertit lui-même qu'il ne s'étend pas autant sur l'Optique que sur le reste, parce que cet ouvrage est répandu par-tout. Il semble qu'on peut ajouter qu'il est lû par tout. Le peu qu'il en dit, donne néanmoins une haute idée de Newton. Où trouvera-t-on plus de sagacité, de dextérité, de pénétration, d'application, de Géometrie, & de tout ce qui forme un homme extraordinaire ?

Le Journaliſte n'entreprend pas de peſer dans la balance deux Philoſophes d'un auſſi grand poids que Deſcartes & Newton. Quel bras ſeroit aſſez fort pour les tenir en équilibre ou pour les abbaiſſer l'un au préjudice de l'autre ? Ce ſeroit preſque avoir à peſer les intérêts de tous les Souverains de l'Europe. Ce que déſireroit le Journaliſte, c'eſt qu'on conſidérât que Deſcartes & Newton n'ont pas vêcu enſemble. Deſcartes a précédé, & a ouvert le chemin de la véritable Phyſique. Quelle gloire pour ſon nom !

ARTICLE

ARTICLE CXXVIII.

TRAITE' DE LA VERITE' de la Religion Chrétienne, &c. Section VII. *contenant la preuve de la Divinité de l'Evangile tirée des miracles qui en ont accompagné la publication. Premiere Partie. A Geneve chez Gosse & Compagnie 8°.*

QUand on entreprend un *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, on se propose toujours la question des Miracles comme quelque chose de principal & d'essentiel. C'est que cette preuve porte avec soi un caractere de grandeur, de lumiéres & de force qui se soutient dans tous les tems, qui opére sur toute sorte d'esprits, & qui triomphe de toutes les difficultés.

M. Vernet, Auteur très-célébre par les VI. premieres Sections

qu'il a publiées en faveur du Christianisme, entre présentement dans cette *importante controverse* : nous rendions compte l'année derniere des autres parties de sa doctrine : ce qu'il dit des *miracles* va nous occuper désormais ; il partage la matiere en deux volumes, & nous promettons aussi plusieurs extraits sur le même sujet.

Il définit d'abord le *miracle* en général *une œuvre frappante, qui est hors du cours ordinaire de la nature, & qui se fait par la volonté toute-puissante de Dieu, en sorte que ceux qui en sont les témoins ayent lieu de la regarder comme extraordinaire & surnaturelle.*

Mais il ne s'attache pas tellement à cette définition, qu'il n'approuve, qu'il n'adopte même aussi celle du Docteur Clark, qui appelle *miracle, un effet contraire au cours & à l'ordre accoutumé de la nature, produit par l'intervention extraordinaire de quelque être*

intelligent, supérieur à l'homme.

M. Vernet aſſure que ces deux notions vont également au but qu'il ſe propoſe : cependant il avoue que la ſeconde paroît *moins reſtrainte* : c'eſt-à-dire apparemment qu'en n'indiquant pas la toute-puiſſance de Dieu comme l'Agent unique des miracles, elle a a le très-grand avantage d'éviter les difficultés qu'on peut faire naître touchant les qualités, les volontés, & le pouvoir des créatures ſupérieures à l'homme. Cette obſervation eſt ſolide; elle porte ſur ce principe extrêmement lumineux par-tout, & capital dans la matiere préſente, ſçavoir, qu'il faut ne rendre raiſon que des choſes qu'on connoît, & dégager le ſujet qu'on traite de tout ce qui peut y cauſer de l'obſcurité ou y mettre de l'embarras.

Notre Auteur avertit auſſi qu'en parlant des miracles, il ne conſidére que *des effets ſurnaturels, opé-*

rés en faveur de quelqu'un qui se dit envoyé de Dieu pour déclarer sa volonté, & pour annoncer une doctrine comme émanée du Ciel. Il ajoute sur cela toute sorte de convenances très-raisonnables pour persuader au Lecteur, que Dieu a dû réserver particuliérement les miracles pour servir de preuve à la véritable Religion. Tout ceci est dit fort à propos, mais il nous convient d'observer le pas considérable que fait M. Vernet de la question générale des miracles à celle des miracles qui servent particulierement de preuve à une Religion révélée. La définition du *miracle*, telle que nous l'avons rapportée ci-dessus, ne parle ni de la fin que se propose l'Agent de cette œuvre extraordinaire; ni de la force qui est dans cette œuvre pour confirmer la vérité de quelque chose que ce soit; ni du témoignage que rend cette œuvre à quelqu'un *qui se dit en-*

voyé de Dieu pour déclarer ſa volonté. Toutes ces choſes ſont véritablement néceſſaires dans le traité préſent, mais elles expriment le progrès que fait l'eſprit humain, en partant de la définition générale du miracle, & en s'avançant par degrés juſqu'aux preuves qu'on tire des miracles de J. C. & des Apôtres, pour l'établiſſement de la Religion chrétienne. Un Théologien, qui auroit voulu donner un ouvrage didactique ſur les miracles, ſe ſeroit appliqué à diſtinguer toutes ces démarches. Il auroit remarqué comment dans cette queſtion on doit ſuppoſer d'abord l'éxiſtence de Dieu, ſa providence, & le ſoin particulier qu'il a de ce qui concerne la Religion, ou la nature du culte qu'il exige des hommes; comment on peut appeller *miracle* tout effet contraire au cours ordinaire de la nature, & produit par l'intervention extraordinaire de *quelque être intel-*

ligent supérieur à l'homme ; comment cette notion conviendra plus excellemment encore aux opérations extraordinaires que Dieu voudra manifester aux hommes, en certains cas & pour certaines raisons dignes de sa sagesse & de sa providence ; comment il est très-naturellement connu que, si Dieu veut faire des miracles, c'est-à-dire, opérer contre le cours ordinaire de la nature, il doit avoir en main ce pouvoir, il doit l'avoir d'une maniere aussi parfaite que le pouvoir de créer ; comment on ne peut nier non plus que, si Dieu veut parler aux hommes & confirmer la vérité de sa parole par des miracles, ce moyen doit être encore en sa puissance ; comment en vertu de la providence divine, il est très-certain que, quand quelqu'un se dira envoyé de Dieu, qu'il annoncera, au nom de Dieu, une doctrine très-sage & trés-sainte, qu'il fera, en

invoquant le nom de Dieu, des choſes évidemment contraires au cours & à l'ordre que nous remarquons dans la nature, alors il faudra ſe rendre aux diſcours de cet homme, & embraſſer la doctrine qu'il enſeigne. Encore une fois ce ſont là comme les aſſertions générales, préliminaires & dignes d'être préſentées à la maniere des Axiomes dans un traité dogmatique ſur les miracles.

M. Vernet répand la plûpart de ces grands traits; mais ce n'eſt que ſur la fin de ce volume, & en répondant à quelques objections. Ici ſon objet eſſentiel eſt de bien établir *la vérité & la réalité des faits de l'Evangile*, c'eſt-à-dire de montrer que les miracles qui ſont racontés dans l'Evangile ont tous les caracteres de vérité qu'on peut déſirer; & ſur cela il établit des regles très-ſages, pour juger de la vérité d'un fait ancien, qu'on n'a pû ni voir par ſoi-même, ni

connoître par l'interrogation actuelle des témoins.

Suivant ces Regles, on recherche s'il y a eu autrefois des témoins oculaires de l'événement dont il importe de s'aſſurer, & ſi ces témoins méritent qu'on s'en rapporte à leur dépoſition. La premiere de ces recherches roule ſur l'exiſtence du témoignage hiſtorique, la ſeconde regarde les qualités du témoignage perſonnel. On examine d'abord ſi la dépoſition a été faite, & enſuite ſi cette dépoſition eſt fidéle. On s'aſſure de l'exiſtence de la dépoſition par les régles de la critique, & du mérite de la dépoſition par les loix de la prudence. Quelque détail rendra ſenſible la ſolidité de ces principes. Il eſt queſtion d'un fait dont l'époque remonte à pluſieurs ſiécles; on cite ceux qui paſſent pour en avoir été les témoins; on produit leur témoignage, & l'on fait voir que ce témoignage eſt conſigné dans des écrits contemporains, dont il exiſte une

infinité de copies, dont une multitude prodigieuse d'Ecrivains de tous les temps & de toutes les Nations ont parlé, dont les Adversaires même de ce témoignage ont reconnu l'autenticité : écrits d'ailleurs conformes à une tradition constante & invariable, à des changements qui se sont faits dans le monde, en conséquence du témoignage que ces écrits rapportent. Voilà certainement une demonstration complette de la réalité ou, si l'on veut, de l'existence de ce témoignage ; & par rapport au fait qui en est l'objet, on se trouve dans la même situation que si l'on entendoit ceux qui se porterent autrefois pour en être les témoins.

Mais ce n'est point assez ; il faut examiner le mérite de ces témoins, c'est-à dire, s'ils n'ont pas pû se tromper, & s'ils n'ont pas voulu tromper les autres : deux qualités dont la premiere suppose des hom-

mes de bon sens, des hommes instruits du fait dont il est question : & la seconde demande de la sincérité, ce qui embrasse la probité, le désintéressement, l'exemption d'avarice, de crainte, d'espérance, ou de quelque autre passion que ce soit, qui auroit pû engager ces témoins à déguiser la vérité. Et en faisant une attention sérieuse à tous ces caracteres, il faut encore avoir égard au nombre des témoins, afin que, si les conditions qu'on vient de dire n'étoient pas clairement reconnuës dans quelqu'une des dépositions, ce défaut fût compensé par d'autres témoignages. Ainsi la certitude croîtra à proportion du nombre des temoins; car le hazard ne produit pas un concert de sentiments & de langage en faveur d'une fourberie, & il est très-rare qu'une multitude de fourbes se donnent pour témoins primitifs d'un fait entierement supposé,

Nous abrégeons extrêmement toute cette Théorie de M. Vernet ; elle est fondée sur des notions claires, sur des principes entierement raisonnables. Elle est d'ailleurs si sévere qu'il n'y a que les faits de l'Evangile qui puissent en soutenir l'épreuve. Or l'application s'en fait ainsi,

Un coup d'œil d'abord sur les témoins de ces merveilles. C'est JESUS lui-même qui s'est porté pour avoir la vertu d'opérer les miracles ; ce sont les Apôtres & les premiers Disciples de JESUS qui ont affirmé les prodiges de leur Maître. Tous il est vrai n'ont pas laissé d'écrits ; mais ceux dont nous avons les livres certifient que tous ont rendu témoignage aux faits de l'Evangile, sur-tout à la Resurrection de JESUS : & à l'égard de ceux qui ont écrit, il est évident que leurs dépositions sont formelles ; il n'est pas moins certain que leurs ouvrages sont en

grand nombre ; qu'ils portent les caracteres d'écrits Originaux, & qu'ils nous ont été transmis fidélement. Tout ceci a été discuté & prouvé dans la Section V. de ce Traité. Il existe donc véritablement un témoignage très-public & très-éclatant en faveur des miracles de Jesus Christ.

Mais les Apôtres ne se sont-ils point trompés sur l'existence de ces miracles; ne peut-on point croire qu'à cet égard l'attention ou le discernement leur ait manqué ? Non sans doute, & pour s'en convaincre il suffit de considerer que ces hommes tout simples qu'on les suppose, n'étoient cependant pas des imbeciles ; qu'ils avoient cette mesure de bon sens qui dirige les personnes ordinaires dans les événements, qui se passent sous leurs yeux ; que les faits dont il s'agit étoient à leur portée, qu'il n'y avoit rien de si aisé, par exemple, que de connoî-

noître si les pains avoient été multipliés par JESUS; si Lazare, au bout de quatre jours, étoit sorti du tombeau; si JESUS lui-même qu'ils avoient vû mort & enseveli, leur parloit ensuite & conversoit avec eux, de la même maniere qu'il faisoit avant sa Passion. Toutes ces choses à la vérité surpassoient totalement leur intelligence quant aux ressorts secrets de l'opération divine qui les produisoit, mais considerées simplement comme des faits, comme des changements dont tous les sens étoient affectés, rien de plus facile que d'en juger.

Et qu'on ne dise pas que c'est des Apôtres mêmes qu'on tient la relation de ces merveilles; car comme on n'embrasse jamais dans un plaidoyé tous les moyens de droit à la fois, comme on ne s'avise pas dans un Ouvrage polémique de combattre toutes les difficultés prises ensemble, on n'exa-

mine pas non plus ici les caracteres de ſincérité que porte le recit des Apôtres ; ce point eſt traité ailleurs. On demande ſeulement ſi ce témoignage étant ſuppoſé rendu de bonne foi, on peut croire néanmoins que les Apôtres ſe ſoient trompés, & plus on examine la choſe, moins on ſe perſuade de cette prétenduë mépriſe. On ne voit dans eux aucun motif de paſſion ni d'intérêt capable de les prévenir contre la vérité ; on remarque leur attention à produire les difficultés des Juifs contre les miracles de l'Evangile ; à rapporter leurs propres défiances, leur lenteur à croire, leurs incertitudes ſur le fait particulier de la Reſurrection de leur Maître. Ces doutes, portés même en quelques uns juſqu'à l'incrédulité, ne marquent-ils donc pas que ces hommes n'étoient eſclaves ni du reſpect humain, ni du préjugé ; qu'ils ne furent coupables ni d'ignorance ni

de précipitation, lorſqu'ils ſe déterminerent enfin à croire? Et tels ſont les principaux traits de cette premiere preuve du témoignage des Apôtres: on en conclut que ces témoins des faits de l'Evangile n'ont pas pû ſe tromper. Dans la ſuite M. Vernet démontre qu'ils n'ont pas pû tromper les autres. Cela fournit un détail très-intéreſſant dont nous donnerons l'abrégé dans un autre Article de ces Mémoires.

ARTICLE CXXIX.

LETTRE DE L'AUTEUR des réfléxions ſur la Peinture & de l'examen des Ouvrages expoſés au Louvre en 1746. pag. 28.

Nous avons parlé dans ces Mémoires des *réfléxions ſur la Peinture*, *&c.* Ouvrage où il y a beaucoup plus de bon que de mauvais; beaucoup plus de candeur & de probité, que de ſatyre & de malignité. On l'a critiqué toutefois,

& si la Critique s'étoit bornée à quelques observations douces & raisonnables, il n'y auroit eu qu'à gagner pour la perfection des Arts. Mais quelques personnes ont fait entendre des plaintes ameres; elles ont récriminé, elles ont cherché des défauts dans la brochure pour les reprocher à l'Auteur. Celui-ci, instruit de ces éclats par un ami, se justifie dans la lettre que nous annonçons; & telle est en peu de mots l'Histoire de ce petit démêlé qui pourroit entrer quelque jour dans le recueil des Guerres Littéraires.

Mais encore qu'a-t'on relevé dans *les réfléxions?* des fautes Grammaticales & d'Impression: bagatelles sans doute, qui disparoissent quand on veut, & qui ne font jamais tort à un bon Ouvrage, au moins dans l'esprit des gens qui pensent. Car pour les Grammairiens purs, comme ils pensent peu, ils ne doivent pas avoir le Privilége de donner le ton dans l'Empire des Arts. Il y avoit aussi dans le Temple du goût, un Censeur *qui marquoit sur des tablettes toutes les fautes de langage;* mais M. de Polignac sçut bien lui dire:

Quittez d'un Censeur pointilleux
La pedantesque diligence,
Aimons jusqu'aux défauts heureux

De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, Cenſeur ſcrupuleux,
Peſer des mots dans ma balance.

On a dit enſuite *qu'il eſt abſolument néceſſaire de profeſſer un Art pour en parler avec juſteſſe, & oſer en publier les défauts.* Notre Auteur Anonime traite cette penſée de Paradoxe, & il a raiſon. Si un Artiſte n'appelloit que ſes Confreres pour juger de ſon Ouvrage, quel ſeroit le jugement? La rivalité *des gens de même métier* n'eſt-elle pas connuë? D'ailleurs pourquoi expoſe-t'on tous les ans de nouveaux Tableaux au Louvre? Eſt-ce pour amuſer les Enfants, ou les Curieux imbecilles, qui admireroient peut-être autant une enſeigne de cabaret qu'un Tableau du Sallon? Ce Temple des Arts eſt ouvert à tout le monde, afin qu'il ſoit ouvert aux connoiſſeurs. Et les connoiſſances s'acquerent par les réfléxions & les comparaiſons; par la lecture des livres bien faits; par le commerce des hommes de goût; ſur-tout elles ſont le fruit du naturel & du génie; car le *naſcuntur Pictores* eſt à quelques égards auſſi vrai que le *naſcuntur Poëtæ.*

Aſſurément on ne revient pas de la ſurpriſe que cauſe cette penſée produite

à la façon des Axiomes · *il est absolument nécessaire de professer un Art pour en parler avec justesse &c.* Sous Auguste & sous Leon X. on vit renaître tous les Arts. Jamais on ne parla avec plus *de justesse* des sçavants Ouvrages qui parurent alors. Tous les Amateurs & les Mecenes de ces temps-là avoient-ils *professé* les Arts, quand ils o'oient juger les plus grands Maîtres ? Disons quelque chose de plus général : Homere & Virgile avoient-ils *professé* l'Architecture & la Sculpture, quand ils décrivoient *avec tant de justesse* les Temples des Dieux, les Palais des Rois, les armes fabriquées par un Ouvrier immortel ? Ciceron avoit-il *professé* la Peinture, quand il faisoit si bien connoître les Statuës & les Tableaux dont s'étoit emparé Verrés ? Bien plus comme on étend la maxime à tous les Arts en général, quel Historien par exemple, oseroit parler de l'Art militaire, peindre une bataille, raconter les opérations d'un siége, s'il falloit avoir été soldat pour traiter ces matieres *avec justesse ?* On peut pousser l'induction beaucoup plus loin. Mais nous croyons que déja la maxime est en poudre, & qu'elle ne paroîtra plus dans un ouvrage sensé. Ceux qui lui auront donné vogue d'abord, ne voyoient apparemment pas

qu'elle condamne au ſilence preſque tout le genre humain : ce qui eſt une Sentence au moins très-indécente.

L'Auteur des Réfléxions parlant du portail de S. Sulpice avoit critiqué celui qui en a donné le deſſein. Sans retracter abſolument cette cenſure, la lettre qui paroît aujourd'hui l'adoucit un peu, en reconnoiſſant les talents de cet Artiſte pour la décoration & la méchanique. Mais elle ſoutient qu'il eſt preſque impoſſible aux grands Décorateurs d'être de bons Architectes. En voici la raiſon : » accoutumez à prodiguer les embel» liſſements néceſſaires à l'illuſion du » ſpectacle & à l'éclat des décorations, » qui les obligent de multiplier les par» ties qui en font la richeſſe & la ſomp» tuoſité, ils ſacrifient toujours aux » ſaillies de leur imagination, & aux » écarts ſi chers aux Ultramontains, » cette ſage ſimplicité, qui fait ſeule la » grandeur & la nobleſſe de l'Architec» ture. Ils ne ſçauroient eſtimer ni pra» tiquer cette ſavante Economie des » beautés dont les Manſart, les de Broſ» ſe, les Perrault, les le Vau &c. ont » été ſi avares : Economie qui a fait la » célébrité de leurs édifices, élevés ſous » Louis XIV. & ſupérieurs à tous ceux » de leurs contemporains dans l'Europe » &c.

On reprochoit à notre Auteur d'avoir gardé l'*incognito*. Car, disoit-on, toute critique anonime porte avec soi-même un caractere odieux. Cette objection est parfaitement réfutée dans la lettre que nous abrégeons : » Si mes remarques » sur les défauts des Ouvrages exposés » sont vrayes, qu'importe de quelle » part vienne la vérité à ceux qui la dé- » sirent ? Si elles sont fausses, elles ne » méritent que du mépris, venant sur- » tout d'un Anonime. En me nommant, » n'aurois-je pas affiché l'envie de tirer » de la vanité, & de la réputation de » ma critique ? » L'Auteur expose ensuite une partie de ses penchants, & de ses occupations. » La passion née avec » moi pour les beaux Arts ; l'étude sin- » guliére & approfondie de ce qui cons- » titue leurs vrayes beautés, que j'ai » faite dans toute l'étendue du Royau- » me & pendant mon séjour en Flandre » & en Hollande, où j'ai admiré avec » délices les chef-d'œuvres des plus » grands Maîtres ; un sentiment volup- » tueux & profond des expressions sça- » vantes de cet Art divin, dont le but » est d'élever l'ame du Spectateur, de » la remuer, & tout au moins d'exci- » ter l'admiration, quand il ne peut » instruire : enfin un intérêt très-vif » pour ses progrès parmi nous ; mais

» pardessus tout le zele ardent & coura-
» geux d'un Citoyen, pour exposer les
» abus qui deshonorent sa Nation, &
» contribuer à sa gloire, en proposant
» les moyens les plus prompts & les
» plus faciles d'y remedier ; voilà les
» seules raisons qui m'ont mis la plume
» à la main &c. »

Quoique des Censeurs délicats ayent critiqué les *Réfléxions*, le grand Public en a été très-content ; & l'on a souhaité que l'Auteur fît des observations sur les Ouvrages nouvellement exposés au Louvre. Nous sommes entrés nous-mêmes dans cette pensée : on peut remarquer nos désirs sur cela dans le Journal du mois de Novembre dernier. Mais la lettre anonime ne nous donne pas lieu d'espérer cette satisfaction. L'Auteur, peut-être un peu chagrin du tour trop désavantageux que quelques personnes ont donné à ses premieres réfléxions, ne veut pas en risquer de nouvelles. Cet homme d'ailleurs, quel qu'il soit, est Philosophe, mais à la façon de nos grands Maîtres qui philosophoient au milieu des Arts ; (& sans doute il y a plus de plaisir à cultiver la Philosophie dans un cabinet rempli de tableaux, que sous le portique mal propre & mal meublé des Stoïciens.) Il semble donc que notre Observateur veuil-

de déformais fe renfermer dans la fphere de fes connoiffances, & dans le commerce d'un petit nombre d'amis, fans s'expofer aux traits des critiques ou des jaloux. Il ne laiffe pourtant pas, en prenant congé du Public, de décocher quelques fléches à la maniere des Parthes. Et ces coups tombent fur les Tableaux qui ont paru cette année dans le Sallon. Il témoigne la douleur que lui caufe le déclin de nos Peintres d'hiftoire. » Douleur, dit-il, qui a été aug» mentée par les plaintes du Public tant » de la ftérilité & du défaut de génie » dans le choix des Sujets, que de la » froideur & de la médiocrité dans l'e» xécution. On convient cependant » qu'il y en a quelques-uns à excep» ter, & où il y a de vrayes beautés ; » mais que leur nombre eft petit ! »

Cette critique eft foutenue durant trois pages, elle eft générale & ne fpécifie point les tableaux qui en font plus ou moins fufceptibles. Il feroit, ce femble, de l'équité de diftinguer les défauts, de tenir compte des beautés, de nous faire en un mot un précis de l'expofition de 1747 : l'Auteur a beau s'excufer, le Public attend cela de lui.

Mais en écrivant ceci nous recevons une autre lettre, qui eft un jufte volume fur ces Tableaux expofés dernierement

a l Louvre. Nous en rendrons compte incessamment

On donnera les Nouvelles Litteraires & le Catalogue général *dans le IIe. volume qui paroîtra le* 15. *Décembre.*

TABLE DES ARTICLES du mois de Décembre 1747.

I. vol.

ART. CXX. *Traité de Porphyre* par M. de Burigni. 2310.

ART. CXXI. *El Orinoco Illustrado*, &c. L'Orinoque Illustré &c.

ART. CXXII. *Essai sur les principes de Physique.* 2345.

ART. CXXIII. *Les Homelies de S. Gregoire Pape sur Ezechiel.* 2354.

ART CXXIV. *Histoire générale de la Marine* 2367.

ART CXXV. *Essai sur l'éducation de la Noblesse.* Suite de l'Art. CXII. au mois de Novembre 2390.

ART. CXXVI. *Philosophia à Benedicto Stay Ragusino versibus tradita libri VI.* Philosophie en vers de M. Stay de Raguse. 2420.

ART. CXXVII. *Institutions Newtoniennes* Tome II. 2448.

ART. CXXVIII. *Traité de la vérité de la Religion chrétienne, &c.* 2473.
ART CXXIX. *Lettre de l'Auteur des Réfléxions sur la Peinture, &c.* 2487.

ERRATA

Pour le mois d'Octobre 1747.

Pag. 2072. lig. 7. d'Heb- *lisez* d'Hebé.
Pag. 2073. lig. 6. ravissemenr, *lisez* ravissement.

Pour Novembre 1747.

Pag. 2270. l. *penult.* quels, *lisez* quelles.
Pag. 2276. lig. 5. tombé, *lisez* tombée.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1747.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

II. Vol. Décembre 1747.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts;

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

II. Vol. Décembre 1747.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

II. Vol. Décembre 1747.

ARTICLE CXXX.

EL ORINOCO ILLUSTRADO, &c.
L'ORINOQUE ILLUSTRE', &c. suite de l'Article CXXI. *au I. vol. de Décembre.*

LA maladie est toujours l'écueil de la tendresse que les Indiens ont les uns pour les autres, elle rompt les liens les plus doux. L'époux alors abandonne son

épouſe ou en eſt abandonné. Enfin les malades deviennent étrangers à leur famille ; & ce qui paroît tenir de la contradiction, dès que le malade a rendu le dernier ſoupir, la cabane retentit de chants lugubres & de hurlements affreux.

Ces ſauvages ont auſſi leurs Médecins, mais qui ne ſervent qu'à précipiter le malade au tombeau quand ils ſont appellés. Ils commencent par ordonner un jeûne rigoureux au malade & à toute ſa famille ; ils interdiſent tout aliment chaud. Le ſecond remède, eſt de plonger le malade dans une eau froide pour calmer, diſent-ils, les ardeurs de la fiévre. Communément il eſt mort quand on l'en retire : s'il en rechappe, on met auprès de ſon hamac les aliments ordonnés par le Médecin. Quelque affoibli qu'il puiſſe être, on ne l'invite point à en manger ; s'il

ne prend rien, c'eſt dit-on qu'il n'a point d'appétit.

Un autre point non moins digne de conſidération, eſt la tranquilité ou plûtôt la ſtupidité avec laquelle ils attendent la mort. La douleur ne leur arrache pas un ſeul ſoupir, c'eſt un peuple de parfaits Stoïciens. Quelquefois les langueurs de la melancholie & le dégoût de la vie les ſaiſiſſent, & alors ils ont recours au remède des Anglois.

> *Et d'un bras téméraire*
> *Ils cherchent dans la mort un ſecours volontaire* Volt.

Un Indien converti, qui s'ennuyoit de vivre, parce que ſes infirmités habituelles le rendoient à charge à ſa famille, ordonna à ſes enfants de le débarraſſer d'une vie importune. Les enfants, dociles & parricides par obéiſſance, enterrerent leur Pere tout vivant. Après cette opération, ils

vinrent trouver le Miſſionnaire pour lui annoncer ce qu'ils avoient fait. Le Miſſionnaire leur remontra l'horreur de ce crime. On accourut au ſecours du vieillard, mais il étoit déja étouffé. Les deux fils ſe juſtifioient ſur ce qu'ils n'avoient pas trempé leurs mains dans le ſang de leur Pere, & qu'ils n'avoient fait que remplir ſes ordres réïterés.

La Nation des *Caberres* eſt la plus nombreuſe, ſeule elle eſt en état de réſiſter aux *Caribes* qui n'ont jamais pû l'entamer. Les *Caberres* l'emportent en férocité ſur tous les autres Sauvages. Ils font moins la guerre que la chaſſe aux hommes. Anthropophages, ils mangent tous les ennemis qu'ils prennent dans les combats; ils habitent la partie Occidentale de l'Orinoque juſqu'à l'embouchure du fleuve *Ariari*.

Du côté du Nord, s'étendent des plaines immenſes, qui entre-

coupées de Ruisseaux, présentent une infinité de Peninsules couvertes d'arbres de toutes espéces. C'est un pays charmant : les arbres n'y sont dépouillés de leurs feuilles, qu'à proportion qu'il en renaît de nouvelles. Comme dans les Jardins fertiles d'Alcinoüs, on y voit une vicissitude, une succession continuelle de fleurs & de fruits. Tout ce Canton est fort peuplé, & ses Habitants sont moins sauvages que les autres peuples. La température de l'air adoucit la rudesse & la férocité du génie de ces Nations, qui sont presque toutes chrétiennes.

Il se trouve dans un terrain de plus de 300 lieuës entre les fleuves *Meta* & *Ariari* deux Nations, qui réalisent en partie les merveilles fabuleuses des anciens Chevaliers errants. *Toujours par voye & par chemin*, elles n'ont point de demeure fixe ; ce sont les *Guayyas* & les *Chiricoas* ; il regne en-

tr'eux une Antipathie qui les rend ennemis mortels ; lorsqu'ils se rencontrent, il faut que le combat décide de la route que chacun doit tenir. Leur marche se fait toujours en ordre de bataille. L'Avant-garde est formée par une troupe de jeunes Guerriers chargés de frayer les chemins. Au Centre, sont les femmes, les enfants & les vieillards. L'arriére-garde est composée des plus braves Guerriers. On ne s'arrête que pour manger & pour dormir. Lyons, Tigres & Serpents tout leur sert indifféremment de nourriture. Pendant la nuit, ils allument de grands feux pour assurer leur repos contre les Animaux dont ces bois sont remplis. Il est presque impossible de convertir ces Indiens vagabonds. Leur génie inquiet rend inutiles les efforts des plus zélés Missionnaires.

Tous les Habitants de l'Orinoque, si l'on en excepte les *Salivas*,

ſont braves & courageux. Ils n'ont d'ardeur que pour la guerre & pour la chaſſe. Accoutumés dès l'enfance à tirer de l'arc, ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Les meres ſuſpendent à un arbre le dîner & le ſouper de leurs enfants, ils ne l'obtiennent qu'en l'emportant au bout de leurs fleches. Chaque peuplade eſt diviſée en différentes Compagnies. Le grade de Capitaine ne s'accorde qu'à ceux qui ſe ſont diſtingués par des actions éclatantes. Encore y a-t-il outre cela de rudes épreuves à eſſuyer. On craindroit de trop expoſer l'honneur de la Nation, ſi l'on le confioit à un homme dont la bravoure ne fût pas authentiquement reconnuë. Ces épreuves ſont bien dans le goût & ſelon le génie ſauvage. Et ce trait nous a paru mériter d'être rapporté dans ſon entier.

Il faut d'abord que le Prétendant ait les ſuffrages de toute la

Peuplade, qu'il eſt obligé de régaler. A la fin du repas, il s'offre à ſubir les épreuves; il ſe place au milieu de l'Aſſemblée. Le plus ancien Capitaine s'arme d'un fouet, & lui en décharge une volée ſur les épaules. Quand ce Capitaine eſt fatigué, il ſe fait remplacer par un autre. Le Novice doit ſouffrir cette grêle de coups ſans ſe plaindre. S'il lui échappe un ſoupir, il eſt déshonoré, s'il ſoutient cette épreuve avec conſtance on lui permet de ſe préſenter pour la ſeconde fois. Quelques jours après ce prélude, la Nation ſe raſſemble. On place l'Apprentif Capitaine dans un hamac expoſé à la vûë de toute la Peuplade. On le couvre bien exactement, & ſous la couverture on inſinuë cinq ou ſix mille fourmis, qui le dévorent pendant l'eſpace d'une heure que dure cette épreuve. On l'obſerve avec une attention ſcrupuleuſe, il ne lui eſt pas permis

de chaſſer ces inſectes incommodes, un mouvement même indéliberé eſt regardé comme un trait de lâcheté, & ces fourmis le dévorent ſi cruellement qu'il eſt bien-tôt tout en ſang. S'il a eu aſſez de fermeté pour être inſenſible à la douleur, on lui en fait compliment, on boit à ſa ſanté, & après un ſalve générale la Peuplade ſe retire. Le Cacique indique un jour pour la troiſiéme épreuve, plus barbare encore que les précédentes. On ſuſpend le Novice dans un hamac élevé à quatre pieds au-deſſus de la terre. On l'enſevelit ſous un monceau de feuilles. On allume ſous lui un grand feu. La flamme ne parvient pas juſqu'à lui, mais la chaleur s'y fait bien ſentir & s'y concentre. La fumée ſeule ſuffiroit à lui donner la mort. Il ſe rôtit à petit feu pendant un intervalle de tems aſſez conſidérable. Il ne faut pas qu'il change de poſture & de ſituation, ſans

quoi *ibi omnis effusus labor.* Dès que le temps prescrit est expiré, on le releve; si on le trouve mort, c'est un deuil général pour la Nation; s'il a eu la force & le bonheur d'échapper à ce tourment, tout le jour se passe en fêtes & en réjouissances, chacun s'empresse de féliciter le nouveau Capitaine. Nous ne croyons pas qu'il y ait en Europe beaucoup d'Officiers assez amateurs des distinctions & des honneurs pour acheter à pareils frais des grades Militaires.

Les armes de ces Sauvages sont l'arc, les fleches & des lances faites d'un bois extrêmement dur. Quand ils partent pour quelque expédition, ils ont coutume de se peindre tout le corps; ce qui leur donne un air affreux: des soldats Espagnols, aguerris dans nos combats d'Europe, ont été intimidés & ont fui à la vûë de ces Sauvages. Ils approchent de l'ennemi en jettant des cris horribles. Le

plaisant est de les entendre vanter leur bravoure : l'un dit, *je suis courageux comme un Lyon : Moi*, dit un autre, *je suis aussi redoutable qu'un Cayman.* Ils ont un instrument de guerre dont ils se servent pour le ralliement ; c'est un espéce de tambour fait d'un tronc d'arbre & de la longueur de six pieds ; ils le suspendent entre deux pieux. Ce tambour est si sonore que le bruit s'en fait entendre jusqu'à trois & quatre lieuës. Ce qui rend vrai-semblable cette proposition de l'Auteur, c'est que la grande quantité de bois & de montagnes, qui sont dans ces Contrées, & qui renvoyent le son, forment comme autant d'échos. On sçait de plus qu'Al xandre avoit une trompette dont le son se communiquoit jusqu'à trois lieuës.

La multitude des Animaux qui peuplent ces bois immenses fournit aisément à l'entretien des Sauvages. Les Sangliers, opposant

pour ainſi dire Armée à Armée, vont par troupes pour ſe défendre contre les *Guayvas* & les *Chiricoas* : les Indiens ſe dédommagent par les Singes, quand ils ne trouvent point d'autres Animaux : c'eſt une reſſource abondante pour les Chaſſeurs. Il eſt des Singes de plus d'une eſpéce ; il en eſt de noirs, de blancs & de jaunes. Leur chair eſt bonne, mais un peu dure. C'eſt pour les Indiens un mets délicat. Les Européans qui ſont obligés de traverſer ces vâſtes forêts, & qui ont épuiſé leurs proviſions, peuvent y ſuppléer par la quantité prodigieuſe de fruits dont les arbres ſont chargés ; mais il ne faut pas prendre ces fruits indifféremment : il en eſt de pernicieux ; pour n'y être pas trompé, il n'y a qu'à étudier les Singes, & obſerver quels ſont les fruits dont ils ſe nourriſſent. On peut en toute ſûreté en manger après eux. Les Oranges, les Dattes y ſont com-

munes; mais le plûs délicieux de tous les fruits eſt celui que les Eſpagnols ont déſigné ſous le nom de *Leche-y-miel*, parce qu'en effet ce fruit a le goût du miel & du lait. On trouve encore beaucoup de racines fort tendres & très-ſalutaires.

Les *Achaguas* ſont adroits à prendre l'Animal qui s'appelle *Ante* ou la *Gran-beſtia*. Sa chair reſſemble à celle du Mouton. Il eſt de la grandeur d'un Mulet d'un an. Il a les pieds fort petits; la corne de ſes pieds eſt extrêmement recherchée, c'eſt un remede ſouverain contre l'Epilepſie. On la réduit en poudre qu'on avale dans un verre d'eau, ou bien l'on en attache un morceau au col de ceux qui ſont attaqués de cette fatale & honteuſe maladie. L'*Ante* eſt un Animal amphibie.

Le *Cuſicuſi* eſt un Chat ſauvage qu'on apprivoiſe aiſément. Son

poil eſt auſſi fin que celui du Caſtor : le jour il dort, & la nuit il va d'arbre en arbre pour prendre les petits oiſeaux.

Les Indiens *Morcotes* recherchent avec empreſſement une eſpece d'Ours nommé *Oſlo-hormiguero*, parce qu'il ne ſe nourrit que de fourmis ; il a une trompe longue de deux pieds. Il eſt de la grandeur d'un chien. Sa queuë eſt ſi touffue qu'en la développant il s'en forme un paraſol. L'ouverture de ſa trompe eſt étroite, il ſe tapit auprès d'une fourmilliere, il tire la langue. Les fourmis viennent la picoter, & dès qu'il y en a une certaine quantité, il retire la langue & recommence cette opération juſqu'à ce qu'il ait raſſaſié ſa faim.

On trouve dans ces bois une eſpéce de Lezards tout couverts d'écailles, & des tortuës qui jamais n'approchent de l'eau. Leur écaille eſt émaillée de différentes couleurs.

Les Indiens s'attachent ſur-tout à tuer les *Pabas* & les *Paugies*. Ces oiſeaux ne volent preſque pas; ils ſautent d'arbres en arbres. La chair en eſt délicate; mais ce qui leur donne du prix aux yeux des Sauvages, ce ſont les plumes éclatantes qu'ils ont ſur la tête en forme de Couronnes.

Les Rivieres, non moins prodigues que les forêts en faveur des Sauvages, pourvoient abondamment à leur entretien au défaut de la chaſſe. Mais la multitude de poiſſons de toute eſpéce qui dégorgent dans ces Rivieres en rend les eaux très-mauvaiſes. La Vache Marine ou *Manati* eſt fort commune dans l'Orinoque. C'eſt un animal amphibie. Sa peau eſt plus dure que celle du Bœuf, dont il a le mugiſſement. La Vache Marine porte toujours deux petits, un mâle & une femelle, & ces petits même en naiſſant peſent juſqu'à 25. & 30. livres. Leur chair eſt fort tendre. Le *Laulau* ne céde au *Manati* ni

en grandeur ni en bonté. La *Curbinata* est moins recherchée par les Indiens pour sa chair qui est très-bonne, que pour deux petites pierres que ce poisson a dans la tête. Ces pierres sont de la grosseur d'une amande & ont la couleur de perles. On les nomme pierres de *Curbinata*; c'est un spécifique excellent contre les rétentions d'urine. On les réduit en poudre qu'on infuse dans un verre d'eau. Mais il faut avoir l'attention de ne point prendre une trop grande dose; sans ce menagement, les vaisseaux seroient tellement relâchés qu'on ne pourroit plus retenir son urine; il en faut la valeur de trois grains de froment.

Au mois de Février, quand l'Orinoque commence à décroître, on voit du fond des terres accourir en foule les Sauvages; la pêche des Tortuës les attire sur ces bords, ils en ramassent les œufs, les amoncelent, & en font provision

pour le reste de l'année. Ils les cuisent & sçavent en extraire une huile dont ils se frottent le corps plusieurs fois le jour. Ces œufs sont de la grosseur d'un œuf de poule, ils n'ont point de coque, une double & forte membrane leur en tient lieu. Il est des Tortuës qui pesent jusqu'à 50. livres, le nombre des œufs dans chaque portée monte communément à 64. Quand on ouvre une Tortuë, on trouve dans la matrice les œufs déja tout formés pour plusieurs années, ils sont plus ou moins gros en raison du temps plus ou moins éloigné où ils doivent être pondus. Les Tortuës déposent leurs œufs dans des trous qu'elles recouvrent de terre pour les dérober aux recherches des Sauvages, & telle est la force & l'activité de la chaleur concentrée dans ces sables. Au bout de trois jours, ces œufs sont éclos; & le rivage est couvert d'essains de petites Tortuës. Les

Tigres viennent aussi au même rendez-vous, pour partager la récolte avec les Sauvages.

On prétend qu'au bout de dix ou douze ans l'Orinoque ne seroit plus navigable, si pendant cet intervalle de tems on ne prenoit point de Tortuës, & qu'on en laissât éclore tous les œufs. La multitude presque infinie de ces animaux opposeroit aux Canots une si grande résistance qu'elle les empêcheroit d'avancer. S'il y a de l'exagération dans ce calcul, au moins peut-on conjecturer de là quelle est dans l'Orinoque la quantité des Tortuës. L'huile qu'on en retire est plus légére que l'huile d'olive, si on vient à les mêler, l'huile de Tortuë surnage bientôt; l'Auteur en a fait l'expérience.

Dans la seconde Partie de cet Ouvrage, le P. Gumilla examine si les Indiens qui sont encore Sauvages ont quelque connoissance d'un être suprême. Quand ils souf-

ſent ils élevent les yeux au Ciel comme pour en implorer du ſecours. Ils ont horreur du vol & de l'adultere. Ceux qui ſont coupables de ces crimes, ont ſoin de diſparoître & de s'expatrier chez les *Achaguas*. Il regne parmi eux une tradition conſtante du déluge, mais ils n'ont aucune cérémonie de Religion, & leur langue manque d'un mot qui exprime le nom de *Dieu*. Les Miſſionnaires dans leurs exhortations ſe ſervent du mot Eſpagnol *Dios* dont ils ont appris aux Sauvages la ſignification. Il paroîtra ſingulier que la langue Grecque ait franchi les barrieres immenſes qui ſéparent l'Orinoque de notre Continent. Les *Betoyes* appellent le Soleil *Theos*; mais cette dénomination n'entraîne aucun culte extérieur. C'eſt par les rapports de leurs langues avec les langues anciennes de l'Europe qu'on pourra découvrir la véritable origine de ces peuples.

Les Habitants de l'Orinoque ont aussi quelque notion du diable, qu'ils regardent comme un esprit mauvais ; ils en font le principe de tous les maux. Le nouveau monde, ainsi que l'ancien a ses Charlatans, qui, pour se faire respecter, se vantent d'avoir des entretiens familiers avec le diable. Cette réputation d'hommes, amis du diable, leur est fort lucrative. Ils obtiennent tout ce qu'ils souhaitent. On leur épargne la peine de demander deux fois. Leurs desirs sont des ordres pour les autres Indiens qui n'osent leur rien refuser.

L'Auteur remonte jusqu'à la construction de la Tour de Babel pour fixer l'origine des langues de ces Sauvages. Il seroit difficile de recourir à une époque plus ancienne : leurs langues sont très-pauvres, & chaque Nation a son jargon particulier, ce qui multiplie les travaux des Missionnaires

qui

qui, dans l'eſpace de trente ou quarante lieuës, ſont obligés d'apprendre dix ou douze langues différentes. Il n'en eſt peut-être pas une qui faſſe uſage de toutes les lettres de notre Alphabeth. Nous citerons d'après le P. G. quelques mots de la langue des *Betoyes* : par cette phraſe on jugera de la douceur de cet Idiome. *Day r'aaquirrabicarru romù robarriabarrror àà caju.* Ce qui ſignifie, dit-on, *pourquoi voles-tu ma récolte, je te tuerai.* Les Auteurs ont un grand avantage quand il s'agit d'une langue qui ne ſe parle qu'à trois ou quatre mille lieuës de L'Europe. On peut faire à ſon gré toutes les combinaiſons de lettres, tous les arrangements imaginables, & leur faire ſignifier tout ce qu'on voudra. On ne court point le riſque honteux d'être relevé de ſa mépriſe.

Toutes ces Nations ſont ſi partagées que la plus nombreuſe compte à peine quinze mille ames.

Communément leur nombre eſt de trois ou quatre mille. L'Auteur apporte des raiſons Phyſiques de cette dévaſtation, & entreprend de juſtifier les Eſpagnols qu'on accuſé d'avoir dépeuplé ce Pays. Il faut convenir que les Eſpagnols agirent d'abord en Conquérans, qui vouloient aſſûrer leurs conquêtes, en mettant ces Peuples dans l'impuiſſance de ſe révolter. Mais les Rois d'Eſpagne ont depuis porté des loix ſages & pleines d'humanité, qui établiſſent les droits des Indiens, & qui les mettent à l'abri de l'oppreſſion. La premiere cauſe de ce *dépeuplement* vient de la part des *Caribes* ennemis de tous les autres Peuples, qu'ils tuent ou qu'ils font eſclaves. Les Hollandois entretiennent la barbarie des Caribes & les excitent à ces expéditions cruelles, dont ils profitent pour leurs colonies. Souvent même on a vû des Hollandois à la tête des Caribes venir déſoler les

Missions & enlever les Habitants. *Surinama* & les trois Colonies d'*Esquivo*, de *Brebis*, & de *Corentin* ne sont peuplées que de ces misérables Indiens. Le P. G. engagé par le double intérêt de la Religion & du Service du Roi son Maître, s'en est plaint aux Gouverneurs Hollandois, qui, pour ne pas punir des infractions si utiles à leur commerce, rejettent ces fautes sur les Juifs de *Surinama*. Mais ce n'est là qu'une défaite; les Caribes animés par leurs Conducteurs brûlent les Eglises, & renversent tout ce qui porte le caractere de la Religion.

Outre ces guerres étrangeres, ils s'affoiblissent eux-mêmes par leurs divisions fatales. Le poison fait encore parmi eux plus de ravages que les excursions des Caribes. Une troisiéme cause non moins barbare, c'est que, comme dans ces Pays les femmes sont chargées de tout le travail, les me-

res, quand on ne les obſerve pas; étouffent les filles dont elles accouchent, afin, diſent-elles, de n'avoir pas la douleur de les élever pour languir dans la miſere, expoſées aux mauvais traitements d'un mari impitoyable. De plus, ſi leurs enfants naiſſent avec quelque défaut naturel, il eſt proſcrit auſſi-tôt du nombre des vivants. Toutes ces horreurs diſparoiſſent à meſure que le Chriſtianiſme s'introduit parmi ces Peuples. La Religion remet tout dans l'ordre, elle donne, & épure la raiſon, rend l'homme à l'humanité, inſpire & embellit les ſentiments de la nature. Les Maris n'y ſont plus des Tyrans cruels & indolens; les femmes ceſſent d'être eſclaves; les travaux ſont partagés. On ne fait plus aux filles un crime de leur naiſſance, on pardonne aux enfants le malheur de naître avec des défauts naturels, leur nombre augmente, il s'y forme des Peuplades qui reconnoiſſent des loix.

ARTICLE CXXXI.

PHILOSOPHIÆ A BENEDICTO Stay Ragusino versibus traditæ libri VI. Philosophie en vers par. M. Benoît Stay de Raguse: Suite de l'ARTICLE CXXVI. au I. vol. de Décembre.

NOs deux Poëtes Philosophes, M. Stay & M. le Cardinal de Polignac, voyant les progrès de leur travail, font, chacun de leur côté, une comparaison qui exprime le même sentiment. Ils s'applaudissent l'un & l'autre de la route qu'ils ont faite, & ils s'animent à parcourir d'un pas ferme celle qui leur reste. Le Poëte de Raguse se compare à un Nautonnier déja bien avancé en Mer, & M. le Cardinal se peint comme un Voyageur qui est arrivé au milieu de la montagne

dont il veut atteindre le ſommet.
Le premier parle ainſi au commencement de ſon IV^e^. Livre.

Exhauſto medii curſus jam nauta labore,
Si triſtes fugiens ventos, aut otia captans
Condat fortuitâ ſcopuli in ſtatione carinam;
Sæpè moras inter, mentemque oculoſque revolvit
Tentata aſpectu relegens, animoque pericla;
Quot tulerit nigro jactantes æquore ventos,
Quæ vada, quas Syrtes, quot iniquos fugerit æſtus.
Propterea memorem demulcent gaudia mentem,
Elapſumque malis tantis ſe cernere ſuave eſt.
Idem ubi ſed nudo ſcopuli ſtans vertice flexit
Mentem, oculoſque viai aliam, quà reſtat eundum
In partem; quidquam neque ab illâ parte videnti

Objectum est, nisi Cœlum, atque illa
patentia ponti
Æquora, proin subiit quoque, quantum
in fluctibus illis
Restet adhuc luctandum, & quæ supe-
randa laborum;
Incipit aspectu paulum languescere tali
Impigra vis animi, simul & tædere via-
rum
Longarum: fac tùm languenti effulgeat
ingens
Spes animo lucri; redit in præcordia
virtus
Protinus, & nigros audax contemnere
fluctus,
Oblitusque sui jam vitam culpat inertem.
Horum ego non aliter defunctus parte
laborum, &c.

M. de Polignac commence aussi son quatriéme Livre par ces beaux vers.

Ac veluti medio jam fessus monte Viator
Saxosum per iter postquam ereptavit, in
altâ

Tandem rupe ſedens vultum ſudore madentem
Tergit, & aſcenſu labefactos recreat artus:
Tum rigidas cautes & quæ juga vicit anhelans
Cernere amat, relegitque oculis veſtigia lætis:
Surgit mox, avidus ſummum exſuperare cacumen,
Quique viæ ſupereſt labor, hunc animoſior implet.
Abdita materiæ ſic nos penetralia tandem
Emenſos, juvat ire, novoſque accingier auſus.

Le quatriéme Livre de M. Stay roule tout entier ſur la nature, les propriétés, les Phénoménes de l'eau, de l'air & du feu. Sur l'origine des fontaines, il rapporte les divers ſentimens, & il adopte celui qui attribuë uniquement ces eaux aux pluyes & aux neiges fonduës; en quoi il ne s'accorde pas avec l'Antilucrece, qui reconnoît

aussi pour ce Phénomene la communication des eaux de la mer. Cette communication, quoiqu'admise par l'un & réfutée par l'autre, se trouve néanmoins exprimée à peu près de même dans les deux Poëmes. M. Stay dit :

Scilicet ut nostro diffusus corpore sanguis
Circuit insinuans sese omnibus undique venis,
Itque reditque fluens ; ita magno in corpore terræ
Undas perpetuò sursùm deorsùmque meare
Circuitu plerique putant, &c.

Et l'Antilucrece :

Qualis enim nostro vagus errat corpore sanguis,
Et fluit & remeat per cæca foramina certo
Cordis ab impulsu ; talis terram irrigat humor,
Quem lunâ cogente jacit prædives aquarum
Oceanus, &c.

Nous supprimons ici mille beaux endroits de l'Ouvrage de M. Stay. La Théorie de l'air, ses divers effets, la construction & l'usage de la machine Pneumatique méritent sur-tout l'attention des Physiciens qui aiment la Poësie. Il y auroit bien des comparaisons à faire entre ce qu'il dit du feu, & ce qu'on trouve sur le même sujet chez M. de Polignac; mais nous abrégeons tout, nous ne faisons même qu'indiquer les divers sujets de cette sçavante Philosophie.

Le V^e^. Livre de M. Stay explique la nature de l'homme & ses qualités. C'est une espéce de Traité de Métaphysique & d'Anatomie. Voyons de quelle maniere il décrit le siége de l'ame, les fibres du cerveau, & l'influence de leurs mouvements par rapport à toutes les autres parties du corps.

Quod superest tibi dico animam mentemque locatam

In capite, humani velut in regione supernâ
Corporis: hic etenim mens cogitat, atque sagaci
Pollet consilio, dominansque hic omnia sentit;
Et solium in molli fixit regina cerebro:
Undè, velut medio multi de stipite rami,
Ingens copia nervorum prodire videtur,
Perque omnes varii diffundi corporis artus.
Sunt igitur, veluti per malos transtraque navis
Distensi funes, ita nostro in corpore Nervi.
Pars fortes crassique fluunt, pars usque minores,
Pars tenues, tenuesque magis sunt; mutua multi
Discreti, multi contrà majoribus apti,
Connexique tenent commercia certa cerebri,
Unde fluunt, inter stationem, & cor animantis,

Et ſenſus omnes, & partes corporis omnes.
Propterea varios, quibus incutiuntur, ad ictus
Rerum nos extrà poſitarum, ſive quid intùs
Mens jubeat, varias ſubitò tendantur oportet
In partes; valeant ut certa impellere juſſo
Motu membra, ſuiſque agitent impulſibus artus &c.

La ſtructure du corps humain eſt un des morceaux les plus conſidérables de l'Antilucrece, nous choiſirons, pour le Paralléle, l'endroit où le Cardinal parle auſſi des fibres du cerveau & de leurs fonctions.

Hîc cerebrum latet; hic cuncta aut primaria ſenſûs
Organa ſunt poſita; hinc nervorum prodit origo;
Scilicet à geminis, cerebrum quibus omne tenetur,

Membranis, nec non cerebelli cortice ab
ipso)
Nervorum qui dant animos & robora membris:
Per quos mens guſtat, ſentit, videt, olfacit, audit,
Et loquitur, corpuſque movet. Quæ mira creandis,
Et quæ ducendis per ſegmina corpore toto,
Nunc geminis, nunc ſimplicibus ſolertia nervis!
Quorum ope ſubtiles animi, velut ætheris auræ,
Vivida materies, ipſique ſimillima luci
Ire, redire, volare queant: unde ociùs artus
Ad nutum flecti, ad nutumque rigeſcere poſſint;
Ceſſare interdum, vigili cum feſſa labore
Temperat alternam & lenit corpora ſomnus &c.

Le Poëte de Raguſe eſt tout moral dans ſon ſixiéme & dernier Li-

vre. Il observe que le Créateur a dû établir une fin à laquelle nous fussions obligés de diriger nos actions ; que cette fin est le souverain bien de l'homme ; que le desir de cette fin est ce qui fait notre bonheur & notre sagesse ; que la grande folie des hommes est de s'attacher à des biens créés qui ne peuvent les satisfaire ; que Dieu seul mérite de fixer notre cœur ; que la regle de nos actions, est la Loi éternelle qui réside en Dieu, & dont la Loi naturelle est une dépendance ; que les premiers principes de la Loi naturelle ne peuvent être ignorés ; qu'ils sont immuables, & imprescriptibles ; que la conscience est le Maître intérieur qui nous avertit de faire le bien & de ne point commettre le mal, &c. Le reste de ce Livre est une instruction sur les vertus morales qui sont toutes représentées selon leurs caracteres. Achevons de faire connoître le génie de l'Auteur par

quelques citations. Ecoutons-le par exemple ſur la *Loi naturelle.*

Hæc nihil eſt aliud porrò, niſi rivus ab illo
Fonte fluens, noſtrumque illabens amne ſuperno
Deſuper in mentem; quo ſparſa rigataque novit
Protinus, æternus legis quid poſtulet ordo,
Quid renuat; recti quæ ſit natura bonique,
Quæque mali; & quanto inter ſe diſcrimine diſtent
Prava aliis. ex hoc igitur cognoſcimus omnes
Indocti, doctique (docet natura ſupernâ
Nunquam luce carens) fugienda petendaque quæ ſint.

Ecoutons-le encore *ſur la conſcience.*

Eſt quiddam in nobis, quo nos cognoſcimur ipſi
Teſte velut, pravè quod agentes increpat uſque,

Laudat & innocuos contrà, culpâque carentes.
Semper proinde bonis hinc gaudia suppeditantur ;
Opprimit at contrà malus impia pectora mœror :
Conscinduntque animum furiarum Acheruntia monstra.
Utque canis levisomna solent tibi pectora fidi
Ante fores agere excubias : si namque ferentem
Fors videat tacito leviter vestigia gressu
Furem in tecta ; fero consurgens protinus ore
Adlatrat, magnoque domus clamore timentem
Arcet ab iugressu ; vel si jam tecta subivit,
Sic fugere à laribus vacuum compellit opimis.
Conscia mens itidem nostri fidissima custos
In scelera inclamat, &c.

En détaillant les devoirs de la *Force* qni est une des vertus principales, notre Poëte dit :

Fortem tu ne putes, cui non tolerare potestas
Rerum & fortunæ, & jacturam denique honoris
Cæteraque, in sese quæ fuerunt dira paventum
Dextram armare hominum vel letho ut talia vincant ?
Propterea invictum ne rere fuisse Catonis
Illum atrocem animum ; quin ipsum vicit eâdem
Denique fortunâ, quâ vicerat omnia, Cæsar.
Fecit enim hostiles ne posset cernere vivus
Victoris vultus, de seque videre triumphos.
Dicere deberes magnum, invictumque, superbum,
Denique, si scisset cordis posuisse rigorem,
Atque immoto animo atque immoto cernere vultu,

)

Quod fors cumque ferat, nihil hostilique moveri,
Fortunâque suâ : nimirum hoc vivere fortem est.

M. Le Cardinal de Polignac différe ici de M. Stay, comme un Théologien controversiste différe d'un Prédicateur. Nous voulons dire que le premier traite la justice & la vertu en style dogmatique, comme toutes les autres parties de son Ouvrage ; & que l'autre se contente d'exposer, d'expliquer, de peindre tout ce qui regarde la conduite & les mœurs. Nous trouvons cependant encore quelques endroits où ils se ressemblent ; par exemple, ils prouvent à peu près de la même maniere, que l'idée du bien ou du mal ne vient ni du consentement des hommes ni des loix politiques, mais de la nature même & de son Auteur. M. Stay parle ainsi :

Hinc tu perfacili potis es cognoscere pacto,

Non hominum solo à consensu nomen honesti,
Et turpis pendere ; sed ipsa legiferai
Naturæ ratione, sed æternæ ordine mentis.
Nos equidem naturam utriusque, quid extet utrumque
Detegere, at nunquam porro mutare valemus.

. . . .

Propterea totâ quæ gens tam barbara terrâ
Quæ veracem animum, comem, fortemque, piumque,
Et gratum & memorem benefacti, æquique tenacem,
Non probet & laudans non diligat ? atque superbum
Contrà, & crudelem, malefidum, legifragumque,
Ingratum patriæ, sanctisque parentibus, & Dîs,
Non damnet subitò, non horreat ? Ergo videri

Nos ad justitiam natos debere, necesse
est;
Juraque naturâ sancita in mentibus ipsis,
Consensu haud hominum, &c.

L'Antilucrece commence, pour ainsi dire, & finit par cette importante doctrine. On lit ces vers au premier Livre:

Hoc tantum dicam: si nulla bonique malique
Stet natura priùs, legum quàm edicta ferantur,
Jus nil juris habet; sed leges cæca libido
Condidit, & fluxo posuit fundamine: vano
Juri servire, injusto est servire Tyranno, &c.

Et au dernier Livre. . .

Non igitur veri casus pater: at neque justi.
Justum nempè quid est, nisi verum in moribus? Absit
Indubia & constans cernendi Regula justi,
En procul à nobis cernendi regula veri.

Illam homo si finxit novus Autor, & hanc
quoque finxit.
Si neutram, natura parens utramque
creavit, &c.

Et plus bas...

Certum igitur rationis & immutabile cum
sit
Exemplar, seu judiciis præest illa ferendis,
Seu regit affectus animorum & facta gubernat,
Sunt liquidò per se fieri debentia quædam
Omni hominum ratione prius, quæ justa vocamus;
Ut sunt per sese quædam debentia credi
Omni hominum ratione prius, quæ vera
vocantur; &c.

Nos deux Auteurs expliquent aussi pourquoi certains peuples sauvages paroissent ignorer les principes du bien & du mal. Ces morceaux de Poësie seroient très-dignes d'être représentés ici dans leur entier : mais finissons en in-

vitant les amateurs à bien lire ces deux Poëmes Philoſophiques ; nous ſouhaitons qu'ils ſoient l'époque du rétabliſſement des lettres Latines parmi nous, & nous n'ajouterons pas, *parmi les Italiens.* Car nous croyons que cette Nation conſerve avec plus de ſoin que la nôtre les reſtes de la bonne antiquité.

ARTICLE CXXXII.

TRAITÉ DES FIEVRES traduit du Latin de M. Hoffmann, premier Médecin du Roi de Prusse &c. par M. Eidous, Tome 2. in-12. p. 539. Tom. 3. p. 312. sans les Dissertations p. 194. A Paris, chez Briasson, Libraire, rue S. Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

ON demanderoit volontiers pourquoi on a traduit en François les ouvrages de M. Hoffmann. Certainement ce n'est pas pour le soulagement de la Faculté. On y a toujours étudié sérieusement & avec succès le Grec & le Latin : & dans ce tems même, où ces deux langues disparoissent peu à peu, elle soutient sa réputation & conserve parmi les siens le goût & l'amour de l'étude. Cette Tra-

duction n'étoit donc pas un secours dont elle eût besoin. Cependant, comme Casaubon qui sçavoit si bien le Grec & le Latin, disoit qu'il lisoit plus facilement le Latin que le Grec, parce que c'est par le Latin que l'éducation litteraire commence, il peut arriver que le Médecin le plus habile dans la langue des Romains, se trouvant pressé, parcourera plus facilement & plus vîte quinze ou vingt pages d'une Traduction écrite en François, qu'autant de pages de l'Original : c'est un avantage, mais bien leger, & qui n'étoit nullement nécessaire. On s'en est proposé de plus considérables.

On ne sçauroit douter qu'il n'y ait bien des gens fort désaccoutumés du Latin, & qui se trouvent par leur situation, dans l'impossibilité de recourir aux Médecins. Tels sont tant de Voyageurs par mer & par terre : tant d'autres

d'autres qui ſe ſont établis en des païs où tous les Arts ſont ignorés : Parmi ceux dont nous parlons, pluſieurs ne ſont point ennemis de la lecture des livres écrits dans leur langue naturelle ; & de plus, ils ont l'eſprit juſte & ſont capables d'application. Ne leur ſera-t-il pas très-utile d'avoir avec eux pour compagnon dans leurs courſes & dans leurs établiſſemens, la Traduction du Traité des fiévres de M. Hoffmann ? On a fait un livre très-inſtructif, à qui l'on a donné pour titre le Directeur de ceux qui n'en ont point. Celui que nous annonçons merite du moins autant d'être appellé le Médecin de ceux qui n'en ont point. Si l'on n'eſt pas toujours à portée d'avoir tous les remedes qu'on y preſcrit, on peut ſouvent en avoir une partie, & ç'en ſera quelquefois aſſez pour recouvrer la ſanté.

La crainte où nous ſommes,

qu'il ne se rencontre parmi nos lecteurs quelques-unes de ces personnes trop délicates, qui s'imaginent être atteintes de toutes les maladies dont elles entendent parler, nous forcera d'être plus courts que nous ne voudrions. Nous nous bornerons à expliquer en peu de mots le sentiment de M. Hoffmann sur la peste. Depuis celle de Provence, on a beaucoup & doctement écrit sur cette matiere. Parmi ces divers Auteurs, ceux qui ont pensé comme lui, le remarqueront avec plaisir, & s'en sçauront bon gré.

» La fiévre pestilentielle est une » fiévre très-aiguë qui doit son ori- » gine au venin contagieux, qui a » été apporté des païs Orientaux, » & à moins que la force des » mouvemens vitaux ne chasse » promptement le venin par les » bubons & les charbons, elle de- » vient mortelle. Cette fiévre dif- » fére des autres fiévres conta-

» gieuses malignes & exanthéma-
» tiques, en ce qu'elle est très-ai-
» guë, & qu'elle cause la mort
» quelquefois dès le premier ou
» le second jour. D'ailleurs elle ne
» vient pas dans nos païs par la
» mauvaise nourriture, par le mau-
» vais régime, ou par la mauvaise
» disposition de l'air..... Elle a
» cela de particulier, qu'elle ne
» cesse point comme les autres fié-
» vres malignes & putrides, par
» des sueurs abondantes, par le
» flux de ventre, ou par les autres
» excrétions, mais seulement par les
» tumeurs qu'occasionne le venin
» qui est poussé critiquement vers
» les parties extérieures & glandu-
» leuses, & qui dégénérent en
» abscès... Son venin est si subtil
» & permanent, qu'il s'attache
» promptement aux choses poreu-
» ses & qu'il peut être transporté à
» une très-grande distance, sans
» rien perdre de sa violence. » Le
moyen le plus sûr pour se garantir

de la Peſte eſt de s'éloigner des lieux qu'elle ravage. *Sanctorius dit naturellement que ceux qui ordonnent pour éviter la Peſte d'autres remedes que la fuite, ſont des ignorans ou des Charlatans qui veulent s'enrichir.* Il faut dans un tems de Peſte, vivre très-ſobrement; éviter tout excès dans l'uſage des choſes non naturelles; ſe garantir des paſſions; s'abſtenir de tout ce qui peut détruire les forces, empêcher la tranſpiration, & engendrer des crudités dans les premieres voies. Le découragement eſt funeſte & fait périr plus de monde que la Peſte même. Lorſqu'on eſt obligé de vivre parmi les Peſtiférés, on doit prendre garde que le venin ne ſe gliſſe parmi les ſucs vitaux; & qu'il ne ſe mêle avec les humeurs ſalivaires qui ſéjournent dan lęs premieres voies, comme il arrive aiſément. Il eſt à propos de cracher ſouvent, & de ſe laver

la bouche avec du vinaigre ou du vin, & d'en tirer par les narines.

Plusieurs Médecins mettent parmi les secours extérieurs, qui sont propres à garantir de la contagion, les cauteres dont ils font grand cas. Ils se fondent peut-être sur une observation par laquelle il est constant que ceux qui ont des ulcéres chroniques ou scorbutiques, sont exempts de la Peste & des autres maladies contagieuses. La cause d'un effet si remarquable, c'est que la matiere du venin, qui s'attache pour l'ordinaire avec beaucoup de force à la partie séreuse du sang, est portée avec impétuosité par la force de la nature vers la partie où est le cautére, parce qu'elle est la plus foible : c'est par cette ouverture que la matiere du venin est promptement chassée du corps où elle s'étoit introduite.

Sanctorius avance qu'il n'y a

presque point de riches qui guérissent par le secours des remédes, au lieu que sans y avoir recours, un grand nombre de personnes du commun recouvrent la santé : c'est que les riches ont le tempérament affoibli par leur mauvais régime, & les alimens dont ils se nourrissent. La quantité & la varieté des remédes souvent peu convenables, augmentent le désordre, & la maladie tourne à la mort. L'Auteur est entré dans un grand détail des remédes dont il est à propos d'user : mais ce détail tout utile qu'il est, ne convient pas à nos Mémoires : ainsi nous nous en abstenons.

On a mis à la fin du 3^e Tome quelques Dissertations de M. Hoffmann, & qui sont du nombre de celles qu'il a citées dans son Traité des Fiévres. Il y en a plusieurs autres qu'on n'a pû encore recouvrer, parce que les circonstances présentes rendent le Commerce

d'Allemagne plus difficile : mais dès qu'on les aura entre les mains, on s'empressera d'en faire part au Public. Les Dissertations qu'on trouve ici, ont été traduites par M. Jacques-Jean Bruhier Docteur en Médecine. La I^re est sur la salubrité des fievres. *Rien n'estplus propre que les afflictions corporelles à corriger les hommes de leurs égaremens ; mais la bonté de Dieu n'éclate pas moins du côté du Physique, puisqu'il a disposé & ordonné les causes des maladies.... de maniere qu'elles contribuent à la santé du corps, & qu'elles sont un préservatif contre sa destruction.* Si cette Dissertation qui est curieuse, n'étoit pas trop sçavante pour le commun des Lecteurs, nous en parlerions plus au long. Du reste ce sentiment n'est pas nouveau, comme on le prouve solidement.

Nous nous arrêterons plus longtems à la seconde Dissertation,

sur l'usage eonvenable du Quinquina dans les Fiévres intermittentes. Le Quinquina est un reméde si connu & on en use si fréquemment, qu'il y a sujet d'espérer que cet extrait sera moins ennuyeux que le reste.

M. Hoffman établit d'abord qu'il n'y a point de forces absoluës dans les aliments ni dans les médicaments ; elles sont toutes rélatives, conditionnelles, limitées ; c'est-à-dire, relatives à la disposition du corps humain vivant & qui concourt à leur opération. On ne doit reconnoître, à l'exemple d'Hippocrate, dans aucun médicament, une qualité absoluë, qui en rende l'usage infailliblement salutaire. Le même reméde qui guérit un malade, n'en guérit pas un autre attaqué du même mal, parce que les dispositions ne sont pas les mêmes ou que le reméde n'a pas été donné aussi à propos, & avec les mêmes précautions. Quelque efficace que soit le remé-

de, la capacité & l'expérience du Médecin sont toujours bien nécessaires.

Il est étonnant combien on a fait d'éloges de cette écorce apportée de l'Amérique, *il y a environ soixante & dix ans*; comme on l'a préconisée à l'égard des fiévres intermittentes, *& l'on trouve encore des Médecins qui n'ont rien rabbatu de ces idées avantageuses:* mais ils sont contredits par d'autres Médecins en grand nombre. M. Hoffmann ne se déclare ni pour l'un ni pour l'autre parti. Il regarde le Quinquina, *comme un remède utile, efficace & sûr, quand on sçait bien l'appliquer, & comme très-nuisible & très-infidele, quand on l'employe empiriquement, c'est-à-dire, imprudemment, mal-habilement, sans aucun égard à la disposition du malade, à la cause de la fiévre, au tems & aux autres circonstances.*

A peine le Quinquina eût-il été

apporté en Europe qu'il fût connu à Rome. Bartholin rapporte que le Cardinal de Lugo en 1653. où il y eut beaucoup de fiévres quartes, simples & doubles, rassembla plus de mille attestations de personnes qui avoient été guéries par ce nouveau reméde. Il passa d'Italie en France, & Tagault l'employa plusieurs fois avec beaucoup de succès pour le Roi & pour le Dauphin. L'Angleterre suivit de près l'exemple de ses voisins ; Dygby assure positivement que de trente personnes attaquées de la fiévre quarte, qu'il a guéries par l'usage du Quinquina, à peine une ou deux sont retombées. Il ajoute que s'il arrive quelque rechûte c'est plûtôt au Médecin qu'il faut s'en prendre, qu'au reméde. Sydenham, *cet heureux & prudent Médecin* dans son Traité des fiévres, vante le Quinquina comme un reméde admirable, & explique au long la maniere de

s'en ſervir. On nous permettra de dire en paſſant que ſi Sydenham fut heureux, ce ne fut pas pas pour avoir été tourmenté de la goute pendant trente ans; mais il eſt heureux pour le genre humain qu'il ſe ſoit trouvé un homme aſſez courageux, pour obſerver parmi tant & de ſi longues douleurs, avec autant d'application que de jugement, tout ce qui peut contribuer au ſoulagement d'un ſi grand mal. Il a acheté cherement & glorieuſement le titre d'Oracle des Gouteux.

Le Quinquina n'a rien perdu de ſa réputation parmi les Anglois, Nation très-attentive & d'un eſprit pénétrant. Tous ces éloges n'ont point empêché des Médecins très-célébres d'en dire plus de mal que les autres n'en avoient dit de bien. On prétend que l'uſage de ce remede cauſe des rechutes plus fâcheuſes que la maladie, des maladies entierement nouvelles &

incurables, comme la cachexie; des enflures œdemateuſes des pieds, l'hydropiſie, une conſtipation opiniâtre, un reſſerrement des parties voiſines du cœur, des paſſions hypocondriaques & hyſteriques, des fievres lentes & hectiques, avec abbattement des forces & perte d'appetit. Baglivi, Etmuller & pluſieurs autres ne ſont pas plus favorables au nouveau Febrifuge: mais omettant tous ces témoignages nous nous contentons de celui de M. Hoffmann lui-même, & nous le rapportons fidélement. *Je puis moi-même certifier que l'uſage empirique de cette écorce a cauſé beaucoup de dommages, & produit des rechûtes très-opiniâtres, & d'autres maladies plus fâcheuſes, mais ſur-tout l'hydropiſie après la fievre quarte, & des paſſions hypocondriaques.*

Cette oppoſition de ſentiments entre les plus grands Maîtres de l'Art ne diſpoſe pas le Public à

une parfaite docilité. Tous les malades à qui l'on ordonnera le Quinquina, s'ils ſont inſtruits de ce que nous venons de dire, n'en uſeront qu'avec repugnance, dans la crainte que ce ne ſoit plûtôt une eſpéce de poiſon, qu'un véritable remede. Il ſemble qu'avant d'avoir recours à quelque remede que ce ſoit, il faut d'abord être aſſuré que du moins il ne ſera pas nuiſible, ſi ce n'eſt dans les occaſions où il eſt établi qu'on en donnera plûtôt un qui ſoit *douteux* que de n'en donner aucun, parce que ſi l'on n'en donne aucun, le malade ſuccombera infailliblement.

M. Hoffmann, malgré tous les mauvais effets du Quinquina, qu'il a obſervés lui-même, ne peut ſe perſuader que ce ſoit un remede, abſolument ou preſque toujours préjudiciable. Il ne ſe rend point aux raiſons qui ont prévenu ſi étrangement pluſieurs de ſes Con-

freres, contre un febrifuge d'ailleurs tant vanté. Il examine ces raiſons & il montre qu'elles ne ſont pas déciſives : il va plus loin & il reconnoît que c'eſt après tout le meilleur dont on puiſſe uſer ; il examine les principes de cette écorce. Elle eſt aſtringente & amere, & on ſçait que preſque tous les amers fourniſſent *des febrifuges puiſſants*, comme les feuilles d'abſynte, de chardon-benit, de fumeterre, de petite centaurée, &c.

Le Quinquina a auſſi un principe balſamique, qui ſe manifeſte moins à l'odeur & au goût, qu'à l'eau qu'on tire de cette écorce ſéche, par la diſtillation, ou en la faiſant diſtiller dans l'eſprit de vin. Son quatriéme & dernier principe eſt *le terreſtre fixe*, qui reſte après la ſolution & l'extraction. Ce principe a été trop négligé juſqu'à préſent. Cependant il eſt d'une grande efficacité, pour corriger, émouſſer, envelopper l'acrimonie *de la*

matiere fébrile, ſur-tout bilieuſe : c'eſt ainſi que les coquillages, la nacre de perle, la terre ſigillée & les coraux arrêtent les fiévres. . . *C'eſt une erreur groſſiere de croire que la qualité febrifuge du Quinquina dépend uniquement de ſa qualité aſtringente.*

Il ne faut point uſer de ce remede lorſque les premieres voyes ſont remplies d'impuretés viſqueuſes, acides & tenaces. Il ne feroit que les épaiſſir, & ſa qualité aſtringente arrêtant les évacuations, il deviendroit fort nuiſible. Il eſt donc alors à propos avant de l'employer, de faire agir des remedes capables de diviſer, inciſer, & évacuer par les ſelles, les humeurs épaiſſes, viſqueuſes & tenaces, & de lever ainſi tous les obſtacles.

Il faut auſſi ſe garder de l'employer, ſur-tout en quantité, lorſque les viſceres du bas-ventre ſont engorgés, ou obſtrués de ſang & d'humeurs. Alors il convient de

commencer par résoudre les obstructions : ce n'est là qu'une petite partie des preceptes & des précautions qui sont exposées avec beaucoup de netteté dans l'Ouvrage. La Lecture n'en sera pas seulement utile aux Maîtres de l'Art, mais aux Particuliers, qui auront le courage de ne se pas rebuter pour certains mots dont on n'use pas dans le commerce ordinaire, mais dont il est aisé de s'instruire. Il résulte de tout le traité, que dans les Capitales des Etats & des Provinces, & aussi en quelques Villes peu considérables, où il se rencontrera par hazard quelque homme excellent, moins bien placé qu'il ne seroit à souhaiter pour le Public ; en général, que partout où il y aura des Hoffmanns, le Quinquina sera un excellent febrifuge & qui operera des guérisons presque miraculeuses : mais par-tout où les Hoffmanns & ceux qui lui ressemblent manqueront,

le fébrifuge perdra sa réputation, & le malade assez souvent la vie.

L'Auteur a une troisiéme dissertation sur le préjudice que cause la situation droite dans les maladies dangereuses. C'est une découverte importante : mais c'est nécessité de finir cet extrait. Le genre humain a naturellement du degoût pour les choses qui lui sont les plus avantageuses. Il n'aime ni les livres de moralités, ni les livres de remedes : c'est sans doute en partie parce que ce sont des recueils d'avis. Mais ces avis sont donnés avec tant de bonne volonté, & sont d'ailleurs si utiles qu'ils ne devroient pas déplaire.

ARTICLE CXXXIII.

DECA DI LETTERE Italiane, già prima ſeparamente uſcite alla luce, ed ora unite, nella preſente Raccolto in Breſcia 1746. Dalle ſtampe di Gian Maria Rizzardi con licenza de ſuperiori in-4°.

RECUEIL DE DIX LETTRES Italiennes qui avoient déja été imprimées ſéparément. A Breſce 1746. chez Jean-Marie Rizzardi.

LEs Lettres & les autres Ouvrages, qui ne ſçauroient former, chacun en particulier, un juſte volume, ſont en danger de périr malheureuſement, ſi l'on n'a la précaution de les faire imprimer en un même recueil. Alors on leur donne une place convenable dans les Bibliothéques, & on les y conſerve avec ſoin. Combien de

pieces, dignes des regrets de tous les Sçavants, se sont perduës par la negligence qu'on a eûe de les mettre ensemble ? Ç'a été comme autant de feuilles volantes qui ont été dissipées par divers accidents imprévûs.

Les dix lettres que nous annonçons seront à couvert de cette disgrace. Elles ne courront autres risques que ceux des Bibliothéques. Ces lettres sont de Mgr. l'Eminentissime Cardinal Querini, qui ne cesse de procurer l'avancement des Sciences & des beaux Arts, tant par ses exemples, que par tous les moyens qui sont en son pouvoir.

La lettre qui doit tenir lieu de Préface, comme il est marqué dans la Table, est écrite à M. Salvino Salvini, Chanoine, & Archi-Consul de l'Académie *della crusca*. Son Eminence y témoigne combien elle a été sensible à l'honneur qu'on lui a fait, en l'admettant dans une compagnie si célébre, & c'est par

un ſentiment de reconnoiſſance qu'il lui préſente ce recueil de Lettres Italiennes. Quoiqu'elles ſoient imprimées, M. le Cardinal déſire qu'on les ſoumette à l'examen ordinaire des Cenſeurs de l'Académie, afin que les corrections qu'on fera librement à ſon Ouvrage, lui ſervent de regles à l'avenir. Il pourra même arriver qu'il donnera une ſeconde Edition de ce recueil, où il ne manquera pas de mettre le nouveau titre dont il eſt décoré. Dans la ſuite de cette lettre, on trouve une expoſition fort courte des ſujets de toutes les autres. Nous y apprenons auſſi que ce ſçavant Cardinal, dans un voyage de Breſce à Rome, car ſon Eminence travaille même pendant les voyages, prit avec lui le Poëme de la Henriade de M. de Voltaire, & qu'ayant été obligé par la pluye & les mauvais chemins de ſéjourner 5 ou 6 jours dans ſon Abbaye de la Vangadiza, il y compoſa un

bon nombre de vers Latins & Italiens, qui sont deux traductions du commencement de la Henriade. C'est la seconde fois que M. le Cardinal a traduit en Latin des vers de M. de Voltaire, ce qui n'est pas peu glorieux au Poëte François. Peut-être que M. le Cardinal se fût contenté de la traduction Latine, mais il nous assure lui-même qu'étant devenu membre de l'Académie della crusca, il voulut lui faire connoître le desir sincere qu'il avoit de cultiver particulierement la langue Toscane. Il s'y est déterminé d'autant plus volontiers qu'il n'a point oublié combien cette langue est estimée en France, aussi bien que l'Académie *della Crusca* qui est, pour ainsi dire, toute occupée du soin de la perfectionner. Les hommes célébres qu'il nomme & qui lui ont marqué une grande estime pour la langue Italienne, sont morts depuis plus ou moins de temps, mais

ils sont remplacés par plusieurs autres, qui ne manqueront pas de lire les vers Italiens de son Eminence. Le choix qu'elle a fait de la Henriade pour exercer son talent, nous découvre qu'il pense de Henri IV. ce que la très-sage République de Venise en pensoit dès le temps de nos guerres civiles, & nous sommes persuadés que si ce sçavant Cardinal eût vêcu en ces conjonctures, il se fût joint au Cardinal Tolet pour solliciter l'absolution de ce grand Prince.

Il est naturel à tous ceux qui aiment sincérement les Sciences & les beaux Arts de contribuer à la gloire de ces hommes rares, qu'on admira pendant leur vie, comme les ornements de leur siécle & de leur Nation. M. le Cardinal Querini publia, il y a quelques années en deux volumes, la vie & les écrits de Francisco Barbaro : mais considérant qu'il y a plusieurs personnes qui n'ont point eu la pa-

tience ou le loisir de lire des volumes entiers, il a choisi dans ces deux Tomes divers traits qu'il a ressemblés dans une lettre, *al nobile vomo il signor Andrea Querini;* c'est le Neveu de son Eminence, & qui suffiront pour donner une haute idée de M. François Barbaro. Il n'en coutera ni beaucoup de temps, ni beaucoup d'application.

Si M. le Cardinal écrit cette lettre à son Neveu, c'est pour lui mettre sous les yeux un excellent modele, sur lequel il est avantageux de se former dans les mêmes emplois.

M. François Barbaro fut décoré de la dignité de Senateur dans un âge où personne avant lui ne l'avoit été. On jugea qu'il y auroit de l'injustice à ne pas recevoir dans le Senat, sous prétexte d'une trop grande jeunesse, un homme dont les vertus & les talents avoient tant de maturité. Le nouveau Senateur ne tarda pas à être nommé

à la Préture de Trevise, & il s'en acquitta si bien que toute la Ville n'oublia jamais combien elle avoit été heureuse sous sa conduite. Il passa de Trevise à Vicenze avec le même titre, & il n'y travailla pas avec moins de succès au bonheur des Peuples. On doit le regarder comme le Solon & le Lycurge des Vicentins, car ce fut par sa diligence qu'on dressa un recueil de tous les Reglemens municipaux & de toutes les Ordonnances du Sérénissime Doge de Venise; jusques-là ç'avoit été des piéces dispersées que personne n'avoit pensé à rassembler, quoiqu'on en connût assez le besoin, & que souvent on ne fût pas peu embarrassé à les trouver, pour prononcer selon la Loi.

Après deux Ambassades l'une à Ferrare, l'autre à Rome, M. Barbaro fut nommé Preteur de Bergomo, dont les Venitiens venoient de se rendre Maîtres, & par la prudence

prudence avec laquelle il gouverna, il gagna tous les cœurs à la République ; ce qu'on n'eût jamais fait, du moins avec tant de ſuccès & tant de facilité, par la voye de l'autorité ou par la terreur des armes. Le Preteur de Bergomo, ſon temps étant expiré, ſéjourna pendant deux ans environ à Veniſe, où il fut chargé de la commiſſion d'examiner & de juger la cauſe du Comte François de Carmagnole, Général des Troupes Vénitiennes. Ce choix montre bien en quelle conſidération celui qui en fut honoré, étoit dans la République,

On eſt trop ſage & trop éclairé à Veniſe pour laiſſer ſans emploi, un Senateur ſi capable de ſervir utilement la Patrie, on le nomma à la Préture de Verone, & ce fut là que, ſans aucun préjudice des affaires publiques, il commença de s'appliquer à la lecture des Saints Peres.

Tous les poſtes qu'il avoit oc-

cupés ne lui avoient encore fourni que des occaſions d'exercer les vertus civiles ; la Ville de Breſce qu'on lui confia après Verone, le mit en état de faire connoître ce qu'il avoit de talent & de génie pour la guerre, car il ſe trouva dans cette place pendant le ſiége qu'elle ſoutint.

Toutes les fatigues que ce grand homme venoit d'eſſuyer demandoient quelque repos, mais les conjonctures déterminerent la République à lui confier Verone une ſeconde fois. Il répondit parfaitement aux eſpérances de ſes Maîtres, qui le nommerent enſuite à la *Préture* de Padoue & enfin à celle d'Udine. Ce fut pendant le ſéjour qu'il fit en cette derniere Ville, qu'il engagea efficacement un ſçavant homme, *Jacopo*, à écrire ſur les antiquités d'Aquilée. Cet Ouvrage a été imprimé, & l'Auteur nous y apprend lui-même qu'on en a l'obligation au zéle &

aux pressantes sollicitations de M. Barbaro.

Cet illustre Senateur, qui ne ressembloit pas à tant de Politiques, tellement occupés des intérêts des Princes, qu'ils oublient entierement la Religion, ne la perdit jamais de vûë & la servit utilement, quand il en eut occasion. Aussi vivoit-il selon ses maximes.

Dans la lettre qui suit & qui est écrite *au très-illustre & très-excellent Seigneur Almoro Barbaro, Provéditeur Général de Palma nova*, un des descendans de M. Francesco Barbaro ; on parle plus au long du siége de Bresce, pendant lequel il rendit de si grands services à la République. Nous y apprenons, qu'à son retour à Venise, il y fut reçû comme *un autre Publicola, un autre Camille, un autre Ciceron*, & que son portrait, tiré par le fameux Tintoret, fut pla-

cé dans une sale du Palais Ducal, avec cette inscription,

Calamitosissimâ ex obsidione, consilio
In primis, multimodâque Præfecti arte,
Brixia servata.

Ces sortes de monumens sont d'autant plus glorieux que, dans la République de Venise, la faveur n'y a jamais aucune part: c'est là autant & peut-être plus qu'ailleurs qu'on estime les services rendus à l'Etat sur le pied de la valeur intrinseque.

Monseigneur le Cardinal ne néglige pas, en chemin faisant, de corriger la faute de quelques Historiens, qui n'ayant pas lû comme son Eminence les lettres de M. Barbaro ni plusieurs autres lettres écrites dans le même temps, & dont les originaux sont conservés dans les archives de Bresce, ont mal placé le siége de Ville. Il commença dans le mois de Septembre 1438. & dura jusqu'au mois de Décembre de la même année.

La Lettre écrite à l'Illustrissime & Excellentissime Seigneur, Marc Foscarini, Procureur de S. Marc, est destinée comme les deux précédentes à la gloire de M. Francesco Barbaro. L'illustre Auteur s'y propose de faire connoître avec quelle ardeur ce grand homme s'appliqua aux Sciences & aux beaux Arts : ce qu'on estimoit alors tout autrement qu'on ne fait aujourd'hui. M. Barbaro alla dans une grande jeunesse à Florence, où à l'exemple de Cosme & de Laurent Medicis, il lia très-étroitement avec tous les plus sçavans hommes qu'il y eut alors en cette grande Ville : ce fut dans leurs écoles qu'il fit des progrès extraordinaires, & qu'il apprit à fond les Belles Lettres & la langue Grecque. Il eut pour Maître en cette langue le fameux Chrysoloras, Grec lui-même, & venu de Constantinople en Italie après la révolution de l'Empire d'Orient. On

devine aiſément ce que devint un Diſciple né avec les diſpoſitions les plus heureuſes, ſous la direction d'un Profeſſeur ſi capable de les faire valoir. Il ne fut pas toutefois le ſeul à les cultiver : M. Franceſco Barbaro reconnoît lui-même dans une lettre à ſon frere Zaccharie, qu'il croit avoir encore plus d'obligation à Guarino qu'à nul autre de la connoiſſance qu'il avoit acquiſe de la langue Grecque.

Le Senateur Venitien ne tarda pas de communiquer au Public le fruit de ſes études. Jeune encore, il mit au jour un Ouvrage qui intéreſſe extrêmement tout le genre humain, directement ou indirectement. Ce Livre a pour titre *de re uxoriâ*, c'eſt-à-dire, *de tout ce qui concerne les engagements du mariage*. Le Poggio ſon Condiſciple ayant lû ce livre, écrivit à Guarino qui lui en avoit envoyé un Exemplaire, qu'auparavant il n'avoit

pas eu grande envie de se marier, mais qu'il n'en avoit plus aucune depuis cette lecture. L'Auteur même n'étoit pas marié, lorsqu'il composa ce Traité, qui fut reçû très-favorablement du Public.

Le sçavant Venitien signala encore sa jeunesse par la traduction des vies d'Aristide & de Caton & par quelques discours, dont M. le Cardinal n'en a pû déterrer que deux. Tels furent les essais de M. Barbaro. Sa doctrine lui faisoit d'autant plus d'honneur qu'elle fut toujours accompagnée de sagesse & de modération. Dans la fameuse contestation où Poggio & Laurent Valle écrivirent l'un contre l'autre sans ménagement, ce qu'on a vû trop souvent dans les derniers siécles; chacun des combattants s'efforçant de mettre dans ses intérêts M. Barbaro, à cause de sa grande réputation, il refusa constamment de prendre parti & de déclarer son sentiment. Il

ne vit pas la fin de cette querelle, mais il contribua à la réconciliation de pluſieurs autres Sçavants, qui ſe faiſoient la guerre avec beaucoup d'animoſité.

Cette lettre étant écrite à M. Marco Foſcarini, *Prefect* de la célébre Bibliothéque de S. Marc, & qui a aſſemblé une Bibliothéque particuliere, ſi nombreuſe & ſi choiſie, qu'elle paſſe pour un des plus rares thréſors de Veniſe, il étoit tout naturel qu'un Cardinal, Bibliothécaire du Vatican & un Procureur de S. Marc, qui a dans ſon diſtrict la Bibliothéque de Veniſe, tous deux Amateurs & Protecteurs des Sciences & des Sçavants, tous deux ſinguliérement zélés pour l'avancement des Arts, ne ſe quittaſſent pas, pour ainſi dire, ſans avoir parlé Bibliothéque. On s'entretient volontiers de ce qu'on aime, quand on ſe trouve avec des perſonnes de même goût.

M. le Cardinal expoſe ici à ſon

illustre ami le plan général de la Bibliothéque qu'il assemble à Bresce. Il la divise en quatre classes, ce qui lui rappelle agréablement le souvenir de ce fleuve, qui dans le Paradis terrestre se partageoit en quatre canaux. La premiere classe s'appelle *Colonia Vaticana, la Colonie du Vatican.* Ce nom lui est venu de ce qu'elle est toute composée des livres qu'on avoit transportés de Bresce à Rome,&que son Eminence, avec le secours de l'autorité des Papes, a fait rapporter à Bresce. La seconde partie a pour titre *Vaticanæ Coloniæ accessiones*, c'est-à-dire, *les augmentations de la Colonie du Vatican.* Cette seconde partie comprend tous les livres que M. le Cardinal a acquis depuis quinze ans, & il ne cesse d'en acquerir tous les jours. La troisiéme partie, *Flos Bibliothecæ Otthobonianæ*, contient tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la Bibliothéque du Cardinal Ottobo-

ni : elle avoit été aſſemblée par Alexandre VIII. avant ſon exaltation, & après la mort du Cardinal ſon Neveu, elle fut miſe en vente : c'eſt là qu'on trouve toutes les Polyglottes & pluſieurs autres Editions rares de la Bible, précieux ornemens des Bibliothéques, avec un grand nombre d'anciens Auteurs bien imprimés & enrichis de bons commentaires.

La quatriéme partie *Merces Germanicæ* eſt formée des livres Venus d'Allemagne, où ſon Eminence a des correſpondants à Memmingen, à Lipſik, à Hambourg, qui ont ſoin de lui envoyer tout ce qui paroît de meilleur dans le Nord. On loue ici la vigilance & la bonne conduite de ces correſpondants, qui n'ignorant pas que M. le Cardinal a déclaré la guerre à leur ſecte, par l'Edition des Ouvrages du Cardinal Polus, n'en ſont pas moins zélés pour les inté-

rêts de la nouvelle Bibliothéque & du Fondateur.

Le vaiſſeau où cette Bibliothéque ſera placée, & les trois ſales qui le joignent au Palais Epiſcopal ont dû être achevées avant la fin de 1746. & il ne reſte plus qu'à bâtir les trois autres ſales par où les curieux pourront entrer dans la Bibliothéque ſans paſſer par le Palais Epiſcopal, c'eſt à quoi on travaille actuellement. Pour donner des vûes plus gracieuſes à tout ce batiment, M. le Cardinal a acheté & démoli pluſieurs maiſons qui nuiſoient à ſon deſſein.

Les Livres qui ſont revenus de Rome, à Breſce, ſont ceux, que le ſçavant Cardinal avoit donnés à la Bibliothéque du Vatican, parce qu'il étoit alors preſque déterminé à abdiquer ſon Evêché pour aller vivre à Rome, & y exercer avec d'autant plus de facilité les fonctions de Bibliothécaire, qu'il ſeroit toujours ſur les lieux : mais

ce projet, heureuſement pour Breſce, ne s'étant pas exécuté, on a rendu à ſon Eminence des livres dont elle n'auroit pas eû l'uſufruit.

Parmi ces lettres Italiennes, il y en a une Latine, à M. Herman Samuel Reimar, célébre Profeſſeur dans l'Univerſité de Hambourg. C'eſt à l'occaſion d'une nouvelle Edition de Dion Caſſius. Cette lettre donne une haute idée de la connoiſſance que M. le Cardinal a des langues Grecque, & Latine, de ſon habileté dans l'Hiſtoire, & de ſa rare ſagacité pour l'intelligence des Auteurs. Cette lettre, dont nous parlerions plus au long, ſi elle étoit moins ſçavante, & par conſéquent au goût de la plûpart des Lecteurs, apprend auſſi à tous les Doctes, de quelque Nation qu'ils ſoient, combien M. le Cardinal Querini eſt diſpoſé à les aider dans les nouvelles Editions qu'ils entreprendront. Il leur fera volontiers part de tout ce qui pour-

ra les rendre plus correctes en consultant les manuscrits du Vatican. Son Eminence prévoit que sa lettre à M. Reimar, allumera la guerre entre ce célébre Professeur & M. Falcone, mais comme tout tournera au profit des lettres, il n'y a aucun sujet de s'alarmer.

ARTICLE CXXXIV.

DISSERTATION SUR les Georgiques.

On nous adresse cette dissertation qui est curieuse, réfléchie, sçavante même dans le genre qu'elle embrasse. Nous croyons faire plaisir aux Lecteurs en la transcrivant dans ces Mémoires.

VIrgile introduisit chez les Romains trois nouveaux genres de Poësie, qu'il copia d'après les trois plus grands Maîtres de la Grece. Par cette entreprise hardie, mais que le succès le plus brillant

justifia, il étendit pour ses Concitoyens la carriere des beaux Arts, & par conséquent la sphere de leurs plaisirs. Soit raison, soit préjugé, la victoire, en fait de Poëme Epique & Pastoral, toujours balancée entre Homere & Virgile, entre Virgile & Theocrite, demeure encore indécise. Le bon goût, qui n'est que le bon sens épuré, ne permet pas de prononcer contre Virgile. Le respect que l'on a pour les mœurs & les productions du premier âge empêche de mettre Homere & Theocrite au second rang.

Et disons aussi que le génie de la langue Grecque donne de grands avantages à ces deux derniers Poëtes. La douceur & le ton champêtre de l'Eglogue ne peuvent être jamais rendus avec autant de justesse & de propreté que dans des vers Grecs; sur-tout quand la cadence est modifiée à propos par le mélange heureux du Dialecte Dorique: & c'est enco-

re dans cette langue qu'éclate avec plus de ſplendeur la majeſté du Poëme Héroïque. Naturellement ſonore, le Grec ſemble être fait pour chanter les Heros, pour décrire les combats; & quand la prononciation Ionienne domine, comme dans Homere, cela donne un nouveau degré d'harmonie à l'Epopée.

Virgile dans ſes Georgiques a prétendu imiter Heſiode :

Aſcræumque cano Romana per oppida carmen.

Mais le Diſciple ne l'emporte-t-il pas ſur le Maître, & la copie ne ſurpaſſe-t-elle pas le modéle? C'eſt un des points que j'examine dans cette diſſertation. Juſqu'ici l'on a multiplié les commentaires & les obſervations ſur les Eglogues & ſur l'Eneïde. On a, pour ainſi dire, négligé les Georgiques. La plûpart des Critiques qui parlent de ce Poëme, ſe bornent à

des notes Grammaticales ; rien de refléchi, de raisonné, sur ce magnifique Ouvrage : ou bien ceux qui ont voulu l'apprécier se sont crus autorisés à le confondre avec le Poëme Pastoral. Cette idée n'est point exacte, à moins qu'on ne prétende que le style des Georgiques doit être l'expression du langage d'un Laboureur ; comme le style de l'Eglogue est la peinture & l'imitation du langage des Bergers. Mais si la ressemblance, si l'unité de sçene semble rapprocher & confondre même ces deux genres de Poësie, le génie des Auteurs dans l'un & dans l'autre met entr'eux une différence bien sensible. C'est le Poëte & non pas le Laboureur qui parle dans les Georgiques, au lieu que ce sont des Bergers qui parlent dans les Eglogues. Les Georgiques contiennent essentiellement des préceptes, & les Eglogues présentent simplement les mœurs de la vie Pastora-

le. Le ſtyle des Georgiques doit être un ſtyle d'inſtruction, & celui des Eglogues un ſtyle de converſation champêtre. Mais j'entre inſenſiblement dans le plan que je me ſuis tracé. Je parlerai d'abord des regles du Poëme que j'appelle Georgique, (quoiqu'en notre langue ce mot ne ſoit pas uſité au ſingulier.) Je comparerai enſuite Virgile avec Heſiode. Enfin je donnerai une idée des quatre livres de Virgile, & je marquerai ſuccinctement les Caracteres particuliers de chacun.

§. 1. *Regles du Poëme Georgique.*

Il eſt trois eſpéces de Poëme Didactique &c. Tantôt ce ſont des préceptes de morale, tels que les fragments qui nous reſtent de Theognis & quelques-uns ſous le nom de Pythagore. Tantôt, des ſpéculations d'Aſtronomie, comme les Ouvrages d'Aratus & de Manilius; ou bien de Phyſique & de

Métaphyſique comme les livres de Lucrece. Tantôt enfin des inſtructions d'art & de pratique, comme les Poëmes d'Heſiode & de Virgile. De ces trois genres, le moins noble apparemment eſt celui des Georgiques ; mais ce qu'il perd du côté de l'excellence de l'objet, il le rachete avec avantage par ſes agréments.

Les préceptes de Morale entraînent un détail ſi ſec & ſi inſipide, que rarement ils prêtent à ces Images, à ces deſcriptions, qui ſont l'ame de la Poëſie. Nous avons de plus en nous-mêmes un fond de corruption, qui nous révolte contre tout ce qui porte l'empreinte de la Loi. Nous n'aimons pas à rougir de nous-mêmes ; nous ne voulons pas même être inſtruits : nous craindrions que l'inſtruction, en diſſipant notre ignorance, ne nous enlevât le plus ferme rempart, que ſe ménage notre amour-propre pour tenir contre le devoir.

L'Aſtronomie, la Phyſique & la Métaphyſique fourniroient beaucoup à la Poëſie par la multitude des objets que préſentent ces ſciences, mais ſouvent elles ennuyent, elles fatiguent par les difficultés qui les accompagnent. L'eſprit ſe perd dans un labyrinthe d'idées, de définitions, d'obſervations. Cette multitude de notions abſtraites ou de recherches trop raiſonnées déſole & glace un Lecteur qui prétend que toute Poëſie doit l'amuſer.

Il n'en eſt pas ainſi du genre d'ouvrage qui nous occupe. Les Georgiques parlent au ſens & à l'imagination. Le Poëte met à contribution ce qu'il y a de plus beau dans la nature; rien n'eſt hors de ſa ſphere; les plus riantes idées s'offrent d'elles-mêmes; ce ſont des bois, des campagnes, des payſages, c'eſt une ſuite de Tableaux, c'eſt comme une galerie de Peinture, formée par une va-

rieté charmante de perſpectives toujours nouvelles. L'inſtruction ne vient que ſur les traces du plaiſir. L'aridité des préceptes ſe cache ſous les fleurs brillantes d'une agréable deſcription.

Les Georgiques ſont donc un Traité d'agriculture mis dans un jour lumineux, & embelli de toutes les graces de la Poëſie ; mais parce que la Science de l'agriculture eſt d'une grande étenduë, l'Art du Poëte conſiſte d'abord dans le choix judicieux qu'il fait des préceptes : Art ſuprême & délicat que Virgile poſſedoit dans un degré ſi éminent ! Sa plume diſtingue toujours ce qu'il y a de plus utile & de meilleur dans les loix du labourage & du plantage. On a donné * un Recueil de tous les endroits qu'il trace d'après les Grecs & les Latins qui l'avoient

* *Virgilius Collat. Scriptorum Græcorum illuſtratus, operâ Fulvii Urſini.*

précédé. Cette comparaiſon fait ſentir, mieux que toute autre choſe, la ſagacité & la raiſon ſupérieure de ce grand Poete. S'il y a quelque choſe de bien imaginé dans Caton, dans Varron, dans Theophraſte, dans Heſiode, dans Lucrece, &c. Virgile le ſaiſit & ſe le rend propre. Il ſemble que tous les Poëtes plus anciens n'ayent raſſemblé des richeſſes, des diamants, que pour lui : mais avec quelle ſcience ne les met-il pas en œuvre!

Car ſi le goût doit préſider au choix des préceptes, il eſt bien plus néceſſaire, qu'il en ordonne l'arrangement & la méthode ; afin qu'ils ſe ſuivent les uns les autres ſans embarras, & ſans contrainte; & qu'ils ſe préſentent ſous le jour le plus avantageux. Mais ce tiſſu de préceptes doit être imperceptible : ſemblable en quelque ſorte à ces beaux ouvrages où l'aiguille ménage avec tant d'intelligence la

dégradation des teintes & des couleurs, que l'œil, extrêmement flatté, admire la multitude & la varieté des nuances, ſans pouvoir ſaiſir le point indiviſible, où le dépériſſement total d'une couleur en produit une nouvelle.

Il ne ſuffit pas de mettre de l'ordre & de la netteté dans la diſtribution des préceptes; il faut qu'ils parviennent juſqu'à nous ſous l'air le plus capable de nous plaire & de nous amuſer.

Il eſt diverſes manieres de faire paſſer la même vérité dans l'ame des Lecteurs, & le choix de la maniere que l'imagination juge la plus agréable, eſt ce qui diſtingue principalement la Poëſie de la Proſe. C'eſt par là qu'un Lecteur s'attache plus volontiers à Virgile qu'à Varron. Tandis que le Proſateur nous dit ſimplement ce qu'il faut faire, le Poëte renferme ſes préceptes dans une deſcription, & repréſente le Labou-

reur mettant en exercice ce que le précepte ne feroit que nous indiquer. Tandis que l'un s'enfonce dans un détail plein de minuties, pour ne nous laiſſer rien ignorer, l'autre n'enviſage les objets que du côté le plus ſaillant. Il fait un choix de ce que la vérité a de plus amuſant, ou s'il détaille, ce ſont les effets plutôt que les principes & les cauſes. Ainſi l'eſprit s'inſtruit ſans paſſer par le dégoût d'une inſtruction ſéche, morne ; & inanimée. Je vais citer quelques exemples pour faire voir la maniere tout-à-fait riche & inſinuante de Virgile. Je m'arrête à cet endroit du ſecond Livre des Georgiques où il eſt parlé des Arbres, qui, par une eſpéce d'analogie, peuvent être entés les uns ſur les autres.

Et ſæpe alterius ramos impune videmus
Vertere in alterius, mutatamque inſita
mala

Ferre pirum, & prunis lapidosa rubescere corna.

. . . .

Et steriles platani malos gessere valentes,
Castaneæ fagos, ornusque incanuit albo
Flore piri, glandemque sues fregere sub ulmis.

. . . .

. . . .

. . . . Nec longum tempus, & ingens
Exiit ad Cœlum ramis felicibus arbos,
Miraturque novas frondes, & non sua poma.

On voit que le Poëte peint tous les effets de cette union entre les Arbres de différente espéce, & parce qu'il avoit une connoissance profonde de l'esprit humain, il sçavoit que cette multitude d'images employée à représenter les circonstances d'un même Phénoméne devoit faire beaucoup de plaisir,& donner

donner une grande idée de l'inoculation des fruits.

Cette façon d'écrire, si connuë des bons Poetes, est comme le caractére distinctif de Virgile. Il aime à nous instruire indirectement, & sans nous montrer le précepte en son entier. Il en offre assez pour mettre l'esprit sur les voyes, & pour l'attirer par l'espérance de pénétrer ce qu'on semble vouloir lui cacher. Rien ne satisfait plus l'imagination que de recevoir ainsi un précepte comme par occasion, & de saisir une idée qui en produit une infinité d'autres. L'amour-propre y trouve son compte, on sçait bon gré à un Auteur qui paroît nous estimer assez, pour nous laisser quelque chose à deviner. On s'applaudit, & l'esprit toujours flatté de ses propres découvertes se livre avec plaisir à ce détail. Trompé par une douce illusion, il croit ne devoir qu'à lui-même ce qu'il doit après tout

à l'art ingénieux d'un Auteur complaisant.

Mais enfin de quelque maniere que les préceptes soient disposés, modifiés, présentés, comme ce sont toujours des préceptes, nous nous dégoutons aisément; l'ame s'affaisse à la longue, elle s'endort, pour ainsi dire, sous la main de celui qui prend la qualité de maître. Il faut donc la soulager par quelque repos, & c'est ce que le Poëte exécute en ne chargeant pas trop son sujet, en répandant quelques réfléxions dans son Ouvrage, en paroissant même s'écarter un peu, pour égayer les esprits par une digression amusante. Je dis qu'il doit s'écarter un peu & non s'égarer: car les épisodes ont aussi leurs régles; ils doivent être rares, ils doivent être amenés par le sujet même & en faire partie, ou du moins il faut qu'ils y ayent un rapport général; & je remarque à cette oc-

cafion que la plûpart des Poëtes modernes péchent en ce point. On ne paroît chercher maintenant que les beautés de détail ; une piéce n'eft fouvent qu'un compofé de morceaux rapportés. Ils ont de l'éclat, ils font beaux fi l'on veut, mais il n'en réfulte pas un tout qui feul a droit de charmer. Ainfi peut-être nous avons des Coloriftes, & nous manquons de Deffinateurs. Cependant la conduite & l'ordonnance d'un Ouvrage doivent précéder l'enluminure ; c'eft dans le deffein que paroît le génie, l'ornement ne demande que de l'efprit. Les gens des lettres ne fçauroient s'accoutumer de trop bonne-heure à penfer en grand, pour ainfi dire, à donner aux Ouvrages qu'ils imaginent les beautés de l'enfemble & le mérite de l'afforti-ment. Sans cela toutes leurs productions ne feroient que des effais informes, & des fruits cueillis avant leur maturité.

Je reviens aux Georgiques. Dans ce genre de Poësie, on ne doit jamais perdre de vûë la campagne ; on peut seulement quelquefois ne l'envisager que dans le lointain, à peu près comme dans ces jolis Tableaux de Teniers où l'on apperçoit toujours dans l'enfoncement, les prairies, les hameaux & les fêtes champêtres des Bergers. Telles sont les digressions de Virgile, soit que rappellant la mémoire des siécles les plus reculés, il remonte à l'origine de l'agriculture ; soit qu'il célébre la fertilité de l'Italie ; soit qu'il chante la joye pure & tendre de la vie des Laboureurs, tout est lié, tout est suivi : rien de forcé ni d'étranger au plan général du Poëme, c'est le sujet même qui fait naître les Episodes. Je ne connois dans les quatre livres des Georgiques qu'une digression, qui semble d'abord contredire cette Regle. C'est lorsque Virgile raconte la bataille

d'Actium & la victoire d'Auguste ; mais avec quel Art le Poëte ramene-t'il à son sujet un trait d'Histoire, qui en paroît si éloigné ! Dans ce qui ne regarde que les combats, il intéresse adroitement le Laboureur par ces vers inimitables.

Scilicet & tempus veniet cum finibus illis
Agricola incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

En déplorant le malheur des tems, il se souvient toujours que l'agriculture doit y entrer pour quelque chose.

Non ullus aratro
Dignus honos, squallent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.

Considérons présentement quel

eſt le ſtyle propre des Georgiques. C'eſt ici véritablement que le Poëte doit deployer tous ſes talents. Il faut que ſes expreſſions ſoient nobles, éclatantes, pleines d'une vive chaleur; qu'il donne à ſes recits, par le feu de ſon ſtyle, toute la rapidité de l'action; que chaque vers faſſe une image, & que le Lecteur enlevé à lui-même doute en quelque ſorte ſi la Scene ne ſe paſſe pas ſous ſes yeux. La premiere attention du Poëte doit être ſur-tout que la baſſeſſe de ſon ſujet ne dégrade point ſon ſtyle, & qu'elle ne ſe montre point au travers d'une expreſſion, que trop de fidélité rendroit tranſparente. Le grand art eſt de ſoutenir les vers par le choix des mots & par une cadence toujours harmonieuſe.

Un Poëme ſérieux n'admet aucune de ces penſées, que la converſation a rendu trop communes, elles lui ôteroient l'air de nobleſſe

& le ton de dignité qui lui conviennent. A plus forte raiſon exclut-il les expreſſions foibles & rampantes. Virgile, pour s'écarter du ſtyle trop ordinaire, au lieu du mot *tempore*, ſe ſervira de *ſydere* dans ſon premier vers :

Quid faciat lætas ſegetes, quo ſydere terram
Vertere, &c.

Par tout ſon ouvrage étincelle de figures brillantes. Pour donner à ſes vers plus de Majeſté, il nourrit ſon ſtyle de Metaphores, d'Ellenîſmes, de circonlocutions; & cette Poëſie de ſtyle eſt le talent de Virgile. Nul homme n'entendit auſſi bien que lui l'art de la belle & grande verſification. Si dans ſes autres Ouvrages, il l'emporte ſur tous les autres Poëtes, on peut dire, qu'il s'eſt ſurpaſſé lui-même dans les Georgiques, ſon expreſſion vive embellit les objets. Dans ſes vers les campagnes ſont plus belles, qu'elles ne nous paroiſſent

en elles-mêmes, la réalité est, pour ainsi dire, au-dessous des Portraits ; le pinceau, par un prestige séducteur, donne de nouveaux charmes à la nature ; l'ame attendrie & passionnée éprouve une espéce de transport en lisant la description d'un objet, qu'elle verroit en lui-même d'un œil assez indifférent. Jusqu'ici je crois avoir tracé les principales Regles du Poëme Georgique. J'examine présentement les succès, qui ont couronné les travaux d'Hesiode & de Virgile. C'est le II. Article de cette dissertation.

§. 2. *Comparaison d'Hesiode & de Virgile.*

A juger du caractere de l'Auteur par le génie de ses Ouvrages, Hesiode tenoit plus du Laboureur que du Poëte. Sobre, grave, & frugal, il passa toute sa vie à la campagne, & ses connoissances le rendirent sans doute l'oracle du

Canton. Ses écrits (je parle principalement du II. Livre de l'Ouvrage, qui a pour titre Ἔργα) ne respirent que l'œconomie. Par-tout il s'attache à instruire. Il ne se permet aucune digression ; il ne s'écarte jamais de la campagne. Son plan est trop simple & trop uni. Il décrit méthodiquement les usages & les propriétés de chaque mois ; ce n'est plus qu'un Almanach mis en vers. Il nous conduit, comme par la main, au travers d'une vicissitude réguliere de saisons. On devine aisément ce qui doit suivre. On prévoit à point nommé s'il va parler de neige ou de pluye, de brouillards ou de beaux temps. Ses descriptions, il est vrai, sont l'image de la nature, mais de la nature sans art, sans ornement &, s'il est permis de parler ainsi, dans son déshabillé. S'il parle du mois de Janvier, il dit » les bêtes fau» ves transies de froid, traversent » les forêts, en baissant la tête &

» tenant la queuë entre les jam-
» bes. Les Bœufs ne ſont pas pré-
» ſervés du froid par leur cuir
» épais, & les Chevres le reſſen-
» tent auſſi malgré leur peau he-
» riſſée de longs poils; mais il
» n'en eſt pas de même des Mou-
» tons : leur toiſon les met à l'abri
» des rigueurs de l'Hyver. Les
» vieillards ſouffrent beaucoup de
» cette cruelle ſaiſon, tandis que les
» jeunes filles à côté de leur mere
» bravent le froid dans l'intérieur
» de la maiſon. » Ainſi le bon Heſiode ſe livre-t'il tout entier au plaiſir de babiller, au lieu de prendre ces idées nobles qui animent les deſcriptions.

Il ne montre pas plus d'art ni de jugement dans le détail de ſes préceptes, qu'il entaſſe confuſément. La Poëſie en eſt étouffée; il deſcend à des circonſtances ſi pueriles que le vers en paroît affoibli & énervé. Ajoutons cependant, pour ſa gloire, que ſon ouvrage a donné naiſſance aux Geor-

giques de Virgile ; ſans l'un nous n'aurions pas eu l'autre, & d'ailleurs l'antiquité d'Heſiode eſt un titre d'excuſe pour ſes défauts.

La langue Grecque qui donne tant d'avantages à la Poëſie d'Homere & à celle de Theocrite, comme je le remarquois au commencement de cette Diſſertation, ne rend pas le même ſervice à la verſification d'Heſiode ; cela vient du genre Didactique dans lequel il ſe renferme. Les préceptes marchent, pour ainſi dire, d'un pas égal ; les divers dialectes enrichiſſent peu cette matiere toute concentrée dans les choſes, à moins qu'on n'y répande des ornements c'eſt-à-dire, des portraits & des digreſſions. Or c'eſt ce talent d'enrichir & d'orner qui manque à Heſiode. Son langage, quoique de la meilleure antiquité, n'exprime que des leçons ſeches & uniformes ; en quoi le Latin du ſiecle d'Auguſte ne peut être regardé

comme inférieur au Grec. Ainſi les deux langues ſe trouvent en quelque ſorte à l'uniſſon dans la partie principale du Poëme Georgique ; ainſi dans cette partie, Virgile doit ſe trouver au moins de niveau avec Heſiode ; mais quelle ſupériorité n'a-t'il pas dans tout le reſte ! Je pourrois faire voir comment le goût & la décence reglent tous ſes pas, comment l'énergie & la propriété de ſes expreſſions, le nombre & la magnificence de ſes vers, la varieté heureuſe de ſes Epiſodes, la beauté fine & délicate de ſes réfléxions font diſparoître toute la ſéchereſſe de ſon ſujet. L'idée que je donnerai bientôt de ſes quatre livres pourra ſuppléer à ce que je ſupprime ici ; mais en finiſſant le parallele de nos deux anciens Poëtes Georgiques, je ne puis me refuſer à cette penſée. Heſiode a toute la ſimplicité & la franchiſe d'un Gentil-homme de campagne ; dans

Virgile on découvre je ne ſçais quelle Majeſté champêtre, dont l'éclat nous retrace au naturel ces Dictateurs Romains, qui, du Sénat ou d'un champ de bataille, retournoient dans les campagnes de Cerés, & d'une main chargée de lauriers conduiſoient eux-mêmes la charuë, qu'ils n'avoient quittée que pour voler au ſecours de la Patrie.

§. III.

Idée des Georgiques de Virgile.

Juſqu'ici nous n'avons vû que l'eſquiſſe du tableau crayonné imparfaitement, voulons-nous en voir le deſſein étendu & développé, les figures dégroſſies, corrigées & réduites à leurs juſtes proportions, le coloris appliqué aux figures, l'ame & la régularité donnée à tous les traits; le tableau en un mot fait & ache-

vé : nous devons l'attendre d'un plus grand Maître, de Virgile lui-même.

Dès l'ouverture de la Scène, on voit quel est le projet de l'ouvrage. Le Poëte dans l'invocation intéresse en sa faveur toutes les Divinités qui président aux campagnes. Par une apothéose anticipée, il place Auguste au rang des Dieux. Pour justifier ces éloges outrés, qu'on se souvienne que César & Auguste en détruisant la République avoient introduit de nouvelles mœurs dans Rome. L'ambition & le desir de plaire à un Maître avoient fait oublier aux Romains le langage de la vérité, & l'adulation étoit presque dans eux une vertu, parce qu'elle étoit devenuë un vice nécessaire.

Après ce préambule, Virgile décrit l'âge d'or & ses précieux avantages. Le coloris est si naturel que les miracles de la Fable

ont un air de vérité. Ovide a traité le même morceau dans le premier Livre de ſes Métamorphoſes. Mais c'eſt ici que l'on découvre combien le génie eſt au-deſſus de l'eſprit. Ovide eſt un bel Eſprit qui peint vivement les objets, mais qui cherche trop à briller. On y reconnoît l'Auteur qui ceſſe d'être riche, parce qu'il eſt trop fécond. L'art fait diſparoître la nature. Ovide ne ſçait point ſe modérer ; il ſemble avoir ignoré que le beau même a ſes bornes, qu'il faut reſpecter.

Virgile par une ſobrieté judicieuſe ne dit que ce qu'il faut dire, & il le dit toujours de la façon dont il faut le dire. Il ne met pas à la ſuite d'un objet frappant, comme pour l'embellir, des circonſtances qui n'étant que jolies, affoibliſſent la premiere impreſſion. Dans Ovide, l'âge d'or paroît une miniature : chez Virgile c'eſt un tableau dans le goût de

Raphaël. Le premier fait le Roman de l'âge d'or, le second en fait l'hiſtoire.

Virgile annoblit tout : ſoit qu'il briſe les mottes, ſoit qu'il répande du fumier pour engraiſſer les terres, il a toujours un air de nobleſſe & de dignité qui accompagne tout ce qu'il fait. Il a emprunté d'Aratus les pronoſtics du beau tems ; avec quelle ſageſſe & quel goût a-t-il choiſi ceux qui ſont le plus dans le génie des Laboureurs ! il enchérit infiniment ſur ſon modéle par la force de l'expreſſion, par la vivacité des images, & par la reſſemblance des Portraits.

Les annonces des changemens de tems le conduiſoient naturellement à parler des préſages affreux qui ſemblerent prédire la mort ſanglante du plus grand des Romains. Ce tableau bien différent des autres n'a que des couleurs triſtes & ſombres ; chaque circon-

ſtance redouble l'effroi ; le ſoleil pâlit, le marbre devient ſenſible, le Sacrificateur interdit conſulte en vain le flanc des animaux ; ſon art l'abandonne ; les victimes ſont ſans entrailles ; tout fait frémir d'horreur, on verſe malgré ſoi des larmes ſur le corps de Céſar.

Le ſecond Livre des Georgiques a quelque choſe de plus ingénieux que les autres. Ses métaphores ont plus de hardieſſe. Virgile donne aux arbres les paſſions qui troublent & qui agitent le cœur des humains, telle que l'ignorance, l'oubli, l'étonnement & le deſir. Cette même figure domine dans tout le 4[e] livre, & elle y paroit plus naturellement placée. L'imagination eſt moins étonnée de la diſtance qui ſe trouve entre l'homme & l'abeille, que de l'intervalle qui ſépare l'homme d'une plante inanimée.

Nous avons déja parlé de l'inoculation des arbres, nous avons

remarqué ces ſortes de prodiges que Virgile a ornés de toutes les graces de la Poëſie. Tous les climats ne ſont pas également bons pour tous les arbres, auſſi notre Poëte détaille-t-il avec une ſcience profonde de la Géographie, de la Topographie même, quels ſont les pays où certains arbres naiſſent & croiſſent avec facilité, parce qu'ils s'y trouvent comme dans leur élément. Il inſtruit du tems où il faut les émonder ; de l'attention qu'on doit apporter pour empêcher que les branches paraſites n'abſorbent la ſeve, qui doit être réſervée pour les Rameaux utiles. Il examine quelle eſt la meilleure expoſition pour la vigne. Il parle des ſoins qu'il faut ſe donner pour ſe procurer une vendange heureuſe. Quand on lit la deſcription qu'il fait des plaiſirs & des charmes de la vie champêtre, on ſoupire après elle, à peine permet-on au Poëte de pré-

férer à cette vie un repos tranquille & Philosophique.

Le troisiéme Livre paroît être celui qui a le plus coûté de travail à l'Auteur. Avec quelle ame, quelle chaleur de pensées & d'expressions, il décrit une course de chevaux, ou un combat de Chars ! Rien n'égale la vivacité de son pinceau, quand il peint les fureurs d'une passion indomptable telle que l'amour. Sous son crayon, les monts de la Trace paroissent si froids & si glacés que l'on ne peut en soutenir la vûë sans frisonner. Il n'est pas possible d'ajouter à la force avec laquelle il représente les ravages affreux, que la peste fait parmi les Animaux : l'expression ne va pas au-delà. Virgile traitoit ce morceau d'après Lucrece, qui regnoit alors sur le Parnasse Latin. C'étoit pour les Romains le Prince de la grande Poësie. Virgile lui fit l'honneur de se mesurer avec lui. Sans doute qu'il entra un

peu d'émulation dans ce projet. Mais quoiqu'il en ſoit, le ſuccés répondit aux efforts de Virgile. Ce Poëte étoit en poſſeſſion de ſurpaſſer tous ceux qu'il imitoit, ou d'après leſquels il travailloit. Lucrece fut déthrôné. On trouvera dans Scaliger un parallélle ſuivi & détaillé de ces deux morceaux de Poëſie.

Mais c'eſt au quatriéme Livre des Georgiques, que Virgile paroît comme dans ſon centre. Il ſe plait au milieu des Abeilles, il s'attache avec complaiſance à expoſer la forme & pour ainſi dire, le ſyſtême du Gouvernement de cette République. Les actions de cet inſecte, il les réleve par des Métaphores hardies, priſes des ſituations les plus intéreſſantes de l'humanité. S'il décrit les rencontres de deux eſſains, ſes vers ont autant d'éclat, autant de fougue, autant de rapidité & de précipitation que lorſqu'il raconte les com-

bats d'Enée & de Turnus. Dans l'Eneide, s'il compare les travaux des Troyens à l'activité des fourmis & des Abeilles; dans le quatriéme Livre des Georgiques, il compare les soins & les travaux des Abeilles aux fatigues des Ciclopes. Enfin le quatriéme Livre des Georgiques étoit un beau Prélude & d'un présage heureux pour le succès de l'Eneide. L'héroïsme burlesque & comique, qu'il donnoit à ces petits Animaux, montroit ce que pourroit l'Auteur, quand il traiteroit un sujet veritablement grand. On ne peut trop admirer l'Episode d'Aristée. C'est par là que devoit finir l'Ouvrage le plus parfait qui nous reste de l'Antiquité.

Après cette exposition rapide des beautés, qni caractérisent les Georgiques, on s'attend peut-être que je parle des défauts qui déparent un si bel Ouvrage. Je n'ignore pas qu'il est des endroits

moins beaux , mais ils peuvent être moins beaux ſans être foibles : tout ne prête pas également. D'ailleurs il en eſt de la Poëſie comme de la Peinture ; c'eſt le mélange ſçavant du clair & de l'obſcur qui fait tout le mérite & tout le ſecret de ces deux Arts ; il faut quelque ombre pour faire ſaillir davantage les couleurs, & pour leur donner plus de vivacité. Un Tableau qui ne ſera qu'un compoſé de couleurs éclatantes n'emportera jamais le ſuffrage des connoiſſeurs. Enfin je n'ai pas la ſotte préſomption de taxer de défauts ce qui dans les Georgiques me plairoit moins : j'aime mieux en accuſer la foibleſſe de mon goût, que d'aſſurer qu'il y a des fautes dans un Ouvrage qui a coûté ſept ans de travail à Virgile, & auquel il a mis la derniere main.

Je dirai même en finiſſant cet eſſai que les Georgiques ſont le morceau le plus travaillé & le plus

achevé que nous ayons de l'antiquité. L'Eneide eſt dans un genre plus noble, & plus frappant, les Georgiques ſont plus parfaites dans le leur. Les beautés de l'Eneide ſont plus majeſtueuſes & plus variées, celles des Georgiques ſont plus vives, plus délicates & plus finies. Elles ont toute la perfection qu'on doit s'attendre à trouver dans un Poëme composé par le plus grand Poëte qui fut jamais, & cela lorſqu'il étoit à la fleur de ſon âge, que ſon imagination étoit dans toute ſa force & tout ſon éclat, que ſon jugement étoit ſûr & exquis, ſon goût pur & ſain, en un mot que toutes les facultés de ſon ame étoient dans leur point de maturité.

ARTICLE CXXXV.

LETTRE SUR L'EXPOSITION des Ouvrages de Peinture, Sculpture de l'année 1747. pages 180. in-12.

APrès avoir lû cet Ouvrage, nous ſentons combien il eſt difficile d'en donner l'extrait. Il eſt, à peu près, dans le genre Litteraire, ce qu'eſt la Moſaïque dans la Peinture & l'Architecture, un compoſé de piéces de rapport, d'où réſulte un tout qu'il n'eſt pas aiſé de définir. Diſons cependant que l'Auteur s'eſt propoſé trois choſes. 1°. Une critique, ou quelque choſe d'approchant, ſur la brochure contenant des *refléxions ſur la Peinture*, &c. (Ouvrage dont nous avons parlé dans ces Mémoires) 2°. des obſervations ſur les Tableaux expoſés cette année au Louvre. 3°. des raiſonnements

ments généraux ſur la Peinture, ſur les Arts, ſur toutes ſortes de ſujets, que l'Auteur anonime a été bien aiſe de placer dans ſon livre, puiſqu'il étoit en train d'écrire & d'imprimer.

La critique *des réfléxions ſur la Peinture, &c.* occupe donc les premieres pages de cette lettre. On reproche à l'Auteur auſſi anonime de ſe contredire lui-même, en déplorant d'une part le declin de la Peinture en France, & en donnant de l'autre *des éloges détaillés* aux différents Peintres de l'Académie. Car *comment concilier ces déclamations & ces éloges?* Le voici, ce ſemble : l'Auteur des *réfléxions* ſe plaint que les glaces, les vernis, les tapiſſeries de damas, les ſculptures, dorures, &c. ont pris dans les appartements, la place des Tableaux d'Hiſtoire; que les Grands Peintres privés par là de leurs eſpérances, en ſont d'autant moins portés à travailler

ſur des ſujets importants, à ſe perfectionner dans leur art; que ces Maîtres, nés d'ailleurs avec du génie, ſont la plûpart peu ſtudieux, qu'ils liſent peu, & qu'ainſi ils ne parviennent Point à la gloire des Raphaël, des Pouſſin, des Rubens, des Le Brun, des Le Sueur, &c.

Enſuite le même Ecrivain, faiſant l'examen des Tableaux de l'année derniere, ne laiſſe pas de donner quelques éloges à nos meilleurs Peintres qu'il ſuit dans tous les genres. Il mêle cela d'obſervations ſur les fautes qui leur échapent; il fait profeſſion de rapporter les ſentiments du Public; il tâche de dire la vérité ſans bleſſer perſonne : or cet examen, quoiqu'il contienne véritablement des éloges, peut s'accorder parfaitement avec les plaintes dont on parloit plus haut. L'Obſervateur trouve de la décadence dans notre école de Peinture, en la

comparant avec celle du ſiécle de Louis XIV. Mais après cela conſidérant les Peintres d'aujourd'hui tels qu'ils ſont, il rend juſtice à leurs talents. On peut être déchû de la grande maniere de Raphaël de Pouſſin, de Le Brun, &c. & conſerver encore du mérite dans ſon art. C'eſt ainſi qu'un Militaire, ſans être Turenne, Saxe, Lowendalh, peut neanmoins être un bon Officier; & qu'un Poete inférieur à Virgile, peut encore tenir un rang ſur le Parnaſſe.

Notre Auteur reproche enſuite à celui des *réfléxions* de s'être fort éloigné du ſentiment public *dans la maniere de répartir & la louange & la critique* ſur les Tableaux de l'an paſſé. Et au ſujet de ce *Public*, dont tout Cenſeur ſe porte pour être l'Interprete, on trouve ici des obſervations judicieuſes. On donne ſouvent le nom de *Public* à une petite ſocieté de gens qu'on connoît; on réduit même

quelquefois ce *Public* à ſoi-même, & l'on érige ſon propre jugement en oracle décidé, reconnu, non conteſté. Ceci ſans doute eſt très-pernicieux, ſans compter les autres reproches que mériteroit une telle conduite; mais notre Auteur eſt-il bien sûr d'éviter lui-même cet écueil? Il fait au nom du Public la cenſure du livre des *réfléxions ;* a-t-il raſſemblé exactement les ſuffrages? Nous n'oſons prononcer, de peur qu'on ne nous entreprenne à notre tour, & que cet axiome ne ſe vérifie contre nous tous:

Quam temerè in noſmet legem ſancimus iniquam!

Mais enfin l'Auteur des *réfléxions* dit à peu près le bon & le mauvais des Tableaux de l'an paſſé. Il dit tout cela *ſans vouloir déſobliger perſonne.* Quelques connoiſſeurs (& l'on juge bien que nous ne les avons pas vû tous) ont

trouvé qu'après tout il touchoit souvent au but, que doit-on souhaiter de plus dans une matiere où le sentiment ne peut pas être toujours uniforme, où le jugement ne consiste pas dans un point indivisible ?

On prétend néanmoins ici que cet Ecrivain *n'a contenté ni le Public ni les Particuliers.* Voici encore le cas d'aller aux voix, & qui voudra en prendre la peine ? Nous sçavons qu'en bien des endroits les *réfléxions* ont fait beaucoup de plaisir; qu'en y relevant quelques défauts, on est convenu que l'Auteur écrivoit avec force, avec connoissance de cause; & qu'il mêloit dans sa maniere un ton Philosophique qui attache & qui touche. Il a de longues phrases, des digressions, des morceaux qui approchent de la Satyre : il se trompe peut-être quelquefois. Mais qu'importe ? A travers ces nuages, on pénétre le

bon Citoyen, l'honnête homme, l'esprit sans respect humain, & l'Ecrivain qui sçait dire des choses.

Notre Auteur donne ensuite une très-bonne regle pour parler avec quelque liberté des ouvrages d'autrui : c'est de garder l'Anonime. L'Auteur des *réfléxions* a parfaitement observé cette leçon, & en raisonnant sur lui, peut-être plus que personne n'a fait jusqu'ici, nous déclarons qu'il nous est totalement inconnu. L'Anonime dont nous abrégeons aujourd'hui l'ouvrage passe pour n'être pas si bien caché, mais ce n'est peut-être pas sa faute ; il y a des Delateurs dans l'Empire Litteraire, & quand on les taxe d'indiscrétion ou de malignité, ils disent de sang froid que l'Auteur aussi est tombé dans l'inconvenient que dit Virgile.

Et fugit ad salices & se cupit ante videri.

Après une route, qui ressemble aux

zig-zag qu'on faiſoit devant Berg-op-zoom, on entre dans la principale partie de cette Lettre. C'eſt l'examen des Tableaux, qui ont paru cette année au Louvre. Comme l'Auteur a écrit durant l'expoſition, il ſuppoſe que les ſuffrages n'étoient point encore recueillis: ainſi il n'énonce ſes penſées que comme le ſentiment d'un Particulier. *Je vais*, dit-il, *rapporter la cauſe de chacun, & non pas juger.*

On commence par la Gallerie d'Apollon. L'Alexandre de M. Reſtout eſt le premier Tableau dont on parle, & le Moïſe ſauvé de M. Le Clerc eſt le dernier : ce qui comprend neuf ſujets d'Hiſtoire. On n'y a point admis *l'Aurore ſortant des bras de Tithon*, parce que ce Tableau a été ſubſtitué, durant l'expoſition, à celui d'Armide & de Renaut qui étoit de M. Pierre. La diſcuſſion que fait notre Auteur de ces grands ouvrages eſt curieuſe, modérée, ſçavante même

à bien des égards. Il n'a pas, ce ſemble, aſſez inſiſté ſur le mérite inégal des ſujets. Par exemple, il y a plus d'invention dans le Silene & dans le Diogene que dans le Scevola, & dans le Moyſe ſauvé ; qui ſont trop rebattus. La comparaiſon qu'il fait de l'Alexandre de M. Le Sueur avec celui de M. Reſtout eſt plus ingénieuſe que vraie dans le jugement. M. Le Sueur a repréſenté Alexandre buvant la potion qui lui avoit été préparée par ſon Médecin Philippe ; & dans le moment de cette action, on voit le Prince qui donne au même Philippe la lettre que Parmenion avoit écrite contre lui. M. Reſtout a fait voir Alexandre tenant la coupe après avoir bû la médecine, & Philippe liſant la lettre à côté du lit. Sur quoi notre Auteur dit, que dans ce ſecond ſujet *la confiance du Roi eſt mieux décidée.* Oui, dira-t on, dans le ſens que l'action eſt déja faite, comme une

victoire seroit aussi mieux décidée, quand il n'y auroit plus d'Ennemis sur le champ de Bataille, que quand on enfonce des Bataillons le sabre à la main. Mais ce n'est pas dequoi il s'agit dans un sujet qui doit attirer & fixer les yeux du Spectateur. Il faut peindre le moment même qui fait la décision, & l'on ne peut pas douter que M. Le Sueur ne l'ait saisi. Alexandre, chez ce grand Peintre, boit & donne la lettre à Philippe, n'est-ce donc pas là l'instant précis qui manifeste la confiance de ce Monarque, comme dans la réprésentation d'une bataille, le désordre des Ennemis, la confusion de leurs Bataillons, feroient connoître les avantages du Vainqueur ?

Tout ce que dit notre Anonime du beau Tableau de Silene peint par M. Van-loo est bien pensé : tous les Spectateurs ont applaudi à ce chef-d'œuvre. On fait ressouvenir ici le Public que le Roi

de Prusse a voulu s'attacher cet artiste, qui méritoit à la vérité la faveur de ce grand Prince, mais dont le départ auroit affligé toute la France. On rapporte en même temps deux lettres, l'une de M. de Maupertuis invitant aussi, de la part de S. M. Prussienne, M. l'Abbé Le Blanc à venir s'établir à Berlin; & l'autre de l'Abbé même, refusant ces offres, en stile d'homme d'esprit & de Philosophe. Ceci retombe peut-être dans la pensée d'Horace:

Purpureus latè qui splendeat unus & alter
Assuitur pannus.

Mais en parlant de Tableaux, on a crû apparemment devoir ménager cette espéce de jour, qui au fond ne gâte rien, puisque les deux lettres sont courtes.

L'Anonime a rendu justice au Diogene de M. Jeaurat. Ce Philosophe voyant un jeune garçon boire dans sa main, brise sa tasse

de bois, par un dépit Philoſophique, & comme en ſe diſant à ſoi-même que ce meuble lui étoit inutile, puiſque le creux de la main pouvoit lui rendre ce ſervice. C'eſt l'action que repréſente le Tableau, où tout eſt dans les bonnes regles. C'eſt un de ceux qui ont fait le plus de plaiſir dans l'expoſition de cette année. Nous ne parcourerons point les autres Tableaux dont la lettre parle néanmoins d'une maniere fort détaillée & aſſez inſtructive. Elle paſſe à ceux du Sallon, & cet examen occupe plus de 25. pages. » Les véritables » Connoiſſeurs, dit l'Auteur, m'ont » paru preſque tous incertains à » qui donner le prix, & la plûpart » des autres très-fâchés de l'incer- » titude de ceux qu'ils regardent » comme faits pour prononcer. » Il ſeroit pour ceux-ci un moyen » de ſçavoir à quoi s'en tenir, » ce ſeroit de s'adreſſer aux Pein- » tres eux-mêmes; car après tout

» dans leur Art, ce sont ceux qui
» se connoissent le mieux. Voici
» la méthode dont on pourroit se
» servir pour tirer leur secret. On
» n'a qu'à demander à chaque
» Peintre, quel est, après son Ta-
» bleau, celui dont il fait le plus
» de cas; probablement par cette
» voye on connoîtra quel est le
» meilleur. C'est la ruse dont se
» servirent les Jesuites de Rome,
» lorsqu'ils voulurent bâtir la ma-
» gnifique Eglise, qu'ils y ont
» aujourd'hui. Ils demanderent des
» desseins aux plus habiles Archi-
» tectes du temps; & quand il fut
» question de décider auquel don-
» ner la préférence, ces Peres
» sentant bien qu'ils se connois-
» soient moins en Architecture,
» que ceux qui font profession de
» cet art, employerent ce secret,
» pour sçavoir des Architectes
» eux-mêmes, lequel d'entr'eux
» avoit mieux rempli leur objet. »

Sur les Tableaux du Sallon, no-

tre Auteur ne laisse pas de produire des pensées qui plairont à tous les Intéressés, car elles sont *in genere laudativo.* Et en effet il y avoit là de très-belles choses en Portraits, en représentations d'Animaux, en Marines, en Paysages, en Bustes, en Estampes, &c. Il faut lire tout cet endroit qui, dans la Province, peut consoler les Connoisseurs qui n'ont pas vû.

Le reste de la lettre est cette partie extrêmement abondante, où l'Auteur s'est laissé entraîner par l'amour des Arts. Il place d'abord des réfléxions sur l'utilité des expositions de Tableaux ; matiere très-vraie, & si vraie même qu'elle n'a pas besoin de preuves. Notre Anonime est extrêmement diffus sur cet Article, mais comme il écrit assez bien, on ne laisse pas de suivre cette Théorie avec plaisir. Il passe au fond & à l'essence de la Peinture, en nous disant, que son objet est d'imiter le natu-

rel ; nous ne croyons pas encore que cet axiome ſoit contredit de perſonne ; il ébauche un petit parallele entre la Peinture & la Poëſie ; ſujet traité mille fois, en y faiſant même entrer la Muſique comme pour parfaire le *trio*.

Il s'étonne beaucoup, il ſe fâche même de ce que les femmes ſont ſi peu curieuſes de Peinture, de ce qu'elles préférent quelquefois la Géométrie & la Phyſique à cet art ſi amuſant, ſi capable d'égayer l'imagination ; il cite un morceau de l'Abbé de S. Real, qui aimoit particulierement les Tableaux où l'action conſiſte dans le repos, comme quand Scevola tient ſa main dans le braſier, en préſence de Porſenna ; ce morceau eſt un des plus curieux de toute la lettre. Il trace vers la fin un projet de Bibliothéque pour les amateurs de la Peinture. Il conſomme ſon ouvrage par l'éloge de nos Conquêtes dans les Pays-Bas. *C'eſt*,

dit-il, *à M. de Voltaire à les chanter, & à M. Parocel à les peindre.* Si l'on trouve que cet extrait eſt trop concis, trop ſec, trop peu orné, il faudra ſe ſouvenir de la Theſe de Pic de la Mirande qui traitoit, dit-on, *de omni re ſcibili.* S'il y avoit eu des Journaliſtes, de ce tems-là, ils n'auroient pû en rendre compte qu'en copiant les titres.

ARTICLE CXXXVI.

ASSEMBLE'E PUBLIQUE de l'Académie des beaux Arts de Lyon du 19. Avril 1747.

MOnſieur l'Abbé de Valernod, Directeur de l'Académie fit l'ouverture de cette Aſſemblée par un diſcours qui renfermoit les extraits de quelques-uns des Mémoires qui avoient été lûs dans les ſéances du précédent ſemeſtre.

Mémoire sur la Chronometrie harmonique.

M. Bollioud commence par des réfléxions générales sur le mouvement qui anime toute la nature ; ensuite il applique l'usage du mouvement spécialement à l'harmonie : il fait voir la nécessité de le regler dans la Musique. Il rappelle les différentes méthodes dont les anciens & les modernes se sont servis pour marquer la mesure ; il en découvre les inconveniens ; sur-tout pour ce qui regarde les signes dont on est convenu pour déterminer chaque mouvement. Il prétend que la multiplicité des signes rend la pratique de la mesure plus embarrassante sans la rendre plus sensible ; que ces signes sont trop arbitraires ; & il s'étonne de voir cette partie si essentielle à l'harmonie, négligée & abandonnée au goût & au caprice des Musiciens, tandis que la Phy-

ſique n'a rien épargné pour fixer les combinaiſons & les rapports des ſons. Il demande ſi l'Oreille n'eſt pas auſſi intéreſſée à la durée des ſons qu'à la régularité de leur aſſemblage, & ſi l'effet d'une harmonie ſatisfaiſante ne dépend pas également de la compoſition & d'une exacte exécution.

M. Bollioud propoſe donc un inſtrument propre à déterminer les différentes gradations des mouvements poſſibles dans la Muſique: il prend l'idée de cet inſtrument ſur celui qu'un Maître de Choregraphie de Paris avoit inventé pour la danſe, il en étend l'uſage à la Muſique en général. Cet inſtrument n'eſt autre choſe qu'un pendule dont on ſçait que les vibrations ſont toutes égales, & de plus ou de moins de durée à proportion de ſa longueur. Comme les mouvements les plus légers & les plus graves de la Muſique ſont renfermés entre 5. tierces & 24

ſecondes de tems, il donne une table qui indique la longueur que doit avoir le fil du pendule, afin qu'il faſſe ſes vibrations préciſément de la durée, que l'on ſouhaitera entre ces deux termes. Il expoſe enſuite les avantages de ce mechaniſme, la maniere de s'en ſervir, & il finit en invitant les Compoſiteurs, les Maîtres de Chapelle, & ceux qui enſeignent les éléments de la Muſique à faire uſage de ſon Chronometre comme d'un moyen ſûr & facile, pour acquérir la connoiſſance & la pratique des vrais mouvements, pour la fixer dans les tablatures, & pour la faire paſſer aux Pays les plus éloignés & aux ſiécles les plus reculés.

Il ſeroit à ſouhaiter pour les amateurs de la Muſique que d'habiles Maîtres vouluſſent, en leur faveur & pour la perfection de l'Art, faire uſage de cette nouvelle méthode, en déterminant par ſon moyen la

durée précise des mesures convenables à nos plus belles piéces de Musique : ce seroit un grand secours pour des Personnes qui n'étant jamais sorties de la Province n'ont pas eû occasion de se former le goût sur des exécutions parfaites ; mais les plus utiles inventions restent souvent sans être exécutées, parce qu'on craint de commencer.

Mémoire sur les Manufactures de Fayance établies dans la Ville de Rouen.

M. Bollioud, Supérieur de la maison de M^rs. les Chanoines Réguliers de S. Antoine à Rouen, Académicien associé, avoit envoyé ce Mémoire à l'Académie. L'Ouvrage est divisé en quatre parties : la premiere renferme ce qui concerne le choix des terres propres à faire de la fayance, telles que sont la terre blanche, la terre grasse & l'argille ; les proportions

de leurs mêlanges, la maniere de les préparer, de les purifier, & de les former dans le moule & à la main.

La seconde partie contient la composition de l'émail dont les Ouvriers font un mystere. Le sable de Nevers, l'Axouge, autrement nommé sel ou fiel de verre, la cendre des manufactures de Tabac avec les grosses côtes de cette plante, l'étain & le plomb calciné sont les matieres qui forment cet émail. La quantité des doses est fixée dans le Mémoire, on y voit aussi la façon de fondre ce mêlange, de le faire durcir à l'air & de le pulveriser, ensuite de le liquefier dans l'eau, & de l'appliquer sur la terre cuite.

Dans la troisiéme partie, M. Bollioud nous parle des couleurs, des desseins, des matieres qui composent cette teinture, & de tout ce qui a rapport à l'art de colorier la fayance.

Dans la quatriéme partie, il fait voir comment cette fayance acquiert ſon éclat & ſa ſolidité en cuiſant dans le fourneau dont il donne la deſcription ; il détaille avec ordre le nom, la figure, l'uſage des différens inſtruments dont on ſe ſert pour la cuire; les précautions qu'on doit prendre pour ménager les degrés de chaleur néceſſaires ; la diſpoſition des piéces de fayance qu'on met au feu ; enfin toutes les autres circonſtances que l'œil du Curieux ſuit avec attention, mais que les bornes d'un extrait ne ſçauroient contenir.

Des Mémoires de ce genre ſont parfaitement dans le goût d'une Académie des beaux Arts, dont un des principaux objets doit être de recueillir la méchanique & les ſecrets des Arts les plus utiles à la ſocieté.

Méthode pour tracer les Meridiennes.

M. Mathon a donné une méthode pour tracer les Meridiennes, plus aiſée que celle qui emploie des cercles concentriques, & qui eſt principalement utile dans les Equinoxes, où celle des cercles concentriques n'eſt point exacte, à cauſe des changements de déclinaiſon du Soleil.

Cette méthode conſiſte à obſerver la ligne que décrit ſur un plan horiſontal l'extrêmité de l'ombre d'un ſtyle perpendiculaire à ce plan, ou ce qui eſt le même & quelquefois d'un meilleur uſage, un point de lumiere qui paſſe dans un trou au bout du ſtyle : cette ligne eſt hyperbolique en ces contrées, à midi l'extrêmité de l'ombre arrive au ſommet de l'hyperbole dont l'axe eſt la Méridienne. Alors la courbure de cette ligne eſt aſſez peu ſenſible pour qu'on

puiſſe la regarder, ſans erreur, comme une ligne droite. Sa direction eſt préciſément d'Occident en Orient, de là ſuit qu'à midi l'ombre du ſtyle lui ſera perpendiculaire. Voici quelle en eſt la pratique.

Si l'on veut que le jambage d'une porte, ou le montant d'une fenêtre ſerve de ſtyle, l'opération ſe réduira 1°. à appliquer à ce jambage une carte ou une plaque de fer blanc percée d'un trou & à obſerver environ une demie heure avant ou après midi la direction de la ligne que parcourt ſur ce plan horiſontal le rayon qui paſſe par ce trou. 2°. Il faudra prolonger cette ligne à diſcrétion, & lui tirer une perpendiculaire du pied du jambage, & cette perpendiculaire ſera une ligne meridienne.

Comme ce n'eſt qu'à midi préciſément que l'ombre du ſtyle peut être perpendiculaire à la ligne que

décrit l'extrêmité de ſon ombre, il eſt aiſé de juger, par l'angle que font ces deux lignes, ſi le temps où l'on obſerve eſt avant ou après midi, & s'il en eſt plus ou moins éloigné. M. Mathon a joint des Tables dont l'uſage eſt d'indiquer juſqu'où pourroient aller les erreurs cauſées tant par la courbure de la ligne hyperbolique que par le changement du Soleil en déclinaiſon, & quelles précautions ſont néceſſaires pour les éviter, lorſqu'on veut opérer avec la derniere préciſion; précautions que peuvent négliger, dit l'Auteur, ceux qui ſe contentent de trouver le midi à demi-minute près. Depuis que les Pendules & les Montres ſont d'un uſage ſi commun, le Public a ſenti la néceſſité de bonnes lignes Méridiennes, pour avoir un point fixe de comparaiſon, afin de juger de leur régularité ou de leurs erreurs, en un mot pour les re-

gler, car les plus parfaites ont besoin de ce secours.

On ne peut guéres compter sur les lignes méridiennes des cadrans solaires, pour deux raisons principales, la premiere est que la plûpart sont orientés avec la Boussole dont la déclinaison est sujette à tant de variations, qu'il est bien rare, qu'elle donne parfaitement la véritable direction des murs; la seconde est que le style en est si court que l'extrémité de son ombre n'a pas un mouvement sensible, de sorte qu'il la faut considérer plusieurs minutes de suite pour s'assurer qu'elle a changé : ainsi quand le cadran seroit parfaitement bien fait & orienté, ce qui est rare, on ne peut guéres connoître qu'à quelques minutes près le vrai temps du midi, ce qui n'est pas d'une assez grande précision. On a tracé de grandes lignes méridiennes en plusieurs endroits, dont le sty-

le a la hauteur des plus grands bâtiments. Un vif point de lumiére qui passe à travers un trou pratiqué dans une grande plaque de cuivre, & fixée à une ouverture qui a sa direction au midi, vient donner sur le pavé sur lequel est tracée une ligne méridienne suivant les méthodes les plus exactes de l'Astronomie ; le mouvement de ce point de lumiere est fort sensible, & on peut saisir l'instant où il passe sur cette ligne.

Observations Météorologiques faites à l'Observatoire du grand College par le R. P. Beraud, pendant l'année 1746.

Le jour le plus froid de l'année 1746. a été le 15^e^. Février, la liqueur du Thermometre de M. de Reaumur étoit descenduë au moment du lever du Soleil à 9. degrés $\frac{3}{4}$ au-dessous du point de la congélation, le Barometre étoit alors à 27. pouces

8. lignes, le tems étoit nebuleux & il souffloit un vent de Nord.

Les jours les plus chauds ont été le 13^{e}. & le 16^{e}. de Juillet à trois heures du soir, la liqueur du Thermometre d'esprit de vin étoit à 31. degrés & demi au-dessus du point de la congellation, le 13^{e}. le Barometre étoit à 27. pouces 8. lignes $\frac{1}{2}$, le tems étoit couvert & il faisoit un vent de Sud. Et le 16^{e}. il étoit à 26. pouces 10. lignes $\frac{1}{3}$, par un tems beau & aussi par un vent de Sud.

Hauteurs du Barometre.

La plus grande hauteur du Barometre a été de 28. pouces, le 23^{e}. Septembre au matin avec un temps beau, & Sud : & le 31. Décembre par un tems couvert & un vent de Nord.

La plus petite hauteur a été de 26. pouces 9. lignes, le 7^{e}. Janvier & le 3^{e}. Mars, le temps étoit nebuleux, & il souffloit un vent de

Sud violent, de sorte que la différence entre la plus grande & la plus petite hauteur a été de 15. lignes.

Mémoire sur le Soulphre Minéral.

M. Gavinet, après avoir indiqué les endroits où l'on trouve le Soulphre, parle des différentes couleurs qu'il a lorsqu'on le sort de la mine, dans laquelle on ne peut creuser aucunes caves, ni chemins couverts, à cause des vapeurs fœtides qui s'en exhalent sans cesse; & après avoir donné les différentes façons de purifier ce Mineral, & l'avoir analisé, il enseigne la maniere d'imiter les eaux chaudes naturelles par une dissolution de Soulphre, dans laquelle on fait bouillir quelques aromates. Enfin M. Gavinet attaque un sentiment nouveau, dans lequel on prétend que le soulphre donne un esprit acide marin, ou que l'esprit qu'il rend dans la déflagration dégénére en esprit acide marin. Et il finit par

une nouvelle maniere de former du Soulphre artificiel, en élaborant les productions d'un ſeul arbriſſeau, il s'eſt propoſé la vigne.

Le P. Beraud lut enſuite un Mémoire qui contient la comparaiſon des Theories des Cometes, appliquée à la Comete de 1744. La ſéance fut terminée par la lecture que fit M. Martiny d'un Mémoire ſur l'Alcaëſt ou diſſolvent univerſel.

ARTICLE CXXXVII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Toulouse.

R*Ecueil de pluſieurs piéces d'Eloquence & de Poëſie préſentées à l'Académie des jeux floraux* en 1747. chez Claude-Gilles le Camus, & ſe trouve à Paris

chez Chaubert, Quillau, & Montalant. *Pages 168.*

De Paris.

La Bibliothéque des jeunes Négocians ou l'Arithmétique à leur usage, &c. 4°. pages 656. Le sieur Laruë Négociant à Lyon est l'Auteur de cet Ouvrage. Il y embrasse toutes les parties de l'Aritmétique, & il répand par-tout des notions très-utiles au commerce. Nous croyons que les jeunes Négocians ont là un Livre classique & universel, pour les diriger dans toutes leurs fonctions. *On trouve ce Livre à Lyon chez les freres Bruyset*; & à Paris chez Briasson ruë S. Jacques.

Amusement de la Raison. in-12. pages 253. Ce Livre, tout en réfléxions & en caractéres, est de l'Auteur des *Histoires de Scipion & d'Epaminondas*; & il se trouve chez Durand rue S. Jacques, & chez Pissot fils, Quai des Augustins.

*Observations intéressantes sur la cure de la Goute, & du Rhumatisme de MM. Hoffmann, V*** & James Docteurs en Médecine.* Chez Briasson rue S. Jacques. In-12. pages 486. Il y a ici trois Auteurs qui raisonnent sur la même maladie; l'un ordonne de saigner beaucoup : c'est M. V*** Docteur de Montpellier : l'autre supprime les saignées; c'est M. James Docteur Anglois : le troisiéme a des vûës toutes différentes des deux Médecins précédents, c'est M. Hoffmann Docteur Allemand. Tous trois prétendent néanmoins guérir la Goute & le Rhumatisme. M. Bruhier rassemble leurs observations dans ce volume; & l'on conçoit que cela doit former un Recueil intéressant.

Lettre à M. G... Libraire à Paris au sujet d'une nouvelle traduction de l'Histoire de Joseph. Nous n'avons dit qu'un mot du *Prospectus*

publié pour une nouvelle traduction de Joseph ; nous y reviendrons dans un autre endroit de ces Mémoires. Mais, en attendant, voici une lettre qui n'approuve pas trop cette entreprise. On dit ici que la traduction de Joseph par M. d'Andilli est un ouvrage immortel ; que la plûpart des fautes qu'on lui reproche sont des taches légeres, qu'on a remédié dans la nouvelle Edition faite chez le sieur G. à celles qui pouvoient paroître de quelque conséquence ; que quand cette nouvelle Edition sera épuisée, il conviendra d'en faire une autre où l'on retranchera quelques fautes qui sont encore échappées à l'Editeur, & dont le nouveau *Prospectus* fait mention ; que l'Auteur de ce *Prospectus* n'auroit pas raison de vouloir corriger le Texte de Joseph, comme il le promet, parce qu'on veut avoir un ancien tel qu'il existe, & même avec ses fautes ; qu'enfin il eût été mieux de préparer une nou-

velle Edition du Joseph de M. d'Andilli, que d'entreprendre une traduction entiere : cela est motivé de quelques observations à l'avantage du style de l'ancien Traducteur (M. D'Andilli) & au détriment de celui, dont l'Auteur du *Prospectus* présente un échantillon.

Tout ceci forme donc un petit procès que nous ne prétendons pas terminer : mais l'Expédient de la nouvelle Edition de M. d'Andilli avec les notes & les corrections de l'Auteur du *Prospectus* ne seroit pas un mauvais systême. Il y en auroit encore un qui pourroir accorder les parties : ce seroit que l'Auteur de la nouvelle traduction, qui est aussi celui du *Prospectus*, donnât dans quelques années ou même actuellement son Manuscrit au sieur G. pour l'imprimer. Tout le monde gagneroit à cela ; & par ces mots *tout le monde* nous entendons Joseph, le Traducteur, l'Imprimeur & le Public.

Phædri, Augusti liberti, fabularum Æsopiarum Lib. V. ad MSS. Codices & optimam quamque Editionem emendavit Steph. Andr. Philippe. *Sumptibus Joan. Aug. Grangé.*

Ceci n'est pas seulement une Edition correcte & élegante du très-aimable Fabuliste affranchi d'Auguste. C'est une espéce de Recueil des Fabulistes anciens. Nous allons dire de suite ce que contient ce volume : d'abord la vie de Phedre par Jean Scheffer de Strasbourg : elle est bien écrite & instructive ; ensuite les témoignages en faveur de Phedre, & celui du P. le Vavasseur est le plus étendu, le plus raisonné. L'Editeur M. Philippe le fils a eu aussi l'attention de nous faire une liste de toutes les Editions de Phedre, & il rend compte après cela des diverses leçons tirées soit des MSS. soit des Imprimés. Viennent en-

fin les fables d'une Impreſſion exquiſe, & le ſieur Grangé mérite à cet égard des éloges ſincéres : ces fables ſont très-correctes, très-bien reſtituées dans les endroits défectueux, & M. Philippe marque dans quelques-unes les Interlocuteurs comme dans celle du chien & du loup (L. 3.) & dans celle du renard & du dragon (L.4.)

Phedre eſt ſuivi d'un *Appendix* ou Supplément contenant V. fables anciennes tirées d'un MS. par *Marquardus Gudius*, puis un grand nombre d'autres fables priſes de de divers Auteurs, & qui roulent ſur des ſujets traités par Phedre ; telle eſt, par exemple, celle du rat de ville & du rat des champs, qui ſe trouve auſſi dans Horace ; celle des membres & de l'eſtomach qu'on lit dans Tite-Livre &c. On y ajoute pluſieurs petites piéces fort jolies qu'on rencontre dans Rimicius, quoiqu'elles ne ſoient pas toutes de lui. Tout ceci forme,

pour ainſi dire, la premiere partie du volume; il y a même une Table qui en eſt comme le complement.

La ſeconde partie commence par les fables d'Avienus précédées de la vie de cet Auteur par *Lylio Giraldi*. Ces fables ſont au nombre de 42. Elles ſont corrigées & reſtituées comme celles de Phedre. Enfin on trouve les ſentences de Seneque & de *Publius Syrus* en vers Senaires comme ceux de Phedre; & tout le volume eſt terminé par les notes de *Gruter* ſur ces ſentences de Seneque & de Syrus.

Tel eſt donc le très-beau Phedre de M. Philippe. On nous mandoit il y a quelque tems qu'il paroîtroit bientôt un *Phedre avec les fables de Faerne, celles d'Avienus, & de petites notes qui ſeroient renvoyées à la fin;... Que ces notes ſeroient d'un Sçavant très-connu & révûes par M. l Abbé Ciperon nier, &c.* Nous ne reconnoiſſons point ces

traits dans l'Edition de M. Philippe; Faërne ne s'y trouve point, les notes qu'on voit à la fin, sont de Gruter, & n'ont pour objet que les Sentences de Seneque & de Syrus; enfin nous sçavons que M. l'Abbé Caperonier ne revendique aucune partie de cet Ouvrage: nous avons crû devoir faire cette observation pour rectifier la lettre insérée dans nos Mémoires d'Octobre.

Essai sur l'étude des Belles-Lettres chez Louis-Etienne Ganeau ruë S. Jacques in-12. pages 271.

Precis de l'Histoire sacrée par demandes & par réponses. Chez Savoye ruë S. Jacques *pag. 341. in-12.*

Geographie Sacrée & Historique de l'ancien & du nouveau Testament par M. Robert Geographe ordinaire du Roi. *Trois Tomes in-12. chez Durand ruë S. Jacques.*

Etrennes Historiques ou mélange curieux pour l'année 1748.

Contenant plusieurs remarques de Chronologie & d'Histoire ; avec les naissances & morts des Rois, Reines, &c. *avec un Récueil de diverses matieres variées, utiles, curieuses & amusantes* chez Gissey rue de la vieille Bouclerie.

AVIS AU PUBLIC.

On propose pour le bien de l'Etat, & en faveur de ceux qui ont eu le malheur de perdre leurs bestiaux par la maladie contagieuse qui regne en France depuis plusieurs années, un moyen facile pour se mettre en état de payer au Roi les taxes ausquelles ils sont imposés, & de se dédommager de la perte qu'ils ont faite, par la facilité de faire valoir leurs terres, dont la plus grande partie est inculte, faute de moyens pour acheter des bestiaux.

Le S. R. D. L. M... propose l'art de labourer la terre sans chevaux

& sans bœufs, avec la force seulement de deux Enfants, pourvû qu'ils ayent l'adresse de conduire un *aireau* ou charuë, ainsi que l'on en voit tous les jours labourer en terre facile & légére.

L'on pourra se servir de ce moyen en tout pays. & en toutes sortes de terres: Terres légéres, terres fortes, défrichemens, pays de montagnes, & dans les terres les plus difficiles à labourer, où l'on employe jusqu'à 8. paires de bœufs & même davantage par charuë. Pour suppléer à cette force, on propose seulement l'adresse de deux hommes, même de deux enfants par harnois, qui avec deux charuës feront plus de labourage en un jour, que quatre attelées avec des bœufs.

On objectera sans doute, que sans chevaux, bœufs, ni vaches, on n'a point de fumier, & que sans fumier il est inutile de labourer. L'Auteur du projet s'engage

à répondre par écrit à cette objection, & à toutes les autres qu'on voudra lui faire, d'une maniere dont on sera satisfait.

Avis aux Souscripteurs de l'Histoire générale d'Allemagne.

Charles-Jean-Baptiste Delespine & Jean-Thomas Herissant Libraires à Paris rue S. Jacques, associés pour l'entreprise de l'Histoire générale d'Allemagne, commenceront le lundi 18. Décembre 1747. à distribuer aux Souscripteurs les Exemplaires de cet Ouvrage. L'exécution n'a été retardée jusqu'à présent, que par des augmentations considérables, qui ont obligé de mettre cette Histoire en onze volumes, au lieu de dix ausquels on s'étoit engagé. Les Libraires donneront *gratis* ce onziéme volume. Mais il n'y aura que les Souscripteurs qui profiteront de cet avantage. On les prie de retirer leurs Exemplaires aussi-tôt que la distribution sera ouverte.

ARTICLE CXXXVIII.

CATALOGUE

DES OUVRAGES DONT il est fait mention dans les XIV. Volumes de ces Mémoires, pour l'Année M. DCC. XLVII.

*On désigne par cette marque * les Livres qui ne sont annoncés que dans les Nouvelles Littéraires.*

§. I.

RELIGION, ECRITURE-SAINTE, THEOLOGIE, CONTROVERSE.

SYSTEME du Philosophe Chrétien. Janvier, page 35.

Exposition des différents points de Doctrine, qui ont rapport aux matieres de Religion. Janvier, 143. Fevr. 346.

La Sainte Bible, T. III. contenant

les Nombres. Avril, 630. Mai, I. vol. 784.

Lettres Théologiques sur l'état de pure nature, par le P. Galien, Dominicain, Mai II. vol. 1102.

Le libertinage combattu, par le témoignage des Auteurs Profanes. Septembre, 1811.

Prolegomena in Scripturam Sacram. Prolegomenes sur l'Histoire Sainte. Par le P. Houbigant de l'Oratoire. Novembre, 2153.

Liber Psalmorum cum notis F. B. Les Pseaumes avec les notes de M. l'Abbé Bellanger. Novembre, 2268.

Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne. Décembre, I. vol. 2473.

* Œuvres de M. Bossuet Evêque de Meaux. Avril, 738.

* Lettre sur les Assemblées des Religionnaires en Languedoc. Mai, I. vol. 950.

§. II.

Saints-Peres, Auteurs Ecclesiastiques.

Discours de S. Gregoire de Nazianze sur le Sacerdoce, Octobre, 2015.
Les Homélies de S. Grégoire Pape sur Ezechiel. Décembre I. vol. 2354.
* *Lucii Cæcilii Lactantii Opera. Editio novissima.* Sept. 1909.

§. III.

Histoire Universelle, Chronologie, Geographie.

Idée Géographique & Historique de la France. Avril, 708.
Dictionnaire Géographique portatif, Mai, I. vol. 918.
* Histoire Universelle traduite de l'Anglois T. VII. Janv. 167. T. VIII. Sept. 1910.

* Diodore de Sicile. Janv. 167.
* Almanach Chronologique & Historique. Janv. 168.
* Etrennes Historiques. Janv. 169. Decembre II. vol. 2653.
* Méthode pour apprendre la Géographie. Par M. Robbe. *Nouvelle Edit.* Mars 571. Octobre, 2101.
* Fastes François. Avril, 737.
* Carte Géographique du Dauphiné, du Piémont & de la Savoye. Avril, 761.
* *Annalium ab orbe condito usque ad Darium Histaspis filium* Libri VII. Mai I. vol. 942.
* Cartes de l'Etat de Genes, de Hollande &c. Par M. le Rouge. Mai II. vol. 1145.
* Dictionnaire Universel, Historique, Chronologique, Géographique &c. Juillet 1530.
* Théâtre de la Guerre ou *Cartes nouvelles de Brabant, de Hollande &c.* Septembre, 1916.
* Géographie sacrée & historique

de l'Ancien & du Nouveau Testament. Decemb. II. vol. 2653.

§. IV.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE.

Extrait d'une Lettre écrite à M. l'Abbé Le Beuf sur quelques particularités de la Vie de saint Victrice Archevêque de Ronen. Mai, II. vol. 1059.

Vie du Cardinal Contarini. Juillet, 1359.

* *Conatus Chronologicus ad Catalogum Episcoporum, Archiepiscoporum Coloniæ Agrippinæ.* Mars, 556.

* Eclaircissement sur la Vie du Card. de Tournon. Avril, 748.

* Lettre à M. l'Abbé Le Beuf touchant Messire Jean Hennuyer, Evêque de Lizieux. Mai, II. vol. 1129.

* Histoire de l'Eglise Gallicane, Volumes XV. & XVI. Août, 1725.

* Histoire de la Vie, des Vertus, & du Culte de S. Bonaventure. Septembre, 1901.

* La Vie de M. Bretigni, Fondateur des Carmelites en France. Novembre, 2295.

* Précis de l'Histoire Sacrée. Decembre, II. vol. 2653.

§. V.

Histoire Profane, Relations, Voyages.

Histoire des Voyages T. II. Janvier, 104. T. III. Mai, I. vol. 850. Juin, 1301.

Castruccii Bonamici de rebus ad Velitras gestis &c. Mémoire sur ce qui s'est passé à Veletri entre les Autrichiens & les Espagnols. Fevrier, 260.

Observations Historiques sur la Nation Gauloise. Mars, 480.

Mœurs & usages des Turcs. Par M. Guer. Avril, 672. Mai, II. vol. 973.

Projet d'un nouveau Cérémonial François. May II. vol. 992.
Recherches & Dissertations sur Herodote. Juin 1274.
Réfléxions sur l'Origine, l'Histoire & la succession des anciens Peuples; par M. Fourmont. Août 1602.
Histoire du Stadhouderat. Août. 1695.
Lettre au P. B. J. sur quelques particularités de la vie de Mad.e de Montmorenci. Septembre, 1873.
Histoire générale de la Marine. T. II. Novembre 2128. Décembre I. vol. 2367.
El Orinoco Illustrado. L'Orinoque Illustré, &c. Decembre I. vol. 2319. Décembre II. vol. 2501.
* Vie de l'Empereur Julien. Janv. 161.
* Etat de la France. Janv. 164.
* Recherches Historiques sur l'origine & le progrès de la conf-

truction des Navires chez les Anciens. Par M. Saverien. Avr. 744.

* Les avantures de D. Quichotte *en Hollandois*. May I. vol. 942.

* Histoire de ce qui s'est passé sous le regne du feu Empereur Charles VII. May. I. vol. 942.

* L'Etat présent de la partie de l'Amerique qui appartient aux Espagnols. May, I. vol, 942.

* Les voyages de M. de la Condamine traduits en Hollandois May, I. vol. 943.

* Histoire d'Angleterre 2. vol. *en Hollandois*. May, I. vol. 943.

* Le sixiéme Tome de l'Etat présent des Provinces-Unies. May, I. vol. 943.

* Journal de la Campagne du Roi en 1746. May I. vol. 951.

* Le petit Dictionnaire du temps. May I. vol. 954.

* Essay sur la Marine des Anciens. Par M. Deslandes. May, II. vol. 1133.

* Mémoires

* Mémoires de Philippes de Commines. *Nouv. Edit.* Mai, II. vol. 1139.

* Les avantures de Jacques Auguste, Comte de Savigniona, Ministre du Roi de Pologne Frederic Auguste. Août, 1711.

* Histoire de Lorraine par D. Calmet. *Nouvelle Edition*, Novembre, 2286.

* Prospectus d'une nouvelle Traduction de Joseph, Novembre, 2290.

* Histoire des différens Siéges de Berg-op-zoom, Novemb. 2291.

* Lettre au sujet d'une nouvelle Traduction de l'Historien Joseph. Décembre, II. vol. 2647.

* Avis aux Souscripteurs de l'Histoire générale d'Allemagne. Decembre, II. vol. 2656.

§. VI.

ANTIQUITEZ, MEDAILLES, INSCRIPTIONS, ESTAMPES &c.

Alphabetum Tironianum &c. Al-

phabet de Tiron, par M. l'Abbé Carpentier. Juillet, 1424.

Diſcours de l'utilité du Fragment de Manéthon. Par M. l'Abbé Richer. Septembre, 1822.

Les glorieuſes Campagnes de Louis XV. repréſentées par des Figures allégoriques &c. Septembre, 1841.

* *Muſæum Romanum.* Janv. 162.

* *Theſaurus Pontificiarum ſacrarumque Antiquitatum.* Janvier, 163.

* Obſervations de M. Bellet ſur l'Origine des Tyrrhéniens &c. Janv. 169.

* Inſcription Tumulaire pour feu M. l'Abbé Souchai. Janv. 181.

* Lettre Latine de M. Le Franc à l'Académie de Cortone. Fevrier 378.

* *Græcorum Siglæ lapidariæ à Marchione Maffeio collectæ.* Mars, 550.

* *Inſcriptionis Herſellenſis Ubio-Romanæ Explicatio,* Mars, 554.

* Eclairciſſements ſur les Notions de ΑΣΥΛΟΣ & ΙΕΡΑΣΥΛΟΣ. Avril, 745.

* Inſcription Tumulaire pour feu M. l'Abbé Mongault. Avril, 753.

* Le ſecond Tome des vuës & repréſentations des Châteaux &c. en Hollande. Mai I. vol. 943.

* Eſtampes nouvelles de M. le Bas. Mai, II. vol. 1133.

* Inſcription tumulaire pour feu M. l'Abbé Granet. Mai, II. vol. 1146.

§. VII.

Morale, Sermons, Discours de Pieté, Livres de Dévotion.

Recueil de déciſions ſur les obligations des Chanoines. Janvier, 52. Fevrier, 240.

Examen Théologique & Canonique du Traité de la pratique des Billets. Mai, II. vol. 1016.

Panégyriques des SS. Par M. Ballet, Curé de Gif. Juin, 1181.
* L'Année du Chrétien. Janv. 166.
* Eſſai de Sermons. Fevrier, 372.
* Recueil de Prieres, d'Inſtructions & de Cantiques à l'uſage des Miſſions. Mars, 561.
* Oraiſon funébre de Madame la Dauphine, par le P. Cuny J. Mars, 562.
* Panégyrique de S. Louis, par M. le Couturier. Mars, 568.
* Traité de l'Amour de Dieu. Avr. 734.
* L'Enfance de l'Homme, Diſcours. Avril, 735.
* Adelaïde de Witſbury, ou *la pieuſe Penſionnaire*. Mai, I. vol. 945.
* Les Provinces-Unies à qui l'on prêche la pénitence. Juillet, 1513.
* L'Etat de la République des Hébreux comparé au tems préſent de la République des Provinces-Unies. Juillet, 1513.

* Recueil de Discours Hollandois sur la repentance. Juillet, 1514.

* Oraison funébre de la Reine de Pologne, par M. l'Abbé Clement. Août, 1715.

* Conduite des Confesseurs dans le Tribunal de la Pénitence, &c. Septembre, 1911. *Ibid.* plusieurs autres Ouvrages de Pieté.

* Oraison funébre de la Reine de Pologne, par le P. Cuny Jes. Octobre, 2097.

§. VIII.

DROIT, POLITIQUE.

* Traité de la perfection & confection des Papiers Terriers généraux du Roi &c. Janv. 162.

* Recueil de Jurisprudence Civile du Pays de Droit Ecrit & Coutumier par ordre alphabétique. Avril, 760.

* De la contrebande qui se fait en Amérique. Mai, I. vol. 942.

* Le Spectateur Hollandois, Mai, I. vol. 943.
* Traité de Commerce *en Hollandois.* Mai, I. vol. 943.
* Principes du droit naturel. Mai, I. vol. 944.
* L'ancienne Liberté, Gouvernement & Loix des Bataves comparés au tems d'apréſent. Juillet, 1514.
* Traité de Juriſprudence &c. Septembre, 1900.
* Pluſieurs Traités de la révolution arrivée dans les Provinces-Unies en 1747. Septembre, 1900.
* Traité des Teſtaments, Codiciles &c. T. III. Septemb. 1906.
* Bref de N. S. P. le Pape ſur l'entrée de M. Chizzola au Noviciat des Jéſuites de Boulogne. Octobre, 2081.
* Lettre d'un Genois à ſon Correſpondant de Hollande. Novembre, 2293.

§. IX.

PHILOSOPHIE, MATHEMATIQUE, HISTOIRE NATURELLE, MEDECINE.

Introduction à la connoissance de l'Esprit humain. Janv. 74.
Institutions Astronomiques, *dernier Extrait.* Janv. 83.
Assemblée de la Societé Royale des Sciences de Montpellier. Fevr. 198.
Dissertation démonstrative de la quadrature du cercle, par M. Tondu. Fevr. 277.
Double Problême proposé aux Géometres. Févr. 288.
Essai sur l'Electricité, par M. l'Abbé Nollet. Fevr. 323.
Theologie des Insectes. Mars, 389. Mai, I. vol. 875.
Acta Societatis Regiæ Scientiarum Upsaliensis. Mémoires de l'Académie Royale des Sciences d'Upsal. Mars, 467. Sept. 1762.

La Musique Théorique & Pratique, avec l'Art de la Danse. Mars, 500.

Expériences & démonstrations faites à la Salpetriere & à S. Côme, pour servir de preuves à l'Essai sur les maladies des dents, par M. Bunon. Mars, 512.

Les Eléments d'Euclide, par M. Audierne. Avril, 667.

Histoire d'un remede pour les yeux & pour la rage, par M. Cantwel. Avril, 723.

Lettres Philosophiques sur les Phisionomies. Mai, I. vol. 774.

Essai sur l'origine des connoissances humaines &c. Mai, I. vol. 800.

Histoire de l'Académie des Sciences pour l'année 1743. Mai, I. vol. 809. Juin, 1257. Juillet, 1480.

Instruction sur l'usage des lunettes &c. par M. Thomin. Mai, I. vol. 891.

Lettre au P. B J. au sujet de la Contagion qui fait périr les

Bêtes à corne. Mai, I. vol. 899.
Essai sur la nature de l'Ame. Mai, II. vol. 965.
Eléments d'Algébre, par M. Clairaut. Mai, II. vol. 1036.
Mémoire pour les Chirurgiens contre les Medecins de Paris Mai, II. vol. 1077.
Abrégé de l'Histoire des Insectes, Juin, 1157. Juillet 1456.
Assemblée publique de l'Académie de Lyon. Juin, 1197. Dec. II. vol. 2631.
Harmonie Théorique-pratique. Juillet, 1442.
Traité du Navire, par M. Bouguer. Août, 1556. Oct. 1974.
Nouveau Systême sur la transmission & les effets du Son. Août, 1388.
Deux Mémoires pour les Doyen & Docteurs Régents de la Faculté de Médecine de Paris. Août, 1651.
Relation de la Fontaine Bouillante de Dax, par M. de Secondat, Sept. 1826.

Traité des Renoncules. Septembre, 1849.

Réponse d'un Auteur de ces Mémoires, au Problême proposé dans le II. vol. de Mai 1747. Septembre, 1895.

Remarques sur les Memoires de l'Académie de Chirurgie. Octobre, 2035.

Lettre à M. de C. sur la Construction des Vaisseaux. Octobre 2055.

Traité des Fiévres traduit de M. Hoffmann. Novembre, 2176. Decembre, II. vol. 2543.

Institutions Newtoniennes, par M. Sigorgne. Novembre, 2198. Decembre I. vol. 2448.

Essai de l'Education de la Noblesse. Novembre, 2237. Decembre, I. vol. 2390.

Traité de Porphyre, par M. de Burigni. Decemb. I. vol. 2310.

Essai sur les Principes de Physique, Decembre, I. vol. 2345.

Philosophiæ à Benedicto Stay ver-

sibus traditæ Libri VI. Philoſophie en vers de M. Benoît Stay. Decemb. I. vol. 2420. Dec. II. vol. 2525.
* Commentaire ſur les Inſtitutions de Medecine de Boerhaave, Tomes IV. V. VI. Janv. 163.
* Dictionnaire de Medecine, III. vol. Janv. 164.
* Education des Enfans, par M. Locke Janv. 165.
* L'Architecture des Voutes, par le Pere Dérand, nouvelle Edition. Janv. 165.
* *Caroli Linnæi Fauna Suecica & Flora Suecica.* Janv. 166.
* Réponſe à une diſſertation ſur les extraits de la Pſychologie de M. Wolf. Janv. 183.
* *Queſtiones medicæ circa fontes medicatos plumbariæ.* Fevr. 373.
* Obſervation Météorologique faite à Quebec. Mars, 572.
* Prix propoſé par l'Académie Royale de Chirurgie pour l'année 1748. Avril, 757.

* Cadran vertical, par le S[r] Daudet, Avril, 763.
* Obſervation de la derniere Eclipſe de Lune par le P. du Chatelard J. Avril, 764.
* *De imperio Solis & Lunæ in corpora humana, & morbis inde oriundis.* Mai, I. vol. 936.
* Eléments de Métaphyſique & de Logique de s'Graveſande Prof. à Leyde. Mai, I. vol. 943.
* *Pharmacopœa Collegii Med. Londinenſis.* Mai, I. vol. 943.
* Théorie des ſentiments agréables & du plaiſir attaché à la vertu. Mai, I. vol. 944.
* *Introduction au grand Art de Raymond Lulle &c.* Mai, I. vol. 946.
* Suite des Eléments de la Médecine-Pratique, par M. Bouillet &c. Mai, I. vol. 949.
* *Pneumatopatologia* ſeu de flatulentis humani corporis affectibus. Mai, II. vol. 1122.
* Eſſai Phyſique ſur l'Economie

Animale, par M. Quesnay. Mai, II. vol. 1123.
* *Gerardi Van Sewiten Doct. Med. Comment. in Hermanni Boerhaave Aphorismos &c.* Mai, II. vol. 1123.
* Pratique de Chirurgie, ou Histoire des Playes &c. Mai, II. vol. 1123.
* Témoignages en faveur du Sachet Anti-apoplectique de M. Arnoult. Mai, II. vol. 1124.
* Dissertation sur l'Education &c. Mai, II. vol. 1125.
* Réfléxions Philosophiques sur divers sujets. Mai, II. vol. 1137.
Observation de l'Occultation de Regulus par la Lune, par le P. Du Chatelard Jes. Mai, II. vol. 1141.
* Problême de Physique à résoudre. Mai, II. vol. 1144.
* Réfléxions sur le reméde de Mlle Stephens. Juin, 1339.
* Traité des diverses Expériences touchant l'Electricité. Août, 1712.

* Lettre ſur l'Extrait du Mémoire des Chirurgiens de Paris. Août, 1720.

* Traité des Bleſſures faites par les armes à feu &c. Sept. 1900.

* Diſſertation ſur les vertus & les uſages de l'Eſſence Balſamique &c. Sept. 1906.

* Cours de Mathématique, par M. Chrétien Wolff. Sept. 1915.

* *Sponſalia Plantarum &c.* Stokolm. Octobre, 2079.

* *Muſæum Adolpho Fridericianum &c.* Stokolm. Octobre, 2080.

* Diſtribution des Prix de Phyſique de l'Académie de Bordeaux. Novembre, 2281.

* Programme pour le Prix de Médecine de l'Académie de Dijon. Novembre, 2284.

* La Bibliothéque des jeunes Négocians ou l'Arithmétique à leur uſage. Dec. II. vol. 2646.

* Obſervations intéreſſantes ſur la Cure de la Goute, & du Rhumatiſme. Decemb. II. vol. 2647.

* Amusement de la Raison. Decembre, I. vol. 2646.

§. X.

ELOQUENCE, RHETORIQUE, POESIE, GRAMMAIRE.

Lettre au P. B. J. sur la décadence de la Langue Grecque. Fev. 361.

Recueil de plusieurs Piéces d'Eloquence & de Poësie, présentées à l'Académie des Jeux Floraux. Mars, 418.

Traduzioni Poëtiche. Traductions Poëtiques &c. Avril, 693.

Nouvelle Méthode contenant les Principes de la Langue Italienne, par M. Bertera. Mai, I. vol. 827.

La belle Vieillesse, ou les anciens Quatrains des Sieurs de Pibrac, &c. Mai, I. vol. 862.

Le Théâtre Anglois, T. IV. Mai, I. vol. 924. T. V. Août, 1541. Septembre, 1733.

Lettres Familieres de Ciceron traduites par M. l'Abbé Prevost. Mai, II. vol. 1002.

Caroli Porée Orationes &c. Harangues du P. Porée. Juin, 1215.

Réfléxions sur la Poësie, par M. Racine. T. II. Juin, 1223. T. III. Juillet, 1393.

Didon Tragédie, avec d'autres Poësies de M. le Franc. Juillet, 1374.

Recueil de l'Académie de la Rochelle. Juillet, 1496.

Recherches sur la Langue Latine. Sept. 1887. & * Nov. 2287.

Recueil de Fables nouvelles, précédées d'un Discours &c. Octobre, 1958.

Le Théâtre Danois, Nov. 2117.

Dissertation sur les Georgiques. Decembre, II. vol. 2581.

* Œuvres du S[r] Du Fresny. Janv. 163.

* *Architectura*, Carmen. Autore Joan. Mar. Borelli S. J. Fevr. 369.

* Epître au Prince Charles Edouard Fevr. 375.

* La Bataille de Rautoux; Poëme. Fevr. 377.

* *P. Virgilii Maronis Opera cum integris & emendatioribus Commentariis Servii &c.* Mars, 558.
* *Lexicon Lucianeum.* Mars, 574.
* Les vrais Principes de la Langue Françoise. Avril, 742.
* Ode Latine à M. l'Archevêque de Paris. Avril, 750.
* Les Georgiques de Virgile avec une Traduction & des Notes Angloises. Mai, I. vol. 938.
* Discours de M. Gobius *de regimine Mentis quod Medicorum est.* Mai, I. vol. 941.
* Les Œuvres Poëtiques de Jean de Marre. Mai, I. vol. 943.
* Théâtre de M. Laffichard. Venise Sauvée &c. Mai, II. vol. 1132.
* *Festi Senarioli*, ou Piéce en vers Senaires au sujet de la promotion de M. de la Rochefoucaut au Cardinalat, par le P. Des Billons Jes. Juin, 1328.
* Discours pour l'année Séculaire de la prise de Hulst par les Etats

ſur les Eſpagnols. Juillet, 1513.

* Les Païs-Bas qui vont à leur perte. Poëme de Jacob Rooſendal, Juillet, 1514.

* Idile de Saint Cyr, par M. Roy. Juillet, 1525.

* Recueil de Poëmes Originaux du Comte de Rocheſter &c. Août, 1710.

* Odes Angloiſes ſur divers ſujets. Août, 1710.

* Recherches ſur le rapport qui ſe trouve entre les Ouvrages des Poëtes Latins & les Morceaux qui nous reſtent des anciens Artiſtes. Août, 1712.

* *Enchiridion* ſeu *Linguæ Latinæ Theſaurus*. Août, 1711.

* Le commencement & la fin du monde, Poëme Hollandois. Août, 1712.

* Le Goût & le Caprice, Epître à Mad^{e}. du Bocage. Août, 1712.

* Traité de l'Ortographe Françoiſe. Septembre, 1902.

* Diſcours ſur la gloire des Héros

&c. Septembre, 1903.
* Piéces de Poësie qui ont remporté le Prix à l'Académie Françoise. Septembre, 1904.
* Juvenal & Perse, nouvelle Edition, par M. Philippe. Septembre, 1914.
* *Stephani Fabretti è Soc. JESU Lyrica & Epistole.* Poësies du P. Fabretti Jes. Octobre, 2088.
* *Antilucretius*, Eminent. Card. de Polignac Opus Posthumum. Oct. 2095.
* *Homeri Operum Tomus alter.* Nova Editio. Octobre, 2102.
* Ode de M. l'Abbé Coger sur la distribution des Prix de l'Université. Octobre, 2103.
* Recueil de plusieurs Piéces d'Eloquence & de Poësie présentées à l'Académie des Jeux Floraux en 1747. Dec. II. vol. 2645.
* *Phædri, Augusti Liberti, Fabularum Æsopicarum Libri V.* Decembre, II. vol. 2650.

§. XI.

Critique, Meslanges, Histoire Litteraire.

Les Beaux Arts réduits à un même principe. Janvier, 5.
Vie de Mécenas. Janvier, 125
Saggi di Dissertazioni di Cortona, &c. Dissertations de l'Academie de Cortone. Février, 218. Mars, 452.
Histoire du Théâtre François, T. VI. Février, 292. T. VII. Avr. 593. T. VIII. Août, 1673. T. IX. Octobre, 1925.
Mémoire sur la Vie & les Ecrits de M. le Président Bouhier. Mars 522.
Piéces diverses avec quelques Lettres de Morale & d'Amusement. Avril, 581.
Histoire de l'Academie Royale des Sciences & des Belles Lettres de Berlin. Avril, 648.

Lettre écrite d'Espagne aux Auteurs de ces Mémoires. Juillet, 1432.

Les Préjugez du Public. Août, 1622. Septembre, 1780.

Réflexions sur quelques causes de l'Etat présent de la Peinture en France. Octobre, 2068. Novembre 2223.

Lettre de l'Auteur des Réflexions sur la Peinture. Décembre, I. vol. 2487,

Deca di Lettere Italiane, Dix Lettres de M. le Cardinal Querini Décembre, II. vol. 2562.

Lettre sur l'exposition des ouvrages de Peinture, Sculpture &c. de l'Année 1747. Décembre. II. vol. 2616.

* Lettres sérieuses & badines sur les Ouvrages des Sçavants. Janvier, 168.

* Premiere Séance de l'Academie de Rouen. Janvier. 172.

* Lettre de M. l'Abbé Venuti, contenant une Liste des Dames Italiennes qui se distinguent dans

les Lettres. Février, 380.

* Conſpectus Scriptorum Archidiœceſeos Colonienſis, &c. Mars, 554.

* Etabliſſement de la Bibliotheque publique de Carpentras. Mars, 565.

* *Lettera Scritta All' Jllmo ſig. Don. Orazio Bianchi Romano, &c. Dal Segretario D. Filippo Argelati.* May, I. vol. 939.

* Litteratures d'Eſpagne. Juin, 1324.

* Prix propoſez par l'Academie d'Angers. Juin, 1336.

* Programme de l'Academie de Rouen, pour le prix de 1748. Juillet 1514.

* Programme des Jeux Floraux de Toulouſe. Juillet, 1516.

* Nouvelle Ecole, ou Bibliotheque des Sçavans. Août, 1712.

* Petit Recueil comprenant *l'Araignée*, la *Puce*, le *Perroquet*, l'*Eloge des Normands &c.* Septembre, 1905.

* Lettre ſur le Théophraſte, le Phedre, & le Terence de Glaſcou. Sept 1913.
* Diſtribution du Prix de l'Académie de Dijon. Octobre, 2090.
* Annonce du 21. Volume de l'Hiſtoire Romaine commencée par les PP. Catrou & Rouillé, & continuée par le P. Routh Jeſ. Octobre, 2106.
* Lettre d'un Amateur des belles Editions tant Grecques que Latines. Octobre, 2107.
* Lettre ſur les Etudes Théologiques &c. Novembre, 2296.
* Eſſai ſur l'Etude des Belles-Lettres. Decembre, II. vol. 2653.
* Avis par lequel on propoſe l'art de labourer ſans chevaux & ſans bœufs. Decembre, II. vol. 2654.

TABLE DES ARTICLES du II. Vol. de Decembre 1747.

ART. CXXX. *El Orinoco Illuſtrado.* L'Orinoque Illuſtré &c. Suite de l'Article CXXI. au premier vol. Dec. 2501
ART. CXXXI. *Philoſophia à Benedicto Stay &c.* Philoſophie en vers de M. Benoît Stay. Suite de l'Art. CXXVI. au I. vol. Dec. 2525.
ART. CXXXII. *Traité des Fiévres*, Tom. II. & III. 2543.
ART. CXXXIII. *Deca di Lettere Italia*

ne. Dix Lettres de M. le Card. Querini, 2562.
ART. CXXXIV. *Dissertation sur les Georgiques*, 2581.
ART. CXXXV. *Lettre sur l'Exposition des Ouvrages de Peinture &c. de l'année* 1747. 2616.
ART. CXXXVI. *Assemblée publique de l'Académie de Lyon*, 2631.
ART. CXXXVII. *Nouvelles Litt.* 2645.
ART. CXXXVIII. Catalogue général de tous les Ouvrages dont il a été parlé dans ces Mémoires durant l'année 1747. 2657.

Errata pour le mois de Novembre 1747.

Page 2132. ligne 7 la victoire *lisez* la vie.
Page 2139. ligne 14. Dom *Jouan d'Autriche*, D. Jean d'Autriche sans italiques
Page 2146. ligne 13. les flottes qu'ils envoyerent, *lisez* que ceux-ci envoyerent.
Page 2258. ligne premiere, n'ont répandu, *lisez*, n'ont enfanté leurs héréfies.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1747.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4692